


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

MUSÉE

LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE.

LISTE

Des Cent Premiers Souscripteurs

DONT

Le Musée Littéraire est honoré

LE ROI.
LA REINE.
S. A. R. Mgr le duc d'ORLÉANS.
S. A. R. Mme la duchesse d'ORLÉANS.
S. A. R. Mgr le duc de NEMOURS.
S. A. R. Mme la duchesse de NEMOURS.
S. A. R. Mme la princesse ADÉLAÏDE.
S. M. la Reine d'ANGLETERRE.
S. M. le Roi de SUÈDE.
S. M. la Reine des BELGES.
S. A. R. le prince MAXIMILIEN DE BAVIÈRE.
S. A. la duchesse douairière de MECKLEMBOURG.

(On a suivi dans cette liste l'ordre d'inscription.)

MM.
Odiot père.
Adolphe Poujol.
Surmay de la Rue.
Legros.
Bertin de Vaux.
Beuchot Lavarenne.
Chopin.
Jordan (Mlle).
Le marquis de Bouillé.
Lasserre.
Le duc d'Albufera.
Bigot.
Bouvry Audot.
Le baron Atthalin.
Wilks.
Vauduyer.
Sauvel.
L'amiral Duperré.
Le baron de Lascours.
Beunza.
Hocher.
Berthier.
Hebbelynck.
Paul Broé.
Le baron de Barante.
Caron.
Didiot.
De Fonscolombe.
Le baron Charles d'Eichthal.
Amic.
Georges Lafayette.
De Luce (Mlle).
Desbleds.

MM.
Boissy.
Delor.
Delagabbe mère (Mme).
Brustlein fils.
Bossange.
Le baron Fain.
Henri Genets.
Hamelin (Mme).
Le prince de la Moskowa.
Antoine Nez.
Le duc de Marmier.
Moriceau (Mlle).
Roussel.
Roger.
Victorine Taverne (Mlle).
Vitali.
Le maréchal Clauzel.
Ziegler.
Lord Yarmouth.
Scelher.
Le marquis de Montebello.
Duplantis.
De Varanges.
Guichard.
Lamée.
James.
Potel.
Le maréchal Gérard.
Le comte Gazan.
Pautret.
Mellière (Mlle).
Lassistel.
Saint-Cyr Poncet Delpech.

MM.
Maurice.
Maréchal.
Lamarre.
Tailleux.
Truffant.
Rubio.
Topino.
Louise Duvernoy (Mlle).
Le comte Molé.
Le marquis de Louvois.
Vasserot.
Varin.
Raymond.
Lefèbre.
Le comte Pelet de la Lozère
A. Bazin.
Dubois.
De Malartic.
Holley.
Glady.
Gaillard.
Lauron.
Saint-Michel.
Rochet.
Roche père.
Thuilot.
Le prince de Wagram.
Le baron de Joinville.
Richard père.
Coulon (Mlle).
Tandou et Delassalle.
Lebrun.
Lallemant.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

MUSÉE

LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS MORCEAUX

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'HISTOIRE

ANCIENNES ET MODERNES.

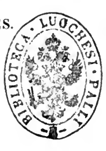
LITTÉRATURE. Philosophie chrétienne. — Éloquence de la chaire, de la tribune et du barreau. — Philosophie. — Belles-lettres. — Poésie — Romans. — Théatre. *HISTOIRE.* Biographie. — Récits glorieux. — Bulletins mémorables. — Anecdotes historiques. — Voyages, Découvertes. *Traductions.* Auteurs grecs, latins, italiens, allemands, etc.

ORNÉ DE

PORTRAITS DE PERSONNAGES CÉLÈBRES.

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. A. FARGUES.





1841

PARIS

P. A. FARGUES, ÉDITEUR,

RUE DE GRAMMONT, N° 14.

M. DCCCXLI.

Musée Littéraire et historique.



Mel. de Montaigne

Montaigne

MICHEL DE MONTAIGNE

FILS DE PIERRE EYGHEM, SEIGNEUR DE MONTAIGNE.

Naquit au château de Montaigne, dans le Périgord, le 28 février 1533.

Il épousa à trente-trois ans Françoise de la Chassagne, parcourut la France, l'Allemagne et l'Italie, et reçut à Rome, en 1581, le titre de citoyen romain. A son retour, les habitants de Bordeaux l'élurent maire de leur ville, en remplacement du maréchal de Biron ; mais après avoir occupé cette charge pendant quatre années, il se retira dans son château de Montaigne pour s'y livrer entièrement à l'étude de la philosophie. C'est dans cette retraite qu'il écrivit ses *Essais*. La vieillesse de Montaigne fut affligée par les douleurs de la pierre, contre laquelle il refusa constamment les secours de la médecine en qui il n'avait point de foi. Sentant sa fin approcher, il fit venir quelques gentilshommes de ses amis pour l'assister dans ses derniers moments, et lorsqu'ils furent arrivés, on commença dans sa chambre une messe qu'il avait demandée; mais au moment de l'élévation, voulant se mettre sur son séant, il fut saisi d'une faiblesse dans laquelle il mourut, le 13 septembre 1592, à l'âge de cinquante-neuf ans et sept mois.

Montaigne avait vécu sous six rois : François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

MUSÉE

LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE.

MONTESQUIEU.

DE LA RÉPUBLIQUE ET DE LA MONARCHIE.

(Esprit des Lois.)

La nature du gouvernement républicain est que le peuple en corps, ou seulement une partie du peuple y ait la souveraine puissance.

Le principe de ce gouvernement, soit démocratique, soit aristocratique, c'est la vertu.

La vertu dans une république est une chose très simple: c'est l'amour de la république.

L'amour de la démocratie est celui de l'égalité; c'est encore l'amour de la frugalité.

L'amour de l'égalité, dans une démocratie, borne l'ambition au seul désir, au seul bonheur de rendre de plus grands services à sa patrie que les autres citoyens.

L'amour de la frugalité borne le désir d'avoir, à l'attention que demande le nécessaire pour sa famille et même le superflu pour sa patrie.

Il est de la nature d'une république qu'elle n'ait qu'un petit territoire. Dans une grande république il y a de grandes

fortunes, les intérêts se popularisent, le bien commun est sacrifié à mille considérations; dans une petite, le bien public est mieux senti, mieux connu, plus près de chaque citoyen.

Le peuple, dans la démocratie, est à certains égards le monarque, à certains autres le sujet.

C'est une loi fondamentale de la démocratie que le peuple seul fasse des lois.

C'est une maxime fondamentale de ce gouvernement que le peuple nomme ses ministres, c'est-à-dire ses magistrats.

Le droit de suffrage et la manière de le donner sont dans la république des lois fondamentales.

Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie; le suffrage par choix est de celle de l'aristocratie.

Plus une aristocratie approchera de la démocratie, plus elle sera parfaite, et elle le deviendra moins à mesure qu'elle approchera de la monarchie.

La meilleure aristocratie est celle où la partie du peuple qui n'a point de part à la puissance est si petite et si pauvre que la partie dominante n'a aucun intérêt à l'opprimer.

La plus imparfaite de toutes est celle où la partie du peuple qui obéit est dans l'esclavage civil de celle qui commande; comme l'aristocratie de Pologne où les paysans sont esclaves de la noblesse.

Dans le gouvernement aristocratique, le peuple est à l'égard des nobles ce que les sujets sont à l'égard du monarque.

Si le faste et la splendeur qui environnent les rois font une partie de leur puissance, la modestie et la simplicité des manières font la force des nobles aristocratiques.

L'esprit de modération est ce qu'on appelle la vertu dans l'aristocratie.

La modération fondée sur la vertu est l'âme du gouvernement républicain.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans tous les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets; ce qu'on aimait, on ne l'aime plus : on était libre avec les lois, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître. Ce qui était maxime, on l'appelle rigueur; ce qui était règle, on l'appelle gêne; ce qui était attention, on l'appelle crainte. Autrefois le bien des particuliers faisait le trésor public; mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La république est une dépouille, et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens, et la licence de tous.

L'avantage d'un Etat libre est que les revenus y sont mieux administrés... Mais lorsqu'ils le sont plus mal? L'avantage d'un Etat libre est qu'il n'y ait point de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parents du prince il faut faire la fortune des amis et des parents de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu.

Deux choses sont pernicieuses dans l'aristocratie : la pauvreté extrême des nobles et leurs richesses exorbitantes.

Si l'on établit dans une république un corps fixe qui soit par lui-même la règle des mœurs, un sénat où l'âge, la vertu, la gravité, les services donnent entrée, les sénateurs exposés à la vue du peuple, comme les simulacres des dieux, inspireront des sentiments qui seront portés dans le sein de toutes les familles.

Dans un sénat fait pour être la règle et pour ainsi dire le dépôt des mœurs, les sénateurs doivent être élus pour la

vie ; dans un sénat fait pour préparer les affaires, les sénateurs peuvent changer.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte ni par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction.

Dans le gouvernement républicain les lois doivent forcer un citoyen à accepter les emplois publics.

Une république sage ne doit rien basarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune ; le seul bien auquel elle doit aspirer est la perpétuité de son état.

Le sanctuaire de l'bonneur, de la réputation et de la vertu semble être établi dans les républiques et dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie.

Comme une certaine confiance fait là gloire et la sûreté d'une monarchie, il faut au contraire qu'une république redoute quelque chose. Cbose singulière ! plus ces Etats ont de sûreté, plus, comme des eaux tranquilles, ils sont sujets à se corrompre.

Le principe de la démocratie se corrompt non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême et que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour commander.

L'aristocratie se corrompt lorsque le pouvoir des nobles devient arbitraire ; son extrême corruption est lorsque les nobles deviennent héréditaires.

La démocratie a deux excès à éviter : l'esprit d'inégalité qui la mène à l'aristocratie, et l'esprit d'égalité extrême qui la conduit au despotisme.

Quand une république est corrompue, on ne peut remédier

à aucun des maux qui naissent qu'en ôtant la corruption et en rappelant les principes : toute autre correction est ou inutile ou un nouvel abus.

Si une démocratie conquiert un peuple pour le gouverner comme sujet, elle exposera sa propre liberté, parce qu'elle confiera une trop grande puissance aux magistrats qu'elle enverra dans l'Etat conquis.

Il y a encore un inconvénient aux conquêtes faites par les démocraties ; leur gouvernement est toujours odieux. Les peuples conquis y sont dans un état triste ; ils ne jouissent ni des avantages de la république ni de ceux de la monarchie.

La république fédérative est une convention par laquelle plusieurs corps politiques consentent à devenir citoyens d'un Etat plus grand qu'ils veulent former ; c'est une société de sociétés qui en font une nouvelle.

La nature des petites monarchies n'est pas la confédération ; aussi la république fédérative d'Allemagne est-elle plus imparfaite que celle de Hollande et de Suisse. Cette république, composée de villes libres et de petits Etats soumis à des princes, subsiste pourtant, parce qu'elle a un chef qui est en quelque façon le magistrat de l'union.

Dans la république de Hollande, une province ne peut faire une alliance sans le consentement des autres. Cette loi manque dans la constitution germanique où elle préviendrait les malheurs qui y peuvent arriver à tous les membres par l'imprudence, l'ambition ou l'avarice d'un seul.

Il y avait un grand vice dans la plupart des anciennes républiques, c'est que le peuple avait droit d'y prendre des résolutions actives et qui demandent quelque exécution, chose dont il est entièrement incapable. Le peuple est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de

son autorité; mais saura-t-il conduire une affaire, connaître les lieux, les occasions, les moments, en profiter? Non, il ne le saura pas.

Les pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendants, constituent la nature du gouvernement monarchique, c'est-à-dire de celui où un seul gouverne par des lois fondamentales.

Dans la monarchie, le prince est la source de tout pouvoir politique et civil.

Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel est celui de la noblesse. Point de monarque, point de noblesse; point de noblesse, point de monarque.

Abolissez dans une monarchie les prérogatives des seigneurs, du clergé, de la noblesse et des villes, vous aurez bientôt un Etat despotique.

Dans les monarchies, les lois tiennent la place des vertus. L'Etat subsiste, indépendamment de l'amour pour la patrie, du désir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même et du sacrifice de ses plus chers intérêts.

L'honneur, c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition, est le ressort du gouvernement monarchique.

C'est un honneur faux qui conduit toutes les parties de l'état monarchique; mais cet honneur faux est aussi utile au public que le vrai le serait aux particuliers qui pourraient l'avoir.

L'honneur étant le principe de ce gouvernement, il faut que les lois travaillent à soutenir cette noblesse, dont l'honneur est pour ainsi dire l'enfant et le père.

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur

le républicain : les affaires étant menées par un seul, il y a plus de promptitude dans l'exécution.

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le despotique; l'Etat y est plus fixe, la constitution plus inébranlable, la personne de ceux qui gouvernent plus assurée.

C'est dans les monarchies que l'on verra autour du prince les sujets recevoir ses rayons; c'est là que chacun tenant, pour ainsi dire, un plus grand espace, peut exercer ces vertus qui donnent à l'âme, non pas de l'indépendance, mais de la grandeur.

La plupart des monarchies n'ont pas la liberté pour leur objet direct; elles ne tendent qu'à la gloire des citoyens, de l'Etat et du prince; mais de cette gloire il résulte un esprit de liberté qui, dans ces Etats, peut faire d'aussi grandes choses, et peut-être contribuer autant au bonheur que la liberté même.

Un Etat monarchique doit être d'une grandeur médiocre; s'il était fort étendu, les principaux de l'Etat, grands par eux-mêmes, n'étant point sous les yeux du prince, ayant leur cour hors de sa cour, pourraient cesser d'obéir. Le prompt établissement du pouvoir sans bornes, seul remède qui prévient la dissolution d'un grand Etat, est un nouveau malheur après celui de l'agrandissement.

Les fleuves courent se mêler dans la mer; les monarchies vont se perdre dans le despotisme.

Le gouvernement monarchique dégénère toujours en despotisme ou en république; la puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple et le prince; l'équilibre est trop difficile à garder. Il faut que le pouvoir diminue d'un côté tandis qu'il augmente de l'autre; mais l'avantage est ordinairement du côté du prince qui est à la tête des armées.

Dans une monarchie il faut un dépôt de lois. Le conseil du prince n'est pas un dépôt convenable; il change sans cesse, il n'est point permanent, il ne saurait être nombreux, il n'a point à un assez haut degré la confiance du peuple. Ce dépôt ne peut être que dans les corps politiques qui annoncent les lois lorsqu'elles sont faites, et les rappellent lorsqu'on les oublie.

La monarchie se perd lorsqu'un prince croit qu'il montre plus sa puissance en changeant l'ordre des choses qu'en les suivant; lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns pour les donner arbitrairement à d'autres; lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volontés; lorsque le prince, rapportant tout uniquement à lui, appelle l'Etat à sa capitale, la capitale à sa cour, et sa cour à sa seule personne.

Le principe de la monarchie se corrompt lorsque les premières dignités sont les marques de la première servitude, lorsqu'on ôte aux grands le respect des peuples et qu'on les rend de vils instruments du pouvoir arbitraire; lorsque l'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, et que l'on peut être à la fois couvert d'infamie et de dignités; lorsque le prince change sa justice en sévérité; lorsque des âmes singulièrement lâches tirent vanité de la grandeur que pourrait avoir leur servitude, et qu'elles croient que ce qui fait que l'on doit tout au prince fait que l'on ne doit rien à sa patrie.

Comme la mer, qui semble vouloir couvrir la terre, est arrêtée par les herbes et les moindres graviers qui se trouvent sur le rivage, ainsi les monarques dont le pouvoir paraît sans bornes s'arrêtent par les plus petits obstacles, et soumettent leur fierté naturelle à la plainte et à la prière.

Comme les peuples qui vivent sous une bonne police sont

plus heureux que ceux qui sans règle et sans chefs errent dans les forêts, ainsi les monarques qui vivent sous les lois fondamentales de leur Etat sont-ils plus heureux que les princes despotiques qui n'ont rien qui puissent régler le cœur de leur peuple ni le leur.

L'autorité royale est un grand ressort qui doit se mouvoir aisément et sans bruit. Les Chinois vantent un de leurs empereurs qui gouverna, disent-ils, comme le ciel, c'est-à-dire par son exemple.

Comme les monarques doivent avoir de la sagesse pour augmenter leur puissance, ils ne doivent pas avoir moins de prudence afin de la borner.

La vraie puissance d'un prince ne consiste pas tant dans la facilité qu'il a à conquérir, que dans la difficulté qu'il y a à l'attaquer, et pour ainsi dire dans l'immutabilité de sa condition.

Dans les Etats monarchiques, le prince est la partie qui poursuit les accusés et les fait punir ou absoudre. S'il jugeait lui-même, il serait le juge et la partie; il perdrait le plus bel attribut de la souveraineté, celui de faire grâce; la crainte s'emparerait de tous les esprits, on verrait la pâleur sur tous les visages : plus de confiance, plus d'honneur, plus d'amour. Il faut que le prince encourage, et que ce soient les lois qui menacent.

Dans les monarchies, la disgrâce est un équivalent à la peine. Les grands y sont si fort punis par la disgrâce, par la perte souvent imaginaire de leur fortune, de leur crédit, de leurs habitudes, de leurs plaisirs, que la rigueur à leur égard est inutile.

G. SAND

(MADAME DUDEVANT).

LE MALGACHE.

(Lettres d'un Voyageur, tome I, lettre VI.)

Tu me demandes la biographie de mon ami Néraud, la voici : Le Malgache (je l'ai baptisé ainsi à cause des longs récits et des féeriques descriptions qu'il me faisait autrefois de l'île de Madagascar, au retour de ses grands voyages) s'enrôla de bonne heure sous le drapeau de la république. Tu l'as vu : c'est un petit homme sec et cuivré, un peu plus mal vêtu qu'un paysan ; excellent piéton, facétieux, un peu caustique, brave de sang-froid, courant aux émeutes lorsqu'il était étudiant, et recevant de grands coups de sabre sur la tête sans cesser de persifler la gendarmerie dans le style de Rabelais, pour lequel il a une prédilection particulière. Partagé entre deux passions, la science et la politique, au lieu de faire son droit à Paris, il allait du club carbonaro à l'école d'anatomie comparée, rêvant tantôt à la reconstruction des sociétés modernes, tantôt à celle des membres du palœotherium, dont Cuvier venait de découvrir une jambe fossile. Un matin qu'il passait auprès d'une plate-bande du Jardin des Plantes, il vit une fougère exotique qui lui sembla si belle dans son feuillage et si gracieuse dans son port qu'il lui arriva ce qui m'est arrivé souvent dans ma vie ; il devint amoureux d'une plante et n'eut plus de rêves et de désirs que pour elle. Les lois, le club et le palœotherium furent négligés, et la sainte botanique devint sa passion dominante. Un matin il partit pour l'Afrique, et après avoir exploré les îles montagneuses

de la mer du Sud, il revint efflanqué, bronzé, en guenilles, ayant supporté les plus sévères privations et les plus rudes fatigues, mais riche selon son cœur, c'est-à-dire muni d'un herbier complet de la flore madécasse, guirlande étrange et magnifique, ravie au sein d'une noire déesse. C'était peut-être une fortune, c'était du moins une ressource. Mais l'amant de la science mit sa conquête aux pieds de M. de Jussieu, et se trouva récompensé au-delà de ses désirs, lorsque le grand-prêtre de Flore accorda le nom de *Neraudia Melastomefolia* à une belle fougère de l'île Maurice, jusqu'alors inconnue à nos botanistes. Ce fut à cette époque que, voyant passer le convoi de Lallemant, il quitta la botanique pour la patrie, comme il avait quitté la patrie pour la botanique, et, après avoir eu le crâne ouvert par le sabre d'un dragon, il revint dans sa famille, volatile éclopée,

Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse.

Pour le retenir dans ses pénates, son père imagina de lui donner un carré de terre sur un coteau ravissant, où je veux te mener promener la première fois que tu viendras nous voir. Notre Malgache y planta des arbres exotiques, fit pousser des fleurs malgaches dans notre sol berrichon, et éleva au milieu de ses bosquets un joli ajoupa indien qu'il remplit de ses livres et de ses collections. Un matin, comme je passais dans le ravin, au lever du soleil, j'arrêtai le galop de mon cheval pour contempler avec admiration des fleurs éclatantes qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la haie : c'étaient les premiers dahlias qu'on eût vus dans notre pays et que j'eusse vus de ma vie. J'avais seize ans. O le bel âge pour aimer les fleurs ! Je descendis de cheval pour en voler une, et je repartis au galop. Soit que le Malgache, caché dans

son ajoupa, eût été témoin du rapt, soit qu'un ami indiscret lui dévoilât mon crime, il m'envoya bientôt après des cayeux de dahlia que je plantai dans mon jardin, et c'est de là que date notre connaissance, mais non pas notre amitié; nous n'eûmes occasion de nous voir que quelques années après. Dans cet intervalle, il avait pris femme, il était devenu père, et il avait augmenté son jardin d'une belle pépinière, au milieu de laquelle il a fait passer un ruisseau.

C'est alors qu'étant tous deux fixés dans le pays, et notre connaissance ayant commencé sous des auspices aussi sympathiques, nous nous liâmes d'une vive amitié. Un voyage de Bohémiens, que nous fîmes dans les montagnes de la Marche jusqu'aux belles ruines du Crozant, nous révéla tout-à-fait l'un à l'autre. Quoique né dans le camp opposé, j'avais toujours eu l'âme républicaine, et je l'avais d'autant plus alors que j'étais plus jeune et plus illusionable. Il me sut un gré extrême d'appartenir à ce type d'hommes obstinés sur lesquels les préjugés de l'éducation ne peuvent rien, et il me déclara qu'il ne me manquait, pour obtenir sa confiance et son estime entière, que d'être un peu versé dans la botanique. Je lui promis de l'étudier, et, lui aidant, je m'en occupai jusqu'au point de ne rien savoir, mais de tout comprendre dans les mystères du règne végétal, et de pouvoir l'écouter causer tant qu'il lui plairait. Je n'ai jamais connu d'homme aussi agréablement savant, aussi poétique, aussi clair, aussi attachant dans ses leçons. Mon précepteur m'avait fait de la nature une pédante insupportable; le Malgache m'en fit une adorable maîtresse. Il lui arracha sans pitié la robe bigarrée de grec et de latin au travers de laquelle j'avais toujours frémi de la regarder; il me la montra nue comme Rhéa et belle comme elle-même. Il me parlait aussi des étoiles, des

mers, du règne minéral, des produits animés de la matière, mais surtout des insectes, pour lesquels il avait conçu dès lors une passion presque aussi vive que pour les plantes. Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies, lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphinx aux yeux de rubis bourdonne autour des œnothères et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous postions en embuscade pour saisir au passage l'agile, mais étourdi buveur d'ambroisie. Rien ne donne l'idée d'un sylphe déguisé, allant en conquête, comme un grand sphinx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphinx et des noctuelles et le plumage des oiseaux de nuit; le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais, de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant, de même, quand les sphinx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique d'un rouge vif, tantôt d'un vert tendre, et tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Je parie, malheureux que tu es, ô ennemi des dieux! que tu n'as jamais vû un sphinx ocellé : et cependant nos vignes les voient éclore, ces merveilles de la création qui m'ont toujours semblé trop belles pour ne pas être animées par des esprits de l'air et de la nuit. Ah!

c'est faute de connaître tout cela, hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. Il n'en était pas ainsi de mon Malgache. Il laissait quelquefois son journal du soir dormir sous sa bande bleue jusqu'au lendemain matin, pressé qu'il était de préparer des fleurs dans l'herbier et les insectes sur leur piédestal de moelle de sureau. Quelles belles courses nous faisions à l'automne, le long des bords de l'Indre, dans les prés humides de la vallée noire! Je me souviens d'un automne qui fut tout consacré à l'étude des champignons, et d'un autre automne qui ne suffit pas à l'étude des mousses et des lichens. Nous avions pour bagage une loupe, un livre, une boîte de fer-blanc destinée à recevoir et à conserver les plantes fraîches, et par-dessus tout cela, mon fils, un bel enfant de quatre ans qui ne voulait pas se séparer de nous, et qui a pris là et conservé la passion de l'histoire naturelle. Comme il ne pouvait marcher longtemps, nous échangions alternativement le fardeau de la boîte de fer-blanc et celui de l'enfant. Nous faisions ainsi plusieurs lieues à travers les champs, dans le plus grotesque équipage, mais aussi consciencieusement occupés que tu peux l'être au fond de ton cabinet, à cette heure de la nuit où je te raconte les plus belles années de ma jeunesse...

Le rossignol a envoyé une si belle modulation jusqu'à mon oreille que j'ai quitté le Malgache et toi pour aller l'écouter dans le jardin. Il fait une nuit singulièrement mélancolique; un ciel gris, des étoiles faibles et voilées, pas un souffle dans les plantes, une impénétrable obscurité sur la terre. Les grands sapins élèvent leurs masses noires et vagues dans l'air grisâtre. La nature n'est pas belle ainsi, mais elle est solennelle et parle à un seul de nos sens, celui dont le rossignol parle si éloquemment à un être créé pour lui. Tout est silence,

mystère, ténèbres ; pas une grenouille verte dans les fossés ; pas un insecte dans l'herbe, pas un chien qui aboie à l'horizon ; le murmure de la rivière ne nous arrive même pas ; le vent souffle du sud et l'emporte en traversant la vallée ; il semble que tout se taise pour écouter et recueillir avidement cette voie brûlante de désirs et palpitante de joies que le rossignol exhale. « O chantre des nuits heureuses ! » comme l'appelle Oberman... nuits heureuses pour ceux qui s'aiment et se possèdent ; nuits dangereuses à ceux qui n'ont point encore aimé ; nuits profondément tristes pour ceux qui n'aiment plus ! Retournez à vos livres, vous qui ne voulez plus vivre que de la pensée ; il ne fait pas bon ici pour vous. Les parfums des fleurs nouvelles, l'odeur de la sève, fermentent partout trop violemment ; il semble qu'une atmosphère d'oubli et de fièvre plane lourdement sur la tête ; la vie de sentiment émane de tous les pores de la création. Fuyons! l'esprit des passions funestes erre dans ces ténèbres et dans ces vapeurs enivrantes. O Dieu ! il n'y a pas longtemps que j'aimais encore : qu'une pareille nuit eût été délicieuse !... Chaque soupir du rossignol frappe la poitrine d'une commotion électrique. O Dieu ! mon Dieu ! je suis encore si jeune !

Je reviens à l'histoire de mon Malgache... Mais je m'aperçois qu'elle est finie, car je ne fais pas entrer en ligne de compte, dans les faits de sa vie, une amourette qui faillit le rendre très malheureux, et qui, Dieu merci, se borna à un épisode sentimental et platonique. Toutefois voici l'épisode :

Une femme de nos environs, à laquelle il envoyait de temps en temps un bouquet, un papillon ou une coquille, lui inspira une franche amitié, à laquelle elle répondit franchement. Mais la manie de jouer sur les mots fit qu'il donna le nom d'amour à ce qui n'était qu'affection fraternelle. La dame, qui

était notre amie commune, ne se fâcha ni ne s'enorgueillit de l'hyperbole. C'était alors une personne calme et affectueuse, aimant un peu ailleurs et ne le lui cachant pas. Elle continua de philosopher avec lui et de recevoir ses papillons, ses bouquets et ses poulets, dans lesquels il glissait toujours par-ci par-là un peu de madrigal. La découverte de l'un de ces poulets amena entre le Malgache et une autre personne, qui avait des droits plus légitimes sur lui, des orages assez violents, au milieu desquels la fantaisie lui prit de quitter le pays et d'aller se faire frère morave. Le voilà donc encore une fois en route, à pied, avec sa boîte de fer-blanc, sa pipe et sa loupe; un peu amoureux, assez malheureux, à cause des chagrins qu'il avait causés, mais se sauvant de tout par le calembourg, qu'il semait comme une pluie de fleurs sur le sentier aride de sa vie, et qu'il adressait aux cantonniers, aux mulets et aux pierres du chemin, faute d'un auditoire plus intelligent. Il s'arrêta aux rochers de Vaucluse, décidé à vivre et à mourir sur le bord de cette fontaine où Pétrarque allait évoquer le spectre de Laure dans le miroir des eaux. Je ne m'inquiétais pas beaucoup de cette funeste résolution; je connais trop mon Malgache pour croire jamais sa douleur irréparable. Tant qu'il y aura des fleurs et des insectes sur la terre, Cupidon ne lui adressera que des flèches perdues. Précisément le mois de mars tapissait des plus vertes fontinales et des plus frais cressons les rives du ruisseau et les parois des rochers de Vaucluse. Le Malgache abandonna le rôle de Cardénio, fit une collection de mousses aquatiques, et vers la fin d'avril il m'écrivit : « Tout cela est bel et bon; mais si mon inhumaine s'imagine que je vais rester ici jusqu'à ce qu'elle juge à propos de couronner ma constance, elle se trompe. Dis-lui qu'elle cesse de pleurer mon trépas, je suis

encore sain et dispos; mon herbier est complet, mes souliers tirent à leur fin, et pendant ce temps-là ma pépinière bourgeonne sans moi. Ce n'est pas mon avis de laisser faire mes greffes par des gringalets. Oppose-toi à ce que personne y mette la main ; je ne demande que le temps de faire rémouler ma serpette, et j'arrive. »

L'infortuné revint et se résigna d'être adoré dans sa famille, aimé saintement de sa Dulcinée, chéri de moi, son frère et son élève. Il se bâtit un joli pavillon sur le coteau, au-dessus de son jardin, de sa prairie, de sa pépinière et de son ruisseau. Peu après il devint père d'un second enfant. Son fils s'appelait Olivier ; voulant aussi donner un nom de plante à sa fille, et n'en connaissant pas de plus agréable et de plus estimable que la plante fébrifuge, à pétales roses, qui croît dans nos prés, il voulut l'appeler Petite-Centaurée ; ce fut avec bien de la peine que sa famille le décida à renoncer à ce nom étrange.

La première visite qu'il rendit à la dame de ses pensées, après l'équipée de Vaucluse, lui coûta bien un peu ; il craignait qu'elle ne fût piquée de le voir si tôt consolé et revenu. Mais elle courut à sa rencontre et lui donna en riant deux gros baisers sur les joues. Il entra dans sa chambre, et vit précieusement conservés les fleurs desséchées et les papillons qu'il lui avait donnés autrefois. Elle avait mis en outre sous verre un morceau de cristal de Madagascar, un fragment de basalte de la montagne du Pouce (celle où Paul allait tous les soirs épier à l'horizon maritime la voile qui devait lui ramener Virginie le lendemain matin) et un guépier en forme de rose qui commençait à tomber en poussière. Une grosse larme coula sur la joue basanée de notre Malgache ; l'amour s'y noya, l'amitié survécut, calme et purifiée.

MONTAIGNE.

DES NOMS.

(Essais, livre I, chap. XLVI.)

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade; de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçais comment, en mauvaise part; et à nous Iehan, Guillaume, Benoist[1]. Item il semble y avoir en la genealogie des princes certains noms fatalement affectez, comme des Ptolemees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres et en nostre ancienne Aquitaine; des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passetemps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe, qui feut des Guillaumes, il se trouva cent-dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire

(1) Guillaume, dit le Dictionnaire de Trévoux, se disait autrefois par mépris des gens dont on ne faisait pas grand cas.

distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes. On servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassins, merlus, marsoin, ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il fait bon avoir bon nom, c'est-à-dire credit et reputation; mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui aysecment se puisse prononcer et retenir; car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement et oublient plus mal volontiers; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se présentent le plus facilement à la langue. J'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvré une garse[1], et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie; et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty en la place où estoit la maison de ce ieune homme une chapelle au nom de nostre Dame, et, depuis, l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame. Cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par

(1) Jeune fille.

les sens corporels: Pythagoras estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison publicque, commanda à la menestriere de changer de ton; et, par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doulcement leur ardeur et l'endormit. Item, dira pas[1] la posterité que nostre reformation d'auiourd'hy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieulx sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan, et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot et Michel. Item, ie scais bon gré à Iaques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins touts entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. I'ai souhaité souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms touts tels qu'ils sont; car en faisant de Vaudemont, Vallemontanus, et les metamorphosant pour les garber[2] à la grecque ou à la romaine, nous ne savons où nous en sommes et en perdons la cognoissance.

(1) C'est-à-dire, la postérité ne dira-t-elle pas, etc.
(2) Pour leur donner un air, une tournure.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France d'appeler chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison ayant eu pour son appanage une terre sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honoré, ne peult honnestement l'abandonner; dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme: devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms; cependant l'origine de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige; et de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines[1] à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes, plus, ce crois ie, que d'aultres? Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis? Ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre, lequel aultre avoit à la verité quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au-dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique, et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en

(1) Plus susceptibles de falsification.

profondes reverences, suppliant l'assistance de l'exeuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu ! de ce quoy nos peres se sont contentez et de ce que nous sommes ; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir ; ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls, et ostons ces sottes imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

VICTOR HUGO.

DANS LE CIMETIÈRE DE.....

(Les Rayons et les Ombres. — 1840).

La foule des vivants rit et suit sa folie,
Tantôt pour son plaisir, tantôt pour son tourment;
Mais par les morts muets, par les morts qu'on oublie,
Moi, rêveur, je me sens regardé fixement.

Ils savent que je suis l'homme des solitudes,
Le promeneur pensif sous les arbres épais,
L'esprit qui trouve, ayant ses douleurs pour études,
Au seuil de tout, le trouble; au fond de tout, la paix!

Ils savent l'attitude attentive et penchée
Que j'ai parmi les buis, les fosses et les croix;
Ils m'entendent marcher sur la feuille séchée;
Ils m'ont vu contempler des ombres dans les bois.

Ils comprennent ma voix sur le monde épanchée,
Mieux que vous, ô vivants, bruyants et querelleurs!
Les hymnes de la lyre en mon âme cachée,
Pour vous ce sont des chants, pour eux ce sont des pleurs.

Oubliés des vivants, la nature leur reste.
Dans le jardin des morts où nous dormirons tous,
L'aube jette un regard plus calme et plus céleste,
Le lis semble plus pur, l'oiseau semble plus doux.

Moi, c'est là que je vis! — Cueillant les roses blanches,
Consolant les tombeaux délaissés trop longtemps,
Je passe et je reviens, je dérange les branches,
Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.

Là je rêve; et, rôdant dans le champ léthargique,
Je vois avec des yeux dans ma pensée ouverts,
Se transformer mon âme en un monde magique,
Miroir mystérieux du visible univers.

Regardant sans les voir de vagues scarabées,
Des rameaux indistincts, des formes, des couleurs,
Là, j'ai dans l'ombre, assis sur des pierres tombées,
Des éblouissements de rayons et de fleurs.

Là le songe idéal qui remplit ma paupière,
Flotte, lumineux voile, entre la terre et nous;
Là mes doutes ingrats se fondent en prière:
Je commence debout et j'achève à genoux.

Comme au creux du rocher vole l'humble colombe,
Cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour,
Mon esprit altéré, dans l'ombre de la tombe,
Va boire un peu de foi, d'espérance et d'amour!

Mars 1840.

SALLUSTE.

PRISE DE CIRTA (CONSTANTINE).

(Guerre de Jugurtha, traduclion de DUREAU DE LAMALLE.)

Lorsqu'après le partage du royaume, les députés eurent quitté l'Afrique, et que Jugurtha[1], au lieu du juste châtiment qu'il redoutait, se vit récompensé d'un crime, se croyant certain désormais que ses amis ne l'avaient point trompé à Numance, que tout à Rome était vénal, et d'ailleurs enflammé par les promesses réitérées de ceux qu'il venait tout récemment d'accabler de dons et de largesses, il n'eut plus d'autre pensée que d'envahir les états d'Adherbal. Il était, lui, plein d'activité, ne respirant que les combats; l'autre aimant la paix, n'ayant jamais fait la guerre, d'un caractère doux, né pour souffrir l'insulte, craignant trop pour être à craindre. Il entre donc brusquement sur le territoire d'Adherbal, à la tête d'un gros détachement. Il fait beaucoup de prisonniers et de butin, enlève les troupeaux, brûle les maisons; avec sa cavalerie, il enveloppe une grande étendue de terrain, puis il reprend, avec toute sa troupe, le chemin de ses états, espérant qu'Adherbal, enflammé d'un juste dépit, viendrait à main armée venger cet outrage, ce qui fournirait un prétexte de guerre. Mais celui-ci, qui sentait son infériorité, qui comptait sur l'amitié des Romains plus que sur les Numides, se contenta d'envoyer à Jugurtha des députés, pour se plaindre du tort qu'on lui faisait; ils n'en rapportèrent que des ré-

(1) Jugurths, roi des Numides, usurpa la couronne sur Adherbal et Hiempsal ses cousins, fils de Micipsa qui l'avait élevé. Il fit périr Hiempsal; mais Adherbal s'étant adressé aux Romains, ceux-ci vinrent attaquer Jugurtha, qui corrompit successivement plusieurs généraux. Cécilius Métellus le vainquit enfin, et il fut livré à Marius par son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie. Après avoir orné le triomphe de Marius il fut jeté dans une fosse où on le laissa périr de faim.

ponses outrageantes, et pourtant il persista dans la résolution de tout souffrir plutôt que d'entreprendre une guerre, tentative qui lui avait déjà si mal réussi. Cette conduite fut loin de ralentir l'ambition de Jugurtha; il avait d'avance envahi dans le fond de son cœur le royaume entier de son frère. Il ne se borne plus, comme la première fois, à une incursion furtive; il entre avec une puissante armée. Il aspirait ouvertement à régner sur la Numidie entière. Partout sur son passage, il dévaste les villes et les campagnes; il fait un butin immense, il n'omet rien pour ajouter à la confiance des siens, aux terreurs de l'ennemi.

Adherbal voyant les choses au point qu'il lui fallait ou renoncer à son royaume, ou s'y maintenir par les armes, lève enfin des troupes et marche à la rencontre de Jugurtha. Les deux armées se trouvèrent en présence, non loin de la mer, près de Cirta[1]. Comme il restait trop peu de jour, le combat ne s'engagea point; mais vers la fin de la nuit, l'obscurité régnant encore, les soldats de Jugurtha, au signal donné, marchent au camp des ennemis. Ils les trouvent les uns à moitié endormis, les autres ne faisant que prendre leurs armes; ils les mettent en fuite et les dispersent. Adherbal avec quelques cavaliers se sauve à Cirta. Sans un grand nombre d'Italiens qui se trouvaient dans la ville, et dont la valeur écarta des remparts les Numides acharnés dans leur poursuite, le même jour eût vu commencer et finir la guerre entre les deux rois. Jugurtha fait investir la place; avec les mantelets, les tours, les machines de tout genre, il essaie de l'emporter de vive force. Il avait à cœur de prévenir le retour des ambassadeurs qu'il savait qu'Adherbal avait expédiés à Rome avant le combat. Le sénat, informé de la guerre, fait partir trois envoyés

(1) Maintenant Constantine, dans le royaume d'Alger.

à peine sortis de l'adolescence, signifier aux deux rois, de la part du peuple romain et du sénat, qu'ils mettent bas les armes, que l'honneur de Rome, que leur propre honneur l'exigeaient ainsi.

Les envoyés firent une extrême diligence pour se rendre en Afrique, d'autant plus qu'au milieu des préparatifs de leur départ, la nouvelle du combat et du siége de Cirta était déjà venue à Rome, mais il est vrai, fort adoucie. Jugurtha répondit à leurs représentations, « qu'il n'y avait rien de plus respectable et de plus sacré pour lui que les décisions du sénat; dès sa première jeunesse, il s'était toujours efforcé de mériter l'estime des gens de bien ; ce n'était point par des mœurs perverses, mais par des qualités louables, qu'il avait su plaire à un grand homme tel que Scipion; si Micipsa, père de deux enfants, l'avait appelé par l'adoption à sa couronne, il le devait à quelques vertus apparemment; mais plus il avait montré dans sa conduite d'honneur et de courage, moins son cœur était fait pour endurer une injure ; Adherbal avait attenté lâchement à sa vie; instruit de ses noirs complots, il les avait prévenus; le peuple romain manquerait à la raison et à la justice, s'il le privait d'un droit qui appartient à tous les hommes; enfin, ses députés allaient bientôt partir pour Rome et y donneraient tous les éclaircissements convenables. » Les députés le quittèrent après cette entrevue et revinrent sans avoir pu même conférer avec Adherbal. Dès que Jugurtha les imagina hors d'Afrique, comme la position de Cirta ne permettait point de l'emporter d'assaut[1], il entoure les murs d'une large circonvallation ; il élève des tours qu'il fait soutenir par des détachements. Jour et nuit, il essaie tous les moyens de force ou de surprise : il cherche à ébranler les as-

(1) Plus de deux mille années se sont écoulées depuis cette guerre!

siégés, tantôt par les promesses, tantôt par la menace; il ne cesse par ses exhortations de ranimer le courage des siens; il pourvoit à tout avec une activité toujours égale. Adherbal, réduit aux plus fâcheuses extrémités, n'attendant aucune grâce d'un ennemi implacable, sans espoir de secours, dans l'impossibilité de traîner plus longtemps le siége par le manque des choses les plus nécessaires, choisit parmi les cavaliers qui s'étaient jetés avec lui dans Cirta deux hommes de résolution. Autant par des promesses que par la commisération de son infortune, il les détermine à se risquer la nuit au travers des retranchements ennemis, d'où ils pouvaient gagner la mer qui était tout proche, et de là se rendre à Rome. Les Numides eurent en peu de jours rempli leur mission. La lettre d'Adherbal fut lue dans le sénat; elle était conçue en ces termes :

« Pères Conscrits, n'imputez point au malheureux Adher« bal l'importunité de ses prières, n'en accusez que les fureurs « de Jugurtha. Dans l'ardeur de ma destruction qui le dévore, « il ne songe plus ni à vous ni aux Dieux; il veut mon sang « avant tout : voilà déjà le cinquième mois qu'il tient assiégé « par ses armes un ami, un allié du peuple romain. Ni les bien« faits de Micipsa, mon père, ni vos propres décrets, ne peu« vent me défendre; pressé par le fer, pressé par la faim, de « toutes parts mon sort est affreux. Je n'en dis pas davantage, « Pères Conscrits; mon malheur me fait une loi de cette dis« crétion. Je n'ai que trop éprouvé combien les infortunés « trouvent peu de créance. Mais pourtant, puis-je me dissi« muler que ses projets ne se bornent point à moi, qu'il ne se « flatte point d'avoir à la fois et mon royaume et votre amitié? « Qui ne voit même que son choix est déjà fait? Eh! ne l'a-t« il point assez clairement expliqué, lorsqu'il assassina mon

« frère Hiempsal, et que depuis il m'a chassé du trône pater-« nel? Sans doute des injustices, qui me seraient purement « personnelles, ne mériteraient point votre intervention. « Mais c'est votre propre royaume que ses armes ont envahi; « c'est le monarque donné par vous-mêmes aux Numides, que « ses armes tiennent emprisonné. Les représentations de vos « députés, on voit le cas qu'il en fait par le péril où je suis. « Que vous reste-t-il donc, sinon de déployer votre puissance « pour lui en imposer enfin? Eh! plût aux Dieux que tous les « attentats dénoncés dans cette lettre, et auparavant dans « mes plaintes au sénat, fussent de vaines allégations, et que « mes malheurs ne les eussent pas si bien justifiées! Mais puis-« que je suis né pour être la preuve éclatante de la perversité « de Jugurtha, Pères Conscrits, ah! daignez m'arracher, si-« non à la mort, sinon à la calamité, du moins à l'horreur de « tomber au pouvoir d'un ennemi, à l'horreur des tortures que « sa rage me prépare. Disposez à votre gré du royaume de « Numidie, qui est votre bien; sauvez-moi seulement de ses « mains fratricides; je vous en conjure par la majesté de votre « empire, par les saints nœuds de l'amitié, s'il vous reste « quelque souvenir de mon aïeul Massinissa. »

Sur la lecture de cette lettre, quelques-uns ouvrirent l'avis d'envoyer une armée en Afrique, de donner au malheureux Adherbal les plus prompts secours, et, en attendant, de mettre en délibération la désobéissance de Jugurtha aux députés. Mais tous les partisans du monarque se liguèrent de nouveau; et ils firent de si puissants efforts qu'ils empêchèrent que le décret ne passât. Le bien public fut donc sacrifié, comme il arrive presque toujours, aux considérations personnelles. Toutefois, on arrête une nouvelle députation pour l'Afrique, composée cette fois de personnages recommandables par

'âge et la naissance. Tous avaient été revêtus des plus éminentes dignités. Dans le nombre était ce Marcus Scaurus, dont j'ai déjà parlé, consulaire, et alors prince du sénat. Comme cette affaire excitait quelque fermentation, que d'ailleurs les Numides faisaient les plus vives instances, ils ne mirent que trois jours à leur embarquement. Arrivés bientôt à Utique, ils écrivirent à Jugurtba de venir incessamment les joindre dans la province romaine; qu'ils avaient à lui communiquer des ordres du sénat. Lorsque Jugurtba apprit que des bommes de cette considération, qu'il savait avoir la plus grande influence à Rome, étaient venus pour traverser ses desseins, d'abord son esprit combattu par la crainte et par l'ambition, fut agité de mille mouvements contraires. Il redoutait la colère du sénat s'il n'obéissait aux députés; d'une autre part, l'égarement de sa passion l'entraînait à consommer son crime. Enfin, dans cette âme effrénée les partis violents l'emportèrent. Il développe toute son armée autour de Cirta, et fait donner un assaut général, ne doutant pas qu'en forçant ainsi l'ennemi de se partager, il ne trouvât jour à réussir d'un côté ou d'un autre, soit par force, soit par surprise. Comme son attente fut trompée, et qu'il vit l'impossibilité d'exécuter le projet qu'il avait si fort à cœur, celui de se rendre maître de la personne d'Adherbal avant que d'aller trouver les députés, il craignit pourtant qu'un plus long délai n'enflammât contre lui Scaurus, celui de tous qu'il redoutait le plus, et il se rend près d'eux, escorté de quelques cavaliers. On le menaça vivement de la part du sénat, sur ce qu'il s'obstinait à ne pas lever le siége; toutefois, après de longs et fréquents pourparlers, les députés se trouvèrent avoir fait un voyage inutile.

Lorsqu'on sut à Cirta le peu de succès de leurs démarches,

les Italiens dont la valeur avait jusque-là reculé la prise de la ville, se flattant que la grandeur du peuple romain saurait bien toujours faire respecter leurs personnes, conseillent à Adherbal de rendre la place à Jugurtha, de se borner à demander pour lui la vie sauve, et pour le reste de s'en remettre au sénat. Quoique le prince comprît que de toutes les extrémités la plus cruelle était de se fier à Jugurtha, cependant, comme ils pouvaient le contraindre s'il s'y refusait, il se détermine à suivre leur conseil, et fait sa capitulation. Jugurtha commence d'abord par faire périr Adherbal dans les plus affreux supplices; puis, ne faisant nulle distinction d'Italiens ou de Numides, n'exceptant que les enfants seuls, il fait massacrer tout ce qui se rencontre sous la main de ses soldats.

Quand on eut reçu cette nouvelle à Rome, et que le sénat eut commencé à s'en occuper, toute cette troupe qui était aux gages du monarque, interrompant la discussion, la traînant en longueur par leur crédit, souvent par les altercations qu'ils faisaient naître, parvenaient déjà à refroidir sur l'atrocité du crime. Sans Memmius, tribun du peuple, désigné, esprit ardent, conjuré de tout temps contre la puissance de la noblesse, et qui mit tous ses soins à dévoiler au peuple romain ce complot formé par un petit nombre d'intrigants pour ménager à Jugurtha l'impunité de son forfait, toute cette chaleur des mécontentements publics n'eût pas manqué de se dissiper entièrement dans les lenteurs de la délibération, tant avaient de force le crédit du monarque et son argent! Mais à la fin, le sénat qui avait la conscience de sa prévarication, craignit les reproches du peuple. La Numidie fut, avec l'Italie, un des départements assignés d'avance aux futurs consuls, d'après la loi Sempronia. Ces consuls furent Publius, Scipio Nasica et Lucius Bestia Calpurnius. La Numidie échut

a Calpurnius, l'Italie à Scipion. On enrôle une armée pour l'Afrique, on décrète la solde des troupes, enfin tout ce qu'il faut pour une guerre importante.

Jugurtha ne s'attendait point à une détermination pareille; l'idée que tout se vendait à Rome s'était fixée dans son esprit. Il députe vers le sénat son propre fils, avec deux de ses plus intimes confidents. Il leur recommande, comme à ceux qu'il avait envoyés après le meurtre d'Hiempsal, de prodiguer l'or, de les attaquer tous avec cette arme. Comme ils étaient presque aux portes de Rome, Calpurnius mit en délibération dans le sénat, si on laisserait entrer les députés; et le sénat décréta que, s'ils ne venaient pas pour remettre à la discrétion du peuple romain et le royaume et la personne de Jugurtha, ils eussent à quitter l'Italie sous dix jours. Le consul fait signifier le décret aux Numides, qui s'en retournent avec le regret d'une tentative infructueuse. Calpurnius, ayant son armée toute prête, se donne pour lieutenants des nobles, des chefs de parti, dans l'espérance que leur grand crédit protégerait les prévarications qu'il pourrait commettre. Un de ses lieutenants était Scaurus, dont j'ai déjà indiqué le caractère et la politique. De toutes les qualités louables qui dépendent, soit de l'esprit, soit du corps, le nouveau consul en réunissait un grand nombre, mais qui se trouvaient toutes entravées par sa cupidité. Il savait supporter la fatigue, avait l'esprit vif, ne manquait point de prévoyance, entendait assez bien la guerre; il était ferme dans le péril, en garde contre les surprises. Les légions furent menées par l'Italie à Rhèges, de là transportées en Sicile, et de Sicile enfin en Afrique. Calpurnius ayant commencé par assurer ses subsistances, entra en Numidie, poussa la guerre avec vigueur, fit beaucoup de prisonniers, et emporta quelques places l'épée à la main.

Mais lorsque Jugurtha, par ses émissaires, eut commencé à le tenter par l'appât de l'argent, et à lui faire envisager les difficultés de la guerre où il s'engageait, cette maladie d'avarice qui le travaillait eut bientôt enchaîné toute son activité. Il prend pour confident et pour agent Scaurus qui, dans les commencements, résistant à la corruption presque générale de sa faction, s'était montré l'un des plus ardents antagonistes du roi, mais qui enfin, ébloui par la richesse des présents, oublia la justice et l'honneur, et se laissa entraîner dans le crime. D'abord Jugurtha ne songeait qu'à acheter le ralentissement de la guerre, afin de pouvoir, dans l'intervalle, faire agir à Rome son argent et son crédit. Quand il sut Scaurus mêlé dans leur intrigue, plein de l'espoir d'obtenir une paix avantageuse, il se résolut d'aller lui-même en régler avec eux toutes les conditions. Pour la sûreté du monarque, le consul envoie le questeur Sextius à Vacca, ville qui appartenait à Jugurtha. Le prétexte fut d'aller recevoir le blé que Calpurnius, en public, avait exigé des envoyés du roi, pour prix de la suspension d'armes accordée en attendant sa soumission. Jugurtha se rend donc au camp, ainsi qu'il s'y était décidé. Il dit quelques mots en présence du conseil touchant sa justification, et l'offre qu'il faisait de se soumettre. Tout le reste fut conclu en secret avec Bestia et Scaurus. Le lendemain tous les articles étant présentés pêle-mêle, et les voix recueillies pour la forme, la soumission du roi est agréée; trente éléphants, du bétail, beaucoup de chevaux et un peu d'argent sont remis par lui au questeur, comme on l'avait prescrit en présence du conseil. Calpurnius retourne à Rome pour l'élection des magistrats, et, dans notre armée, comme dans la Numidie, il n'était plus question de guerre.

Musée Littéraire en Historique.



Lamartine

Lamartine,

ALPHONSE DE LAMARTINE

Né à Mâcon, le 21 octobre 1790.

A son nom de famille DE PRAT, il substitua celui d'un oncle maternel. Son père était major d'un régiment de cavalerie sous Louis XVI, et sa mère était fille de madame des Rois, sous-gouvernante des princes d'Orléans.

Il passa ses premières années à Milly et acheva son éducation à Belley, au collége des Pères de la Foi. L'Italie, qu'il parcourut fort jeune, lui inspira le goût de la poésie, et bientôt les Méditations révélèrent à la France un grand poëte de plus. A la restauration, M. de Lamartine entra dans une compagnie de gardes-du-corps; mais ses succès littéraires ne tardèrent pas à le faire sortir de l'obscurité et à lui ouvrir la carrière diplomatique. Il fut tour à tour attaché à la légation de Florence, secrétaire d'ambassade près les cours de Naples et de Londres, puis chargé d'affaires en Toscane. Sa fortune, déjà brillante, accrue encore par le mariage qu'il contracta avec une jeune Anglaise, devint considérable à la mort d'un de ses oncles dont il hérita; cependant rien ne l'arracha au culte de la poésie, et ses secondes Méditations furent bientôt suivies du Chant du Sacre et des Harmonies poétiques et religieuses. Admis à l'Académie Française, il allait partir en mission pour la Grèce quand la révolution de juillet éclata. Le nouveau gouvernement offrit de lui conserver son titre; il refusa d'abord; plus tard il se rallia en disant: « Le passé n'est plus qu'un rêve; on peut le regretter, mais il ne faut pas perdre le jour à le pleurer inutilement. » Un voyage de seize mois qu'il fit en Orient ne fut pas heureux; il en rapporta, il est vrai, un beau livre; mais il eut la douleur d'y perdre sa fille Julia qu'il chérissait. — En janvier 1824, il aborda pour la première fois la tribune. Jocelyn, la Chute d'un Ange, les Recueillements poétiques parurent au milieu des luttes gouvernementales, et rappelèrent quelquefois l'auteur des Méditations, en faisant regretter trop souvent que le chantre des Harmonies fût devenu chef de parti, voire même du *Parti social*.

L. VITET

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES MONUMENTS HISTORIQUES DE FRANCE.

SIÉGE DE DIEPPE. — SA DÉLIVRANCE.

(1442-1443.)

(Histoire des anciennes Villes de France. — Haute-Normandie, tome I.)

Au mois de juin 1412, une flotte anglaise vint mouiller devant Dieppe et débarqua quelques milliers de combattants dans une des baies voisines. Aussitôt les habitants firent demander du secours au roi. Mais où trouver ce malheureux monarque? Privé de sa raison, de sa liberté, il errait de province en province. Il fallut donc que les Dieppois se contentassent de leurs propres forces. Ils s'armèrent de courage, firent bonne contenance; les campagnes d'alentour se soulevèrent, et l'ennemi fut contraint de s'enfuir sur ses vaisseaux.

Mais six ans après ce triomphe la lutte devint impossible. Les temps étaient changés; la fleur de la noblesse et de l'infanterie françaises avait été moissonnée à trente lieues de Dieppe, près de ce triste village d'Azincourt; Harfleur et maintes autres bonnes places étaient au pouvoir de l'Anglais et du Bourguignon; enfin Rouen, après un siége héroïque, venait de succomber.

Dieppe fut sommé de se rendre, et, vers la mi-février 1420, les compagnies anglaises en avaient pris possession.

Le vainqueur commença par confirmer les priviléges de la ville; des lettres-patentes toutes paternelles furent rendues le 1er janvier 1421. Mais bientôt la verge de fer se fit sentir; les bourgeois furent requis de faire la garde et le guet malgré leurs priviléges, et contraints de payer d'abord treize cent

vingt livres, impôt énorme en ce temps-là, puis d'autres sommes encore plus pesantes.

Heureusement la fortune de la France se réveilla sous les traits de cette jeune fille dont la poétique légende est gravée dans tous les souvenirs. Jeanne, par son courage et surtout par sa mort, frappa au cœur la puissance anglaise. Charles VII, qui naguère, à la mort de son père (1422), était parti du fond de l'Auvergne, seul, sans armée et presque sans amis, voyait déjà (1431) l'étendard royal flotter sur toutes les tours de notre ancienne France.

Toutefois la Normandie restait encore dans les mains de l'étranger, mais le nom anglais y était en horreur. La population frémissait d'impatience, et chaque fois qu'il lui arrivait d'apprendre un nouvel échec, un nouveau désastre de ses maîtres, elle croyait le jour venu de secouer le joug. Les Anglais, qui la sentaient s'aigrir et se révolter, la foulaient, l'opprimaient de plus belle; ils en vinrent jusqu'à cette folie d'enlever dans presque tout le pays de Caux les enfants à leurs parents pour les envoyer en Angleterre sucer, disaient-ils, avec le lait, l'amour de leur souverain.

De telles persécutions ne se pardonnent pas; le pays était mûr pour la révolte. Au mois de novembre 1435, le sire Desmarêts, qui, quinze ans auparavant, était capitaine de la ville de Dieppe pour le roi de France, et qui vivait retiré dans les environs, fut averti par quelques habitants que le port était mal gardé et qu'à marée basse on pouvait aisément surprendre la ville. Il arriva de nuit avec bonne escorte, et, grâce aux échelles que lui tendirent les bourgeois, il escalada les murailles et fit la garnison anglaise prisonnière.

Une fois au pouvoir des Français, Dieppe devint le rendez-vous de quiconque dans le pays de Caux voulait chasser l'é-

tranger. En peu de jours une armée s'y trouva réunie, et cette armée, se répandant dans la province, enleva coup sur coup Fécamp, Harfleur, Montivilliers, Tancarville, et toutes les places fortes du pays, Arques et Caudebec exceptés.

Charles Desmarêts, pour prix de sa généreuse entreprise, fut confirmé par le roi Charles dans ses fonctions de gouverneur, ou plutôt de capitaine de la ville et du port de Dieppe.

La perte d'une place aussi importante incommodait extrêmement les Anglais, et leur ôtait tout espoir, non-seulement de reconquérir la province, mais même de s'y maintenir; aussi formèrent-ils souvent le dessein d'en faire le siége. Mais on sait les cabales qui agitaient alors la cour de Londres; on sait combien le mauvais état des finances, le découragement des troupes, leur dénûment et leur petit nombre rendaient difficile, soit d'adopter un plan de campagne, soit de suivre avec constance ceux qu'on s'était tracés. Chaque printemps on devait aller assiéger Dieppe, et neuf années se passèrent ainsi.

Charles Desmarêts les employa à mettre la place dans un état complet de défense; non-seulement il fit achever plusieurs parties de murailles qui n'étaient pas terminées, et reconstruire à neuf celles qu'il jugeait imparfaites, mais il donna à la ville un moyen de défense tout nouveau et plus formidable, en faisant bâtir le château-fort que nous voyons aujourd'hui à mi-côte de la falaise de l'ouest. C'est sur le même emplacement qu'avait existé, disent les traditions, le château ruiné par Philippe-Auguste en 1195, et dont il ne restait plus alors que des débris. Il est inutile de dire que Charles Desmarêts ne construisit pas dans son entier le château tel qu'il est maintenant; on n'éleva alors que les trois

grosses tours qui regardent la mer ; les autres bâtiments ont été ajoutés, soit au seizième siècle, soit postérieurement.

Pendant que les Dieppois se préparaient ainsi à la défense, Talbot, le fameux capitaine anglais, se disposait à les attaquer. Ayant enfin réussi à équiper une armée, il partit de Caudebec vers la Toussaint, l'an 1442, et se dirigea sur Dieppe à travers le pays de Caux. Il envoya son avant-garde devant le petit château de Charles-Ménil, dans la vallée de la Scie[1]; la garnison n'était pas de force à résister, et se rendit par composition. De là Talbot passa par Arques, qui tenait encore pour son parti, et, après s'y être reposé deux jours, il descendit la vallée et vint camper devant Dieppe, sur la falaise contre laquelle est adossé le Pollet. Ce faubourg étant ouvert et sans aucune défense, Talbot s'en rendit maître sans coup férir. Il n'était donc séparé de la ville que par le port, lequel, à marée basse, ne contenait, comme aujourd'hui, qu'un simple filet d'eau.

Néanmoins, comme il prévoyait que les habitants feraient chaude résistance, et qu'il avait trop peu de troupes pour tenter une attaque de vive force, il ne songea d'abord qu'à se retrancher dans sa position. A cet effet il fit construire sur la falaise une grande et forte tour de bois, ce qu'on nommait alors une bastille, l'arma de vingt pièces de canon, sans compter grand nombre de bombardes et quantité de mousqueterie, et la fortifia par des fossés et des palissades. La forêt d'Arques lui fournit tout le bois nécessaire à tant d'ouvrages.

Quand la bastille fut achevée, Talbot comptait que, son artillerie foudroyant la tour aux Crabes, située vis-à-vis, et les maisons du port, la ville ne pourrait pas tenir ; mais les Dieppois ripostèrent bravement et ne parurent pas d'humeur

(1) A deux lieues sud de Dieppe. On voit encore quelques ruines de ce château.

à demander merci. On était au cœur de l'hiver; Talbot, craignant de manquer de vivres et de munitions, laissa dans la bastille six cents Anglais, avec ordre de continuer à inquiéter la ville, et partit pour l'Angleterre, dans le dessein de lever de nouvelles troupes et de revenir avec une escadre qui bloquerait Dieppe par mer et l'empêcherait de se ravitailler.

Les assiégés, devinant son projet, firent aussitôt demander du secours au roi. Charles était alors à Poitiers; il leur envoya cent lances commandées par M. de Ricarville, gentilhomme du pays de Caux. Mais que pouvaient cent lances? Il fallait une armée. De nouvelles suppliques furent donc envoyées. Par bonheur le Dauphin, qui fut depuis Louis XI, était en ce moment auprès du roi; cherchant une occasion d'acquérir du renom et de la gloire militaire, il pria son père de lui permettre d'aller faire ses premières armes devant Dieppe et d'en chasser l'Anglais. Le roi lui accorda sa demande, le nomma son lieutenant général dans le pays entre Seine et Somme, et lui donna pour compagnons les comtes de Dunois et de Saint-Pol, les sires de Graincourt, de Châtillon, et plusieurs vieux capitaines expérimentés.

Le Dauphin, après une marche rapide, arriva en Picardie vers les premiers jours d'août (1443). Plusieurs gentilshommes des bords de la Somme et du pays de Caux, instruits de sa venue, le joignirent à Abbeville. L'armée du prince, de seize cents hommes qu'elle était, se trouva ainsi portée à trois mille hommes environ. On se mit en marche aussitôt, et le dimanche 10 août le Dauphin fit son entrée dans Dieppe au milieu des cris de joie des habitants. On lui apprit que l'ennemi, qui avait déjà reçu du renfort les jours précédents, attendait de moment en moment une flotte considérable, commandée par le duc de Sommerset. Sans perdre un instant,

sans laisser à ses troupes le temps de se rafraîchir, Louis, sur les cinq heures du soir, sort de la ville, traverse la rivière à marée basse, et vient poster devant la bastille six cents de ses meilleurs soldats pour tenir en échec l'ennemi. Les Anglais se voyant bloqués tentèrent deux sorties dans la nuit; mais ils furent repoussés, non sans avoir fait bien du mal aux assiégeants, qui n'étaient protégés par aucun retranchement et que des torrents de pluie inondaient depuis le coucher du soleil.

Le lendemain, le Dauphin s'occupa de hâter la fabrication de six ponts de bois roulants, destinés à être lancés sur les fossés de la bastille. On lui proposait bien de faire d'abord jouer l'artillerie qu'il avait amenée d'Abbeville; mais ce moyen lui semblait trop lent, il voulait tout d'emblée aller à l'escalade.

Les ponts de bois n'étant pas terminés, il fallut rester jusqu'au mercredi 13 sans faire autre chose que monter la garde autour de la bastille, se garantir comme on pouvait du feu des assiégés, et regarder sans cesse du côté de la mer si les voiles du duc de Sommerset ne paraissaient pas à l'horizon.

Enfin, dans la nuit du mercredi, les ponts furent transportés en silence, et le jeudi matin, veille de l'Assomption, tout étant prêt pour l'attaque, Louis fit sonner la trompette; les ponts roulants[1] furent abaissés sur les fossés, et les assiégeants se trouvèrent en un clin d'œil au pied des remparts de

(1) Ces ponts étaient, dit-on, de l'invention d'un Dieppois, constructeur de navires. Tant que ces machines marchaient sur leurs roues, le plancher destiné à servir de pont restait debout, presque perpendiculairement, attaché par des câbles à une sorte de grue; mais aussitôt qu'on était parvenu au bord du fossé, on faisait jouer la grue, le câble cédait, le plancher tombait horizontalement et allait se cramponner à l'autre bord du fossé, grâce aux langues de fer dont il était armé. Sur la surface du plancher, des crans, placés d'espace en espace, servaient à retenir le pied des échelles d'escalade. On peut voir de ces sortes de ponts ou machines de siége dans les manuscrits à figures de cette époque, ou dans un dessin de M. de Gaignieres, au tome III de Montfaucon.

bois de la bastille sur six points à la fois. Chacun portait son échelle : c'était à qui monterait le premier à l'assaut; mais les Anglais, fermes sur la crête de leurs murs, firent pleuvoir tant de pierres, tant de traits, frappèrent si rudement quiconque parvenait au sommet des échelles, qu'une centaine de Français ne tardèrent pas à rouler au fond des fossés. A cette vue les plus braves se dégoûtent, les échelles sont renversées et l'assaut abandonné.

Il était midi ; la chaleur devenait accablante. Le Dauphin, écumant de rage, voyait ses soldats abattus et ses vieux lieutenants dont les sombres figures semblaient lui dire qu'il avait fait une folie. Alors, l'œil étincelant d'un courage de lion, il saisit une échelle, s'élance sur le pont, et le voilà grimpant à la muraille. L'armée pousse un cri et se réveille comme par enchantement. Soldats et capitaines, tous volent au secours du Dauphin; en quelques minutes l'attaque a recommencé sur tous les points, mais avec une fureur sans égale. Les assiégés étourdis commencent à ployer : bientôt la bastille est envahie ; les assiégeants l'inondent de toutes parts. Dans cette mêlée, cinq cents Anglais sont passés au fil de l'épée, et le reste se rend à la discrétion du vainqueur.

On rapporte que pendant ce dernier assaut, au plus fort de l'action, le clergé de Dieppe, suivi des femmes, des vieillards, des enfants, faisait une procession par la ville pour invoquer l'assistance de la bonne Vierge. Afin de donner plus de solennité à ces prières, les grosses cloches des deux paroisses furent tout à coup mises en branle. Or, les Anglais, étonnés de ce carillon, s'imaginèrent qu'il annonçait l'arrivée de quelque nouveau renfort, et comme l'attaque impétueuse des Français leur faisait déjà perdre haleine, ils abandonnèrent la partie.

Cette prise de la bastille de Dieppe fit grand bruit en France et grand honneur au Dauphin. Vingt ans plus tard, lorsqu'après s'être fait sacrer à Reims il fit son entrée dans Paris, on eut grand soin que, parmi les jeux et spectacles qui furent célébrés dans cette journée, il y eût une représentation des premiers exploits de Sa Majesté. « A la boucherie de « Paris il y avoit eschaffaulx figurez à la bastille de Dieppe ; « et quand le Roy passa, il se livra illec merveilleux assault « de gens du Roy à l'entour des Anglois estant dedans ladicte « bastille, qui furent prins et gaignez, et eurent tous les gor- « ges couppées [1]. » Il va sans dire que ces Anglais-là ressuscitèrent après que la farce fut jouée.

Aussitôt la bastille prise, elle avait été complétement rasée; le Dauphin était rentré dans Dieppe, et sur-le-champ, sans se reposer, il était allé à l'église Saint-Jacques pour rendre grâces à Dieu. Il nourrissait déjà ces penchants dévots qui, se développant de plus en plus, dans sa vieillesse tournèrent en si étranges superstitions. C'était le 14 août, veille de l'Assomption, qu'il avait fait ce brillant coup d'essai en l'art militaire ; il lui sembla que la sainte Vierge avait dû contribuer à sa victoire, et, pour lui bien témoigner sa reconnaissance, il ne voulut pas sortir de la ville avant d'avoir fait fabriquer et offert à l'église Saint-Jacques une riche et belle image de la mère de Dieu, de grandeur naturelle, et en pur argent. Peut-être le souvenir de cette journée contribua-t-il par la suite à lui inspirer cette dévotion toute particulière qu'il avait pour la sainte Vierge, dévotion qui lui fit construire, comme on sait, tant d'églises et de chapelles sous son vocable.

(1) Histoire de Louys unzième, par un greffier de l'Hostel-de-Ville de Paris.

BARTHÉLEMY.

SUR LE BONHEUR.

(Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, chap. LXXVIII.)

Philoclès joignait au cœur le plus sensible un jugement exquis et des connaissances profondes. Dans sa jeunesse il avait fréquenté les plus célèbres philosophes de la Grèce. Riche de leurs lumières et encore plus de ses réflexions, il s'était composé un système de conduite qui répandait la paix dans son âme et dans tout ce qui l'environnait. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie était un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : « Rien de si beau « que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la « possession de ce qu'on aime. » « Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmait un jour en notre présence. Il pensait que les qualifications énoncées dans cette maxime ne doivent pas être séparées et ne peuvent convenir qu'au bonheur. En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus doux ; mais à quoi sert de décrire ses effets ? Il serait plus important de remonter à sa source. — Elle est peu connue, répondit Philoclès ; tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différents, tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines. Les uns ont tâché d'en renfermer les caractères en de courtes formules : telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple ; telle est encore celle qu'on chante sou-

vent à table, et qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la beauté, des richesses légitimement acquises, et de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous les biens et de toutes les vertus[1]. Mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, et que, même en les réunissant, notre cœur pourrait n'être pas satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

— Et en quoi consiste-t-elle donc? s'écria l'un de nous avec impatience, et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir? — Hélas! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre, ces mortels! Jetez les yeux autour de vous; dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissements et des cris; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux et par des passions qui les empêchent de l'être; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur; presque également accablés par les privations et par la jouissance; murmurant sans cesse contre leur destinée, et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

« Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux que le genre humain a pris naissance? et les dieux se feraient-ils un jeu cruel de persécuter des âmes aussi faibles que les nôtres? Je ne saurais me le persuader; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre

(1) Plutarque parle d'un Scopas de Thessalie qui faisait consister le bonheur dans le superflu.

chose qu'un état où les désirs, toujours renaissants, seraient toujours satisfaits; qui se diversifierait suivant la différence des caractères, et dont on pourrait prolonger la durée à son gré? Mais il faudrait changer l'ordre éternel de la nature pour que cet état fût le partage d'un seul d'entre nous. Ainsi, désirer un bonheur inaltérable et sans amertume, c'est désirer ce qui ne peut pas exister, et qui, par cette raison-là même, enflamme le plus nos désirs; car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obstacles qui sont ou paraissent insurmontables.

« Des lois constantes, et dont la profondeur se dérobe à nos recherches, mêlent sans interruption le bien avec le mal dans le système général de la nature, et les êtres qui font partie de ce grand tout si admirable dans son ensemble, si incompréhensible et quelquefois si effrayant dans ses détails, doivent se ressentir de ce mélange et éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage, d'autres vous répondraient peut-être que les dieux nous devaient des biens et non pas des plaisirs, qu'ils ne nous accordent les seconds que pour nous forcer à recevoir les premiers, et que, pour la plupart des mortels, la somme des biens serait infiniment plus grande que celle des maux s'ils avaient le bon esprit de mettre dans la première classe et les sensations agréables et les moments exempts de troubles et de chagrins. Cette réflexion pourrait suspendre quelquefois nos murmures, mais la cause en subsisterait toujours; car enfin il y a de la douleur sur la terre; elle consume les jours de la plupart des hommes; et quand il

n'y en aurait qu'un seul qui souffrît, et quand il aurait mérite de souffrir, et quand il ne souffrirait qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur serait le plus désespérant des mystères que la nature offre à nos yeux.

« Que résulte-t-il de ces réflexions? Faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres; nous présenter sans résistance, et comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés; renoncer enfin à cette espérance qui est le plus grand et même le seul bien pour la plupart de nos semblables? Non, sans doute; je veux que vous soyez heureux, mais autant qu'il vous est permis de l'être; non de ce bonheur chimérique dont l'espoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur assorti à notre condition, et d'autant plus solide que nous pouvons le rendre indépendant des événements et des hommes.

« Le caractère en facilite quelquefois l'acquisition, et on peut dire même que certaines âmes ne sont heureuses que parce qu'elles sont nées heureuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois et leur caractère et les contrariétés du dehors sans une étude longue et suivie; car, disait un ancien philosophe, « les dieux nous vendent le bonheur au prix de « nos travaux. » Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvements qui nous agitent sans cesse, et qui ne sont, à tout prendre, que la recherche d'un bonheur imaginaire. »

Après ces mots, Philoclès garda le silence. Il n'avait, disait-il, ni assez de loisir ni assez de lumières pour réduire en système les réflexions qu'il avait faites sur un sujet si important. « Daignez du moins, dit Philotas, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard

dans l'esprit; daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

— O Philoclès! s'écria le jeune Lysis, les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane; l'air se pénètre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instruments qui retentissent dans la vallée, tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et me transporte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur; je le sens aux émotions douces et profondes que j'éprouve. Si vous connaissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystère.

—Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore ce temps où je m'abandonnais comme vous aux impressions que je recevais; la nature, à laquelle je n'étais pas encore accoutumé, se peignait à mes yeux sous des traits enchanteurs, et mon âme, toute neuve et toute sensible, semblait respirer tour à tour la fraîcheur et la flamme.

« Je ne connaissais pas les hommes; je trouvais dans leurs paroles et dans leurs actions l'innocence et la simplicité qui régnaient dans mon cœur; je les croyais tous justes, vrais, capables d'amitié, tels que j'étais en effet; humains surtout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

« Au milieu de ces illusions, j'entrai dans le monde. La politesse qui distingue les sociétés d'Athènes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire, ces épanchements de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces dehors

trompeurs n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avait pas encore subi d'épreuves. Je volai au-devant de la séduction, et, donnant à des liaisons agréables les droits et les sentiments de l'amitié, je me livrai sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix, qui n'avaient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légèreté. Ma surprise et ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avais en tous les hommes. C'est le sacrifice qui m'a coûté le plus dans ma vie, j'en frémis encore ; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé : j'aigrissais mon cœur, j'y nourrissais avec plaisir les défiances et les haines ; j'étais malheureux. Je me rappelai enfin que, parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes, plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée. Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

« Je supprime les détails des égarements de ma jeunesse pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitants de Syracuse. Il était cité comme l'homme le plus heureux de son siècle. Son aspect m'effraya : quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, il avait toutes les apparences de la décrépitude. Il s'était entouré de musiciens qui le fatiguaient à force de célébrer ses vertus, et de belles esclaves dont les danses allumaient par intervalles dans ses yeux un feu sombre et mourant. Quand nous fûmes seuls, je lui dis : « Je vous salue, ô vous qui dans tous les temps avez su fixer les plaisirs auprès de vous ! — Des plaisirs ! me

répondit-il avec fureur, je n'en ai plus; mais j'ai le désespoir qu'entraîne leur privation : c'est l'unique sentiment qui me reste, et qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs et de maux. » Je voulus lui inspirer du courage; mais je trouvai une âme abrutie, sans principes et sans ressources. J'appris ensuite qu'il n'avait jamais rougi de ses injustices, et que de folles dépenses ruinaient de jour en jour la fortune de ses enfants.

« Cet exemple, et les dégoûts que j'éprouvais successivement, me tirèrent de l'ivresse où je vivais depuis quelques années, et m'engagèrent à fonder mon repos sur la pratique de la vertu et sur l'usage de la raison. »

NAPOLÉON.

SUR LES CULTES.

(Opinions de Napoléon sur divers sujets de politique et d'administration, recueillies par un membre de son Conseil d'état [1].)

Napoléon, à son avénement à l'empire, s'occupa beaucoup du clergé. Il fit discuter en sa présence, par le Conseil d'état, divers projets pour l'organisation des séminaires, pour celle des cures et des succursales, pour le rétablissement des Missions étrangères, des Sœurs grises, des Frères ignorantins, pour le jugement des appels comme d'abus. Les discours ici rapportés ont été prononcés par lui dans ces discussions.

Séance du Conseil d'état, du 4 février 1804.

« Il faut établir aux frais de l'État un séminaire par arrondissement métropolitain. Je ne suis point touché de la crainte

(1) M. P. de la L. — Cet ouvrage est un document fort curieux sur Napoléon, que l'auteur montre occupé des soins du gouvernement intérieur et se livrant aux discussions qu'il fait naître. Je citerai un jour un extrait de la préface de ce livre intéressant sur l'organisation du Conseil d'état et sur la physionomie de ses séances.

qu'on témoigne de voir ce premier pas nous ramener aux facultés de théologie et à une religion dominante : on a établi des séminaires protestants à Genève et à Strasbourg ; il en faut pour les catholiques. Je suis content des protestants ; ils ne me demandent rien et me reconnaissent pour leur chef religieux ; je suis par là dispensé de surveiller la doctrine enseignée dans leurs écoles ; leur population d'ailleurs n'est que de trois millions. Les écoles catholiques, au contraire, ont besoin de la surveillance du Gouvernement, parce qu'elles ont pour chef un prince étranger. Il ne faut pas abandonner à l'ignorance et au fanatisme le soin de former les jeunes prêtres ; car on peut dire des prêtres ce qu'on a dit de la langue : que c'est la pire des choses ou la meilleure.

« Il faut se hâter d'organiser des séminaires publics pour qu'il ne s'en forme pas de clandestins, tels que ceux qui existent déjà dans les départements du Calvados, du Morbihan et dans plusieurs autres.

« Les chefs du clergé catholique, c'est-à-dire les évêques et les grands-vicaires, sont éclairés et attachés au Gouvernement ; mais nous avons trois ou quatre mille curés ou vicaires, enfants de l'ignorance et dangereux par leur fanatisme et leurs passions ; il faut leur préparer des successeurs plus éclairés, en instituant, sous le nom de séminaires, des écoles spéciales qui seront dans la main de l'autorité ; on placera à leur tête des professeurs instruits, dévoués au Gouvernement et amis de la tolérance ; ils ne se borneront pas à professer la théologie, mais ils y joindront une sorte de philosophie et une honnête mondanité. »

Séance du 11 février 1804.

« Je cherche en vain où placer les limites entre les auto-

rités civile et religieuse ; l'existence de ces limites n'est qu'une chimère. J'ai beau regarder, je ne vois que des nuages, des obscurités, des difficultés : le gouvernement civil condamne à mort un criminel ; le prêtre lui donne l'absolution et lui promet le paradis.

« On doit éviter de réveiller les anciennes prétentions des prêtres par des discussions ; il suffit de statuer, à l'égard du mariage, que tout mariage fait par l'officier de l'état civil sera béni ensuite par un prêtre. Une loi n'est pas nécessaire pour cela : on s'exposerait à exciter des controverses. Ne pourrait-on pas même faire juger par le Conseil d'état les questions relatives au divorce? Ce n'est pas que les prêtres soient fort à craindre ; ils ont perdu sans retour leur empire le jour où leur supériorité dans les sciences est passée à l'ordre civil.

« Mais c'est un corps qui a des intérêts à part ; l'autorité doit le ménager. Ce n'est que dans le christianisme que le pontificat s'est trouvé ainsi séparé du gouvernement civil ; dans la république romaine, les sénateurs étaient les interprètes du ciel ; c'était le principal ressort de la puissance et de la solidité de ce gouvernement ; dans la Turquie et dans tout l'Orient, l'Alcoran est en même temps loi civile et évangile religieux. »

Séance du 22 mai 1804.

« Il faut réduire autant que possible le nombre des curés inamovibles et multiplier les desservants, qu'on peut changer à volonté ; ceux-ci doivent être divisés en plusieurs classes ; le maximum de leur traitement sera fixé à cinq cents francs en sus de leur pension ; ce sera pour la France une dépense de quinze millions.

« On souffre, contre mes intentions, que des communautés religieuses se rétablissent. Je veux des évêques, des curés,

des vicaires, et voilà tout. Je suis informé qu'à Beauvais et dans d'autres villes les Jésuites ont formé des établissements sous le nom de Pères de la Foi ; il ne faut pas le permettre. Le roi d'Espagne m'a déjà fait remettre par son ambassadeur des notes officielles dans lesquelles il se plaint de la liberté que nous laissons aux Jésuites de se rétablir chez nous et des progrès qu'ils font journellement. Ce n'est pas seulement à l'autorité administrative qu'il appartient de réprimer cet abus, elle doit même prendre garde de ne pas trop se mêler des affaires du clergé et des prêtres ; il faut faire agir les tribunaux, opposer robe à robe, esprit de corps à esprit de corps. Les juges sont dans leur genre une espèce de théologiens comme les prêtres ; ils ont aussi leurs maximes, leurs règles, leur droit canon. On a toujours vu l'administration échouer dans ses luttes contre les prêtres ; la monarchie n'a pu résister au clergé qu'en lui opposant les parlements.

« Je ne veux pas de religion dominante, ni qu'il s'en établisse de nouvelles ; c'est assez des religions catholique, réformée et luthérienne, reconnues par le concordat. »

Séance du 22 mai 1804.

« Mon intention est que la maison des Missions étrangères soit rétablie ; ces religieux me seront très utiles en Asie, en Afrique et en Amérique ; je les enverrai prendre des renseignements sur l'état du pays. Leur robe les protége et sert à couvrir des desseins politiques et commerciaux. Leur supérieur ne résidera plus à Rome, mais à Paris. Le clergé est satisfait et approuve ce changement ; je leur ferai un premier fonds de quinze mille francs de rente. On sait de quelle utilité ont été les Lazaristes des Missions étrangères comme agents secrets de diplomatie, en Chine, au Japon et dans toute l'Asie ;

il y en a même en Afrique et dans la Syrie. Ils coûtent peu, sont respectés des Barbares, et, n'étant revêtus d'aucun caractère officiel, ils ne peuvent compromettre le Gouvernement ni lui occasionner des avanies; le zèle religieux qui anime les prêtres leur fait entreprendre des travaux et braver des périls qui seraient au-dessus des forces d'un agent civil.

« Les missionnaires pourront servir mes vues de colonisation en Egypte et sur les côtes d'Afrique. Je prévois que la France sera forcée de renoncer à ses colonies de l'Océan. Toutes celles d'Amérique deviendront, avant cinquante ans, le domaine des États-Unis ; c'est cette considération qui a déterminé la cession de la Louisiane : il faut donc se ménager les moyens de former ailleurs de semblables établissements. Je veux aussi rétablir les Sœurs de la Charité, et que leur installation se fasse avec une grande solennité. Leur supérieure générale résidera à Paris ; toute la corporation sera ainsi sous la main du Gouvernement. Je les ai fait remettre déjà en possession de leurs maisons. Je crois qu'il faudra également, quoi qu'on en dise, rétablir les Frères ignorantins. »

Séance du octobre 1804.

« Le paradis est un lieu central où les âmes de tous les hommes se rendent par des routes différentes; chaque secte a sa route particulière. »

Séance du 17 juillet 1806.

« Ce n'est pas le fanatisme qui est la maladie à craindre maintenant, mais l'athéisme.

« Je n'ai rien à redouter des prêtres catholiques ou non catholiques ; je suis chef des ministres protestants, puisque je les nomme ; je puis me regarder comme chef des ministres catholiques, puisque j'ai été sacré par le pape. »

LETTRE.

GANGANELLI A CARLO BERTINAZZI.

UN CONCLAVE.

(Clément XIV et Carlo Bertinazzi, correspondance inédite publiée par M.....[1].)

Sais-tu ce que c'est qu'un conclave? une réunion de vieillards moins occupés du ciel que de la terre, et dont quelques-uns se font plus maladifs, plus goutteux et plus cacochymes qu'ils ne le sont encore, dans l'espérance d'inspirer un vif intérêt à leurs partisans. Grand nombre d'Éminences ne renonçant jamais à la possibilité d'une élection, le rival le plus près de la tombe excite toujours le moins de répugnance. Un rhumatisme est ici un titre à la confiance; l'hydropisie a ses partisans : car l'ambition et la mort comptent sur les mêmes chances. Le cercueil sert comme de marchepied au trône, et il y a tel pieux candidat qui négocierait avec son concurrent si la durée du nouveau règne pouvait avoir son terme obligatoire comme celui d'un effet de commerce. Eh! ne sais-tu pas toi-même que le pâtre d'Ancône brûla gaîment ses béquilles dès qu'il eut ceint la tiare, et que Léon X, élu à trente-huit ans, avait eu grand soin de ne guérir d'un mal mortel que le lendemain de son couronnement? Nier que la cabale et la ruse aient une entrée au sacré collége, ce serait démentir l'évidence, ce serait contredire l'histoire de tous les temps.

Nous sommes donc enfermés : chacun a sa cellule; toute

(1) Je ne soulèverai pas le voile sous lequel se cache l'auteur de ce charmant ouvrage; mais je crois que Ganganelli et Carlin ne pouvaient avoir de secrétaire posthume plus spirituel.

communication est interdite avec le dehors. Un tel usage date déjà de loin ; il remonte à 1270, époque de l'élection de Clément IV. Les cardinaux étaient alors rassemblés à Pérouse et depuis six mois ; les bourgeois de la ville, apprenant que leurs hôtes allaient se séparer, faute de pouvoir conclure, s'opposèrent de force au départ, murèrent, selon toute la rigueur du mot, les issues de l'église où délibéraient les *porporati*, et les forcèrent ainsi à une promotion. Ce fut celle de Guido Fulcadi, ce Clément IV de modeste mémoire.

Quand les conclaves s'assemblent en été, la chaleur, le manque d'air, le voisinage immédiat de tant de personnes sont, dit-on, insupportables ; dans ce mois-ci l'*aria cattiva* est moins redoutable, et cependant je me sens déjà une sorte de malaise ; il est causé sans doute par la privation d'exercice et le manque de mes livres, condition si essentielle de ma vie. Les premiers jours, c'était un tumulte dans les corridors à ne s'entendre pas jusqu'au milieu de la nuit. L'un se débattait contre le maréchal de l'Eglise ou contre le cardinal Camerlingue, afin d'introduire, pour le service de sa personne, plus de gens que les règlements ne le comportent ; un autre faisait poser des tapis, une cheminée postiche et ses armoiries pour orner un réduit en planches de dix palmes carrées. C'était à qui, outre ses deux *conclavistes* et les serviteurs communs du collége, aurait un maître-d'hôtel et sa livrée ; celui-ci voulait son épinette, et celui-là son perroquet ; le cardinal T... abandonnait tous les priviléges qu'il pouvait réclamer, pourvu que son cuisinier s'enfermât avec lui.

Nous avons déjà trois factions : LES POLITIQUES, LES DÉVOTS et LES INDÉCIS. On me fait l'honneur de me ranger dans la première de ces classes. Les plaisanteries sont ici de mode

dans les murs comme hors des murs. Le cardinal doyen m'a demandé, en présence de cinq ou six de nos confrères, si je voulais être élu. « Le temps, ai-je dit, n'est pas favorable « aux religieux, et Sixte-Quint a usé les ressources de l'hu- « manité en s'en faisant un jeu. D'ailleurs, vous êtes en trop « petit nombre pour me choisir, et vous êtes trop pour avoir « mon secret. » Ainsi le temps s'écoule en discours puérils ou en intrigues. Le cardinal Quirini avait bien raison de comparer un conclave à une ruche d'abeilles : ceux-là piquent, ceux-ci bourdonnent ; on emploie tour à tour, pour composer le miel, le baume et l'absinthe.

Ces jeunes abbés de toutes nations, tenus à Rome en expectative, ont brigué à l'envi les places de conclavistes ; les plus gentilshommes d'entre eux n'ont pas dédaigné un emploi qui tient beaucoup aux fonctions de serviteurs. J'ai cédé, pour ma part, aux instances d'un petit-collet français, M. l'abbé Néraud, le plus jovial Gascon qui porte la tonsure ; lui et le frère François, mon compagnon inséparable, voilà toute ma cour et toute ma maison. Cette maison est sur un pied de sobriété qui a un peu étonné le compatriote de M. de Bernis. Dès le second jour de réclusion il s'est glissé dans les offices du cardinal T..., lassé qu'il était de partager mon repas ordinaire, un peu de fenouil et deux grives maigres. Et comme je lui faisais remarquer que peut-être on attribuerait son assiduité chez le cardinal à quelques menées qui sont interdites entre nous, il m'a rassuré par l'aveu que Son Éminence ne le consultait que sur des consommés et sur une sauce à la française qu'il avait résolu de perfectionner. Je crois, en effet, que mon Français ne se laisse point corrompre ; car il a joué à son patron de gourmandise un tour dont on rit encore dans plus d'une cellule. Ce pauvre cardinal T...

n'aspire pas à la triple couronne; mais il voudrait bien être secrétaire d'état, parce qu'il est persuadé qu'un homme comme lui concilierait beaucoup d'affaires autour d'une table. Or, comme il y a deux partis qui dominent ici, l'un en faveur des Jésuites, l'autre en faveur des princes de la maison de Bourbon, le cardinal avait composé deux mémoires en sens opposés, et désirait qu'ils parvinssent aux deux concurrents qui ont le plus de chances. Que fait-il? ne pouvant leur remettre ni leur envoyer ostensiblement ces papiers, il a imaginé de les enfermer dans une enveloppe innocente; j'ai entendu parler d'une galantine et d'un pâté. Il aurait chargé l'abbé Néraud du double message; mais, soit distraction, probité ou malice, l'abbé se serait trompé, et les raisons du cardinal pour supprimer une société dont Ricci est général seraient arrivées entre les mains du plus fidèle appui de la congrégation.

Tout n'est pas plaisant dans cette assemblée; il s'y trame d'odieux complots. La corruption ouvre les portes les mieux fermées; les ambassadeurs luttent de prétentions, de promesses ou de menaces autour du collége. Il y en a qui auraient recours aux plus obscurs appuis. Les trônes où siégent des Bourbons se distinguent par leur colère envers les enfants de Loyola. Avant-hier, mon confrère de Bernis me félicitait sur ce que, étant professeur de philosophie, j'avais autrefois combattu les doctrines de la Société, et il ajouta que sa cour en était informée par je ne sais quel religieux du comtat Vénaissin : ce religieux se serait procuré quelques-unes de mes lettres et en aurait communiqué le contenu. Je ne comprends guère toute cette police ecclésiastique; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que M. de Bernis poursuit avec persévérance un système qui contrarie ses affections : cardinal, il

aime les Jésuites ; envoyé de France, il sollicite leur destruction.

On nous prédit que le conclave durera trois mois : je commence à le craindre, voyant tant d'intérêts se croiser, tant de rivalités inconciliables. Comment réunir *deux tiers* des voix en faveur d'une seule personne ? Chaque jour, un calice déposé sur l'autel où chacun va porter son scrutin se vide sans donner de solution. Le jour suivant recommence par une messe du Saint-Esprit et se termine par des repas où la frugalité des apôtres n'est pas toujours observée. Mon oracle, à moi, sur la durée de ce conclave, est un vieux domestique qui en a déjà vu cinq ; quelques cardinaux voulant, par plaisanterie, lui faire croire ce matin que l'élection était faite : « Je gagerais que cela n'est point, dit-il ; car, dans le trouble que vous cause toujours la création d'un pape, vous ne manquez jamais de m'appeler Eminence, moi qui ne suis qu'un pauvre serviteur à deux pistoles par jour. »

Un de nos plus anciens chapeaux, personnage bègue et jusqu'ici peu accusé d'ambition, proposait tout à l'heure qu'on remît l'élection à sa voix ; quelques-uns semblaient disposés à consentir, pour abréger les lenteurs, quand monsignor Boromeo s'est avisé de demander au médiateur s'il connaissait l'histoire de Jean XXII. Les joues du pauvre cardinal se sont couvertes de pourpre, et tout le monde s'est rappelé, en riant, que Jean XXII (le cardinal d'Ossat) reconnut la confiance du conclave de 1314 en se donnant à lui-même la couronne. Ce dut être une scène bizarre que ce moment où toutes les oreilles, attentives aux paroles de d'Ossat, entendirent prononcer gravement la formule par laquelle il se faisait Pape : *Ego sum Papa !*

Cette lettre, dont je trace chaque jour quelques lignes, mon

cher ami, ne finirait pas si je voulais te confier tout ce qui étonne mes yeux et tout ce qui me serre le cœur. Tantôt la faction française nous propose des choix ridicules pour amuser le tapis, selon l'expression qu'ils emploient. Les *zelanti* (nouvelle faction) jurent qu'ils resteront six mois enfermés plutôt que de se départir de leur prédilection pour le cardinal Stroppani. Tel joue l'indifférence et tel se fait malade. Celui-ci a cinq voix acquises, l'autre sept. « Combien en voulez-vous? à quel prix céderiez-vous vos voix? » se dit-on ingénument. Le soir, des espions écoutent aux portes, et, bien que quelques-uns aient déjà reçu des avertissements et même des coups de canne, cette pratique se renouvelle. On dit même que certains ambitieux ne redoutent pas les périls de cette exploration, pourvu qu'ils soient informés de ce qui peut seconder leurs vues.

Hier on a enfoncé une cellule parce qu'un de nos confrères refusait de venir voter. L'ennui menace quelquefois de les vider toutes, ces cellules; et quelquefois on pense à faire entrer ici le maréchal pour y rétablir l'ordre et la paix. Une ouverture pratiquée durant la nuit dernière dans la muraille qui nous sépare du grand cloître a été découverte. Cet événement donne un vaste champ aux suppositions de toute espèce; la plus vraisemblable est que la cupidité de quelques voleurs a été excitée par l'immense argenterie que les cardinaux ont fait entrer ici pour leur service. Tant qu'on a pu échanger des conjectures sur ce sujet et venir voir murer cette ouverture, la vie, le mouvement, l'intérêt de l'existence ont été rendus à un grand nombre de personnages.

On tend des piéges à ceux d'entre nous qu'on ne juge pas assez dévoués aux intérêts jésuitiques. Il faut détruire toutes leurs chances à la promotion. Jusqu'à moi, on cherche à me

compromettre ! On m'est venu raconter que plusieurs Jésuites français réfugiés dans le duché d'Urbin, mon pays, étaient en butte à la misère. J'ai écrit là-dessus à plusieurs personnes charitables, et je sais qu'on a intercepté mes lettres pour montrer aux agents de Louis XV que je n'étais pas ce que l'on croit.

Hélas! mon pauvre Charles, qu'on est affligé de voir tant de puérilités, de ruses, de perfidies mondaines, de passions, d'équivoques et de mauvaise foi ! Je plains les électeurs un peu profanes de ce pontife, dont l'enfantement est si laborieux ; je ne puis nullement prévoir qui sera l'objet de leur choix, j'aurais presque dit leur victime[1].

LAMARTINE.

LE GOLFE DE BAYA, PRÈS DE NAPLES.

(Méditations. Méditation vingt-unième. — 1813.)

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphir
Rider d'une haleine insensible
L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin do nous déjà fuit la rive;
Tandis que d'nne main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

(1) C'est dans ce conclave qu'il fut élu lui-même. Clément XIV, pontife tolérant et éclairé, fut en correspondance avec Voltaire, qui lui dédia son *Mahomet*.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces deux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la mélancolie
S'assied, pensive et recueillie,
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie!
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars maintenant asservie,
Ton empire est tombé! tes héros ne sont plus!

Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains! fiers Catons! mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjonr,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe:
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.
Colline de Baya! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour;
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

TACITE.

MORT D'OTHON.

(Histoires, livre II, traduction de M. J.-L. Burnouf.)

Othon, sans trouble et en homme dont la résolution était prise, attendait le succès de la bataille. D'abord de tristes nouvelles, ensuite des fuyards échappés du combat, lui apprennent que tout est perdu. L'ardeur des soldats prévint en ce moment la voix de leur empereur. Ils lui criaient « d'avoir « bon courage; qu'il lui restait encore des forces intactes; « qu'eux-mêmes étaient prêts à tout souffrir et à tout oser. » Et ce n'était pas flatterie; ils brûlaient de combattre; l'idée de relever la fortune du parti les animait d'une sorte de fureur. Les plus éloignés du prince lui tendaient les mains, les plus proches embrassaient ses genoux. Plus empressé que tout autre, Plotius Firmus, préfet du prétoire, le conjurait de moment en moment de ne pas abandonner une armée si fidèle, des soldats si glorieusement éprouvés. « Il y avait plus de « grandeur d'âme à soutenir le poids du malheur qu'à s'en « décharger. Les hommes braves et fermes tiennent bon con- « tre la fortune elle-même en s'attachant à l'espérance; les « lâches et les faibles, à la première frayeur, se précipitent « dans le désespoir. » Selon qu'à ces paroles Othon semblait s'émouvoir ou rester inflexible, il s'élevait un cri de joie ou des gémissements. Et cet esprit n'animait pas les seuls prétoriens, plus particulièrement soldats d'Othon; les troupes venues en avant de Mésie promettaient une foi non moins obstinée de la part des légions, qu'elles montraient arrivant à grands pas et entrées déjà dans Aquilée. On n'en saurait douter; la guerre eût pu se renouveler, acharnée, sanglante, incertaine pour les vaincus et pour les victorieux.

Othon ne goûtait pas ces conseils guerriers. « Compagnons, « dit-il, exposer tant de dévouement et de courage à de nou« veaux périls, ce serait mettre à ma vie un plus haut prix « qu'elle ne vaut. Vous me montrez, si je voulais vivre, un ave« nir plein de ressources; ma mort en sera plus belle. Nous « nous sommes mutuellement éprouvés, moi et la fortune. Et « ne calculez pas la durée de l'épreuve ; il est plus difficile de « se modérer dans les prospérités, quand on pense qu'elles « cesseront bientôt. La guerre civile a commencé par Vitel« lius, et, si nous avons tiré le glaive pour la possession de « l'empire, la faute en est à lui. Ne l'avoir tiré qu'une fois est « un exemple qu'on me devra; que la postérité juge Othon sur « cet acte. Vitellius jouira des embrassements de son frère, de « sa femme, de ses enfants; je n'ai besoin ni de vengeance ni « de consolation. D'autres auront possédé l'empire plus long« temps, personne ne l'aura quitté avec plus de courage. Pour« rais-je voir tant de généreux fils des Romains, tant de bra« ves armées, jonchant de nouveau la terre et enlevés à la « république? Laissez-moi emporter la douce persuasion que « vous seriez morts pour ma cause ; mais vivez, et ne mettons « plus d'obstacle, moi à votre salut, vous à mon sacrifice. Par« ler trop longuement de sa fin, c'est déjà une lâcheté. La « meilleure preuve que ma résolution est immuable, c'est que « je n'accuse personne : qui se plaint des dieux ou des hommes « tient encore à la vie. »

Après ce discours, il parle à chacun selon son rang et son âge ; et, les pressant obligeamment de partir au plus tôt, afin de ne pas irriter la colère du vainqueur, il ébranle les plus jeunes par l'autorité, les plus vieux par les prières : paisible en son air, ferme dans son langage, et réprimant les pleurs inutiles qui coulent de tous les yeux. Il fait donner à ceux qui partent des bateaux et des voitures; il détruit les mémoires

et les lettres où respirent trop d'attachement pour lui ou de mépris pour Vitellius; il distribue de l'argent, mais avec économie et non pas en homme qui va périr. Salvius Coceeianus, fils de son frère, d'une extrême jeunesse, s'abandonnait aux larmes et au désespoir; il lui prodigua les consolations, louant sa tendresse, blâmant ses alarmes. « Vitellius serait-il assez « impitoyable pour jouir du salut de tous les siens sans payer « leur sauveur de quelque retour? Et lui-même n'achetait-il « pas en mourant si promptement la clémence du vainqueur? « Ce n'était pas un vaincu réduit aux abois, c'était le chef « d'une armée impatiente de combattre qui épargnait à la « république une dernière catastrophe. Assez d'illustration « était acquise à son nom, assez de noblesse à ses descendants. « Le premier après les Jules, les Claudes, les Servius, il avait « porté l'empire dans une nouvelle maison. Que de motifs pour « Cocceianus d'embrasser la vie avec courage, sans oublier « jamais qu'Othon fut son oncle, et sans trop s'en souvenir! »

Ensuite il fit retirer tout le monde et se reposa quelques instants. Déjà les soins du moment suprême occupaient sa pensée lorsqu'un tumulte soudain vint l'en distraire: c'étaient les soldats qui, dans un accès d'emportement et de licence, menaçaient de la mort ceux qui voulaient partir. Leur violence éclatait surtout contre Virginius, qu'ils tenaient assiégé dans sa maison. Le prince, après avoir réprimandé les auteurs de la sédition, rentra chez lui et se prêta aux adieux de ses amis assez de temps pour que tous partissent sans éprouver d'insulte. Aux approches de la nuit, il eut soif et but de l'eau fraîche. Puis, s'étant fait apporter deux poignards, il en essaya la pointe et en mit un sous son chevet. Il s'assura une dernière fois du départ de ses amis, et passa une nuit tranquille, et qui, dit-on, ne fut pas sans sommeil. Quand le jour

parut, il se laissa tomber sur le fer. Au gémissement qu'il poussa en mourant, ses affranchis, ses esclaves et le préfet Plotius accoururent et le trouvèrent percé d'un seul coup. On hâta ses funérailles ; il l'avait recommandé par une prévoyante sollicitude, de peur que sa tête ne fût séparée du corps et livrée aux outrages. Les cohortes prétoriennes le portèrent au bûcher, avec des éloges et des larmes, baisant sa blessure et ses mains. Quelques soldats se tuèrent auprès du bûcher même ; et ce n'était chez eux ni remords ni crainte, mais émulation d'héroïsme et attachement à leur prince. Bientôt à Bédriac, à Plaisance et dans les autres camps, un entraînement général multiplia ces trépas volontaires. Un tombeau fut élevé à Othon, simple et qui devait durer.

C'est ainsi qu'il finit sa vie à l'âge de trente-sept ans. Sa famille sortait du municipe de Ferentinum. Son père fut consul, son aïeul préteur. Son origine maternelle, moins illustre, n'était pourtant pas sans éclat. Enfant et jeune homme, il fut tel que nous l'avons montré. Deux actes fameux, un crime horrible et un beau sacrifice, ont valu à sa mémoire autant d'éloges que de censures. Rechercher le merveilleux et amuser de fictions l'esprit des lecteurs serait trop au-dessous de la gravité de cet ouvrage ; mais il est des traditions si accréditées que je n'oserais les traiter de fables. Le jour que l'on combattit à Bédriac, un oiseau d'une forme extraordinaire s'abattit, si l'on en croit les habitants de Regium Lepidum, dans un bois très fréquenté près de cette ville. Ni le concours du peuple, ni une multitude d'oiseaux voltigeant autour de lui ne l'effrayèrent ou ne lui firent quitter la place, jusqu'au moment où Othon se frappa. Alors il disparut, et le calcul du temps fit voir que le commencement et la fin du prodige concouraient avec la mort d'Othon.

Musée Littéraire et historique.





Le Grand Condé

Louis de bourbon

LOUIS II DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

SURNOMMÉ LE GRAND,

Né à Paris le 8 septembre 1621, mort à Fontainebleau
le 11 décembre 1686.

.... Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros plus qu'un sujet fidele.
Lui seul de son génie il connut le secret;
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de périls, le grand homme ordinaire
Balance les hasards, consulte, délibère...
Poor lui, voir l'ennemi c'était l'avoir dompté;
En mesnrant l'obstacle il l'avait surmonté.
Sa prudence, sortant de la route commune,
Par l'exeès de l'audace enchaînait la fortune.
Pour guider des Français le ciel l'avait formé;
Mais ce feu dévorant dont il fut animé
Fit ses égarements ainsi que son génie;
Il ne put d'un affront porter l'ignominie.
Maître de la victoire et non maître de soi,
Pour punir un mioistre il combattit son roi!
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire.

THOMAS, *Pétréide*.

ALEXIS DUMESNIL.

SIÈCLE DE RÉVOLUTIONS, SIÈCLE D'ENSEIGNEMENT.

(Mœurs politiques au dix-neuvième siècle, deuxième partie, chap. IV.)

Peu nous touchent la morale et ses belles sentences, si quelque désastre ou quelque calamité publique ne nous forcent d'abord à en faire l'application; comme le roi de Lydie sur son bûcher se rappela les sages paroles de Solon. C'est le malheur seul qui nous ramène à la sagesse et se charge d'en confirmer les puissantes maximes. De là vient aussi qu'il n'y a pas de meilleure école pour nous instruire qu'une révolution, ni d'enseignement qui soit plus capable de nous conduire à la philosophie pratique. Tout alors devient expérience et certitude; sans cesse l'exemple marche à côté du précepte. On n'invoque plus de savantes théories, on ne se nourrit plus de chimériques espérances; mais on finit, au contraire, par embrasser les plus amères doctrines des moralistes, et par se convaincre qu'il ne se fait point de grande épreuve sur la terre qui ne tourne à notre honte. Avez-vous remarqué cette généreuse ivresse des premiers apôtres de la Révolution, leurs fougueux transports et leur aveugle confiance dans l'avenir? Sans doute ils étaient de bonne foi, et croyaient du fond de l'âme à la perfectibilité sociale; mais ils ne connaissaient malheureusement pas les hommes: fatale erreur, qu'ils ont payée de leur tête! Au moment suprême, à cette dernière heure où la vérité passe irrévocablement sous nos yeux son éternel flambeau, ils n'ont plus trouvé que des paroles de colère et de dédain pour la foule stupide dont ils venaient de briser les fers.

Le temps des illusions est passé pour nous; quarante ans d'essais doivent nous avoir appris à juger notre espèce. Elle sera ce qu'elle a toujours été, une mer agitée par l'intrigue, un flot aveugle qui porte Néron à l'empire et submerge Socrate. Le plus grand ennemi du peuple, c'est le peuple lui-même; voilà le résumé de notre éducation politique. Telle fut aussi la dernière pensée où s'arrêtèrent les meilleurs esprits de la Révolution. Lisez les premières pages de Brissot, lisez les touchants *Mémoires de madame Roland ;* partout vous verrez l'illusion détruite faire place à la triste réalité. « Oh! « pourquoi, s'écrie Louvet, ne m'a-t-il fallu rien moins que « cette expérience pour être convaincu de cette vérité funeste que, sans distinction d'opulence ou de misère, de « grandeur ou d'obscurité, je dirai même, en général, d'un « vain savoir ou d'une ignorance complète, et sous la seule « exception de la vertu, qui n'appartient qu'à quelques philosophes privilégiés, les hommes doivent être esclaves, puis« que les hommes sont méchants ou rampent devant les mé« chants! »

Le sentiment profond de notre misère peut quelquefois ressembler à de la misanthropie, mais il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi qui fassent maintenant de la philosophie d'optimiste.

Je ne sache point de si heureuse révolution qui, jusques à présent, nous dispense de recourir à ces vieux préceptes dont l'objet est de combattre la perversité humaine. L'orgueil et la fatuité des politiques à doctrine *rationnelle* ne feront pas que notre siècle, plus que nul autre, ait rompu avec ses vices et ses imperfections. Si nous méprisons de sages avis, ce n'est assurément pas que l'éclat d'une vertu nouvelle les convainque d'inutilité. Vous faut-il une pleine et entière confirmation

de ce que d'âge en âge on a dit touchant l'ingratitude et la légèreté du peuple : voyez dans notre Révolution de quel salaire il a payé ses plus généreux défenseurs. La cause des grands vous semblerait-elle aujourd'hui plus digne de votre zèle : jetez un coup d'œil sur la Restauration, et que cet exemple récent vienne se joindre aux sages avertissements des philosophes. Je vois encore dans la chambre de mon père, au front de sa cheminée gothique, cette vieille sentence gravée en lettres d'or : VT CVM IGNE, SIC CVM PRINCIPE. Elle y était dès mon enfance, on m'en donna de bonne heure l'explication, et ce n'est qu'à mes propres dépens que j'en ai bien compris la vérité. Toutes choses restent dans le même état, l'ingratitude des petits et la mauvaise foi des grands ; et nous pourrions dater encore de notre siècle les mêmes maximes qui depuis trois mille ans font inutilement la leçon aux peuples.

Instruits par notre propre expérience, il ne s'agit plus que de reconnaître l'imposture de ces hommes qui nous supposent en progrès et prétendent à l'envi exploiter notre sotte vanité. Las de flatter les pères, c'est aux enfants qu'ils s'adressent maintenant, et il n'est si misérable ambition qui ne tire à la jeunesse son horoscope et ne l'entretienne de ses hautes destinées. Louez, en effet, leur dirons-nous, la génération actuelle, cette génération que vous avez marquée d'un sceau particulier ; mais hâtez-vous de la louer telle que Dieu l'a faite, avant qu'elle ne vous ressemble. Car les progrès que vous lui tracez et les lumières que vous faites briller à ses yeux ne serviront qu'à la rendre un peu plus habile dans le mal, et plus vaine et plus présomptueuse, selon qu'elle aura plus de mépris pour les sages et belles doctrines du passé.

L'immoralité de la cour ne pouvait guère avant la Révolution blesser l'habitant des campagnes ; le peuple à de si gran-

des distances adore et ne juge point. De là vient aussi que l'on combattit aux extrémités des provinces pour l'aristocratie, tandis qu'elle était abandonnée sur le théâtre même de sa grandeur. Mais cette longue tourmente, qui a soulevé tous les intérêts et mis tous les hommes en présence, ne laisse désormais ni un secret à pénétrer ni une honte à flétrir; la France entière connaît les intrigues des courtisans, il nous faut maintenant d'autres idoles pour nous tromper.

La Révolution, pour qui la veut comprendre, renferme de hautes et terribles moralités; et ce n'est peut-être pas au pouvoir qu'elle sera le moins utile, s'il veut profiter de la leçon. Les peuples et les rois lisent au même livre; il ne s'agit que de tirer bonne conclusion des événements. Chacun peut juger, par le sort de l'infortuné Louis XVI, du peu de confiance que méritent les hommes de cour, et combien aussi le trône est facile à s'abuser sur le prétendu crédit de ces illustrations toutes faites. Milices de ruelle et d'antichambre, elles cachent au prince les véritables dangers de la monarchie, et ne servent qu'à le bercer de sa puissance, quand sa puissance est déjà perdue. Vous rappelez-vous les fêtes de Versailles et de Trianon, les délices d'une cour voluptueuse et la splendeur qui éclatait au palais des rois? Quelle ivresse! quelle magnificence! Louis, au milieu de ce long enchantement, sous le charme des paroles mensongères de sa domesticité, pouvait-il mettre en doute les respects et l'amour du peuple? Heureux monarque! il lui semblait n'avoir plus de vœux à former! Et cependant quelque chantier déjà renferme le bois qui doit servir à son échafaud, le forgeron a battu le fer sous lequel tombera sa tête royale, dans les rues de Paris court le fiacre numéroté qui le mènera au supplice! Où donc est le courtisan prêt à se dévouer aux vengeances qu'il a lui-même amassées

sur le trône? Que deviennent son audace et sa folle présomption? Il fuit, il appelle le peuple à son secours et le charge de défendre la cause du privilége; mais le peuple n'est trompé qu'une fois.

Le siècle a détruit assez d'illusions pour que notre esprit mieux exercé ne reste en arrière d'aucune pensée philosophique; il n'est pas jusqu'au pacte social, sous quelque forme qu'il se présente, dont nous ne soyons forcés de reconnaître l'impuissance et la vanité. Les habiles mettent la main aux affaires, mais le sage joue avec les enfants sur la place publique, et son œuvre est aussi bonne. Il a vu que toute stipulation et toute réforme s'effacent dans l'avenir; que tout est changement dans le monde, sans ordre et sans durée. Tant d'illustres victimes frappées sur le trône, saisies parmi les faisceaux consulaires ou au faîte de la dictature, attestent les nombreuses vicissitudes de la politique et prouvent qu'il n'est point d'ancre de salut pour le pouvoir. Terribles jeux du destin qui nous montrent épars sur l'abîme les sceptres et les couronnes, comme on voit après une tempête flotter au bord du torrent les sandales et le bâton du simple voyageur. C'est s'instruire à l'école de Dieu même que d'interroger les grandes adversités : des ruines sur des ruines, voilà la chaire de philosophie où depuis un demi-siècle nous avons pu former notre raison.

N'apercevez-vous pas au bord de l'Océan, sur le haut de la falaise, ce vaste plateau chargé d'une riche moisson qui domine le rivage? Naguère encore, à l'endroit où se jouent maintenant ces épis dorés, vous eussiez vu poindre le sommet d'une verte colline qui de loin guidait le pilote dans la baie. Bonaparte, lorsqu'il allait par les provinces, traçant les ports et les canaux de son empire, avait gravi lui-même ce tertre

et laissé sur le gazon la formidable empreinte de ses pas. Plusieurs siècles auparavant, ce fut encore de là, selon une tradition du pays, que Guillaume-le-Conquérant, sur le point de partir pour l'Angleterre, passa quelque revue de sa flotte. Ces princes, à un si grand intervalle l'un de l'autre, semblaient, de ce lieu élevé, prendre possession de l'univers; ils roulaient dans leur tête de vastes desseins et se promettaient une longue puissance. Mais, ô étrange fatalité! la terre en cet endroit amoncelée rendait elle-même un éclatant témoignage du néant de toute gloire et de toute renommée; là une grande leçon était écrite sous les pas des vainqueurs d'Arcole et d'Hastings. Ce mamelon solitaire, qu'ils foulaient d'un pied superbe, couronnait le monument, depuis longtemps oublié, de quelque guerrier des anciens âges, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous. Une montagne élevée à sa mémoire n'a pu le sauver d'un éternel oubli. Pour nous révéler ce grand naufrage de quelque antique célébrité, il a fallu que de simples villageois, coupant au pied la colline, rencontrassent sous leur bêche les ossements du Guillaume ou du Bonaparte d'un autre âge. Le laboureur indifférent a dispersé avec sa charrue les haches d'armes et les pointes de flèches qui formaient autour du squelette un dernier trophée; puis il a planté son blé, et tout est fini.

Les restes de Guillaume, si je m'en souviens, n'ont-ils pas été, par un indigne sacrilége, ravis au cercueil pendant nos guerres de religion? Et les cendres de Bonaparte, captives à l'autre bout de l'univers[1], qu'en adviendra-t-il lorsqu'un jour à venir quelque pâtre ou quelque obscur forban s'aviseront de remuer la terre de Sainte-Hélène? Bouleversez le monde, bâtissez de magnifiques sépulcres, dressez jusqu'au

(1) Ce morceau a été écrit en 1830.

ciel des obélisques ou des montagnes; quoi que vous puissiez faire ou entreprendre, toute gloire se résout en oubli; vous serez toujours de la poussière pour les vents. Ce sont les révolutions diverses, c'est notre Révolution surtout, qui se chargent d'enseigner cette philosophie et d'expliquer au profit de la morale les grands revers et les catastrophes inattendues.

De race en race, instruits et châtiés, les peuples ne paraissent cependant pas avoir été pourvus de l'heureuse faculté qui met à profit les leçons de l'expérience. Ils ont une raison toute prête pour absoudre les folles entreprises, et ne manquent jamais de prétextes pour courir à de nouvelles catastrophes. La meilleure histoire ne nous saurait corriger d'une seule erreur; toujours les mêmes circonstances nous retrouvent accessibles aux mêmes illusions. Or l'inutilité reconnue des plus fameux exemples dérive, selon nous, d'une cause toute morale, et rentre dans les éternels desseins de la Providence. Du moment, en effet, que les lumières du passé pourraient suppléer le sentiment du devoir et les inspirations de la conscience, il n'y aurait plus d'égalité d'une génération à l'autre, partant plus de justice, et la sagesse et la vertu des peuples seraient, ainsi que leur bonheur, une question d'époque. Mais le champ de la civilisation, si je puis ainsi parler, ressemble à ces terres mouvantes qui perdent d'abord l'empreinte de nos pas et se renouvellent sans cesse à la surface; c'est la grande ardoise du genre humain, où chaque génération, effaçant à son tour le passé, vient ensuite écrire sa propre pensée. A une croyance succède une autre croyance, à la langue religieuse la langue philosophique, à des accès de licence l'austérité des mœurs, au règne du goût et des lumières la barbarie. Tantôt libre et tantôt esclave, conquérant ou pusillanime, vertueux ou corrompu, le monde croit mar-

cher en avant lorsqu'il tourne incessamment sur lui-même.

Placé à la tête de l'espèce humaine, dont il fait le plus bel ornement, c'est pour le philosophe, c'est pour l'homme de conscience et de vertu que se donne le grand spectacle des révolutions. Lui seul y sait lire, parce que lui seul y porte cet œil moral sans lequel on ne saurait comprendre ni le présent ni le passé. C'est pour l'instruction du sage que périssent les peuples et les rois, et que s'écoulent à grands flots ces masses humaines dont l'oubli fait bientôt justice. Tandis qu'il traverse la vie comme un simple voyageur, les habiles, au contraire, tout pleins de l'œuvre politique, cherchent de siècle en siècle la durée de la puissance, et toujours l'avenir répond par ses coups de tonnerre à leur folle et téméraire obstination.

A.-A. MONTEIL.

DES CHEVALIERS ET DES CHEVALIÈRES D'INDUSTRIE.

(Histoire des Français des divers états pendant les cinq derniers siècles*, XVII[e] siècle, tome VII, ch. 28 et 29.)

Decize est la ville de l'air vif, des belles couleurs et des belles femmes. Elle est aussi la ville des hommes honnêtes.

Le greffier de la juridiction domaniale de la généralité, qui en est natif, a un renom si bien établi, un si beau renom, qu'il n'a jamais pu le compromettre en racontant à tout le monde l'histoire de sa jeunesse qu'il m'a racontée aujourd'hui.

* Nous possédons déjà huit volumes de ce grand et important oovrage, qui a coûté quarante années de travail à son auteur. Bientôt les deux derniers paraîtront et compléteront la plus curieuse histoire, non pas des rois et des princes, mais des hommes des divers états de la France. Lois, coutumes, mœurs, usages, tout est appuyé de preuves puisées dans toutes les bibliothèques publiques et particulières. Enfin, M. Monteil a trouvé le secret d'ôter à l'histoire son aridité sans être obligé de recourir au roman historique qui la défigure et l'égare.

Danger des liaisons! a-t-il dit, danger des liaisons, a-t-il répété. Ah! je ne sache point de plus grand danger aux premiers pas de la vie!

Mon jeune frère et moi, âgés de douze, de treize ans, nous nous exercions, dans l'intervalle de nos classes, à différents tours de souplesse, à passer dans un cercle, à sauter en reculant, à marcher sur les mains. Nous liâmes connaissance avec un jeune garçon, comme nous fils d'un des vingt-quatre châtelains du Nivernais. Ce jeune garçon nous entraina dans la société de son frère aîné, beaucoup plus âgé, qui nous fit d'abord, et à moi surtout, bien des amitiés, des caresses, et qui, un jour, finit par me voler à mes parents. Il me banda les yeux comme pour jouer, me jeta dans un carrosse et m'emmena à Paris, où je ne sus que j'y étais qu'assez longtemps après y être arrivé.

Ce n'est pas, je vous l'avouerai, que je fusse fâché de ne plus être dans la maison paternelle; car dans la maison de Paris il n'y avait plus d'ennuyeuses études, et au contraire il y avait des exercices de mon goût, comme les tours de gibecière, les tours de cartes, les jeux de gobelets, le jeu des dés pipés, des cartes pipées[1].

Je m'amusais aussi beaucoup au jeu des escamotages, car tantôt on m'escamotait mon déjeuner, et tantôt on m'enseignait à escamoter celui des autres; mais le jeu qui me plaisait le plus était celui du *filou*. Je l'avais bien appris; j'étais sûr, par une plus ou moins légère inclinaison du casier marqué de raies noires ou de raies rouges, de faire que le cylindre roulant s'arrêtât, à ma volonté, ou sur la ligne gagnante ou sur la ligne perdante. Le nom de cet ingénieux jeu a été donné aux plus habiles joueurs; je devins un des plus habiles filous.

(1) Voyez les notes à la fin de l'article.

Alors on attacha pendant une heure au premier bouton de mon parement un petit ruban rouge, et on me dit que j'étais reçu bachelier, c'est-à-dire apprenti chevalier d'industrie[2].

Quel apprentissage, grands dieux! quelles études si longues, si sérieuses; que de peine pour apprendre à mal faire!

Après la théorie, la pratique.

Il fallait d'abord exercer l'art difficile de tirer l'argent, c'est-à-dire de mettre si légèrement la main dans le gousset d'un Flamand, d'un Limousin, occupé à regarder le cheval de bronze ou la statue du roi, entre les quatre fanaux nuit et jour allumés[3], qu'il ne s'aperçût pas que son argent changeait de poche.

Ensuite celui de tirer la laine. Vous alliez à la chute du jour prendre poste sur un des ponts, et lorsque vous rentriez avec un manteau de drap garni de dentelles, et par-dessus un manteau bleu galonné d'argent, et par-dessus un manteau rouge galonné d'or[4], et que vous aviez sur la tête un de ces chapeaux ceints d'un large cordon de fronde[5] que les vieux frondeurs n'osent aujourd'hui plus porter que la nuit, et un Caudebec[6], un castor, un sous chaque bras, vous étiez reçu aux applaudissements de tous les chevaliers.

Ensuite bien d'autres arts, entre autres celui de tirer le rôt. Je ne me suis jamais essayé qu'à celui-là. C'était le soir un grand plaisir de voir plusieurs chevaliers revenir chargés de gigots tirés de la broche des rôtisseurs[7].

Souvent le repas était suivi de la comédie domestique ou de la divertissante répétition de ce qui, pendant le jour, s'était réellement fait. Le même chevalier, sortant de l'habit de paysan, entrait dans celui de procureur, passait dans celui de gentilhomme, et changeait à chaque fois de voix, d'accent, de formes, de manières, d'attitude, presque de taille; il termi-

nait la scène par feindre d'avoir les archers aux trousses; il se déshabillait, se coiffait d'un bonnet de nuit, et en un clin d'œil se trouvait au lit, dormait, ronflait.

D'autres fois nous étions réjouis par le jeu d'une jolie petite scène nocturne. Le chevalier, ayant placé au coin d'une rue plusieurs chevaliers d'osier sur une ligne, demandait hardiment à plusieurs personnes la bourse ou la vie.

A la fin de la veillée, avant de se séparer, le chef, qu'on appelait maître, faisait entre les chevaliers les départements des postes du lendemain. « Toi, brigadier Bondrille, tu auras tel quartier; toi, brigadier Labrèche, toi, brigadier Brindestoc, tel autre, tel autre. »

Un soir que la journée avait été productive, le maître me dit: « Jacques-Jean, que veux-tu être? » Je répondis: « Ou avocat, comme mon père, ou prêtre, comme mon oncle. » Toute l'assemblée se mit à rire. Le maître, retroussant l'aile de son chapeau, me regardant d'un air sévère et me rectifiant, me dit: « Sot que tu es; je parle des états de gens d'esprit. Que veux-tu être? Veux-tu entrer dans les boulineux? — Eh! que sont les boulineux? — Ce sont les chevaliers qui exercent leur industrie sur le pavé. Aimes-tu mieux les campagnards? — Eh! que sont les campagnards? — Ce sont les chevaliers qui vont le long des rives fleuries de la Seine cueillir les habits des baigneurs. Ou bien as-tu plus de goût pour les ténébreux? Tu te présenteras, la nuit, dans les carrefours, avec un flambeau allumé; tu offriras aux prudents bourgeois de les accompagner, et quand tu seras dans un endroit bien écarté, bien solitaire, bien bon, bien sûr, tu tireras ton éteignoir et tu feras ton compliment dans les ténèbres [8]. Que si tu préfères l'illustration, tu pourras te faire recevoir dans l'ancienne compagnie de la Mathe, où tu succéderas aux chevaliers de

Henri II et de Henri III. Écoute encore : si ce même goût d'illustration ne te quitte pas, si tu veux absolument porter le bouquet de plumes[9] et l'épée, nous avons encore d'autres ordres de chevalerie ; nous avons les rodomonts, les braves qui se louent pour couper les oreilles, qui les coupent bien, qui ont succédé aux mauvais garçons[10] qui les coupaient encore mieux. Peut-être voudras-tu être riche et battre monnaie. En ce cas, si tu deviens bon artiste, tu seras admis dans les souterrains des châteaux, où tu auras pour camarades des grands seigneurs[11], chevaliers de Saint-Lazare, de Saint-Louis ou du Saint-Esprit, comme leurs nobles parents, et, dans leurs ateliers, chevaliers d'industrie comme nous. » Je répondis au maître que tout cela méritait réflexion.

Il arriva peu de temps après qu'une nuit, à une heure où heureusement je ne dormais pas, j'entendis un vieux chevalier demander à un chevalier qui arrivait de voyage : « Sais-tu qu'est devenu un tel? — Il sert dans la marine royale avec une épée de bois[12]. — Et Jeannot? — Il a eu le fouet sur ses épaules et non sur les miennes. — Et Petit Daniel? — On l'a mis à la porte de ce monde, ayant au cou une longue cravate de chanvre. — Je n'ose pas demander des nouvelles de Gros-Guillaume. — Ah! ne m'en parle pas! je l'ai vu un jour de marché, à Vannes, lorsqu'en présence de plus de dix mille témoins on le força à grands coups de barre à rendre l'âme. — Et mes deux cousins, font-ils toujours des leurs? — Non, car ils sont maintenant dans les armoires vitrées des chirurgiens, où, je puis te l'assurer, il ne leur manque pas le plus petit os. Mon ami, le bon temps est passé. L'Horace de mon ancien collége a bien raison de dire que les enfants ne valent pas les pères. Autrefois les rois prenaient plaisir à nous voir faire sous leurs yeux des tours de chevalerie[13]; aujourd'hui

le roi et même monseigneur le Dauphin veulent la sûreté publique la nuit comme le jour. On a eu la méchanceté de créer un lieutenant de police avec une belle robe rouge[14]; on a eu la méchanceté plus grande de donner cette charge à M. de la Reynie[15]; on a fait plus, on a interdit aux loueurs de maisons, à peine de confiscation, de nous donner retraite. Enfin on a multiplié les lanternes[16]; si on les multiplie encore, si on y voit mieux, nous ne pourrons plus vivre.

Je me dis à l'instant que je ne pourrais plus demeurer rue Saint-Denis, à la maison de l'Enseigne Verte[17]. Je me dis avec une espèce d'horreur : « Fils d'un des vingt-quatre châtelains du Nivernais, vite, hors d'ici ! » Tout aussitôt je sors, et avant qu'il fût jour, j'avais déjà fait du chemin pour revenir dans mon pays, lorsque, mettant la main dans mon gousset, où plusieurs pièces d'argent séjournaient depuis assez longtemps, je me souvins qu'en m'habillant à la hâte je les avais laissées tomber. Comment les remplacer? car il eût été dangereux d'aller les reprendre. Je vis, après y avoir longtemps pensé, que je ne pouvais espérer d'assistance que de Clorinde. Ce n'est pas qu'à l'Enseigne Verte je n'eusse fait connaissance avec gens qui ne manquaient pas d'argent, tels que Lacomette, Canto, Sociande, Gorgibus[18] et autres filous célèbres attachés à la police; mais, je puis le dire, je ne voulus pas avoir recours à eux.

Clorinde, dont j'aurais dû parler plus tôt, était une jolie, fraîche brune de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Tantôt elle m'appelait son fils, tantôt son petit frère. Elle avait été souvent notre commensale; elle habitait assez près de notre maison; elle était chevalière d'industrie, comme bon nombre de ses compagnes, qui s'appelaient toutes sœurs, et vivaient doucement sous la discipline de leur maîtresse...

Clorinde avait changé contre le nom de Jeannette, qu'elle tenait de Jeanne sa marraine, le beau nom qu'elle avait pris depuis. Elle avait fait comme les autres chevalières, ou Jeannettes, ou Javottes, ou Fanchons, ou Jacquelines, qui portaient effrontément le nom de Parthenisse, de Cloris, de Cyprine, d'Amynte; mais tandis qu'elles avaient aussi changé la profession de leur père, qu'elles se disaient filles de conseiller, d'avocat, de médecin, de gentilhomme, bien que dans les premiers jours de leur chevalerie elles ne pussent marcher avec des patins ou souliers à talon haut, n'ayant été que bergères, servantes à souliers plats[19], Clorinde au contraire ne cachait ni le nom ni l'état de son père, baigneur-étuviste, chez lequel elle s'était habituée à la société et au ton des gens de qualité qui venaient loger chez lui[20]. Elle se piquait en outre de fierté. Elle n'avait voulu être que simple chevalière d'industrie et jamais chevalière d'industrie-voleuse, de crainte d'être pendue; que simple coquette et jamais coquette de nuit[21], de crainte, disait-elle, d'être honteusement obligée de déloger à la première plainte des bourgeois du voisinage[22]. Vous l'auriez vue, toujours mise avec goût, porter avec aisance les volumineuses garnitures de ses robes, et d'ailleurs ne se colorer que légèrement, et, toujours sobre de mouches et d'assassins, tirer de tous ces petits ronds de taffetas noir le parti le plus piquant. Vous saurez encore que cette jolie chevalière avait un port noble, et que pas une des autres, lorsqu'à notre petite comédie du soir elles figuraient les quêteuses, ne présentait plus gracieusement la tasse à un chevalier d'industrie qui, avec une adresse merveilleuse, faisait semblant d'y changer une grosse pièce d'argent qu'il y jetait à grand bruit, et en retirait une pièce d'or qu'il y voyait briller[23]. Elle fut généralement et tendrement aimée de toutes les chevalières ou

sœurs, jusqu'à ce qu'un jour, ayant refusé de les suivre, soit dans les maisons, soit dans les foules où elles allaient jouer des mains, elle ne voulut même plus les aider à démarquer, à découdre, à retailler les nippes volées, à les changer de forme, d'usage; et la discorde s'étant mise entre elles, Clorinde les quitta et prit un appartement. C'est là que je fus la voir.

Je la trouvai au milieu d'une salle enfumée, la tête enfoncée dans une profonde coiffe de taffetas noir, entre un gros chat blanc et une petite lampe allumée. Je lui racontai l'histoire de ma sortie de l'Enseigne Verte et terminai par cette question : « Maintenant, belle chevalière, dites-moi de quoi vous vivez. — Je fais la devineresse[24], la bohémienne; cette bête (elle me montrait le chat) dit, à des gens qui sont encore plus bêtes, la bonne aventure. Toutefois, de crainte moi-même de mauvaise, c'est-à-dire d'être dénoncée, je quitte Paris; je ne veux pas être rasée, fouettée et bannie[25]; je m'en vais, et je t'emmène en province, où l'on est encore plus curieux de l'avenir, où mon chat gagnera plus d'argent. Ne crains rien, ajouta-t-elle, les plus honnêtes gens s'empresseront de m'accueillir, de me protéger. »

Malheureusement pour elle et heureusement pour moi, elle voulut aller dire adieu à quelques-unes de ses amies, locataires d'une soupente où la police avait inspection. Toutes ces coquettes furent subitement enlevées avec leurs tutrices, et, comme leurs compagnes, embarquées, sous les fenêtres du Louvre, pour le Canada ou le Mississipi[26].

Je ne voulais pas me séparer d'elle. Les inspecteurs me repoussèrent, disant que de plusieurs années je ne serais assez âgé pour peupler les colonies[27].

Avant le départ du bateau, plusieurs personnes, qu'attirait

la grande beauté de Clorinde, s'approchèrent d'elle. « Belle fille, lui dirent-elles, on pourrait facilement vous recevoir à la Salpétrière. — Je n'en veux point ; j'aime mieux le Missisipi que la robe de tiretaine, la chaussure de bois, la chemise de grosse toile, la cloche et le fouet. — Vous pourriez entrer aux Madelonnettes. — C'est pis. — Au Pon Pasteur, fondé par la douce madame de Combé[28]. — C'est pis encore ; des trois enfers féminins, c'est celui où l'on souffre le plus : il est composé de sœurs volontaires et de sœurs qui ne le sont pas ; les unes font le tourment des autres. Vous voudriez seulement y écrire une lettre à vos parents, à vos amies, jamais ni papier, ni encre, ni plumes. Vous me parlez des habits de peaux des femmes sauvages. Eh bien ! je les préfère à la coiffe d'étoffe blanche, à la robe de bure brune, avec manches larges, collet agrafé, ceinture de cuir noir, comme à un méchant dîner, à un plus méchant souper, à un déjeuner de six onces de pain, à un goûter de trois, à l'obligation de demander la permission de boire de l'eau entre les repas, je préfère le manioc, la cassave, le maïs[29], dont je pourrai manger tant que je voudrai. Et quant au Huron que je serai, dites-vous, forcée d'épouser, je ne crois pas qu'il me fasse labourer, ensemencer[30] ; les Parisiennes, dans tous les pays, ont toujours fait travailler leurs maris. »

Le bateau, plein de chevaliers[31] et de chevalières, partit. Je le perdis de vue à l'île des Cygnes[32].

Et moi, que devins-je ? Faut-il l'avouer ? Je m'exposai à aller aux galères. Je fis le petit bohémien[33] pendant tout le long de la route, mais je ne gagnai pas la moitié du pain que j'aurais mangé, et je vous assure que j'avais bien faim quand j'arrivai à Decize.

NOTES.

(1) Voyez le Dict. de Furetière, au mot *Gibecière, Gobelet, Dé;* les Tours de maître Gonio, Paris, 1713; voyez aussi les premières pages de Saint-Simon.

(2) Furetière, au mot *Filou*, puis à celui de *Chevalier*, art. Chevalier d'industrie.

(3) Description de Paris, par Germain Brice, Pont-Neuf.

(4) Furetière, au mot *Laine;* le Poëte extravagant, Paris, 1670, au chapitre Théodore.

(5) Mémoires du cardinal de Retz, liv. III.

(6) Trévoux, au mot *Caudebec;* Furetière, au mot *Castor*.

(7) Voir, pour tous les tours qui suivent, le Poëte extravagant, chap. Théodore.

(8) Voyez XVIe siècle, station 42.]

(9) Furetière, au mot *Bouquet*. (10) *Idem*. Voyez ces mots.

(11) Mémoires des Intendants, Mémoire sur la généralité de Poitiers, par Charles Colbert, 1664, manuscrit conservé à la Bibliothèque du roi. « Nous avons découvert quelques lieux et maisons fortes où l'on assure qu'il se fait de la fausse monnoye par des ouvriers ramassez de plusieurs endroits et protegez par des seigneurs et des gentilshommes. » (12) Le Poëte extravagant, chap. Théodore.

(13) Voyez, au XVIe siècle, la *Vie domestique du roi de France*, note 159.

(14) Édit du mois de mars 1667, relatif à la création d'un lieutenant de police en la ville de Paris.

(15) *La désolation des filoux*, comédie de Chevalier, 1662, à l'occasion de la bonne police établie par la Reynie dans la ville de Paris.

(16) Traité de la police, par Delamarre.

(17) A la fin du XVIIe siècle les maisons n'étaient pas numérotés; je les trouve dans les actes toujours désignées par leurs enseignes.

(18) Mémoires du cardinal de Retz, liv. III, année 1649.

(19) Le Poëte extravagant, chap. Théodore.

(20) Furetière, au mot *Baigneur*.

(21) Traité de la police, par Delamarre, liv. III, tit. V, chap. 4. (22) *Idem*.

(23) Le Poëte extravagant.

(24) *La Devineresse, ou Madame Jobin*, comédie de Thomas Corneille et de Vizé, représentée au mois de novembre 1679.

(25) Déclaration du roi, 11 juillet 1682, concernant les Bohêmes.

(26) Le Poëte extravagant. (27) *Idem*.

(28) Traité de la police, par Delamarre, chap. des Maisons de force, art. *Salpêtrière, Madelonnettes, Bon Pasteur;* leur règlement.

(29) Dictionnaire des Arts et des Sciences, par Th. Corneille.

(30) Voyage de la France équinoxiale en l'île de Cayenne, par Ant. Biet, Paris, 1664, art. Hurons.

(31) Nouveau voyage du père Labat aux îles de l'Amérique.

(32) Delamarre, liv. VI, tit. X, de l'embellissement des villes, section 7, cygne sur la rivière de Seine.

(33) Déclaration du roi, 11 juillet 1682, contre les Bohêmes.

BOSSUET.

PARALLÈLE DE TURENNE ET DE CONDÉ.

(Oraisons funèbres)

Ç'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires?

L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations, celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là d'un air froid, sans jamais avoir rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés.

L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée: l'armée le pleure comme un père, et la cour et tout le peuple gémissent; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre.

RÉVEILLÉ PARISE.

DU TRAVAIL DE L'ESPRIT.

(Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit.)

Le génie ne produit que par vives et impétueuses saillies, que par une furie de première inspiration. Vous le comprimez, vous l'étouffez sous le niveau de plomb d'une coutume

journalière comme sous les lois stupéfiantes d'une théorie conventionnelle. Que chacun se livre donc au travail selon son goût particulier, la disposition de son esprit, l'état de sa tête, de son estomac, l'inspiration du moment, qui dirige si bien la plume et le pinceau. Il est à cet égard parmi les penseurs d'étonnantes variétés. Les uns poursuivent leurs idées à outrance, d'autres les prennent quand elles viennent; il en est qui travaillent d'une façon plutôt que de telle autre. — Paul Maurice, savant du seizième siècle, composait partout; mais il laissait une distance de quatre doigts d'une ligne à l'autre, pour remplir cet espace d'autres mots s'il en trouvait de meilleurs que les premiers. — Montaigne s'enfermait dans une vieille tour «pour y digérer librement à loisir ses pensées.» — Rousseau herborisait; c'est «en se meublant la tête de foin,» comme il le dit, qu'il méditait le plus profondément. — Montesquieu, au contraire, jetait les bases de l'*Esprit des Lois* au fond d'une chaise de poste. — Milton composait la nuit, ou bien dans un grand fauteuil, la tête renversée en arrière. — Bossuet se mettait dans une chambre froide et la tête chaudement enveloppée. — Lorsque Fox avait fait quelques excès de table et qu'il se retirait dans son cabinet, il s'enveloppait la tête d'une serviette trempée d'eau et de vinaigre, et il travaillait quelquefois dix heures de suite. — On assure que Schiller composait en se mettant les pieds dans la glace. — Mathurin, l'auteur de *Bertram*, de *Melmoth*, se retirait du monde pour composer; quand l'inspiration le saisissait, il plaçait, dit-on, un pain à cacheter entre ses deux sourcils, et ses domestiques, avertis par ce signe, n'approchaient pas de lui. — Jérémie Bentham jetait ses idées sur des petits carrés de papier qu'il enfilait les uns à côté des autres, et ces longues broches de

notes étaient la forme première de son manuscrit. — Linné, à peu de choses près, avait adopté le même genre de composition. — Napoléon lui-même avait son mode particulier de méditation et de travail. « Quand il n'y avait pas de conseil, « il restait dans son cabinet, causant avec moi, dit Brienne « dans ses *Mémoires*, chantait toujours, coupait, selon son « habitude, le bras de son fauteuil, avait quelquefois l'air « d'un grand enfant ; puis, se réveillant tout à coup, indi- « quait le plan d'un monument à ériger, ou dictait de ces « choses immenses qui ont étonné ou épouvanté le monde. »

Newton expliquait ainsi son mode de travail : « Je tiens, « disait-il, le sujet de mes recherches constamment devant « moi ; j'attends que les premières lueurs commencent à s'ou- « vrir lentement et peu à peu, jusqu'à se changer en une « clarté pleine et entière. » C'était là ce qu'il appelait sa pensée *patiente*. — Selon Walter Scott, cinq ou six heures de travail d'esprit sont une tâche raisonnable quand il s'agit d'une composition originale ; tout ce que l'intelligence produit au-delà ne vaut pas grand'chose. Ce grand écrivain attribuait la maladie dont il mourut au travail forcé auquel il se condamna après sa catastrophe financière.

Parmi les peintres, on trouve que Léonard de Vinci travaillait quelquefois à son beau tableau de la Cène avec tant d'assiduité qu'il oubliait jusqu'au soin de se nourrir ; puis il restait plusieurs jours sans le regarder ; d'autres fois il donnait deux ou trois coups de pinceau aux têtes, et il s'en allait sur-le-champ. — Guido Reni peignait avec une sorte de pompe ; il était alors vêtu magnifiquement, et ses élèves, rangés autour de lui, le servaient dans un respectueux silence. — Teniers, fils de David Teniers, ne faisait que le soir une sorte de petits tableaux qu'on appelle des *après-soupers*.

Les musiciens ont à cet égard une originalité bien connue. Les uns ne composent que dans le silence et l'obscurité, comme Sarti. — Cimarosa recherchait le bruit et l'éclat. — Paësiello ne s'inspirait qu'enseveli dans ses couvertures; c'est là qu'ennemi déclaré des théories il s'écriait: « Sainte Vierge, obtenez-moi la grâce d'oublier que je suis « musicien! » — Il fallait à Sacchini les jeux et les gambades des jeunes chats autour de lui, etc. Ces exemples seraient infinis. Toujours est-il que la règle est la même, qu'il faut s'en tenir à ses habitudes particulières; en un mot, travailler à son gré, à son aise, à son heure.

GRESSET.

CARACTÈRE ET PORTRAIT DU MÉCHANT.

(Le Méchant, acte IV, scène IV.)

ARISTE.

..... Devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon; il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances;
Et que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez;
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.

Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit ;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle :
Il règne, on l'environne ; il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre.
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre ;
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
Q'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connaissez la misère.
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,

De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire.
Examinez-les bien: un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence;
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare.
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière;
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur.
Mon estime toujours commence par le cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien, et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire; on le recherche, on l'aime;

Je voudrais que chacun me détestât de même;
On se l'arrache au moins; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois;
Quand il est à Paris il ne peut y suffire.
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre.
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

ANECDOTES

SUR PIERRE-LE-GRAND.

(Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, racontées par des personnages de distinction attachés à la cour de ce prince, et recueillies par M. J. DE STHÆLIN, précepteur du grand-duc Pierre Féodorowitsch.)

DE LA NAISSANCE DE PIERRE-LE-GRAND.

Sous le règne fortuné de l'empereur Alexis Michaïlowitsch, il y avait à Moscou deux prêtres remplis d'esprit et de connaissances rares, particulièrement dans l'astrologie. L'un d'eux, nommé Siméon Polotsky, auteur d'un ouvrage très connu, intitulé : *Vocation à l'état ecclésiastique*, avait été précepteur du jeune prince Féodor Alexiewitsch; l'autre, appelé Dmitri Rostowsky, a fait plusieurs ouvrages, dont le plus connu est la *Vie des saints Pères*.

Ces deux savants observaient toutes les nuits le cours des astres, et ont publié plusieurs prophéties sur la Russie et les autres pays.

Le Tchar Alexis Michaïlowitsch épousa, le 28 août 1671, l'impératrice Natalie Kirilowna Narischkin, dont il eut Pierre Ier, qui fut dans la suite surnommé le Grand. La nuit même du mariage on aperçut tout près de Mars une étoile très brillante qui parut de bon augure à nos astrologues. Ils firent connaître l'heureuse influence qu'elle aurait, ainsi que les autres astres, sur l'enfant qui venait de naître, et ils décidèrent qu'il fallait lui donner le nom de Pierre.

Le lendemain Polotsky se présenta chez le Tchar, lui souhaita beaucoup de bonheur, ainsi qu'au fils que l'impératrice venait de concevoir et qui naîtrait le 30 mai suivant.

« Ce prince, lui dit-il, succédera à ta couronne. Il surpassera tous ses contemporains et se couvrira de gloire. Sa

« renommée ira toujours en croissant. Il remportera des « victoires surprenantes sur ses ennemis; un grand nombre « tomberont sous le tranchant de son épée. Il triomphera de « ses voisins, et ses hauts faits surpasseront tous ceux de ses « prédécesseurs. Il voyagera dans les pays qui touchent à ses « Etats et dans les contrées lointaines; mais il éprouvera « beaucoup d'obstacles à son bonheur de la part des siens. Il « aura à combattre beaucoup de désordres et de rébellions. « Pendant le cours de son règne il sera fait beaucoup de « travaux sur terre et sur mer.

« On le verra parmi les méchants chérir les hommes labo-« rieux, conserver la pureté de la religion et faire beaucoup « de choses glorieuses, ainsi que l'annoncent indubitable-« ment les astres. J'y ai vu tout ce que je viens de dire à « Ta Majesté comme dans un miroir, et je te le présente par « écrit. » En effet, pour donner plus de confiance en ces prédictions, Polotsky signa le papier qui les contenait, et le présenta à l'empereur.

Ce prince prit l'écrit, le lut et se le fit relire encore à haute voix. Ayant fait appeler son épouse, il se leva gaîment dès qu'elle parut, lui donna un baiser, et lui présenta Polotsky en lui disant tout le bonheur que les prédictions de ce savant lui promettaient. Celui-ci les répéta devant la princesse, et ajouta en s'adressant à elle : « Tu éprouveras de grandes « douleurs pendant trois jours, lorsque tu accoucheras; mais « Ta Majesté, ainsi que le prince nouveau-né, seront conser-« vés par la protection toute-puissante de Dieu. »

Le 28 mai 1672, comme Polotsky était au palais, l'impératrice sentit les douleurs de l'enfantement. Il alla dans l'appartement où l'empereur avait coutume de se retirer, et il le trouva fort triste. Ayant fait sortir tout le monde, il l'ex-

horta à avoir confiance en Dieu, à ne pas se lasser de prier, et lui répéta que l'impératrice souffrirait pendant trois à quatre jours les maux d'enfant.

Ce vénérable ecclésiastique resta auprès du Tchar continuellement en prières. Cependant l'état de la Tcharine devint si alarmant qu'on lui apporta le Viatique. Polotsky faisait tous ses efforts pour tranquilliser le monarque et toute la cour, qui flottaient entre l'espérance et la crainte. « Certai« nement, disait-il, la princesse ne mourra pas, et dans cinq « heures elle mettra un fils au monde. » Quatre heures s'étaient déjà passées, la cinquième était déjà commencée; Polotsky tombe à genoux et prie Dieu que la malade n'accouche pas encore d'une heure. Le Tchar, fâché, lui dit : « Quel vœu fais-tu là? Mon épouse est sans sentiment et à « demi morte. — O grand monarque! s'écria Polotsky, si le « prince naît dans la première demi-heure, il mourra à peu « près dans sa cinquantaine; mais si, au contraire, il ne vient « au monde que dans la dernière, il vivra jusqu'à sa soixante « et dixième année. » Pendant cette conversation, l'impératrice accoucha de Pierre Alexiéwitsch. Le Tchar fut appelé auprès d'elle, et lorsqu'il revint il apprit à l'astrologue qu'il venait de lui naître un fils, et le remercia du vœu qu'il avait fait.

Cet événement eut lieu le 30 mai 1672. L'enfant fut baptisé par Polotsky, qui le nomma Pierre, et l'on célèbre la fête le 29 juin, jour de celle du prince des apôtres.

Opinion de Pierre-le-Grand sur les Jésuites.

Quelque loin que Pierre Ier poussât la tolérance pour toutes les communions chrétiennes sans distinction, en permettant à chacune l'exercice public de son culte et d'avoir ses prêtres et sa discipline ecclésiastique, il ne fallait pas que quel-

qu'un se hasardât à lui parler en faveur des Jésuites, ou à demander pour eux un établissement en Russie; la société était bannie sans retour de ses Etats comme de son cœur.

« Je sais, avait-il coutume de dire, que les Jésuites sont pour « la plupart des gens savants, versés dans tous les arts, et « dont on peut tirer parti ; mais ils ne valent rien pour moi ; « car je sais aussi que, quelque zèle qu'ils affectent pour la « religion, elle n'est entre leurs mains qu'un manteau et un « moyen de s'enrichir, comme leurs écoles et leurs connais- « sances ne sont que les instruments avec lesquels ils prépa- « rent leurs intrigues, les armes qu'ils emploient pour servir « et défendre les intérêts du pape, et asservir les souverains. »

Une autre fois, en parlant de la puissance extraordinaire que les Jésuites avaient acquise : « L'esprit de cet ordre, « disait-il, est de se mêler de toutes les affaires d'état. Je « suis surpris qu'il y ait encore des cours en Europe qui ne « puissent ou ne veuillent pas s'en apercevoir. Malgré tout « le raffinement des cours d'Espagne et de France, il s'en faut « de beaucoup que je les trouve assez politiques, puisqu'elles « souffrent dans l'Etat un ordre qui a su s'approprier des « biens immenses dans leurs possessions d'Europe et d'Amé- « rique, qui a été pour elles la cause de tant de maux, et qui a « poussé la noirceur jusqu'à se défaire de temps en temps de « quelques rois qui ne leur convenaient point. »

Le comte Bestouchef, chancelier de Russie.

Pierre-le-Grand au sermon dans la cathédrale de Dantzig.

Lors du second voyage que le Tchar fit en Hollande en 1716, ce prince arriva à Dantzig un dimanche, au moment où l'on allait fermer les portes de cette ville, quoiqu'en plein jour. Il entre et se rend à son auberge sans avoir presque rencontré personne. Surpris de trouver les rues si désertes

dans une ville aussi peuplée, à peine a-t-il mis pied à terre qu'il en parle à l'hôte et lui en demande la raison.

Il apprit alors que c'était l'heure du service divin, que le peuple était au sermon, et que pendant ce temps on tenait les portes de la ville fermées. Ce monarque ne voulut point négliger l'occasion de voir la manière dont le culte se faisait à Dantzig, et pria l'hôte de le conduire à l'église. Le bourgmestre régnant s'y trouvait, et selon toute apparence on lui avait déjà rendu compte de l'arrivée de Sa Majesté. Dès qu'elle parut dans l'église il alla au-devant d'elle et la conduisit au banc des bourgmestres, un peu plus élevé que les autres. Le Tchar s'assit, la tête nue, fit rasseoir le bourgmestre à côté de lui, et se mit à écouter le prédicateur avec la plus grande attention, sans ôter les yeux de dessus lui, tandis que ceux de toute l'assemblée étaient fixés sur le prince.

Quelques instants après, se sentant froid à la tête, il prit sans mot dire l'ample perruque du bourgmestre et se la mit sur le chef. Le bourgmestre décoiffé et Pierre-le-Grand en perruque de cérémonie continuèrent d'entendre le sermon sans se déranger, et, quand il fut fini, le Tchar, rendant ce qu'il avait emprunté, remercia le bourgmestre par une petite inclination de tête. Cette petite scène paraissait toute simple au monarque russe : il y était habitué ; mais on peut penser combien elle dut paraître singulière aux Dantziquois. Après le service, le magistrat députa quelques-uns de ses membres pour complimenter ce prince, et l'un des seigneurs russes leur dit que Sa Majesté était fort satisfaite de ce qu'elle avait vu. Il ajouta que le déplacement de la perruque de M. le bourgmestre était une bagatelle dont il ne fallait pas s'étonner, que l'empereur ne faisait jamais attention à ces petites choses-là, et que, comme il avait peu de cheveux, c'était sa

coutume, toutes les fois qu'il se sentait froid à la tête dans l'église, de prendre la perruque du prince Mentchikoff ou de tout autre seigneur qui se trouvait à portée.

M. Wahl, syndic de la ville de Dantzig, et M. Oehlers, bourgmestre, députés vers l'impératrice Anne en 1734, après la prise de leur ville par les Russes.

Une dame polonaise fait sentir à Pierre-le-Grand l'inhumanité et la déraison d'un ordre barbare qu'il avait donné.

Pierre-le-Grand, voyant Charles XII revenir de Saxe avec une armée fraîchement recrutée et abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, traverser la Silésie pour entrer en Pologne et de là pénétrer dans son empire par l'Ukraine, se trouva très embarrassé. Dans un danger si pressant, ce prince ordonna de détruire tous les hameaux, les villages, les petites villes, situés sur la route que les Suédois devaient tenir, depuis leur entrée dans la Pologne jusque dans l'Ukraine, et de brûler toutes les provisions, afin que l'ennemi ne pût trouver aucune espèce de subsistance.

Pendant que cet ordre cruel s'exécutait et excitait les clameurs des malheureux habitants de la Pologne et de l'Ukraine, Pierre était resté à Varsovie. Une dame fit à ce prince des représentations sérieuses sur l'état misérable auquel il réduisait un peuple nombreux et innocent, non-seulement en Pologne, mais encore dans ses propres Etats; que ce parti violent lui ôterait à lui-même et à son armée tout moyen de subsister dans un pays autrefois si florissant et si heureux.

« J'en conviens, répliqua Pierre-le-Grand; mais je n'ai « point d'autre ressource pour arrêter l'ennemi et gagner du « temps. — Votre Majesté, répliqua la dame, fait comme un « certain gentilhomme polonais, qui, ayant éprouvé quelque « chagrin de la part de sa femme, s'avisa, pour la punir, de « se faire eunuque. »

M. le lieutenant général de Weimarn.

Sévérité de Pierre-le-Grand dans l'administration de la justice criminelle.

Mademoiselle Hamilton, dame d'honneur de l'impératrice, adonnée à la galanterie, s'était délivrée si secrètement de deux grossesses que personne ne s'en était aperçu à la cour, soit qu'elle eût fait périr son fruit, ou qu'elle l'eût adroitement envoyé au loin ; mais cet accident lui étant arrivé une troisième fois causa sa perte.

On trouva l'enfant qu'elle avait tué, et toutes les circonstances l'accusèrent. Elle fut arrêtée par ordre du Tchar, et avoua en prison qu'elle avait fait périr, non-seulement le dernier, mais encore les deux précédents. On la condamna à mort, et l'empereur confirma la sentence, contre son attente; car le grand nombre de sollicitations qui avaient été faites en sa faveur, et la bienveillance dont le prince l'avait toujours honorée, au point même qu'on y avait soupçonné des motifs de galanterie, lui avaient fait espérer d'obtenir son pardon. Tout fut inutile; Pierre-le-Grand, qui voulait maintenir le respect dû aux lois divines et humaines dans son pays, resta inexorable.

Le jour de l'exécution, la coupable parut devant le peuple vêtue d'une robe de soie blanche, garnie de rubans noirs, et fut conduite à l'échafaud. L'empereur y vint, prit congé d'elle, et, lui donnant un baiser, il lui dit : « Je ne puis violer les lois pour te sauver. Supporte ton supplice avec « courage, dans l'espérance que Dieu te pardonnera tes « péchés. Adresse-lui ta prière avec un cœur contrit et plein « de foi. » Alors mademoiselle Hamilton se mit à genoux, pria, et le Tchar s'étant détourné, on lui trancha la tête.

VATICS, menuisier de la cour, témoin de l'exécution.



Musée Littéraire et Historique.



Molière

J. B. P. Molière.

MOLIÈRE

Né à Paris le 15 janvier 1622 ; mort le 17 février 1673.

Extrait de baptême de Molière, inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Eustache, découvert en 1821 par M. Beffara :

« Du samedi 15 janvier 1622, fut baptisé Jean, fils de Jean Pouguelin, tapissier, et de Marie Cresé, sa femme, demeurant rue Saint-Honoré ; le parrain, Jean Pouguelin, porteur de grains ; la marraine, Denise Lescacheux, veuve de feu Sébastien Asselin, vivant marchand tapissier. »

Cet acte rectifie l'erreur de tous les biographes, qui font naître Molière en 1620 ou 1621.

En 1825, M. Guerard, attaché à la Bibliothèque du roi, section des Manuscrits, voulut bien communiquer à M. Beffara l'extrait d'un manuscrit contenant les noms des propriétaires et locataires de beaucoup de maisons de la rue Saint-Honoré. On y lit : « Maison où pend pour enseigne le Pavillon des Singes, appartenant à M. Moreau et occupée par le sieur Jean Pocquelin, maître tapissier, et un autre locataire, consistant en un corps d'hôtel, boutique et cour, faisant le coin de la rue des Estuvées (Vieilles-Étuves), taxée à huit livres. »

L'extrait de baptême, où l'on voit : demeurant rue Saint-Honoré, et cette pièce où il est dit : faisant le coin de la rue des Estuvées, prouvent que Molière n'est point né sous les piliers des Halles, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'ici

Il mourut à Paris, le 17 février 1673, dans une maison située rue Richelieu, près de l'Académie des Peintres, vis-à-vis la fontaine placée au coin des rues Traversière et de Richelieu, et donnant par derrière sur le jardin du Palais-Royal (il n'existait pas alors de galeries). C'est, selon toute probabilité, la maison aujourd'hui numérotée 34.

Il fut inhumé au cimetière Saint-Joseph, où, dit La Grange, il lui fut élevé une tombe d'un pied hors de terre.

L'Académie Française, qui ne voulut point admettre Molière de son vivant, fit placer dans la salle de ses séances, en 1778, plus d'un siècle après la mort de ce grand homme, son buste orné de cette inscription proposée par Saurin :

RIEN NE MANQUE A SA GLOIRE, IL MANQUAIT A LA NOTRE.

AUGUSTIN THIERRY.

RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS.

CHLOTHER Ier. — SES QUATRE FILS, LEURS CARACTÈRES. — ÉLÉVATION DE FRÉDÉGONDE.

561-566.

(Récits des temps Mérovingiens, précédés de Considérations sur l'Histoire de France.)

A quelques lieues de Soissons, sur les bords d'une petite rivière, se trouve le village de Braine. C'était, au sixième siècle, une de ces immenses fermes où les rois des Franks tenaient leur cour et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen-âge; c'était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, soit barbares, soit romains d'origine, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans la *truste* du roi, c'est-à-dire sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfévrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de con-

quête, ou transportées violemment de quelque ville voisine pour coloniser le domaine royal; mais, si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi parmi elles des Germains et d'autres Barbares dont les pères étaient venus en Gaule comme ouvriers ou gens de service à la suite des bandes conquérantes. D'ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang et désignées par le même nom, par celui de *lites* en langue tudesque, et en langue latine par celui de *fiscalins*, c'est-à-dire attachés au fisc. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les masures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin; la plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées depuis par la civilisation, et dont nous admirons encore les restes.

Braine fut le séjour favori de Chlother, le dernier des fils de Chlodowig, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux, là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franke, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des

daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les Bretons ou les Goths de la Septimanie, Chlother employait son temps à se promener d'un domaine à l'autre; il allait de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s'y trouvaient rassemblées, se livrant, avec ses *leudes* de race franke, aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation, et recrutant ses nombreuses maîtresses parmi les filles des *fiscalins*. Souvent, du rang de concubines ces femmes passaient à celui d'épouses et de reines avec une singulière facilité. . . .

En l'année 561, après une expédition contre l'un de ses fils, dont il punit la révolte en le faisant brûler avec sa femme et ses enfants, Chlother, dans un calme parfait d'esprit et de conscience, revint à sa maison de Braine. Là il fit ses préparatifs pour la grande chasse d'automne, qui était chez les Franks une espèce de solennité. Suivi d'une foule d'hommes, de chevaux et de chiens, le roi se rendit à la forêt de Cuise, dont celle de Compiègne, dans son état actuel, n'est qu'un mince et dernier débris. Au milieu de cet exercice violent qui ne convenait plus à son âge, il fut pris de la fièvre, et, s'étant fait transporter sur son domaine le plus voisin, il y mourut après cinquante ans de règne. Ses quatre fils, Haribert, Gonthramn, Hilpérik et Sighebert suivirent son convoi jusqu'à Soissons, chantant des psaumes et portant à la main des flambeaux de cire.

A peine les funérailles étaient-elles achevées que le troisième des quatre frères, Hilpérik, partit en grande hâte pour Braine, et força les gardiens de ce domaine royal à lui re-

mettre les clefs du trésor. Maître de toutes les richesses que son père avait accumulées, il commença par en distribuer une partie aux chefs de bande et aux guerriers qui avaient leurs logements, soit à Braine, soit dans le voisinage. Tous lui jurèrent fidélité en plaçant leurs mains entre les siennes, le saluèrent par acclamations du titre de *Koning*, et promirent de le suivre partout où il les conduirait. Alors, se mettant à leur tête, il marcha droit sur Paris, ancien séjour de Chlodowig Ier, et plus tard capitale du royaume de son fils aîné Hildebert.

Peut-être Hilperik attachait-il quelque idée de prééminence à la possession d'une ville habitée jadis par le conquérant de la Gaule; peut-être n'avait-il d'autre envie que celle de s'approprier le palais impérial, dont les bâtiments et les jardins couvraient, sur une vaste étendue, la rive gauche de la Seine. Cette supposition n'a rien d'improbable, car les vues ambitieuses des rois franks n'allaient guère au-delà de la perspective d'un gain immédiat et personnel; et d'ailleurs, tout en conservant une forte teinte de la barbarie germanique, des passions effrénées et une âme impitoyable, Hilperik avait pris quelques-uns des goûts de la civilisation romaine. Il aimait à bâtir, se plaisait aux spectacles donnés dans des cirques de bois, et, par-dessus tout, avait la prétention d'être grammairien, théologien et poëte. Ses vers latins, où les règles du mètre et de la prosodie étaient rarement observées, trouvaient des admirateurs parmi les nobles Gaulois qui applaudissaient en tremblant, et s'écriaient que l'illustre fils des Sicambres l'emportait en beau langage sur les enfants de Romulus et que le fleuve du Wahal en remontrait au Tibre.

Hilperik entra à Paris sans aucune opposition, et logea ses guerriers dans les tours qui défendaient les ponts de la ville,

alors environnée par la Seine. Mais, à la nouvelle de ce coup de main, les trois autres frères se réunirent contre celui qui voulait se faire à lui-même sa part de l'héritage paternel, et marchèrent sur Paris à grandes journées, avec des forces supérieures. Hilperik n'osa leur tenir tête, et, renonçant à son entreprise, il se soumit aux chances d'un partage fait de gré à gré. Ce partage de la Gaule entière et d'une portion considérable de la Germanie s'exécuta par un tirage au sort, comme celui qui avait eu lieu, un demi-siècle auparavant, entre les fils de Chlodowig. Il y eut quatre lots, correspondant, avec quelques variations, aux quatre parts de territoire désignées par les noms de royaume de Paris, royaumes d'Orléans, Neustrie et Austrasie.

Haribert obtint, dans le tirage, la part de son oncle Hildebert, c'est-à-dire le royaume auquel Paris donnait son nom, et qui, s'étendant du nord au sud, tout en longueur, comprenait Senlis, Melun, Chartres, Tours, Poitiers, Saintes, Bordeaux et les villes des Pyrénées. Gonthramn eut pour lot, avec le royaume d'Orléans, part de son oncle Chlodomir, tout le territoire des Burgondes, depuis la Saône et les Vosges jusqu'aux Alpes et à la mer de Provence. La part de Hilperik fut celle de son père, le royaume de Soissons, que les Franks appelaient *Neoster-rike* ou royaume d'Occident, et qui avait pour limites, au nord, l'Escaut, et, au sud, le cours de la Loire. Enfin le royaume d'Orient, ou l'*Oster-rike*, échut à Sighebert, qui réunit dans son partage l'Auvergne, tout le nord-est de la Gaule, et la Germanie jusqu'aux frontières des Saxons et des Slaves. Il semble, au reste, que les villes aient été comptées une à une, et que leur nombre seul ait servi de base pour la fixation de ces quatre lots; car, indépendamment de la bizarrerie d'une pareille division territoriale, on trouve encore

une foule d'enclaves dont il est impossible de se rendre compte. Rouen et Nantes sont du royaume de Hilperik, et Avranches du royaume de Haribert; ce dernier possède Marseille, et Gontbramn Aix et Avignon; enfin Soissons, capitale de la Neustrie, est comme bloquée entre quatre villes, Senlis et Meaux, Laon et Reims, qui appartiennent aux deux royaumes de Paris et d'Austrasie.

Après que le sort eut assigné aux quatre frères leur part de villes et de domaines, chacun d'eux jura, sur les reliques des saints, de se contenter de son propre lot, et de ne rien envahir au-delà, soit par force, soit par ruse.

. . . .

Les fils de Chlother Ier, à l'exception de Sighebert qui était le plus jeune, avaient tous à un très haut degré le vice de l'incontinence, ne se contentant presque jamais d'une seule femme, quittant sans le moindre scrupule celle qu'ils venaient d'épouser, et la reprenant ensuite, selon le caprice du moment.

Entre tous les fils de Chlother, Hilperik est celui auquel les récits contemporains attribuent le plus grand nombre de reines, c'est-à-dire de femmes épousées d'après la loi des Franks, par l'anneau et par le denier. L'une de ces reines, Audowere, avait à son service une jeune fille nommée Fredegonde, d'origine franke, et d'une beauté si remarquable que le roi, dès qu'il l'eut vue, se prit d'amour pour elle. Cet amour, quelque flatteur qu'il fût, n'était pas sans danger pour une servante que sa situation mettait à la merci de la jalousie et des vengeances de sa maîtresse. Mais Fredegonde ne s'en effraya point; aussi rusée qu'ambitieuse, elle entreprit d'amener, sans se compromettre, des motifs légaux de séparation entre le roi et la reine Audowere. Si l'on en croit une tradi-

tion qui avait cours moins d'un siècle après, elle y réussit, grâce à la connivence d'un évêque et à la simplicité de la reine. Hilperik venait de se joindre à son frère Sighebert pour marcher au-delà du Rhin contre les peuples de la Confédération saxonne; il avait laissé Audowere enceinte de plusieurs mois. Avant qu'il fût de retour, la reine accoucha d'une fille, et, ne sachant si elle devait la faire baptiser en l'absence de son mari, elle consulta Fredegonde, qui, parfaitement habile à dissimuler, ne lui inspirait ni soupçon ni défiance. « Madame, répon- « dit la suivante, lorsque le roi mon seigneur reviendra vic- « torieux, pourrait-il voir sa fille avec plaisir si elle n'était « pas baptisée? » La reine prit ce conseil en bonne part, et Fredegonde se mit à préparer sourdement, à force d'intrigues, le piége qu'elle voulait lui dresser.

Quand le jour du baptême fut venu, à l'heure indiquée pour la cérémonie, le baptistaire était orné de tentures et de guirlandes; l'évêque, en habits pontificaux, était présent; mais la marraine, noble dame franke, n'arrivait pas, et on l'attendit en vain. La reine, surprise de ce contre-temps, ne savait que résoudre, quand Fredegonde, qui se tenait près d'elle, lui dit: « Qu'y a-t-il besoin de s'inquiéter d'une marraine? Aucune « dame ne vous vaut pour tenir votre fille sur les fonts; si vous « m'en croyez, tenez-la vous-même. » L'évêque, probablement gagné d'avance, accomplit les rites du baptême, et la reine se retira sans comprendre de quelle conséquence était pour elle l'acte religieux qu'elle venait de faire.

Au retour du roi Hilperik, toutes les jeunes filles du domaine royal allèrent à sa rencontre, portant des fleurs et chantant des vers à sa louange. Fredegonde, en l'abordant, lui dit: « Dieu soit loué de ce que le roi notre seigneur a remporté la « victoire sur ses ennemis, et de ce qu'une fille lui est née!

« Mais avec qui mon seigneur couchera-t-il cette nuit? car la « reine, ma maîtresse, est aujourd'hui ta commère, et mar- « raine de sa fille Hildeswinde. — Eh bien! répondit le roi « d'un ton jovial, si je ne puis coucher avec elle, je coucherai « avec toi. » Sous le portique du palais, Hilperik trouva sa femme Audowere tenant entre ses bras son enfant, qu'elle vint lui présenter avec une joie mêlée d'orgueil; mais le roi, affectant un air de regret, lui dit : « Femme, dans ta simpli- « cité d'esprit, tu as fait une chose criminelle; désormais tu « ne peux plus être mon épouse. » En rigide observateur des lois ecclésiastiques, le roi punit par l'exil l'évêque qui avait baptisé sa fille, et il engagea Audowere à se séparer de lui sur-le-champ, et à prendre, comme veuve, le voile de religieuse. Pour la consoler il lui fit don de plusieurs terres appartenant au fisc et situées dans le voisinage du Mans. Hilperik épousa Fredegonde, et ce fut au bruit des fêtes de ce nouveau mariage que la reine répudiée partit pour sa retraite, où, quinze ans plus tard, elle fut mise à mort par les ordres de son ancienne servante.

LAMARTINE.

PARALLÈLE

DE Mme DE STAEL ET DE M. DE CHATEAUBRIAND.

(Préface des Œuvres complètes de M. de Lamartine.)

Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde il n'y avait qu'une voix sur l'irrémédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mystérieuse faculté de l'esprit humain. C'était l'époque de l'Empire; c'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle

dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques, qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient nous autres jeunes hommes sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine! Rien ne peut peindre à ceux qui ne l'ont pas subie l'orgueilleuse stérilité de cette époque! C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde. Ces hommes avaient le même sentiment de triomphante impuissance dans le cœur et sur les lèvres quand ils nous disaient : Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie; néant que tout cela! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. Nous ne croyons que ce qui se prouve, nous ne sentons que ce qui se touche; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. Et ils disaient vrai; elle était morte dans leurs âmes, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux; par un sûr et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu'elle ne ressuscitât dans le monde avec la liberté! Ils en jetaient au vent les moindres racines à mesure qu'il en germait sous leurs pas, dans leurs écoles, dans leurs lycées, dans leurs gymnases, dans leurs noviciats militaires et polytechniques surtout; tout était organisé contre cette résurrection, cette insurrection du sentiment moral et poétique; c'était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie...

Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d'un œil inquiet, protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'âme, de l'intelligence et de la poésie, madame de Staël et M. de

Chateaubriand. Madame de Staël, génie mâle dans un corps de femme : l'esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant, comme par un instinct magnétique, tout ce qui sentait former en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée, conspiration vivante à elle seule, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante que de mettre le poignard dans la main des conjurés ou de se frapper elle-même pour rendre à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde ! Créature d'élite et d'exception, dont la nature n'a pas donné deux épreuves, réunissant en elle Corinne et Mirabeau !...

M. de Chateaubriand, génie alors plus mélancolique et plus suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres et dont nous retrouvions l'âme en lui ; imagination homérique jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées des Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus ! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples des chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs même par la piété et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur et rendait de la foi à l'imagination ! Les mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent et moins haut dans ses pages toutes poétiques ; ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une fa-

mille de rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, à l'oreille des proscripteurs, sur les bords même des fleuves de la patrie; mais son âme grande et généreuse donnait aux chants du poëte quelque chose de l'accent du citoyen. Il remuait toutes les fibres généreuses de la poitrine, il ennoblissait la pensée, il ressuscitait l'âme; c'était assez pour tourmenter le sommeil des geôliers de notre intelligence. Par je ne sais quel instinct de leur nature, ils pressentaient un vengeur dans cet homme qui les charmait malgré eux! Ils savaient que tous les nobles sentiments se touchent et s'engendrent, et que, dans des cœurs où vibrent le sentiment religieux et les pensées mâles et indépendantes, leur tyrannie aurait à trouver des juges et la liberté des complices!

Depuis ces jours, j'ai aimé ces deux génies précurseurs qui m'apparurent, qui me consolèrent à mon entrée dans la vie, Staël et Chateaubriand; ces deux noms remplissent bien du vide, éclairent bien de l'ombre! Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur, contre le dessèchement et l'avilissement du siècle; ils prirent sur nous comme un droit de famille; ils furent de notre sang, nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre, effrayé, dans son onde
Reçut ses membres dispersés,

Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée...
Muses, dans ce moment de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas?
Quels ennuis, quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur!
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe,

Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'Envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme,
Et, quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

E. SCRIBE.

ÉLOGE DE LA CHANSON.

(Extrait du Discours de réception à l'Académie Française, prononcé dans la séance du 28 janvier 1836.)

J'ai entrepris, témérairement peut-être, de réhabiliter devant vous la chanson; pour cela, Messieurs, il me faudrait dérouler à vos yeux ce que j'appellerai ses temps héroïques, lorsqu'elle marchait au combat avec Roland et les preux de Charlemagne, ou lorsque, avec les troubadours, elle se pré-

sentait la harpe à la main aux portes des palais et s'asseyait à la table du seigneur châtelain. Je vous montrerais ensuite la chanson partant pour la croisade, revenant avec les premiers barons chrétiens, s'installant près du foyer gothique, et, par ses refrains du sultan Saladin, égayant les veillées des nobles dames. Plus tard vous la verrez, tendre et guerrière avec Agnès Sorel, apprendre à Charles VII comment on regagne un royaume, ou bien, satirique et galante avec François Ier, écrire ses joyeuses devises sur les vitraux de Chambord; puis tout à coup, fanatique et séditieuse, elle vous apparaîtrait portant la croix de la Ligue ou les couleurs de la Fronde, attaquant les rois, renversant les ministres, changeant les parlements; et peut-être, en voulant écrire l'histoire de la chanson, on se trouverait, sans y penser, avoir esquissé l'histoire de France.

Dans un discours célèbre, rempli d'idées fines et ingénieuses, un de nos premiers auteurs dramatiques a soutenu dans cette enceinte que, si quelque grande catastrophe faisait disparaître de la surface du globe tous les documents historiques et ne laissait intact que le recueil de nos comédies, ce recueil suffirait pour remplacer nos annales. La liberté littéraire qui règne dans l'Académie me permettra-t-elle de ne pas partager entièrement cette opinion? Je ne pense pas que l'auteur comique soit historien : ce n'est pas là sa mission; je ne crois pas que dans Molière lui-même on puisse retrouver l'histoire de notre pays. La comédie de Molière, ou de ses contemporains, nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV? Nous dit-elle un mot de ses erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi? Nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes? Non, Messieurs, pas plus que la comédie de Louis XV ne nous parle du partage de la Pologne, pas plus

que la comédie de l'Empire ne parle de la manie des conquêtes? Mais si nous supposions, par une nouvelle invraisemblance, et l'on m'en a si souvent reproché dans mes fictions qu'il peut m'être permis d'en risquer une de plus dans l'intérêt de la vérité... si nous supposions à notre tour que, semblable à ce lieutenant de Mahomet qui brûla toute la bibliothèque d'Alexandrie et ne conserva que le livre du prophète, il se rencontrât de nos jours un conquérant kalmouk ou tartare qui, ami de la gaîté et fanatique de la chanson, comme Omar l'était de l'Alcoran, brûlât tous les livres d'histoire et n'épargnât que le recueil des virelais, noëls, ponts-neufs et vaudevilles satiriques imprimés jusqu'à nos jours... voyons si par hasard, et avec ces seuls documents, il serait tout-à-fait impossible de rétablir les principaux faits de notre histoire. Peut-être suis-je dans l'erreur, peut-être n'est-ce qu'un paradoxe; mais il me semble qu'à l'aide de ces joyeuses archives, de ces annales chantantes, on pourrait facilement retrouver des noms, des dates, des événements oubliés par la comédie ou des personnages historiques épargnés par elle.

Une pareille fidélité était impossible à la muse comique, je le sais; aussi n'est-ce pas un reproche que je lui adresse, mais un fait que je voudrais essayer de constater. Je sais que Louis XIV, que Louis XV, que Napoléon n'auraient pas souffert au théâtre ces grands enseignements de l'histoire, ou n'auraient pas permis de traduire sur la scène des ridicules qui les touchaient de trop près; je sais même qu'aujourd'hui l'auteur comique n'a guère plus d'avantages que ses devanciers; car, de nos jours, la susceptibilité des partis a remplacé celle du pouvoir. Dans ce siècle de liberté, on n'a pas celle de peindre sur la scène tous les ridicules. Chaque parti défend les siens et ne permet de prendre que chez le voisin;

la presse elle-même, ce pouvoir absolu des gouvernements libres, la presse veut bien dire la vérité à tout le monde, mais, comme tous les souverains, elle n'aime pas qu'on la lui dise. Et par cette thèse j'ai entendu, non pas attaquer, mais justifier la comédie, et prouver qu'on lui demandait plus qu'elle ne pouvait donner en exigeant qu'elle remplaçât l'histoire.

Mais du moins la comédie peindra les mœurs? Oui, je conviens qu'elle est plus près de la vérité des mœurs que de la vérité historique; et cependant, excepté quelques ouvrages bien rares, *Turcaret*, par exemple, chef-d'œuvre de fidélité, il se trouve, par une fatalité assez bizarre, que presque toujours le théâtre et la société ont été en contradiction directe. Ainsi, Messieurs, et puisqu'il s'agit de mœurs... prenons l'époque de la Régence. Si la comédie était constamment l'expression de la société, la comédie d'alors aurait dû nous offrir d'étranges licences ou de joyeuses saturnales. Point du tout; elle est froide, correcte, prétentieuse, mais décente. C'est Destouches, la comédie qui ne rit point ou qui rit peu; c'est La Chaussée, la comédie qui pleure. Sous Louis XV, ou plutôt sous Voltaire, au moment où se discutaient ces grandes questions qui changeaient toutes les idées sociales, au milieu du mouvement rapide qui entraînait ce dix-huitième siècle, si rempli de présent et d'avenir, nous voyons apparaître au théâtre Dorat, Marivaux, de la Noue, c'est-à-dire l'esprit, le roman et le vide.

Dans la Révolution, pendant ses plus horribles périodes, quand la tragédie, comme on l'a dit, courait les rues, que vous offrait le théâtre? des scènes d'humanité et de bienfaisance, de la sensiblerie: *les Femmes* et *l'Amour filial;* en janvier 1793, pendant le procès de Louis XVI, *la Belle Fermière*, comédie agricole et sentimentale! Sous l'Empire, règne

de gloire et de conquêtes, la comédie n'était ni conquérante ni belliqueuse! Sous la Restauration, gouvernement pacifique, les lauriers, les guerriers, les habits militaires avaient envahi la scène: Thalie portait des épaulettes. Et de nos jours, à l'heure où je vous parle, je me représente un étranger, un nouvel Anacharsis, tombant tout à coup au milieu de notre civilisation et courant au théâtre pour connaître d'une manière certaine et positive les mœurs parisiennes de 1835. Voyez-vous l'effroi de cet honnête étranger qui n'ose plus s'aventurer dans Paris que bien armé, qui n'ose faire un pas dans le monde, de crainte de se heurter contre quelque meurtre, quelque adultère, quelque inceste; car on lui a dit que le théâtre était toujours l'expression de la société.

Que si quelqu'un, cependant, prenant cet étranger par la main, le présentait dans nos salons ou le faisait admettre dans nos familles, quel serait son étonnement en voyant qu'à aucune époque peut-être nos mœurs intérieures n'ont été plus régulières, que, sauf quelques exceptions dont le scandale même prouve la rareté, jamais le foyer domestique n'a été l'asile de plus de vertus! Et si on lui disait qu'autrefois c'étaient les hautes classes qui donnaient l'exemple du vice, que souvent c'était de la cour elle-même que partaient les outrages à l'honnêteté et à la morale publiques; si on lui disait qu'aujourd'hui les vertus viennent d'en haut et se reflètent du trône sur la société, se réconciliant alors avec cette société qu'il ne connaissait pas et qu'il accusait, vous entendriez l'étranger s'écrier avec joie: « Oui, l'on m'a trompé; oui, grâce au ciel, le théâtre ne peint pas toujours les mœurs! »

Comment donc expliquer, Messieurs, cette opposition constante, ce contraste presque continuel entre le théâtre et la société? Serait-ce l'effet du hasard, ou ne serait-ce pas plu-

tôt celui de vos goûts et de vos penchants que les auteurs ont su deviner et exploiter? Vous courez au théâtre, non pour vous instruire ou vous corriger, mais pour vous distraire et vous divertir. Or, ce qui vous divertit le mieux, ce n'est pas la vérité, c'est la fiction. Vous retracer ce que vous avez chaque jour sous les yeux n'est pas le moyen de vous plaire; mais ce qui ne se présente point à vous dans la vie habituelle, l'extraordinaire, le romanesque, voilà ce qui vous charme, et c'est là ce qu'on s'empresse de vous offrir. Ainsi, dans la Terreur, c'était justement parce que vos yeux étaient affligés par des scènes de sang et de carnage, que vous étiez heureux de retrouver au théâtre l'humanité et la bienfaisance, qui étaient alors des fictions. De même sous la Restauration, où l'Europe entière venait de vous opprimer, on vous rappelait le temps où vous donniez des lois à l'Europe, et le passé vous consolait du présent.

Le théâtre est donc bien rarement l'expression de la société, ou du moins, et comme vous l'avez vu, il en est souvent l'expression inverse, et c'est dans ce qu'il ne dit pas qu'il faut chercher ou deviner ce qui existait. La comédie peint les passions de tous les temps, comme l'a fait Molière, ou bien, comme Dancourt et Picard l'ont fait avec tant de gaîté, Colin d'Harleville avec tant de charme, Andrieux avec tant d'esprit, elle peint des travers exceptionnels, des ridicules d'un instant. Sous le rideau qu'elle soulève à peine, elle peut nous montrer un coin de la société; mais les mœurs de tout un peuple, ses mœurs de chaque époque, qui vous les montrera élégantes ou grossières, libertines ou dévotes, sanguinaires ou héroïques? Qui vous les offrira, bonnes ou mauvaises, telles qu'elles étaient? Qui vous les offrira, Messieurs?... les annales dont je vous parlais tout à l'heure :

Ces peintures naïves,
Des malices du siècle immortelles archives ;

la chanson, qui n'avait aucun intérêt à déguiser la vérité, et qui, au contraire, n'apparaissait que pour la dire. Ainsi, Messieurs, repassons rapidement les temps que nous venons de parcourir; commençons par la Régence, si mal définie par les auteurs comiques de l'époque; adressons-nous aux chansonniers, et voyons s'ils seront des peintres plus fidèles. Collé, par exemple, dans ces couplets :

Chansonniers, mes confrères,
Le cœur,
L'honneur,
Ce sont des chimères ;
Dans vos chansons légères,
Traitez de vieux abus
Ces vertus
Qu'on n'a plus...

N'ayez pas peur, Messieurs, je ne citerai qu'un couplet, et encore n'en donnerai-je que des fragments :

L'amour est mort en France :
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance.
. . . .
Et tous ces nigauds
Qui font des madrigaux,
Supposent à nos dames
Des cœurs
Des mœurs,
Des vertus, des âmes !
Et remplissent de flammes
Nos amants presque éteints,
Ces pantins
Libertins !

N'est-ce pas là, Messieurs, la Régence tout entière? Et que serait-ce donc si j'achevais la chanson!

Voulez-vous connaitre la société du dix-huitième siècle, cette société élégante et spirituelle, raisonneuse et sceptique, qui croyait au plaisir et ne croyait pas en Dieu? Voulez-vous avoir une idée de ses mœurs, de sa philosophie et de ses petits soupers? Ne vous adressez pas à la comédie, elle ne vous dirait rien; lisez les chansons de Voisenon, de Boufflers et du cardinal de Bernis.

Allons plus loin encore, arrivons à des temps où il semblerait que la chanson épouvantée eût dû briser ses pipeaux; et, loin qu'elle se taise, loin qu'elle cesse de peindre les mœurs de son temps, elle est toujours là comme un écho fidèle, qui, à chaque époque retentissante, reçoit les sons, les répète et nous les transmet. Ainsi, dans notre révolution, qui se divise en deux moitiés bien distinctes, la partie hideuse est reproduite dans les chants impurs de 1793[1], la partie héroïque et glorieuse dans ces hymnes guerriers qui ont conduit nos soldats à la conquête de l'Europe.

Je ne vous parle point de la gloire de l'Empire; elle a eu pour historiographes tous les chansonniers de l'époque, à commencer par Désaugiers, le premier chansonnier peut-être de tous les temps, Désaugiers, qui faisait des chansons comme La Fontaine faisait des fables.

Quant aux fautes et aux erreurs de la Restauration, si vous tenez à vous les rappeler, ne consultez point nos théâtres, n'interrogez pas les colonnes du *Moniteur;* nous avons là les œuvres de Béranger.

Ce serait déjà un assez grand honneur pour la chanson de

(1) Les Carmagnoles et les Ça ira.

pouvoir retracer les événements et les mœurs, et de servir ainsi à la fois d'auxiliaire à l'histoire et à la comédie; mais ce n'est pas là encore le premier de ses titres; il est un autre point de vue plus grave et plus profond sous lequel on peut l'envisager: c'est qu'en France, et sous nos rois, la chanson fut longtemps la seule opposition possible. On définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons; et c'était là en effet le seul contre-poids, la seule résistance aux empiétements de l'autorité. Oui, Messieurs, la liberté du chant a précédé celle de la presse et l'a préparée. Sous Mazarin, le peuple payait... il est vrai; mais il chantait... c'est-à-dire il protestait. Il protestait déjà contre l'abus du pouvoir et du budget; et protester, c'est réserver ses droits, jusqu'au jour où une nation se lève et les fait valoir. Or, ces droits imprescriptibles, c'est la chanson qui seule alors se chargeait de les défendre, et, sentinelle vigilante, vous la trouverez toujours placée à l'avant-garde pour avertir ou pour combattre!

Se rangeant toujours du côté des vaincus, elle a, comme la presse, ses nobles résistances, ses triomphes, et, comme elle aussi, elle a ses excès. Elle attaque tour à tour Henri III, les Guises et le Béarnais; toujours de l'opposition, toujours antiministérielle, elle empêche Richelieu de dormir et Mazarin de dîner; elle fait la guerre de la Fronde, guerre civile pour elle, car la chanson était dans les deux camps; et enfin elle arrive en présence de Louis XIV. Ce roi devant qui tremblaient l'Europe et la France, ce roi qui disait: « L'État... c'est moi! » ce roi que personne n'osait attaquer, la chanson l'attaque à tous les moments de son règne, dans ses amours, dans ses maîtresses; témoin les fameux couplets de Bussy-Rabutin:

Que Deodatus est heureux

De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia!

Elle l'attaque dans ses généraux, dans ses favoris, dans Villeroi fait prisonnier pendant que son armée chassait l'ennemi de Crémone :

Palsambleu! la nouvelle est bonne
Et notre bonheur sans égal,
Nous avons recouvré Crémone
Et perdu notre général!

Elle l'attaque dans ses alliés, dans ses hôtes de Saint-Germain, dans ce roi Jacques II qui cède à son gendre Guillaume trois couronnes pour une messe :

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément... un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois!
Mais quand je veux rimer à Jacques...
J'ai beau chercher, mordre mes doigts,
Je trouve qu'il a fait ses pâques!

Plus redoutable, enfin, à Louis XIV que Marlborough et le prince Eugène, la chanson l'attaque sur son administration intérieure, sur le désordre de ses finances :

Dans ses coffres pas un doublon;
Il est si pauvre en son ménage
Qu'on dit que la veuve Scarron
A fait un mauvais mariage!

Ce n'est rien encore, Messieurs; c'est sous le règne suivant que la chanson devient un pouvoir. Seule digue contre la corruption qui déborde de toutes parts, elle défend la France qu'on laisse avilir, elle brave les lettres de cachet, et crayonne sur les murs de la Bastille ces refrains vengeurs qui poursui-

vent jusque dans le sérail de Versailles et les ministres et le roi, et bien plus encore les hardies courtisanes qui régnaient alors. Ces refrains audacieux, je ne vous les citerai point, Messieurs; les tableaux qu'ils offrent sont trop exacts: les peintres comme les modèles avaient déchiré la gaze.

Mais s'il y avait alors peu de mérite à attaquer un faible monarque, voici la chanson aux prises avec un bien autre adversaire. Nous voici à cette époque de gloire si fatale à la liberté, sous l'Empire, Messieurs, sous ce règne de silence, car tout se taisait alors.

Tout se taisait, excepté le chansonnier.

C'est sous le règne d'un conquérant que la chanson frondait et tournait en ridicule la manie des conquêtes; c'est sous cet empereur, dont le front portait tant de couronnes, qu'apparaissait ce bon roi d'Yvetot,

Se levant tard, se couchant tôt,
Vivant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.

C'est sous ce guerrier terrible, qui décimait la France et mettait sa population en coupe réglée, que brillait la physionomie pacifique et paternelle du roi d'Yvetot,

Qui ne levait jamais de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.

Disons aussi, Messieurs, que, lorsque le conquérant fut tombé, la chanson ne vit plus en lui le despote, mais le héros, le grand homme malheureux, et elle le défendit comme elle avait défendu nos droits qu'il foulait aux pieds.

Ainsi, et combattant toujours pour la liberté, la chanson l'a conduite à travers mille écueils depuis les premiers temps

de la monarchie jusqu'aux jours où la cause qu'elle défendait depuis si longtemps a enfin triomphé, et alors son œuvre a été terminée. Qu'aurait-elle fait de ses allégories satiriques, de ses allusions malignes, de ses demi-mots piquants, lorsque autour d'elle et sans obstacles la pensée jaillissait de toutes parts? Aussi, voyant venir à elle la liberté de la presse, sa puissante alliée, la chanson s'est reposée, n'ayant plus rien à faire. Ainsi, dans les rues de nos cités, on estime ces phares légers et mobiles dont la faible lueur nous guida pendant la nuit; mais quand luit le grand jour, quand brille le soleil, on éteint le fanal.

Fasse le ciel qu'on n'ait point à le rallumer!

Lorsque, dans tous les temps, le tombeau de la tyrannie a été celui de la chanson, désirons, pour le bonheur du pays, qu'elle n'ait jamais occasion de renaître, que nos libertés soient toujours défendues par d'autres que par elle, et que son éloge que je viens de prononcer soit son oraison funèbre!

TROIS PROCLAMATIONS

DE NAPOLÉON.

I

A L'ARMÉE D'ITALIE. — 1796.

Soldats,

Vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt-un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles,

illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée conquérante de Hollande[1] et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra en partie sa prospérité, et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées[2] qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère, se réjouissaient dans leurs pensées des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants.

Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait puisqu'il nous reste encore à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par les assassins de Basseville[3].

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus; les magasins pris à vos ennemis sont nombreux; l'artillerie de siége et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses; justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute;

(1) Celle qui, commandée par Pichegru, avait conquis la Hollande sur la glace et pris au milieu du Texel la flotte hollandaise qui y était arrêtée.

(2) Autrichienne et piémontaise, sous le commandement des généraux Baulieu et Colli.

(3) Secrétaire de la légation française, massacré dans les murs de Rome.

mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse? en est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes essuyer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi! Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté: « J'étais de l'armée conquérante de l'Italie... »

Amis, je vous la promets, cette conquête; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir: c'est de respecter les peuples que vous délivrez, c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent les scélérats suscités par vos ennemis; sans cela vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage et sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers; je ferai exécuter à sa rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre; les pillards seront im-

pitoyablement fusillés; déjà plusieurs l'ont été : j'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés pour faire exécuter les ordres.

Peuples de l'Italie, l'armée française vient pour rompre vos chaînes; le peuple français est l'ami de tous les peuples; venez avec confiance au-devant d'elle; vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés.

Nous ferons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent.

II

APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ. — 1805.

SOLDATS,

Je suis content de vous; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire : une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre[1]. Cette infanterie tant vantée et en nombre supérieur n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée; mais, comme je l'ai promis avant de passer le

(1) La déroute des Russes était si tumultueuse et si sanglante, qu'Alexandre avait fait placer sur tous les chemins des écriteaux portant ces mots : « Je recommande mes malheureux soldats à la générosité de l'empereur Napoléon. »

Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut état de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais dans le même moment nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir, et cette couronne de fer conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis: projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes; mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire: « J'étais à la bataille d'Austerlitz, » pour que l'on réponde: « Voilà un brave! »

III

ADIEUX DE FONTAINEBLEAU. — 1814.

SOLDATS,

Je vous fais mes adieux; je suis content de vous. Depuis vingt-cinq ans je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas cette chère patrie trop longtemps malheureuse.

Ne plaignez pas mon sort: je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir, rien ne m'aurait été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur.

J'écrirai ce que nous avons fait.

Je ne peux pas vous embrasser tous, mais j'embrasse votre général. Qu'on m'apporte l'aigle... Chère aigle! que les baisers que je te donne retentissent dans le cœur de tous les braves!...

MARIE-THÉRÈSE

AU DAUPHIN (DEPUIS LOUIS XVI).

1770.

Votre épouse, mon cher Dauphin, vient de se séparer de moi. Comme elle faisait mes délices, j'espère qu'elle fera votre bonheur; je l'ai élevée en conséquence, parce que depuis longtemps je prévoyais qu'elle devait partager vos destinées. Je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs envers vous, un tendre attachement, l'attention à imaginer et à mettre en pratique les moyens de vous plaire. Je lui ai toujours recommandé avec beaucoup de soins une tendre dévotion envers le Maître des rois, persuadée qu'on fait mal le bonheur des peu-

ples qui nous sont confiés quand on manque envers celui qui brise les sceptres et renverse les trônes comme il lui plaît.

Aimez donc vos devoirs envers Dieu; je vous le dis, mon cher Dauphin, et je le dis à ma fille: aimez le bien des peuples sur lesquels vous régnerez toujours trop tôt. Aimez le roi votre aïeul, inspirez ou renouvelez cet attachement à ma fille; soyez bon comme lui; rendez-vous accessible aux malheureux. Il est impossible qu'en vous conduisant ainsi vous n'ayez le bonheur en partage... Ma fille vous aimera, j'en suis sûre, parce que je la connais; mais plus je vous réponds de son amour et de ses soins, plus je vous demande de lui vouer le plus tendre attachement.

Adieu, mon cher Dauphin, soyez heureux; je suis baignée de larmes.

J.-J. ROUSSEAU.

SI J'ÉTAIS RICHE...

(Émile.)

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des

vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaîté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraiche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers. Une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buf-

fet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui. De cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons coups de vin qui lui feraient porter plus gaîment sa misère, et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles et de me dire en secret: « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaîment au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Musée Littéraire et Historique.



Mme Deshoulières.

Deshoulieres

MADAME DESHOULIÈRES

(ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE)

Née à Paris en 1633 ou 1634, morte en 1694.

Élevée à la cour de la reine Anne d'Autriche, et douée d'une beauté remarquable ainsi que de tous les talents qui pouvaient en augmenter le prix, elle était placée dans les conditions les plus favorables pour réussir; ses aventures remarquables pendant les troubles de la Fronde, sa délivrance du château de Vilworde par le courage de son mari, ajoutaient encore aux titres qu'elle tenait de la nature pour attirer l'attention; aussi, dès son retour à Paris, en 1657, madame Deshoulières se vit recherchée de tous les hommes qui donnaient le ton et disposaient de la vogue en littérature. Tour à tour célébrée par eux sous les noms d'Amaryllis et de Célimene, un créa pour elle le surnom de dixième Muse. Elle savait le latin, l'italien et l'espagnol, et plusieurs fois des académiciens la prirent pour arbitre sur des questions de goût et d'érudition. Madame Deshoulières s'essaya dans presque tous les genres de poésie; mais ses idylles et ses églogues la placent au premier rang dans le genre pastoral qui convenait si bien à ses mœurs douces et simples, à cette mollesse de style qu'on puuvait prendre pour du naturel; aussi ses admirateurs la virent-ils avec peine prendre parti pour Pradon contre Racine, dans un sonnet ridicule, et se présenter dans cette lutte avec sa tragédie de *Genséric* (jouée en 1680), qui lui valut le conseil de *retourner à ses moutons*. En 1684, l'académie de Padoue lui ouvrit ses portes; celle d'Arles en fit autant en 1689, et Titon du Tillet lui donna une place sur son Parnasse français. Lors de la publication de ses œuvres, en 1688, le roi lui avait accordé une pension dont elle ne jouit pas longtemps, car elle mourut en 1694 des suites d'un cancer dont elle souffrait depuis plus de douze ans.

GIBBON.

BATAILLE DE CHALONS

ET SIÉGE D'AQUILÉE PAR ATTILA, EN 451.

(De la Décadence de l'empire romain.)

Attila, ayant formé le dessein de ruiner l'empire d'Orient et d'Occident, commença ses attaques par l'Occident, en pénétrant dans la Gaule à la tête de cinquante mille hommes. Aëtius s'avança contre lui et lui livra bataille dans les vastes plaines de la Champagne. La discipline et la tactique des Grecs et des Romains formaient une partie intéressante de leurs mœurs nationales. L'étude attentive des opérations militaires de Xénophon, de César ou de Frédéric, quand elles sont décrites par le même génie qui les a conçues et exécutées, peut tendre à perfectionner (si l'on peut se servir du mot perfectionnement) l'art funeste de détruire l'espèce humaine; mais la bataille de Châlons ne peut exciter notre curiosité que par la grandeur de l'objet, puisqu'elle fut décidée par l'aveugle impétuosité des Barbares, et qu'elle a été transmise à la postérité par des écrivains partiaux, que leur profession civile ou ecclésiastique éloignait de toute connaissance de l'art militaire. Cassiodore a cependant conversé familièrement avec des Goths qui s'étaient trouvés à cette bataille, et ils la lui représentèrent comme « terrible, longtemps douteuse, opiniâtre et sanglante, telle qu'on n'en avait point vu depuis, non plus que dans les siècles précédents. » Le nombre des morts se monta, selon les uns, à cent soixante-deux mille, et selon d'autres à trois cent mille. Ces exagérations peu croyables supposent toujours une assez grande perte pour prouver, comme le remarque judicieusement un

historien, que des générations entières peuvent être englouties dans l'espace d'une heure par l'extravagance des souverains. Après la décharge mutuelle et répétée des flèches et des javelots, dans laquelle les adroits archers de la Scythie purent se montrer avec avantage, la cavalerie et l'infanterie des deux armées se joignirent et combattirent corps à corps. Les Huns, animés par la présence d'Attila, percèrent le centre des alliés, formés de troupes faibles et peu affectionnées, séparèrent les deux ailes, et, se tournant sur la gauche avec rapidité, dirigèrent tous leurs efforts contre les Visigoths. Tandis que Théodoric galopait devant les rangs pour animer ses soldats, il tomba de son cheval, mortellement blessé d'un javelot lancé par Andage, Ostrogoth d'une naissance illustre. Dans ce moment de désordre, le monarque blessé fut accablé sous la foule des combattants et foulé aux pieds des chevaux de sa propre cavalerie, et sa mort servit à justifier l'oracle ambigu des aruspices. Attila s'enorgueillissait déjà des espérances de la victoire, lorsque le vaillant Torismond descendit des hauteurs et vérifia le reste de la prédiction. Les Visigoths, qui avaient été mis en désordre par la fuite, reprirent peu à peu leur ordre de bataille, et les Huns furent inévitablement vaincus, puisque Attila fut forcé de faire retraite. Il s'était exposé avec la témérité d'un soldat; mais les intrépides Barbares qui composaient son corps de bataille s'étaient avancés fort loin du reste de la ligne; cette attaque, faiblement soutenue par leurs confédérés, mit leurs flancs à découvert. L'approche de la nuit sauva seule d'une défaite totale les conquérants de la Scythie et de la Germanie. Ils se retirèrent derrière le rempart de chariots qui composaient les fortifications de leur camp. La cavalerie mit pied à terre et se prépara à un genre de combat qui ne convenait ni à

ses armes ni à ses habitudes. L'événement était incertain; mais Attila s'était réservé une dernière et honorable ressource : il fit faire une pile des selles et des riches harnais de chevaux, et l'intrépide Barbare résolut, si son camp était forcé, d'y mettre le feu, de s'y précipiter, et de priver les ennemis de la gloire d'avoir Attila dans leur puissance durant sa vie ou après sa mort.

Mais ses ennemis ne passèrent pas la nuit plus tranquillement. La valeur imprudente de Torismond lui fit continuer la poursuite jusqu'à ce qu'enfin, suivi d'un petit nombre de guerriers, il se trouva au milieu des chariots des Scythes. Dans le tumulte d'un combat nocturne, il fut jeté en bas de son cheval, et le fils de Théodoric aurait éprouvé le sort de son père si sa vigueur et le zèle de ses soldats ne l'avaient tiré de cette dangereuse situation. Sur la gauche, Aëtius, séparé de ses alliés, incertain de la victoire et inquiet de leur sort, rencontra de même des troupes d'ennemis répandus dans la plaine de Châlons, et, étant parvenu à leur échapper, il atteignit enfin le camp des Visigoths, qu'il ne put garnir que d'un petit nombre de troupes, en attendant le retour de la clarté. Au point du jour, le général romain ne douta plus de la défaite d'Attila, qui restait enfermé dans ses retranchements, et en contemplant le champ de bataille, il aperçut avec une secrète satisfaction que la plus forte perte était tombée sur les Barbares. On trouva sous un monceau de morts le corps de Théodoric percé d'honorables blessures. Ses sujets le pleurèrent comme leur roi et comme leur père; mais leurs larmes étaient mêlées des chants de la victoire, et Théodoric fut enterré à la vue de l'ennemi vaincu. Les Goths, frappant leurs armes les unes contre les autres, élevèrent sur un bouclier son fils aîné Torismond, à qui ils attribuaient

avec raison tout l'honneur de la journée. Le devoir de la vengeance devint pour le nouveau roi une portion sacrée de l'héritage paternel. Cependant les Goths eux-mêmes sentaient leur courage de la contenance fière et terrible qu'avait conservée leur redoutable adversaire. Leur historien a comparé le roi des Huns à un lion dans sa caverne, menaçant avec un redoublement de rage les chasseurs dont il est environné. Les rois et les nations qui, au moment de sa défaite, auraient pu déserter ses étendards, sentaient que, de tous les dangers, le plus à craindre pour eux et le plus inévitable était la colère d'Attila. Son camp retentissait du bruit de ses instruments guerriers, dont les sons animés ne cessaient de défier les ennemis; les premières troupes qui entreprirent de forcer ses retranchements furent repoussées ou détruites par une grêle de traits lancés sur elles de toutes parts. On résolut, dans un conseil de guerre, d'assiéger le roi des Huns dans son camp, d'intercepter ses convois et de le forcer à accepter un traité honteux ou un combat inégal; mais l'impatience des Barbares dédaigna bientôt la lenteur de ces prudentes mesures, et la sage politique d'Aëtius craignit de rendre, par la destruction des Huns, l'orgueil et la puissance des Goths beaucoup trop redoutables. Il employa l'ascendant de la raison et de l'autorité pour calmer le ressentiment que le fils de Théodoric regardait comme un devoir. Le patrice lui représenta, avec une apparence d'attachement à ses intérêts, le danger très réel de son absence, et lui conseilla de déconcerter par un prompt retour à Toulouse les desseins ambitieux de ses frères, qui pourraient usurper son trône et s'emparer de ses trésors. Après le départ des Goths et la séparation des alliés, Attila fut surpris du vaste silence qui régnait dans les plaines de Châlons. La crainte de quelque

stratagème le contint plusieurs jours dans l'enceinte de ses chariots, et sa retraite au-delà du Rhin attesta la dernière des victoires remportées au nom de l'empereur d'Occident. Mérovée et ses Francs suivirent l'armée des Huns jusqu'aux confins de la Thuringe, en ayant soin toutefois de se tenir toujours à une certaine distance, et de faire paraître leur nombre plus grand qu'il n'était réellement, par la quantité de feux qu'ils allumaient chaque nuit. Les Thuringiens servaient dans l'armée d'Attila; ils traversèrent lo territoire des Francs dans leur marche et dans leur retour, et ce fut peut-être alors qu'ils exercèrent les horribles cruautés dont le fils de Clovis tira vengeance quatre-vingts ans après. Les Thuringiens massacrèrent leurs prisonniers et même les otages, firent périr dans les tourments les plus recherchés deux cents jeunes filles, dont les unes furent écartelées par des chevaux sauvages, les autres écrasées sous le poids des chariots que l'on fit passer sur elles; leurs membres épars sur la route servirent de pâture aux loups et aux vautours. Tels étaient les sauvages ancêtres dont les vertus imaginaires ont obtenu les louanges et excité quelquefois l'envie des siècles civilisés.

Le mauvais succès de l'expédition des Gaules n'altéra ni les forces, ni le courage, ni même la réputation d'Attila. Dans le printemps suivant il fit une seconde demande de la princesse Honoria et des trésors qui lui appartenaient. Sa demande fut encore rejetée ou éludée, et le fougueux Attila reprit les armes, passa les Alpes, envahit l'Italie, et assiégea Aquilée avec une armée aussi nombreuse que la première. Les Barbares n'entendaient rien à la conduite d'un siége qui, même chez les anciens, exigeait quelque théorie, ou au moins quelque pratique des arts mécaniques; mais les travaux de plusieurs milliers d'habitants de la province et des captifs

dont on sacrifiait la vie sans pitié pouvaient exécuter les ouvrages les plus pénibles et les plus dangereux, et les artistes romains vendaient peut-être leurs secours aux destructeurs de leur pays. Les Huns se servirent contre les murs d'Aquilée de béliers, de tours roulantes et de machines qui lançaient des pierres, des dards et des matières enflammées. Le roi des Huns employait tour à tour l'influence de l'espoir, de la crainte, de l'émulation et de l'intérêt, pour détruire la seule barrière qui retardait la conquête de l'Italie. Aquilée était alors une des plus fortes villes maritimes et une des plus riches et des plus peuplées de la côte de la mer Adriatique. L'intrépidité des Goths auxiliaires, commandés, à ce qu'il paraît, par leurs princes nationaux, Alaric et Antala, se communiquait aux citoyens, qui se rappelaient encore la glorieuse résistance de leurs ancêtres contre un Barbare féroce et inexorable qui déshonorait la majesté de la pourpre romaine. Après trois mois d'un siége inutile, le manque de subsistances et les clameurs de l'armée contraignirent Attila de renoncer à son entreprise, et il donna à regret, pour le lendemain, l'ordre de plier les tentes et de commencer la retraite. Triste, pensif et indigné, il faisait le tour des murs d'Aquilée, lorsqu'il aperçut une cigogne qui, suivie de ses petits, s'envolait d'une tour et semblait abandonner son nid. Saisissant sur-le-champ, en habile politique, ce que ce frivole incident pouvait offrir à la superstition, il s'écria à haute voix et d'un ton plein de joie que cet oiseau domestique, si attaché à la société de l'homme, n'eût pas quitté son ancien asile si ces tours n'eussent été vouées à la destruction et à la solitude. Cet heureux présage inspira l'assurance de la victoire; on reprit le siége, et il fut poussé avec une nouvelle vigueur. Les Huns assaillirent la partie du mur

d'où était sortie la cigogne, ouvrirent une large brèche, s'y précipitèrent avec une impétuosité irrésistible, et la génération suivante distinguait à peine les ruines d'Aquilée.

MADAME DE GENLIS.

UNE VISITE NOCTURNE.

. . . . . L'abbé me dit qu'il devait aller le soir chez un des assassins du mois de septembre qui se mourait et qui donnait quelques signes de repentir, dont voulait profiter sa femme qui avait toujours abhorré tous ses crimes. Je le conjurai de m'y mener avec lui, afin de le défendre s'il en était besoin. Quand la nuit fut venue, je mis dans mes poches deux pistolets chargés à balles, je pris une grosse canne qui renfermait une épée, et j'allai chercher l'abbé. Dix heures sonnaient au moment où nous frappions à la porte d'une vieille maison de la rue Gérard-Boquet; un moment après j'entendis un bruit de savates de femme dont le pas inégal annonçait une boiteuse. On ouvre, nous entrons; une femme d'une figure hideuse, et dont la physionomie me parut sinistre, referme sur nous la porte; elle tenait un bout de chandelle dans une petite lanterne, et nous nous trouvons avec elle dans une vilaine allée étroite et sombre.

Je me sentis ému; je me collai contre l'abbé qui ne pensait qu'à Dieu, et je mis la main dans ma poche sur mes pistolets... Nous montons à un second étage, nous entrons dans une pièce bizarrement meublée, dans laquelle on voyait des choses grossières, un vieux papier déchiré, des petites tables de bois d'acajou chargées de porcelaines, et une belle pendule sur la cheminée. Je pensai que toutes ces choses si

déplacées là étaient les fruits de quelque pillage ou des dépouilles d'émigrés. Une jeune fille était assise dans un coin et pleurait. Je ne sais pourquoi sa vue me rassura un peu. La femme boiteuse et bossue me dit alors tout bas : « Citoyen vicaire, restez ici ; » et elle s'avança vers une porte en invitant aussi mystérieusement le citoyen curé à la suivre. Comme je n'étais là que pour veiller sur l'abbé, je ne le quittai point. Notre conductrice nous introduisit dans une grande chambre où l'objet le plus effrayant s'offrit à nos regards. C'était un grand homme décharné, étendu sur un grabat; l'expression de sa figure était atroce. Dans ses accès de rage il avait jeté son bonnet de nuit; ses cheveux noirs étaient hérissés sur sa tête. Un saignement de nez que rien ne pouvait arrêter retraçait aux yeux toute l'horreur de ses crimes; sa chemise et ses bras étaient ensanglantés. Tel on l'avait vu aux massacres de septembre, tel il était à sa dernière heure, furieux et baigné dans le sang... Sa femme lui annonça celui qu'elle appelait le citoyen curé ; alors le meurtrier frémit ; il étend un bras tremblant et teint de sang, en s'écriant d'une voix sépulcrale : « Éloigne-toi, éloigne-toi!... Il n'y a plus pour moi de miséricorde... Ce bras a massacré plus de quatre-vingt-dix prêtres!... — Eh bien ! mon fils, répond l'abbé, bénissez, remerciez Dieu qui en a sauvé un pour vous absoudre[1] ! »

A ce mot sublime, la fureur de ce misérable se dissipe, son bras retombe, sa physionomie s'adoucit, ses yeux se remplissent de pleurs et il ose les élever vers le ciel. Le saint abbé, digne ministre du Dieu de clémence et de paix, se précipite vers le lit de ce misérable, le prend dans ses bras, le presse sur sa poitrine, et par les plus tendres exhortations

(1) Historique.

fait descendre du ciel dans son âme bourrelée le repentir et l'espérance!... Tout à coup le moribond joint les mains, ferme les yeux et paraît prier avec la plus ardente ferveur. Des larmes inondèrent mon visage; je vis qu'il allait se confesser, et je me hâtai de passer dans la pièce voisine. Au bout d'une demi-heure l'abbé vint me rejoindre; il me serra la main et me dit d'un ton pénétré qu'il était satisfait. « Admirez, ajouta-t-il, la miséricorde divine! Si cet infortuné revient à la vie, les hommes seront à jamais inexorables pour lui, et quelques minutes l'ont déjà réconcilié avec le ciel. Il est des crimes que rien ne saurait expier aux yeux des hommes, et qu'un instant peut effacer dans l'éternité. »

Nous sortîmes de cette maison a minuit; j'eus une grande joie de me retrouver dans la rue avec mon abbé sain et sauf.

CASIMIR DELAVIGNE.

MORT DE JEANNE D'ARC.

(Messéniennes.)

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme:
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais...
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!

La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! elle a contre nous
« Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger!

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé;

La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

DE SAINTE-BEUVE.

MOLIÈRE,

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A LA FORMATION DE LA TROUPE DE MONSIEUR, QUI DEVINT TROUPE DU ROI EN 1665, ET PRIT ENFIN LE NOM DE THÉATRE-FRANÇAIS EN 1680.

(Œuvres complètes de Molière. Notice sur sa vie et ses ouvrages.)

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris le 15 janvier 1622, non pas, comme on l'a cru longtemps, sous les piliers des Halles, mais, d'après la découverte qu'en a faite M. Beffara, dans une maison de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves[1]. Il était, par sa mère et par son père,

(1) J'ai mis surtout à contribution, dans cette étude sur Molière, l'*Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages*, par M. Taschereau ; c'est un travail complet et définitif dont il faut conseiller la lecture sans avoir la prétention d'y suppléer.... (*Note de M. de Sainte-Beuve.*)

d'une famille de tapissiers. Son père, qui, outre son état, avait la charge de valet-de-chambre-tapissier du roi, destinait son fils à lui succéder, et le jeune Poquelin, mis de bonne heure en apprentissage dans la boutique, ne savait guère à quatorze ans que lire, écrire, compter, enfin les éléments utiles à sa profession. Son grand-père maternel, pourtant, qui aimait fort la comédie, le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne, où jouaient Bellerose dans le haut comique, Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin dans la farce. Chaque fois qu'il revenait de la comédie, le jeune Poquelin était plus triste, plus distrait du travail de la boutique, plus dégoûté de la perspective de sa profession. Qu'on se figure ces matinées rêveuses d'un lendemain de comédie pour le génie adolescent devant qui, dans la nouveauté de l'apparition, la vie humaine se déroulait déjà comme une scène perpétuelle. Il s'en ouvrit enfin à son père, et, appuyé de son aïeul qui le *gâtait*, il obtint de faire des études. On le mit dans une pension, à ce qu'il paraît, d'où il suivit, comme externe, le collége de Clermont, depuis de Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites.

Cinq ans lui suffirent pour achever tout le cours de ses études, y compris la philosophie; il fit de plus au collége d'utiles connaissances, et qui influèrent sur sa destinée. Le prince de Conti, frère du grand Condé, fut un de ses condisciples et s'en ressouvint toujours dans la suite. Ce prince, bien qu'ecclésiastique d'abord, et tant qu'il resta sous la conduite des Jésuites, aimait les spectacles et les défrayait magnifiquement; en se convertissant plus tard du côté des jansénistes et en rétractant ses premiers goûts au point d'écrire contre la comédie, il sembla transmettre du moins à son illustre aîné le soin de protéger jusqu'au bout Molière. Cha-

pelle devint aussi l'ami d'étude de Poquelin et lui procura la connaissance et les leçons de Gassendi, son précepteur. Ces leçons privées de Gassendi étaient en outre entendues de Bernier, le futur voyageur, et de Hesnault, connu par son invocation à Vénus; elles durent influer sur la façon de voir de Molière, moins par les détails de l'enseignement que par l'esprit qui en émanait et auquel participèrent tous les jeunes auditeurs. Il est à remarquer en effet combien furent libres d'humeurs et indépendants tous ceux qui sortirent de cette école: et Chapelle le franc parleur, l'épicurien pratique et relâché; et ce poëte Hesnault, qui attaquait Colbert puissant et traduisait à plaisir ce qu'il y a de plus hardi dans les chœurs des tragédies de Sénèque; et Bernier qui courait le monde et revenait sachant combien sous les costumes divers l'homme est partout le même, répondant à Louis XIV, qui l'interrogeait sur le pays où la vie lui semblerait meilleure, que « c'était la Suisse, » et déduisant sur tout point ses conclusions philosophiques, en petit comité, entre mademoiselle de Lenclos et madame de la Sablière.

Il est à remarquer aussi combien ces quatre ou cinq esprits étaient de pure bourgeoisie et du peuple : Chapelle, fils d'un riche magistrat, mais fils bâtard; Bernier, enfant pauvre, associé par charité à l'éducation de Chapelle; Hesnault, fils d'un boulanger de Paris; Poquelin, fils d'un tapissier; et Gassendi, leur maître, non pas un gentilhomme, comme on l'a dit de Descartes, mais fils de simples villageois.

Molière prit dans ces conférences de Gassendi l'idée de traduire Lucrèce; il le fit partie en vers et partie en prose, selon la nature des endroits; mais le manuscrit s'en est perdu. Un autre compagnon qui s'immisça à ces leçons philosophiques fut Cyrano de Bergerac, devenu suspect à son tour d'impiété

par quelques vers d'*Agrippine*, mais surtout convaincu de mauvais goût. Molière prit plus tard au *Pédant joué* de Cyrano deux scènes qui ne déparent certainement pas *les Fourberies de Scapin*: c'était son habitude, disait-il à ce propos, de reprendre son bien partout où il le trouvait; et puis, comme l'a remarqué spirituellement M. Auger, en agissant de la sorte avec son ancien camarade, il ne semblait guère que prolonger cette coutume de collége par laquelle les écoliers sont *faisants* et mettent leurs gains de jeu en commun. Mais Molière, qui n'y allait jamais petitement, ne s'avisa pas de cette fine excuse.

Au sortir de ses classes, Poquelin dut remplacer son père, trop âgé, dans la charge de valet-de-chambre-tapissier du roi, qu'on lui assura en survivance. Il suivit, pour son noviciat, Louis XIII dans le voyage de Narbonne, en 1641, et fut témoin, au retour, de l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou: amère et sanglante dérision de la justice humaine. Il paraît que, dans les années qui suivirent, au lieu de continuer l'exercice de la charge paternelle, il alla étudier le droit à Orléans et s'y fit recevoir avocat. Mais son goût du théâtre l'emporta décidément, et, revenu à Paris, après avoir hanté, dit-on, les tréteaux du Pont-Neuf, suivi de près les Italiens et Scaramouche, il se mit à la tête d'une troupe de comédiens de société, qui devint bientôt une troupe régulière et de profession. Les deux frères Béjart, leur sœur Madeleine, Duparc, dit *Gros-René*, faisaient partie de cette bande ambulante qui s'intitulait *l'Illustre théâtre*. Notre poëte rompit dès lors avec sa famille et les Poquelin; il prit nom Molière. Molière courut avec sa troupe les divers quartiers de Paris, puis la province. On dit qu'il fit jouer à Bordeaux une *Thébaïde*, tentative du genre sérieux, qui échoua. Mais il n'épargnait pas les farces,

les canevas à l'italienne, les impromptus, tels que *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*, premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *Georges Dandin*, et qui sont conservés, *les Docteurs rivaux*, *le Maître d'École* dont on n'a que les titres, *le Docteur amoureux*, que Boileau daignait regretter. Il allait ainsi à l'aventure, bien reçu du duc d'Epernon à Bordeaux, du prince de Conti en chaque rencontre, loué de Dassouci qu'il recevait et hébergeait en prince à son tour, hospitalier, libéral, bon camarade, amoureux souvent, essayant toutes les passions, parcourant tous les étages, menant à bout ce train de jeunesse comme une fronde joyeuse à travers la campagne, avec force provisions, dans son esprit, d'originaux et de caractères. C'est dans le cours de cette vie errante qu'en 1653, à Lyon, il fit représenter *l'Étourdi*, sa première pièce régulière : il avait trente et un ans.

Molière, on le voit, débuta par la pratique de la vie et des passions avant de les peindre. Mais il ne faudrait pas croire qu'il y eut dans son existence intérieure deux parts successives comme dans celle de beaucoup de moralistes et satiriques éminents : une première part active et plus ou moins fervente ; puis, cette chaleur faiblissant par l'excès ou par l'âge, une observation âcre, mordante, désabusée enfin, qui revient sur les motifs, les scrute et les raille. Ce n'est pas là du tout le cas de Molière ni celui des grands hommes doués, à cette mesure, du génie qui crée. Les hommes distingués, qui passent par cette double phase et arrivent promptement à la seconde, n'y acquièrent, en avançant, qu'un talent critique fin et sagace, comme M. de La Rochefoucauld par exemple, mais pas de mouvement animateur ni de force de création. Le génie dramatique, et celui de Molière en particulier, a cela de merveilleux que le procédé en est tout différent et plus com-

plexe. Au milieu des passions de sa jeunesse, des entraînements emportés et crédules comme ceux du commun des hommes, Molière avait déjà à un haut degré le don d'observer et de reproduire, la faculté de sonder et de saisir des ressorts qu'il faisait jouer ensuite au grand amusement de tous; et plus tard, au milieu de son entière et triste connaissance du cœur humain et des mobiles divers, du haut de sa mélancolie de contemplateur philosophe, il avait conservé dans son propre cœur la jeunesse des impressions actives, la faculté des passions, de l'amour et de ses jalousies, le foyer véritablement sacré. Contradiction sublime et qu'on aime dans la vie du grand poëte! assemblage indéfinissable qui répond à ce qu'il y a de plus mystérieux aussi dans le talent dramatique et comique, c'est-à-dire la peinture des réalités amères moyennant des personnages animés, faciles, réjouissants, qui ont tous les caractères de la nature; la dissection du cœur la plus profonde se transformant en des êtres actifs et originaux qui la traduisent aux yeux, en étant simplement eux-mêmes.

On rapporte que, pendant son séjour à Lyon, Molière, qui s'était déjà lié assez tendrement avec Madeleine Béjart, s'éprit de mademoiselle Duparc (ou de celle qui devint mademoiselle Duparc en épousant le comédien de ce nom), et de mademoiselle de Brie, qui toutes deux faisaient partie d'une autre troupe que la sienne. Il parvint, malgré la Béjart, dit-on, à engager dans sa troupe les deux comédiennes, et l'on ajoute que, rebuté de la superbe Duparc, il trouva dans mademoiselle de Brie des consolations auxquelles il devait revenir encore durant les tribulations de son mariage. On est allé jusqu'à indiquer, dans la scène de Clitandre, Armande et Henriette, au premier acte des *Femmes savantes*, une réminiscence de cette situation antérieure de vingt années à la comédie.

Nul doute qu'entre Molière, fort enclin à l'amour, et les jeunes comédiennes qu'il dirigeait, il ne se soit formé des nœuds mobiles, croisés, parfois interrompus et repris; mais il serait téméraire, je le crois, d'en vouloir retrouver aucune trace précise dans ses œuvres, et ce qui a été mis en avant sur cette allusion, pour laquelle on oublie les vingt années d'intervalle, ne me semble pas justifié.

On conserve à Pezenas un fauteuil dans lequel, dit-on, Molière venait s'installer tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y faire la recette et y étudier à ce propos les discours et la physionomie d'un chacun. On se rappelle que Machiavel, grand poëte comique aussi, ne dédaignait pas la conversation des bouchers, boulangers et autres. Mais Molière avait probablement, dans ses longues séances chez le barbier chirurgien, une intention plus directement applicable à son art que l'ancien secrétaire florentin, lequel cherchait surtout, il le dit, à narguer la fortune et à tromper l'ennui de l'exil. Cette disposition de Molière à observer durant des heures et à se tenir en silence s'accrut avec l'âge, avec l'expérience et les chagrins de la vie; elle frappait singulièrement Boileau, qui appelait son ami le *contemplateur*. « Vous connaissez « l'homme, dit Élise dans *la Critique de l'École des Femmes*, « et sa paresse naturelle à soutenir la conversation. Célimène « l'avait invité à souper comme bel-esprit, et jamais il ne pa- « rut si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait « fait fête de lui... Il les trompa fort par son silence. »

L'un des ennemis de Molière, de Villiers, en sa comédie de *Zélinde*, représente un marchand de dentelles de la rue Saint-Denis, Argimont, qui entretient dans la chambre haute de son magasin une dame de qualité, Oriane. On vient dire qu'Elomire (anagramme de Molière) est dans la chambre d'en bas;

Oriane désirerait qu'il montât, afin de le voir, et le marchand descend, comptant bien ramener en haut le nouveau chaland sous prétexte de quelque dentelle; mais il revient bientôt seul. « Madame, dit-il à Oriane, je suis au désespoir de n'a« voir pu vous satisfaire; depuis que je suis descendu, Elo« mire n'a pas dit une seule parole; je l'ai trouvé appuyé sur « ma boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il avait « les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui « marchandaient des dentelles; il paraissait attentif à leurs « discours, et il semblait, par le mouvement de ses yeux, qu'il « regardait jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles « ne disaient pas. Je crois même qu'il avait des tablettes, et « qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être aperçu, « ce qu'elles ont dit de plus remarquable. » Et sur ce que répond Oriane qu'Elomire avait peut-être même un crayon et dessinait leurs grimaces pour les faire représenter au naturel dans le jeu du théâtre, le marchand reprend : « S'il ne les « a pas dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne « les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux « personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains, « mais on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni « sans ses oreilles. » Il est aisé, à travers l'exagération du portrait, d'apercevoir la ressemblance. Molière fut une fois vu durant plusieurs heures assis à bord du coche d'Auxerre, à attendre le départ. Il observait ce qui se passait autour de lui; mais son observation était si sérieuse en face des objets qu'elle ressemblait à l'abstraction du géomètre, à la rêverie du fabuliste.

Le prince de Conti, qui n'était pas janséniste encore, avait fait jouer plusieurs fois Molière et la troupe de *l'Illustre théâtre* en son hôtel, à Paris. Étant en Languedoc à tenir les états,

il manda son ancien condisciple, qui vint de Pezenas et de Narbonne à Béziers ou à Montpellier, près du prince. Le poëte fit œuvre de son répertoire le plus varié, de ses canevas à l'italienne, de *l'Étourdi*, sa dernière pièce, et il y ajouta la charmante comédie du *Dépit amoureux*. Le prince, enchanté, voulut se l'attacher comme secrétaire et le faire succéder au poëte Sarrazin qui venait de mourir; Molière refusa par attachement pour sa troupe, par amour de son métier et de la vie indépendante. Après quelques années encore de courses dans le midi, où on le voit se lier d'amitié avec le peintre Mignard à Avignon, Molière se rapprocha de la capitale et séjourna à Rouen, d'où il obtint, non pas, comme on l'a conjecturé, par la protection du prince de Conti, devenu pénitent sous l'évêque d'Alet dès 1655, mais par celle de Monsieur, duc d'Orléans, de venir jouer à Paris sous les yeux du roi. Ce fut le 24 octobre 1658, dans la salle des Gardes, au vieux Louvre, en présence de la cour et aussi des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, périlleux auditoire, que Molière et sa troupe se hasardèrent à représenter *Nicomède*. Cette tragi-comédie achevée avec applaudissement, Molière, qui aimait à parler comme orateur de la troupe (*grex*), et qui en cette occasion décisive ne pouvait céder ce rôle à nul autre, s'avança vers la rampe, et, après avoir « remercié Sa Majesté en des termes très mo« destes de la bonté qu'elle avait eue d'excuser ses défauts et « ceux de sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant « une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avaient « eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand roi du monde « leur avait fait oublier que Sa Majesté avait à son service d'ex« cellents originaux, dont ils n'étaient que de très faibles co« pies; mais que, puisqu'elle avait bien voulu souffrir leurs « manières de campagne, il la suppliait très humblement d'a-

« voir agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertisse-« ments qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il « régalait les provinces. » Ce fut *le Docteur amoureux* qu'il choisit. Le roi, satisfait du spectacle, permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris sous le titre de *Troupe de Monsieur*, et de jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon. Lorsqu'on commença de bâtir, en 1660, la colonnade du Louvre, à l'emplacement même du Petit-Bourbon, la troupe de Monsieur passa au théâtre du Palais-Royal. Elle devint *Troupe du Roi* en 1665, et plus tard, à la mort de Molière, réunie à la troupe du Marais d'abord, et sept ans après (1680) à celle de l'hôtel de Bourgogne, elle forma le Théâtre-Français.

SHAKSPEARE.

ROSALINDE.

(Comme il vous plaira, comédie, acte IV, scène I.)

Cette pièce, tirée d'une pastorale de Lodge, fut représentée en 1600, comme le suppose le docteur Malone. — Peut-être trouvera-t-on que Rosalinde, dans la liberté de son langage, profite un peu trop du privilége du déguisement sous lequel elle se cache afin d'éprouver son amant; mais elle le fait avec une gaîté si piquante, si spirituelle, et son caquetage est presque toujours si aimable, qu'on pardonne à la fois au personnage et à l'étrange invraisemblance de la situation où il est placé.

ROSALINDE.

Quoi! vous arrivez à présent, Orlando?... Vous, un amoureux! S'il vous arrive de me jouer encore un semblable tour, ne vous présentez jamais devant moi.

ORLANDO.

Ma belle Rosalinde, j'arrive à une heure près de ma parole.

ROSALINDE.

En amour, manquer d'une heure à sa parole!... Qu'un

homme divise une minute en mille parties, et qu'en affaire d'amour il ne manque à sa parole qu'une partie de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon l'a frappé sur l'épaule, mais je garantis son cœur sans blessure.

ORLANDO.

Pardon, chère Rosalinde.

ROSALINDE.

Non, point de pardon; puisque vous êtes si lent, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant être courtisée par un limaçon.

ORLANDO.

Par un limaçon?

ROSALINDE.

Oui, par un limaçon; car s'il vient lentement, c'est qu'il traîne sa maison sur son dos: meilleur douaire, à mon avis, que vous n'en pourrez assigner à une femme; d'ailleurs il porte sa destinée avec lui.

ORLANDO.

Quelle destinée?

ROSALINDE.

Quoi donc! des cornes, que des gens tels que vous sont charmés de devoir à leurs femmes; mais le limaçon vient armé de sa destinée et prévient la médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO.

La vertu ne donne pas de cornes et Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE.

Et je suis votre Rosalinde?

CÉLIE.

Il lui plaît de vous appeler ainsi; mais il a une Rosalinde d'un teint plus doux que le vôtre.

ROSALINDE.

Allons! faites-moi l'amour, faites-moi l'amour; car je suis maintenant dans mon humeur des dimanches, et assez disposée à consentir à tout. Que me diriez-vous à présent, si j'étais vraiment votre vraie Rosalinde?

ORLANDO.

Je voudrais vous donner un baiser avant de parler.

ROSALINDE.

Non; vous ferez mieux de parler d'abord, et ensuite, lorsque vous vous trouverez embarrassé, faute de matière, vous pourrez alors profiter de cette occasion pour donner un baiser. On voit tous les jours de très bons orateurs cracher lorsqu'ils perdent le fil de leur discours. Quant aux amoureux, lorsqu'ils ne savent plus que dire, le meilleur expédient pour eux, Dieu veuille nous en préserver! c'est d'embrasser.

ORLANDO.

Et si le baiser est refusé, que faire alors?

ROSALINDE.

En ce cas, vous êtes forcé de recourir aux prières, et alors commence une nouvelle matière.

ORLANDO.

Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse chérie?

ROSALINDE.

Vraiment, vous-même, si j'étais votre maîtresse; autrement, j'aurais plus mauvaise idée de ma vertu que de mon esprit.

ORLANDO.

Que dites-vous de ma demande?

ROSALINDE.

Ne quittez pas votre habit, mais laissez votre demande; ne suis-je pas votre Rosalinde?

ORLANDO.

J'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes, parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE.

Eh bien ! je vous dis en sa personne que je ne veux point de vous.

ORLANDO.

Alors il faut que je meure en personne.

ROSALINDE.

Non, vraiment, mourez par procuration. Le pauvre monde est presque âgé de six mille ans, et pendant tout ce temps il n'y a jamais eu un homme qui soit mort en personne, pour cause d'amour, s'entend. Troïlus eut la tête brisée par une massue grecque; cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu auparavant pour mourir d'amour, et il est un des modèles d'amour. Léandre, sans l'accident d'une très chaude nuit d'été, aurait encore vécu plusieurs belles années, et même fort agréablement, quand même Héro se fût faite religieuse; car sachez, aimable jeune homme, que Léandre ne voulait que se baigner dans l'Hellespont, mais qu'il y fut surpris par une crampe et s'y noya; et les sots historiens de ce siècle dirent que c'était pour Héro de Sestos. Mais tout cela n'est que mensonge; il est bien vrai que les hommes moururent dans tous les temps et que les vers les ont toujours mangés; mais jamais ils ne sont morts d'amour.

ORLANDO.

Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde eût cette façon de penser; car je proteste qu'un seul de ses regards sévères serait capable de me faire mourir.

ROSALINDE.

Je jure par cette main qu'un tel regard de Rosalinde ne fe-

rait pas mourir une mouche; mais allons, je veux être maintenant votre Rosalinde d'une humeur plus complaisante; demandez-moi ce que vous voudrez et je vous l'accorderai.

ORLANDO.

Eh bien! Rosalinde, aimez-moi.

ROSALINDE.

Oui, en vérité, je le veux bien; les vendredis, les samedis et tous les jours.

ORLANDO.

Et voulez-vous m'avoir?

ROSALINDE.

Oui, et vingt comme vous.

ORLANDO.

Que dites-vous?

ROSALINDE.

N'êtes-vous pas bon à avoir?

ORLANDO.

Je m'en flatte.

ROSALINDE.

Eh bien! peut-on trop désirer d'une bonne chose? (à Célie.) Allons, ma sœur, vous serez le prêtre et vous nous marierez. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dites-vous, ma sœur?

ORLANDO, à Célie.

Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE.

Je ne saurais dire les paroles.

ROSALINDE.

Il faut que vous commenciez ainsi: « Voulez-vous, Orlando... »

CÉLIE.

Voyons: Voulez-vous, Orlando, prendre cette Rosalinde pour épouse?

ORLANDO.

Oui.

ROSALINDE.

Oui... Mais quand?

ORLANDO.

Tout à l'heure; aussitôt qu'elle pourra nous marier.

ROSALINDE.

Alors il faut que vous disiez : « Je te prends, toi, Rosalinde, pour épouse. »

ORLANDO.

Rosalinde, je te prends pour épouse.

ROSALINDE.

Je pourrais vous demander vos pouvoirs; mais passons. —Je vous prends, Orlando, pour mon mari. Ici c'est une fille qui devance le prêtre, et la pensée d'une femme devance toujours ses actions.

ORLANDO.

Ainsi font toutes les pensées; elles ont des ailes.

ROSALINDE.

Dites-moi maintenant combien de temps vous voudrez l'avoir, lorsqu'une fois elle sera en votre possession.

ORLANDO.

Une éternité et un jour.

ROSALINDE.

Dites un jour sans l'éternité. Non, non, Orlando, les hommes sont en avril lorsqu'ils font l'amour, et en décembre lorsqu'ils se marient; les filles sont en mai lorsqu'elles sont vierges, mais le temps change lorsqu'elles sont femmes. Je serai plus jalouse de vous qu'un pigeon de Barbarie ne l'est de sa colombe; plus babillarde que ne l'est un perroquet à l'approche de la pluie; j'aurai plus de griffes qu'un singe, plus de caprices dans mes désirs que sa femelle; je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine, et cela lorsque vous

serez le plus disposé à la gaîté ; je rirai aux éclats comme une hyène à l'instant où vous serez prêt à vous endormir.

ORLANDO.

Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela ?

ROSALINDE.

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO.

Oh ! oh ! oui, mais elle est sage?

ROSALINDE.

Sans doute; autrement elle n'aurait pas l'esprit de faire tout cela ; plus une femme a d'esprit, plus elle a de caprices. Fermez la porte sur l'esprit d'une femme, et il se fera jour par la fenêtre; mettez-le sous la clef, et il passera par le trou de la serrure; bouchez la serrure, et il s'envolera par la cheminée avec la fumée.

ORLANDO.

Un homme qui aurait une femme avec cet esprit pourrait dire : « Esprit, où vas-tu? »

ROSALINDE.

Non, vous pourriez lui réserver cette réprimande pour le moment où vous verriez l'esprit de votre femme aller dans le lit de votre voisin.

ORLANDO.

Et quel esprit alors pourrait avoir l'esprit pour se justifier d'une telle démarche ?

ROSALINDE.

Vraiment, la femme dirait qu'elle venait vous y chercher : vous ne la trouverez jamais sans réponse, à moins que vous la trouviez sans langue. Qu'une femme qui ne sait pas prouver que son mari est toujours la cause de ses torts ne prétende pas nourrir elle-même son enfant, car elle l'élèverait comme un sot.

ORLANDO.

Je vais vous quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE.

Hélas! cher amant, je ne saurais rester deux heures sans toi.

ORLANDO.

Il faut que je me trouve au dîner du duc; je vous rejoindrai dans deux heures.

ROSALINDE.

Oui, allez, allez où vous voudrez; je savais comment tourneraient toutes vos belles protestations; mes amis m'en avaient bien prévenue, et je n'en pensais pas moins qu'eux. Vous m'avez gagnée avec votre langue flatteuse; vous m'abandonnez; ce n'est qu'une femme mise de côté: bon! — Viens, ô mort! — Vous serez de retour dans deux heures, dites-vous?

ORLANDO.

Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE.

Sur ma parole, et très sérieusement, et que Dieu me rende meilleure, et par tous les jolis serments qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou si vous venez une minute plus tard que l'heure que vous fixez, je vous prendrai pour le parjure le plus insigne, pour l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous appelez Rosalinde, que l'on puisse trouver dans toute la bande des infidèles; ainsi songez bien à éviter mes reproches, et tenez votre promesse.

ORLANDO.

Aussi scrupuleusement que si vous étiez vraiment ma Rosalinde; ainsi, adieu.

ROSALINDE.

Allons, le temps est le vieux juge qui connaît de ces délits; le temps vous jugera. Adieu.

MADAME DESHOULIÈRES.

MORCEAUX DÉTACHÉS.

I

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin do vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique;
D'un buste, d'nn tableau le temps bausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique...
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

II

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connais la vertu;
Des différents pays les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, dn vent,
Des astres le pouvoir suprême;
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connais pas toi-même.

III

Pourquoi s'applaudir d'être bello?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est bello on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus;
Mais on a peu de temps à l'être,
Et longtemps à no l'être plus.

IV

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours!
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit.

V

En grandeur de courage on ne se connaît guère
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortaient de la vie
Lorsque, de disgrâces suivie,
Elle n'avait plus rien d'agréable pour eux;
Par une seule mort ils s'en épargnaient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

VI

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

ANECDOTE.

SUPERCHERIE DÉVOILÉE.

La malice et la sottise avaient enfin épuisé tous leurs traits, et Pierre-le-Grand, victorieux de tous les obstacles qui s'étaient opposés à la fondation de Saint-Pétersbourg, avait déjà bâti quelques centaines de maisons dans différentes îles de cet emplacement, tant en dedans qu'au dehors des fortifications, avec un grand nombre de bâtiments publics, tels que boutiques, magasins et colléges. Un jour qu'il s'était absenté pour aller visiter les travaux du canal de Ladoga, situé à une journée de distance de Saint-Pétersbourg, on vit tout à coup le peuple se porter en foule vers une église située à côté de la nouvelle ville, sur le bruit qui s'était répandu qu'une image de la Mère de Dieu y avait versé des larmes. Ce prétendu miracle fit croire au peuple que la Vierge se voyait avec chagrin dans cette contrée, que ses pleurs ne pouvaient avoir d'autres causes, et que par là elle menaçait le nouvel établissement et tout le pays de quelque grand malheur.

Le comte Goloffkin, alors grand-chancelier, qui demeurait près de cette église, s'y rendit; mais il eut beaucoup de peine à en sortir à cause de la foule, et il lui en coûta encore davantage pour la dissiper. Il dépêcha sur-le-champ un courrier à Pierre-le-Grand pour l'informer de cet événement et des murmures du peuple. Le Tchar partit aussitôt, marcha toute la nuit et parut subitement à Pétersbourg avant midi. Il se rendit sans délai à l'église, où il fut reçu par les prêtres, qui le conduisirent à l'image miraculeuse.

Le prince n'aperçut point de larmes à la vérité, mais il

apprit de plusieurs spectateurs qu'ils en avaient déjà souvent vu couler, et que sous peu de jours on en verrait immanquablement encore. Alors il considéra de nouveau assez longtemps et avec beaucoup d'attention l'image, et, remarquant quelque chose dans les yeux qui lui parut suspect, il voulut en faire l'examen le plus scrupuleux. Dissimulant l'impression qu'avait faite sur lui cette découverte, il donna ordre à un des popes qui étaient présents de descendre la sainte image de l'endroit élevé où elle était et de l'apporter à sa suite dans son palais. Là, en présence du grand-chancelier, des principaux seigneurs de sa cour, des ecclésiastiques les plus distingués et des popes qui avaient été présents lorsqu'on avait descendu l'image et qui l'avaient apportée, le Tchar clairvoyant en scruta de rechef toutes les parties, qui étaient entièrement peintes et enduites d'un vernis très épais.

Il trouva d'abord de très petits trous dans les coins des yeux, que l'ombre formée par l'enfoncement qui les termine rendait presque imperceptibles. L'empereur retourna l'image, ôta la bordure supérieure du cadre, enleva de sa propre main la seconde toile qui le couvrait par-derrière, et jouit du plaisir de voir réaliser ses soupçons en découvrant la source mensongère des larmes de cette pauvre image. C'était une petite cavité aux environs des yeux, pratiquée dans l'épaisseur de la planche ; il s'y trouva encore quelques gouttes de l'huile qu'on y avait mise précédemment, et le tout était recouvert par une espèce de doublure. « Voici le trésor! « s'écria Pierre-le-Grand, voici la source des larmes mira« culeuses! » Alors il fit approcher tous ceux qui étaient présents pour donner plus d'authenticité à sa découverte, et les assurer par leurs propres yeux de l'artifice et de la fourberie.

Pour faire bien comprendre ce mécanisme aux assistants, ce prince leur dit qu'il était tout naturel que de l'huile figée se conservât longtemps sans couler dans un lieu frais, jusqu'à ce que la chaleur lui rendît sa fluidité ; qu'il leur avait montré les trous au travers desquels elle filtrait en forme de larmes par les coins des yeux, ce qui arrivait toutes les fois que la flamme des lumières qu'on mettait devant était proche et avait échauffé l'air qui l'environnait.

La découverte de cette supercherie criminelle, manifestée devant tant de témoins, causa beaucoup de joie à Pierre-le-Grand. Il reprit sa tranquillité, et, dissimulant son indignation ainsi que le désir qu'il avait de découvrir les auteurs de cet artifice, il se contenta pour le moment d'adresser ces paroles à l'assemblée : « Vous avez tous vu, dit-il, la source « des prétendues larmes de l'image de la Vierge ; publiez « partout et faites connaître au public ce que vous avez vu « de vos propres yeux et dont vous êtes convaincus. Détruisez « l'effet du présage insensé autant que malicieux qui a été « tiré de cette imposture prétendue miraculeuse, et qu'elle « soit exposée à une dérision générale. Pour moi, je garde « cette image, non divine, mais très ingénieusement fabri- « quée, pour la déposer dans mon cabinet des arts. »

Cependant l'empereur, outré d'une pareille machination et mortifié du présage qu'avaient fait tirer ces larmes artificielles, mit en secret tout en œuvre pour en découvrir l'auteur. Il réussit au bout de quelque temps et à la suite de plusieurs recherches sourdes. L'imposteur, après avoir avoué toutes les circonstances de son crime et le motif qui l'avait fait agir, fut si sévèrement châtié que personne ne s'est avisé dans la suite d'entreprendre rien de pareil.

M. Corbdon, intendant de la cour de Russie.



Musée Littéraire et Historique





Desaix.

Desaix

DESAIX DE VOYGOUX

(LOUIS-CHARLES-ANTOINE)

Général de division des armées de la République française.

Né à Saint-Hilaire d'Ayat (Puy-de-Dôme) en 1768
mort sur le champ de bataille de Marengo, le 14 juin 1800.

Sous-lieutenant au régiment de Bretagne, au sortir de l'école d'Effiat, le jeune Desaix débuta aux armées du Rhin et fut nommé général de division dès la deuxième campagne, à l'âge de vingt-six ans. « Dans ces temps où l'héroïsme était vulgaire, dans cette prodigieuse mêlée de dévouements et de courages, ce qui fait ressortir surtout la physionomie de Desaix, ce sont les traits purs et touchants qui s'y rencontrent. Passionné pour la guerre, qui lui apparaissait comme la sauvegarde de la liberté et de la patrie, il l'étudiait comme une science, et lui demandait, au profit de l'humanité, ses calculs les plus profonds. » Commandant l'aile gauche de l'armée de Moreau dans la campagne du Danube (1796), il en signala le début par la prise hardie du fort de Kehl, et, dans cette retraite si vantée, épuisa tous les calculs, toutes les prévisions de son esprit ferme et lumineux. Plus tard, chargé de la défense de cette même forteresse, il attira sur lui et y arrêta longtemps les forces de l'archiduc Charles. Contraint de céder, il dicta lui-même les conditions de la reddition, et ne remit à l'ennemi stupéfait qu'un monceau de ruines sur lequel il avait lutté trois mois contre les efforts d'une grande armée. Cette défense est l'un des plus beaux faits d'armes des guerres de la Révolution et aurait suffi à la gloire de Desaix. A la paix, il vola vers l'Italie; et bientôt, en Égypte, sa division fournissait l'aile droite à la bataille des Pyramides. Bonaparte, en se dirigeant vers la Syrie, chargea Desaix d'achever la conquête de ces célèbres contrées, et celui-ci, s'étant porté sur le Haut-Nil, jusqu'aux ruines de Thèbes, anéantit les tribus féroces du désert. Mais on ne vit bientôt plus en lui qu'un bienfaiteur, et les populations soumises lui décernèrent le nom de Sultan Juste. A peine débarqué d'Égypte, il se porta en hâte sur Marengo, rejoignit l'armée la veille de la bataille, y commanda la réserve et tomba frappé mortellement au milieu d'une charge. Il expira dans les bras des soldats en proférant ces paroles : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de ne pas avoir assez fait pour vivre dans la postérité ; » mais, suivant une autre version, Desaix, plus occupé de l'issue de la bataille que de sa propre gloire, n'aurait fait entendre que cette recommandation touchante : « N'en dites rien. »

Ainsi mourut à trente-deux ans cet illustre capitaine, à qui l'on peut appliquer ces paroles de Montécucolli apprenant la mort de Turenne : « C'était un homme qui faisait honneur à l'homme. »

[illegible]

[illegible]

MIRABEAU.

DISCOURS SUR LA BANQUEROUTE.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, Messieurs, me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril; qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (*Oui*, s'écria quelqu'un.) Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi je ne crois pas les moyens de Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation très critique, d'opposer les miens aux siens! vainement je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner,

de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, il n'y a là ni sagesse ni prévoyance; mais du moins y a-t-il de la bonne foi? Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte du plus grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné! Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt, je leur dirais : « Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... » Mes amis, écoutez un mot, un seul mot : deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens, mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit! Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la pro-

spérité dans le royaume ; frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ; précipitez-les dans l'abîme, il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel? car enfin, cet horrible sacrifice ferait disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non ;. vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémirez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élans du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de *patrie* et de *patriotisme*. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que de simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le



mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer; votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde pas. Eh! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes, et l'on délibère!* et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome; mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!

Des applaudissements unanimes et presque convulsifs témoignèrent de l'impression qu'avait faite sur l'assemblée ce discours improvisé. Au mo-

ment d'aller aux voix, un seul membre osa s'écrier : « Je demande à répondre à M. Mirabeau... » Le silencieux étonnement que produisit une réclamation aussi inattendue fit sentir à ce téméraire orateur tout le poids de la tâche qu'il se proposait d'entreprendre ; aussi, comme glacé d'épouvante et de confusion, le bras tendu, la bouche ouverte, demeura-t-il immobile et muet.

MONTESQUIEU.

DU DESPOTISME, DES LOIS ET DE LA LIBERTÉ.

DU DESPOTISME.

L'Etat despotique est celui où un seul, sans loi et sans règle, entraine tout par sa volonté et par ses caprices.

Comme il faut de la vertu dans une république et dans une monarchie de l'honneur, il faut de la crainte dans un gouvernement despotique.

Dans les Etats despotiques, la volonté du prince une fois connue doit avoir aussi infailliblement son effet qu'une boule jetée contre une autre doit avoir le sien. Il ne sert de rien d'opposer les sentiments naturels, le respect pour un père, la tendresse pour ses enfants et ses femmes, les lois de l'honneur, l'état de sa santé. Il y a pourtant une chose que l'on peut quelquefois opposer à la volonté du prince : c'est la religion. On abandonnera son père, on le tuera même, si le prince l'ordonne ; mais on ne boira point de vin s'il le veut ou s'il l'ordonne.

Dans les Etats despotiques, chaque maison est un empire séparé. L'éducation y est très bornée ; le savoir y serait dangereux, l'émulation funeste. Il faut ôter tout, afin de donner quelque chose, et commencer par faire un mauvais sujet, pour faire un bon esclave.

Les hommes sont tous égaux dans le gouvernement républicain; ils sont égaux dans le gouvernement despotique. Dans le premier, c'est parce qu'ils sont tout; dans le second, c'est parce qu'ils ne sont rien.

Dans les Etats despotiques, l'homme est une créature qui obéit à une créature qui veut.

Pour former un gouvernement modéré, il faut combiner les puissances, les régler, les tempérer, les faire agir; donner, pour ainsi dire, un lest à l'une pour la mettre en état de résister à une autre; c'est un chef-d'œuvre de législation que le hasard fait rarement, et que rarement on laisse faire à la prudence. Un gouvernement despotique, au contraire, saute, pour ainsi dire, aux yeux. Il est uniforme partout; comme il ne faut que des passions pour l'établir, tout le monde est bon pour cela.

Comme le principe du gouvernement despotique est la crainte, le but en est la tranquillité.

Il semblerait que la nature humaine devrait se soulever sans cesse contre le gouvernement despotique; mais malgré l'amour des hommes pour la liberté, malgré leur haine contre la violence, la plupart des peuples y sont soumis.

De tous les gouvernements despotiques, il n'y en a point qui s'accable plus lui-même que celui où le prince se déclare propriétaire de tous les fonds de terre et l'héritier de tous ses sujets.

Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique.

Le principe du gouvernement despotique se corrompt sans cesse parce qu'il est corrompu par sa nature. Il périt par son vice intérieur.

Comme les républiques pourvoient à leur sûreté en s'unissant, les Etats despotiques le font en se séparant, et se tenant, pour ainsi dire, seuls. Ils sacrifient une partie du pays, ravagent les frontières et les rendent désertes; le corps de l'empire devient inaccessible.

Les places fortes appartiennent aux monarchies; les Etats despotiques craignent d'en avoir.

L'Etat despotique fait contre lui-même tout le mal que pourrait faire un cruel ennemi, mais un ennemi qu'on ne pourrait arrêter.

Les Etats despotiques font entre eux des invasions; il n'y a que les monarchies qui fassent la guerre.

Un Etat despotique est un corps malade qui ne se soutient pas par un régime doux et tempéré, mais par des remèdes violents qui l'épuisent et le minent sans cesse.

Dans les Etats despotiques il ne se forme point de petites révoltes : il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure et la sédition. Dans ces moments rigoureux, il y a toujours des mouvements tumultueux où personne n'est le chef. Le désespoir même de l'impunité confirme le désordre et le rend plus grand.

Il ne faut point que les grands événements y soient préparés par de grandes causes; au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent. Quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir. Ainsi, dans les Etats despotiques, le prince, qui est la loi même, est moins maître que partout ailleurs.

Rien ne rapproche plus les princes de la condition de leurs sujets que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux;

rien ne les soumet plus aux revers et aux caprices de la fortune.

DES LOIS.

La loi en général est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre.

Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle tous les rayons n'étaient pas égaux.

Dans l'état de nature les hommes naissent bien dans l'égalité, mais ils n'y sauraient rester; la société la leur fait perdre, et ils ne redeviennent égaux que par les lois.

Les lois doivent être relatives au physique du pays, au climat, à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur, au genre de vie des peuples, à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs mœurs, à leurs manières.

Ce sont les différents besoins dans les divers climats qui ont formé les différentes manières de vivre, et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois. Dans une nation où les hommes se communiquent beaucoup il faut de certaines lois; il en faut d'autres chez un peuple où l'on ne se communique point.

Les lois ont un très grand rapport avec la façon dont les divers peuples se procurent leur subsistance; il faut un Code de lois plus étendu pour un peuple qui s'attache au commerce et à la mer, que pour un peuple qui se contente de cultiver ses terres; il en faut un plus grand pour celui-ci que pour un peuple qui vit de ses troupeaux; il en faut un plus grand pour celui-ci que pour un peuple qui vit de sa chasse.

Le style des lois doit être concis. Les lois des Douze-Tables

sont un modèle de précision ; les enfants les apprenaient par cœur.

Le style des lois doit être simple ; l'expression directe s'entend toujours mieux que l'expression réfléchie.

Les lois ne doivent point être subtiles ; elles sont faites pour des gens de médiocre entendement ; elles ne sont point un art de logique, mais la raison simple d'un père de famille.

Comme les lois inutiles affaiblissent les lois nécessaires, celles qu'on peut éluder affaiblissent la législation.

Il faut dans les lois une certaine candeur. Faites pour punir la méchanceté des hommes, elles doivent avoir elles-mêmes la plus grande innocence.

C'est une chose absurde pour un faiseur de lois de se servir d'une autre langue que de la vulgaire. Comment peut-on les observer si elles ne sont pas connues ?

Les lois sont les yeux du prince ; il voit par elles ce qu'il ne pourrait pas voir sans elles. Veut-il faire la fonction des tribunaux ; il travaille, non pas pour lui, mais pour ses séducteurs contre lui.

La loi n'est pas un pur acte de puissance ; les choses indifférentes par leur nature ne sont pas de son ressort.

Les lois font souvent de grands biens très cachés et de petits maux très sensibles.

Par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines lois ; mais le cas est rare, et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante. On y doit observer tant de solennité et apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement qu'il faut que les lois soient bien saintes puisqu'il faut tant de solennité pour les abroger.

Quelles que soient les lois, il faut toujours les suivre, et les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

C'est un malheur du gouvernement lorsque la magistrature se voit contrainte de faire des lois cruelles. C'est parce qu'on a rendu l'obéissance difficile que l'on est obligé d'aggraver la peine de la désobéissance. Un législateur prudent préviendra le malheur de devenir un législateur terrible.

DE LA LIBERTÉ.

La liberté philosophique consiste dans l'exercice de sa volonté, ou du moins dans l'opinion où l'on est que l'on exerce sa volonté. La liberté politique consiste dans la sûreté, ou du moins dans l'opinion que l'on a de sa sûreté. Quand l'innocence des citoyens n'est pas assurée, la liberté ne l'est pas non plus.

La liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut, mais elle est le droit de faire ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir.

La liberté consiste principalement à ne pouvoir être forcé à faire une chose que les lois n'ordonnent pas.

La liberté de chaque citoyen est une partie de la liberté publique ; cette qualité dans l'Etat populaire est même une partie de la souveraineté.

Les princes qui ne vivent point entre eux sous des lois civiles ne sont point libres ; ils sont gouvernés par la force ; ils peuvent continuellement forcer ou être forcés. De là il suit que les traités qu'ils ont faits par force sont aussi obligatoires que ceux qu'ils auraient faits de bon gré.

Il semble que la liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe et la servitude pour celui des peuples d'Asie. En Asie les nations sont opposées aux nations, du fort au faible ; les peuples guerriers, braves et actifs, touchent immédiatement des peuples efféminés, paresseux, timides ; il faut donc que l'un soit conquis et l'autre conquérant. En Europe, au contraire, les nations sont opposées du fort au fort; celles qui se touchent ont à peu près le même courage. C'est la grande raison de la faiblesse de l'Asie et de la force de l'Europe, de la liberté de l'Europe et de la servitude de l'Asie.

Les peuples des îles sont plus portés à la liberté que les peuples du continent. Les îles sont ordinairement d'une petite étendue ; une partie du peuple ne peut pas être si bien employée à opprimer l'autre. Les conquérants sont arrêtés par la mer, les insulaires ne sont pas enveloppés dans la conquête.

Dans les pays de montagnes la liberté est le seul bien qui mérite qu'on le défende.

Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. La plupart des invasions se font dans les pays que la nature avait faits pour être heureux. Ainsi les meilleurs pays sont le plus souvent dépeuplés, tandis que l'affreux pays du Nord reste toujours habité, par la raison qu'il est presque inhabitable.

La bonté des terres d'un pays y établit naturellement la dépendance. Les gens de la campagne n'y sont pas si jaloux de leur liberté; ils sont trop occupés et trop pleins de leurs affaires particulières. Une campagne qui regorge de biens craint le pillage; elle craint une armée.

On peut poser pour maxime que dans chaque Etat le désir de la gloire croit avec la liberté des sujets et diminue

avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

On peut tout faire avec des hommes libres. Avant que le christianisme eût aboli en Europe la servitude civile, on regardait les travaux des mains comme si pénibles qu'on croyait qu'ils ne pouvaient être faits que par des esclaves ou par des criminels ; aujourd'hui les hommes qui y sont employés vivent heureux.

Il n'y a peut-être pas de climat sur la terre où l'on ne pût engager au travail des hommes libres. Parce que les lois étaient mauvaises, on a trouvé des hommes paresseux ; parce que ces hommes étaient paresseux, on les a mis dans l'esclavage.

Dans une nation qui est dans la servitude on travaille plus à conserver qu'à acquérir ; dans une nation libre on travaille plus à acquérir qu'à conserver.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté et l'opulence qui la suit toujours ; l'une se fait rechercher par elle-même, et les besoins attirent dans les pays où l'on trouve l'autre.

Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté, au lieu que les succès et les malheurs d'un Etat où le peuple est soumis confirment également sa servitude.

Une nation libre peut avoir un libérateur ; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

Toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

La place naturelle de la vertu est auprès de la liberté ; mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême qu'auprès de la servitude.

MARCHANGY.

ROUEN AU XIVe SIÈCLE.

Il n'est pas de pays en France où la Vierge ait un culte plus fervent et plus tendre qu'à Rouen, que l'on pourrait appeler la ville de la Vierge; l'image de cette reine des anges décore toutes les places et tous les carrefours; des vœux journaliers multiplient cette image adorée, que l'on contemple dans les grottes humides des fontaines, à l'angle des monuments et au-dessus des portiques. Les citoyens l'implorent incessamment dans leurs calamités, ils lui adressent des actions de grâces au milieu de leur joie, et toutes les fleurs des beaux jours sont tressées par les mains des jeunes filles pour ce front céleste et pur où rayonnent tant de vertus.

C'est à cette mère d'un Dieu sauveur qu'est dédiée la principale église de Rouen, superbe cathédrale que depuis le troisième siècle, où saint Mellon posa ses premières pierres, tant de nobles ducs et de pieux archevêques, tant de rois, seigneurs et communautés se plurent à édifier et embellir. Avec ses longs arceaux, ses sculptures découpées, ses piliers élégants, plus élancés que les troncs des sapins, elle ressemble à une forêt de pierres dont la solennelle obscurité cache l'entrée des catacombes. Le jour où l'on fit la dédicace de cette basilique on vit étinceler sur l'azur du firmament deux croix lumineuses, l'une du côté qui vient de l'aurore, l'autre vers le point où décline le soleil. Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, chaque année on élève, le 1er octobre, deux grandes croix illuminées aux deux extrémités du temple.

Le portail exerça l'ingénieuse patience du ciseau, et l'on ne conçoit guère qu'il ait pu, sans la briser, tailler si légèrement

la pierre, et lui donner avec une inépuisable fécondité des formes aussi légères que les feuilles et les fleurs. Ce portail est surmonté de trois tours dont le faîte est si élevé qu'il paraît souvent coupé par les nuages aux deux tiers de sa hauteur. Celle du milieu a la forme pyramidale et suspend dans les airs une élégante couronne composée de tourelles et de galeries. C'est dans ces trois tours que se balance l'airain sacré; sur la circonférence de ces cloches fameuses sont gravés les actes de leur baptême et les vers à la louange de ceux qui les ont fondues ou qui les ont payées. La plus grosse fut donnée par l'archevêque Odo Rigault et porte son nom; elle est si pesante que ceux qui la mettent en branle sont autorisés à boire, dans le clocher, un gallon de vin des celliers de l'archevêque, d'où est venu ce proverbe: *Boire à tire la Rigault.*

L'intérieur de la cathédrale est éclairé par cent trente fenêtres; mais les peintures et les sombres couleurs des vitraux interceptent la lumière et n'en laissent pénétrer que des rayons affaiblis qui ne peuvent percer la vaste profondeur des voûtes. Ce crépuscule éternel dispose au recueillement, et bientôt le cœur bat avec force devant les célèbres tombeaux dont la funèbre clarté des lampes montre les marbres et les inscriptions.

A droite du grand autel est un petit monument de pierre qui renferme le cœur de lion du roi Richard; ce cœur devant qui s'écroulaient les cités de la Palestine et fuyaient les peuples sarrazins, ce cœur qui tressaillit à la ballade d'un troubadour libérateur, n'est maintenant qu'une froide poussière, et la paix profonde qui règne autour de lui prouve en effet que le trépas l'a dompté pour toujours. Je m'étonnai qu'on eût enlevé le treillis d'argent qui entourait le tombeau; on me dit que le chapitre l'avait vendu pour aider à payer la rançon de saint

Louis, et ce secours prêté par le tombeau d'un roi trépassé à la prison d'un roi captif m'attendrit sur la vicissitude des grandeurs.

Je visitai aussi l'hôpital Martainville que Guillaume-le-Conquérant fit construire pour vingt-cinq aveugles; le Mont-aux-Malades, enfin l'hôpital du lieu de Santé, que l'on nomme aussi le lieu de l'Évent, parce que les pestiférés, en sortant de l'Hôtel-Dieu, y venaient s'éventer durant leur convalescence et avant de rentrer dans la société des hommes. On me fit voir près de là une chétive baraque appelée *la Masure aux Marqueux;* ce fut là que, pendant la peste noire, habitèrent quatre hommes revêtus de robes bleues qui, par ordonnance de la ville, allaient fixer des croix blanches aux portes des maisons infectées; mais lorsqu'ils furent eux-mêmes frappés de ce fléau, aucun ne vint attacher à leur humble demeure le signe de détresse et de pitié. Leurs ossements desséchés sont encore dans leur cabane, d'où personne, depuis plusieurs siècles, n'ose approcher; car dans ses vaines terreurs le peuple croit que la peste sommeille sous leurs restes contagieux.

Je visitai la demeure de quelques artisans; elle se compose d'une boutique et d'une arrière-boutique où se trouvent le lit du ménage, le fourneau de la cuisine, la table à manger et les coffres des épargnes et des provisions; le fonds d'un charpentier est estimé vingt sols et ne consiste qu'en cinq outils; il en est à peu près de même des autres artisans.

Quant aux bourgeois, ils vivent dans une grande simplicité; ceux qui ont trois lits dans leur maison sont cités pour leur opulence; leur appartement se compose d'un parloir, d'une chambre à coucher et d'une cuisine; on ne voit chez eux ni boiseries, ni tentures, ni cheminées à tuyaux, ni fenêtres vitrées; pour siéges ils n'ont que le fauteuil de l'aïeul et quelques

escabelles; les dimanches et fêtes ils servent l'argenterie héréditaire, composée de plusieurs couverts et de quelques gobelets, trésor précieux qu'on augmente d'une pièce à chaque génération, lors des couches de la ménagère et des fiançailles de la fille aînée. Ils n'emploient jamais de bougie ou de chandelle, se levant et se couchant avec le soleil. Lorsqu'ils veillent, par hasard, ils allument la lampe ou se procurent une lumière passagère avec des torches de bois goudronné.

La plupart des marchés se tiennent autour des cimetières. Autrefois les pèlerins se rendant aux lieux de dévotion faisaient vœu de ne s'arrêter en aucune demeure vivante; ils n'avaient donc pour reposer leur tête que la pierre des tombeaux; les évêques, compatissant à leurs besoins, firent construire des étaux dans les cimetières, afin qu'on y exposât ce que réclamaient la nourriture et le vêtement de ces pieux voyageurs. Il en résulta peu à peu des foires nombreuses, dont le trafic et le mouvement profanaient le repos des terrains funèbres; les marchands en furent plus tard expulsés par les synodes, mais ils s'obstinèrent à demeurer dans les lieux adjacents. Il y a plusieurs marchés à Rouen; le prix des denrées est à peu près le même qu'en Poitou. Je vis vendre sept cents harengs pour dix sols, dix veaux pour trente sols, soixante agneaux pour vingt sols, trois cents fagots pour treize sols; un taureau coûtait cinquante sols, une charrette de foin dix-huit sols, cent livres de fer douze sols, trois cent vingt-six aunes de toile treize livres dix-sept sols trois deniers; le blé froment, essence de grains, trois sols le boisseau, année commune; le vin français deux sols le pot, les bonnets sept sols six deniers, les chapeaux quatre sols, les souliers d'homme sept à huit sols tout au plus.

... Je repris ma route en suivant un bois désert, et passant

devant le tronc des pauvres, j'y déposai un denier pour épargner la fierté de ceux que des revers ont jeté soudain de la fortune dans l'adversité. On dépose l'aumône dans le creux de l'arbre que le voyageur rencontre sur les lieux solitaires; le soir, les indigents peuvent y venir sans être vus, et, sans avoir à rougir, recueillir de pudiques secours. Des croyances et d'anciennes coutumes rendent ces troncs d'arbres si vénérables que nul autre qu'un pauvre n'oserait y prendre une obole. Dans quelques provinces ce touchant usage est déjà altéré par quelques abus, et c'est pour les prévenir qu'on a transporté dans les temples, en lui conservant son nom et sa forme, le tronc des primitives aumônes.

DESAIX.

FRAGMENTS SUR LE GÉNÉRAL DESAIX.

CAPITULATION DE KEHL, LE 9 JANVIER 1797.

Kehl se rend par capitulation à l'archiduc Charles, le quarante-huitième jour de tranchée ouverte. Les troupes françaises ont tenu pendant soixante-dix jours dans des ouvrages construits à la hâte et non revêtus; elles ont occasionné une perte de huit à dix mille hommes à l'ennemi, qui s'est toujours entretenu au complet de trente-deux à trente-cinq mille combattants depuis l'ouverture de la tranchée. L'ennemi a construit quarante-trois batteries; près de cent mille coups de canon et vingt-cinq mille bombes ont sillonné les ouvrages des Français. Les Autrichiens, animés d'une ardeur qu'ils n'avaient jamais eue avant de la recevoir de l'exemple de leurs adversaires, ont jour et nuit multiplié les attaques, les poussant jusque sous les barrières du fort; les parapets

du rempart sont devenus des champs de bataille. Dans une attaque de nuit, à la lueur des flambeaux, un soldat français reconnaissant Desaix accouru sur la barrière : « Le général Desaix est avec nous ! s'écrie-t-il ; ouvrons la barrière aux Autrichiens ; nous nous battrons de plus près..... » La capitulation n'ayant accordé que peu d'heures pour tout évacuer, Desaix donne l'exemple à tous ; il arrache une palissade et l'emporte sur ses épaules ; bientôt jusqu'aux fascines des remparts, tout est enlevé ou détruit. Le petit nombre des assiégés encore valides n'évacuent pas seulement le fort ; suivant l'expression de l'un de ces braves, ils emportent le fort même. Les Autrichiens ne trouvent que des fortifications renversées, des amas de décombres, un poste, enfin, à peu près inutile pour eux. Toute l'artillerie en a été enlevée. Les efforts de l'Autriche se sont brisés sur ce point comme les vagues sur un rocher.

L'ABBÉ DE MONTGAILLARD, Histoire de France, tome V.

MORT DE DESAIX, LE 14 JUIN 1800,

Racontée par JOSEPH PETIT, grenadier de la garde des consuls.

Qu'ils sont grands, qu'ils sont louables, les regrets des vainqueurs de Marengo, lorsqu'ils songent à la perte qu'ils ont faite d'un ami, d'un modèle, dans la personne du général Desaix ! Je me rappellerai toute ma vie les impressions si pénibles que fit dans mon âme, lorsque je fus, le lendemain de la bataille, au quartier-général, le spectacle de la voiture qui portait le corps de ce général, enveloppé d'un drap et couvert de son manteau. On le conduisait à Milan. J'avais beau me le figurer, comme quelques heures auparavant, commandant l'incomparable neuvième demi-brigade, qui fit de si belles manœuvres sous le feu le plus terrible et dans les

dangers les plus imminents; nos yeux mouillés de larmes étaient toujours ramenés sur un corps sanglant et inanimé. Desaix garda jusqu'à sa mort la grande simplicité d'extérieur et de mœurs qu'il réunissait à un courage peu ordinaire. Sa physionomie était pensive, son visage pâle, son regard ardent. Son sang-froid inaltérable inspirait à tous ceux qui le fixaient le respect qui entoure le grand homme. Il était vêtu tout en bleu, sans aucune broderie; il portait son chapeau sans plumes, sans galons, et des bottes à l'écuyère. Tel était son costume. Desaix alliait à sa simplicité modeste une grande fermeté d'âme. Je me rappelle les paroles qu'il adressait à Vickam, agent de l'Angleterre, dans un repas où se trouvaient plusieurs membres du congrès de Rastadt; chacun porta son toast; le sien fut : « A la ruine de la nouvelle Carthage. » On sait qu'il revenait d'Egypte. Aussitôt qu'il est débarqué, il apprend que Bonaparte a franchi les Alpes; il oublie les fatigues d'une longue et malheureuse traversée; il se prive du doux plaisir de revoir sa famille après une longue absence et tant de périls; mais, prenant la poste à franc étrier, il vole. A Saint-Germain, entre Ivrée et Verceil, il est attaqué par des brigands piémontais. Un de sa suite est tué, plusieurs sont blessés; un Ethiopien qu'il amenait avec lui de la Haute-Egypte fut blessé en le défendant. Le génie de la France, qui veillait à sa gloire, le réservait pour une fin moins funeste et plus utile à la France. Qu'il fut magnifique dans le champ de Marengo! Comme son extérieur simple était majestueux dans cette circonstance! Comme ses soldats étaient encouragés, enchantés de se voir commandés par lui! Ses dernières paroles furent l'expression de sa grandeur d'âme, qui ne l'abandonna jamais, et de l'amour sincère qu'il avait toujours montré pour sa patrie!

VERGNIAUD.

AU CAMP, CITOYENS!

Il est impossible de se défendre d'un sentiment profond d'inquiétude quand on a été au camp sous Paris. Les travaux avancent très lentement; il y a beaucoup d'ouvriers, mais peu travaillent; un grand nombre se reposent. Ce qui afflige surtout, c'est de voir que les bêches ne sont maniées que par des mains salariées, et point par des mains que dirige l'intérêt commun. D'où vient cette espèce de torpeur dans laquelle paraissent ensevelis les citoyens restés à Paris? Ne nous le dissimulons plus, il est temps enfin de dire la vérité. Les proscriptions passées, le bruit de proscriptions futures, les troubles intérieurs, ces haines particulières, ces délations infâmes, ces arrestations arbitraires, ces violations de la propriété, enfin cet oubli de toutes les lois a répandu la consternation et l'effroi. L'homme de bien se cache; il fuit avec horreur ces scènes de sang : et il faut bien qu'il se cache, l'homme vertueux, quand le crime triomphe! Il n'en a pas l'horrible sentiment, il se tait, il s'éloigne; il attend pour reparaître des temps plus heureux. Il est des hommes, au contraire, à la fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages. Ces hommes répandent sans cesse les soupçons, les méfiances, les jalousies, les haines, les vengeances; ils sont avides de sang; dans leurs propos séditieux ils aristocratisent la vertu même pour acquérir le droit de la fouler aux pieds; ils démocratisent le crime pour pouvoir s'en rassasier sans avoir à redouter le glaive de la

justice. Tous leurs efforts tendent à déshonorer aujourd'hui la plus belle des causes, afin de soulever contre elle les nations amies de l'humanité!

O citoyens de Paris! je vous le demande avec la plus profonde émotion, ne démasquerez-vous jamais ces hommes pervers qui n'ont pour obtenir votre confiance d'autres droits que la bassesse de leurs moyens et l'audace de leurs prétentions? Citoyens, vous les reconnaîtrez facilement. Lorsque l'ennemi s'avance, et qu'un homme, avant de vous inviter à prendre l'épée pour le repousser, vous engage à égorger froidement des femmes ou des citoyens désarmés, celui-là est un ennemi de votre gloire, de votre bonheur: il vous trompe pour vous perdre. Lorsqu'au contraire un homme ne vous parle de Prussiens que pour vous indiquer le cœur où vous devez frapper, lorsqu'il ne vous propose la victoire que par des moyens dignes de votre courage, celui-là est ami de votre gloire, ami de votre bonheur: il veut vous sauver! Citoyens, repoussez donc les traîtres, abjurez donc vos dissensions intestines... Allez tous au camp; c'est là qu'est votre salut!

J'entends dire chaque jour: Nous pouvons essuyer une défaite; que feront alors les Prussiens? Viendront-ils à Paris?... Non, ils n'y viendront pas, non, si Paris est dans un état de défense respectable, si vous préparez des postes d'où vous puissiez opposer une forte résistance; car alors l'ennemi craindrait d'être poursuivi et enveloppé par les débris mêmes des armées qu'il aurait vaincues, et d'en être écrasé, comme Samson sous les ruines du temple qu'il renversa. Mais si une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos bras contre nous-mêmes, si nous livrons sans défense les postes d'où l'on pourra bombarder la cité, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas

s'avancer vers une ville qui, par son inaction, aura paru l'appeler elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions où elle aurait pu le vaincre! Il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes, de ne pas triompher sur nos ruines! Au camp donc, citoyens, au camp! Hé quoi! tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurerez-vous plongés dans une molle et déshonorante oisiveté? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens : *Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau?* Ah! détestons cette avilissante mollesse. Au camp, citoyens, au camp! Tandis que nos frères, pour notre défense, arrosent peut-être de leur sang les plaines de la Champagne, ne craignons pas d'arroser de quelques sueurs les plaines de Saint-Denis pour protéger leur retraite. Au camp, citoyens, au camp! Oublions tout, excepté la patrie. Au camp, citoyens, au camp!

P. DINAUX ET E. SUE.

LE LENDEMAIN D'UNE RÉVOLUTION.

(Latréaumont, acte V, scène I.)

Latréaumont, ancien capitaine de corps franc, espèce de sacripant politique, aidé d'un prince de Cherny, jeune fou que des intrigues de cour ont jeté dans le parti des mécontents, est parvenu à soulever les habitants de Quillebeuf en leur annonçant la fausse nouvelle de la mort de Louis XIV et en leur persuadant que le moment est venu de secouer le joug et de proclamer l'indépendance de la Normandie. Latréaumont assemble les échevins de la ville et leur lit l'acte d'émancipation qui doit servir de base au nouveau gouvernement.

LATRÉAUMONT.

Messieurs, monseigneur le prince de Cherny, vice-roi de l'État de Normandie...

LE DOCTEUR CLAUDIUS, faisant fonction de secrétaire, bas à Latréaumont.

Nous étions convenus d'abolir les titres... Il devait y avoir un harmonisateur général de l'accord normand, et je croyais...

LATRÉAUMONT, bas.

Si vous m'interrompez encore, je vous fais immédiatement déporter à Caudebec. (haut.) Pardon, messieurs, j'avais l'honneur de vous dire que monseigneur le prince de Cherny, en ce moment occupé à sa correspondance diplomatique, ne peut avoir, comme il l'espérait, l'honneur de présider la séance, et je continue de le représenter.

MAITRE AUBRY, échevin.

Nous serions désolés de déranger monseigneur... Très bien... très bien... très bien...

AUTRES ÉCHEVINS.

Très bien... très bien... très bien...

LATRÉAUMONT.

Docteur Claudius, donnez-moi l'acte d'émancipation; je vais le relire, nous signerons ensuite. (à part.) Une fois compromis, il faudra bien qu'ils marchent...... Je commence, messieurs. (Il lit.) « Article 1er. Nous soussignés, bourgeois et échevins de la bonne ville de Quillebeuf, nous nous déclarons déliés de toute obéissance envers le pouvoir odieux et tyrannique qui écrasait la Normandie et la France. »

MAITRE AUBRY.

Permettez... cela me paraît un peu hardi...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Cela nous semble un peu hardi...

LATRÉAUMONT.

Je vous ferai observer, messieurs, que, l'odieux pouvoir étant décédé, vous faites à la fois une protestation courageuse et nullement dangereuse.

MAITRE AUBRY.

Ah! c'est très juste... Alors nous ne saurions trop énergiquement flétrir l'abominable pouvoir qui nous opprimait.

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Oui... oui... flétrissons... flétrissons...

LATRÉAUMONT.

« Article 2. Nous appelons aux armes la population de Quillebeuf et des lieux environnants, pour soutenir et défendre la susdite déclaration. » Personne ne l'attaquant, je vous ferai encore remarquer, dignes échevins, que vous prenez une résolution belliqueuse et nullement dangereuse.

MAITRE AUBRY.

Très bien, très bien...

AUTRE ÉCHEVIN.

Très bien.

LATRÉAUMONT.

« Article 3. Monseigneur le prince de Cherny est nommé et reconnu par nous vice-roi de l'Etat libre de Normandie. »

MAITRE AUBRY.

Nous y consentons... (aux autres échevins.) Un si grand seigneur... quel honneur pour la province!...

LES ÉCHEVINS.

Quel honneur pour la province!

LATRÉAUMONT.

« Article 4. Le général Latréaumont est nommé généralissime des forces de terre et de mer de l'État, receveur universel des finances et seul administrateur des affaires publiques. »

MAITRE AUBRY.

Le pauvre homme!... Quel fardeau! quel dévouement!

LES ÉCHEVINS.

Quel fardeau! quel dévouement!

LATRÉAUMONT.

« Article 5. Maître Jérôme Aubry est nommé doge de la sérénissime bourgeoisie quillebouvienne. »

MAITRE AUBRY, ému.

Ah ! général !... je ne croyais pas... mériter... Croyez qu'un tel honneur... Ah ! mes amis... mes concitoyens... comment reconnaître...

LATRÉAUMONT.

« Article 6. Les autres échevins sont tous également nommés doges de la bourgeoisie quillebouvienne. »

LES AUTRES ÉCHEVINS.

Bravo ! bravo !...

MAITRE AUBRY, à part.

Ouais !... voilà bien des doges !

LATRÉAUMONT.

« Article 7. La glorieuse ville de Quillebeuf est déclarée capitale de l'Etat libre de Normandie. » — « Article 8. Son port est déclaré franc. » — « Article 9. Les impôts, tailles, gabelles et autres droits odieux et tyranniques sont abolis. »

LES ÉCHEVINS.

Bravo ! bravo !...

LATRÉAUMONT.

« Article 10. Le ban, arrière-ban et autres corvées odieuses et tyranniques sont abolis. »

LES ÉCHEVINS.

Bravo ! bravo !..

LATRÉAUMONT.

« Article 11 et dernier. Le bonheur général et particulier de tous les Quillebouviens est indistinctement proclamé et décrété. Des ordonnances de police en règleront l'exécution. »

LES ÉCHEVINS.

Bravo ! bravo !...

LATRÉAUMONT.

« Délibéré et signé à la maison de ville de Quillebeuf, dans la nuit du 17 octobre 1672. » Suivent les signatures. Messieurs... je commence... (Il signe.) (à maître Aubry.) Seigneur doge... (Il lui remet la plume.)

MAITRE AUBRY.

Hum!... hum!... signer... c'est grave...

LATRÉAUMONT.

Le pouvoir tyrannique étant décédé... je vous ferai observer que vous faites une action à la fois patriotique et nullement dangereuse.

MAITRE AUBRY, signant.

Le pouvoir est décédé... c'est juste...

LES ÉCHEVINS, signant.

C'est juste...

LATRÉAUMONT, les regardant, et à part.

Voilà des gaillards qui n'ont plus qu'à se jeter dans une révolte enragée pour sauver leur cou... (prenant l'acte et le mettant dans sa poche.) Cette admirable manifestation de l'esprit patriotique des Quillebouviens sera encadrée à l'Hôtel-de-Ville, dans un cadre en or massif...

MAITRE AUBRY.

Maintenant, seigneur général... nous allons nous retirer. Depuis deux heures du matin... nous sommes sur pied... Le jour va paraître... et, ma foi...

LATRÉAUMONT.

Un moment, seigneurs doges... j'ai quelques mots à vous dire sur les pressants besoins de l'Etat... Veuillez vous asseoir.

MAITRE AUBRY.

Hum!... les besoins de l'Etat...

LES ÉCHEVINS.

Hum!... hum...

LATRÉAUMONT.

Je prendrai d'abord la parole comme généralissime des troupes de terre et de mer... Nous n'avons que deux mille cinq cents hommes de garnison.

MAITRE AUBRY.

Que cela ?

LATRÉAUMONT.

Il est indispensable de former immédiatement une colonne de guerre... les citoyens âgés de quinze à soixante-dix ans en feront partie ; chaque soldat s'armera et s'équipera à ses frais ; cette colonne s'appellera la légion quillebouvienne.

MAITRE AUBRY.

Une légion... nous armer à nos frais !... Mais... seigneur général... le ban et l'arrière-ban ne nous prenaient que de vingt à soixante-un ans... nous les croyions abolis... nous avons aboli le ban et l'arrière-ban...

LES ÉCHEVINS.

C'est vrai... nous les croyions abolis... nous l'avons aboli...

LATRÉAUMONT.

L'arrière-ban ?... qui est-ce qui parle de l'arrière-ban ? mais il est aboli... archi-aboli... A cette institution féodale et tyrannique nous substituons une institution populaire et nationale... que nous décorons du beau nom de légion quillebouvienne.

MAITRE AUBRY.

Mais...

LATRÉAUMONT, agitant la sonnette.

Silence !... (Sourd murmure des échevins) La moitié de la légion quillebouvienne sera de garde un jour, l'autre moitié l'autre jour... Les Quillebouviens qui ne seront pas de garde iront en fourrageurs et en tirailleurs pousser des reconnaissances pour éclairer l'ennemi qui peut se présenter d'un moment à l'autre.

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LES ÉCHEVINS.

Mais...

LATRÉAUMONT, agitant la sonnette.

Silence!... Messieurs, vous dites que vous êtes pressés... finissons. (Murmure des échevins.) Autre chose, messieurs; il faut aviser aux moyens de rendre impossible le retour de l'odieux pouvoir qui pesait sur Quillebeuf... Tous ses quartiers seront minés et contre-minés...

MAITRE AUBRY et LES ÉCHEVINS.

Minés et contre-minés...

LATRÉAUMONT, agitant la sonnette.

Silence!... Tous ses quartiers seront minés et remplis de poudre, afin que, si la tyrannie tente de se ressaisir de Quillebeuf, nous puissions nous ensevelir bravement sous les ruines de cette glorieuse ville, et qu'un jour le voyageur se découvre en disant : « Ici fut Quillebeuf, la ville des hommes libres... »

MAITRE AUBRY.

Miner la ville!... être toujours sur la cataracte d'un volcan! Mais c'est affreux... mais sous l'ancien régime...

LES ÉCHEVINS, avec explosion.

Mais sous l'ancien régime...

LATRÉAUMONT.

Sous l'ancien régime vous viviez en esclaves... sous celui-ci vous mourrez en héros...

DEUXIÈME ÉCHEVIN, à demi-voix.

C'est toujours mourir.

LATRÉAUMONT.

Maintenant c'est le receveur universel des finances de l'État qui va avoir l'honneur de vous adresser la parole. Seigneurs doges, nous avons à pourvoir à la solde des troupes, aux gratifications promises, aux traitements des pouvoirs de l'État, aux travaux des mines et contre-mines que nous allons

commencer sous la ville... Nous venons donc vous demander franchement un million de livres tournois ; c'est approximativement ce que nous coûtera par mois l'entretien de notre Etat indépendant.

MAITRE AUBRY.

Un million de livres!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Par mois!

MAITRE AUBRY.

Mais les impôts étaient abolis...

LATRÉAUMONT.

Des impôts!... qui est-ce qui a parlé d'impôts? quel est le servile qui a osé prononcer ce mot impur dans une ville libre? Des impôts!!! morbleu! des impôts!

MAITRE AUBRY.

Bien... bien!... Nous croyions que vous nous demandiez cette somme...

LATRÉAUMONT.

Nous ne vous la demandons pas...

LES ÉCHEVINS, avec joie.

Ah! ah! à la bonne heure...

LATRÉAUMONT.

Sous le titre hideux et onéreux d'impôts; nous vous la demandons sous le titre patriotique de don volontaire... Des esclaves paient... des hommes libres donnent... Voilà la différence... elle est immense...

DEUXIÈME ÉCHEVIN, à demi-voix.

C'est toujours payer.

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LES ÉCHEVINS.

Mais, seigneur général...

LATRÉAUMONT, sans les écouter.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les doges de la bour-

geoisie de Quillebeuf, étant les représentants les plus éminents, les plus distingués de ladite bourgeoisie, ils feront la collecte dans leurs quartiers respectifs, et seront seuls responsables du don volontaire envers le receveur universel des finances, qui procédera par voie de garnisaires, prisons et autres moyens coërcitifs contre les récalcitrants au don volontaire... La séance est levée...

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LATRÉAUMONT.

Pardon, sérénissimes doges, il faut que j'aille à l'instant visiter le port et ordonner les travaux des mines. Le temps presse...

MAITRE AUBRY.

Mais, seigneur général...

LATRÉAUMONT.

Mille excuses! mes moments sont comptés; j'ai tout à faire. Au revoir, messieurs les doges... (Il sort.)

MAITRE AUBRY.

Eh bien! mes compères?

PREMIER ÉCHEVIN.

Eh bien!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Eh bien!

TOUS, avec explosion.

C'est épouvantable!... c'est affreux!

MAITRE AUBRY.

Une collecte d'un million de livres dont nous sommes responsables! ou sinon la prison, les garnisaires!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Notre ville minée et contre-minée!

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Nous en aller en tirailleurs, en fourrageurs!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

Permettez. Mais, après tout, nous sommes doges, cependant.

MAITRE AUBRY.

Oui! belle chienne de dignité!...

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

C'est votre faute, maître Aubry! C'est vous qui avez signé le premier... moi j'ai fait comme vous...

TROISIÈME ÉCHEVIN.

Moi aussi!

MAITRE AUBRY.

Ah! si c'était à recommencer!

DEUXIÈME ÉCHEVIN.

C'était bien la peine de nous plaindre de l'ancien régime!...

VOLNEY.

INVOCATION AUX RUINES.

Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux! c'est vous que j'invoque, c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes et fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter? C'est vous qui, lorsque le terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'égalité. C'est dans votre enceinte qu'amant solitaire de la liberté j'ai vu m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards, mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité.

O tombeaux ! que vous possédez de vertus ! vous épouvantez les tyrans, vous empoisonnez d'une terreur secrète leurs jouissances impies; ils fuient votre incorruptible aspect, et les lâches portent loin de vous l'orgueil de leurs palais. Vous punissez l'oppresseur puissant, vous ravissez l'or au concussionnaire avare, et vous vengez le faible qu'il a dépouillé; vous compensez les privations du pauvre en flétrissant de soucis le faste du riche; vous consolez le malheureux en lui offrant un dernier asile; enfin vous donnez à l'âme ce juste équilibre de force et de sensibilité qui constitue la sagesse, science de la vie. En considérant qu'il faut tout vous restituer, l'homme réfléchi néglige de se charger de vaines grandeurs, d'inutiles richesses; il retient son cœur dans les bornes de l'équité; et cependant, puisqu'il faut qu'il fournisse sa carrière, il emploie les instants de son existence et use des biens qui lui sont accordés. Ainsi vous jetez un frein salutaire sur l'élan impétueux de la cupidité; vous calmez l'ardeur fiévreuse des jouissances qui troublent les sens; vous reposez l'âme de la lutte fatigante des passions; vous l'élevez au-dessus des vils intérêts qui tourmentent la foule; et de vos sommets, embrassant la scène des peuples et des temps, l'esprit ne se déploie qu'à de grandes affections et ne conçoit que des idées solides de vertu et de gloire. Ah! quand le songe de la vie sera terminé, à quoi auront servi ses agitations si elles ne laissent la trace de l'utilité?

O ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons, je me replacerai dans la paix de vos solitudes, et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai mieux les hommes sur des souvenirs, je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté.

Musée Littéraire en Historique.



P. Corneille.

Corneille

PIERRE CORNEILLE

Né à Rouen, le 6 juin 1606, mort à Paris, le 1er octobre 1684.

Pierre Corneille, créateur de l'art dramatique en France et le plus grand génie tragique dont elle s'honore, était fils d'un avocat général à la Table de Marbre (eaux et forêts) de Normandie, nommé aussi Pierre Corneille, et de Marguerite Le Pesant, fille d'un maître des comptes. La vie de Corneille fut sans agitation extérieure, sans événements étrangers à ses ouvrages. Il la passait dans son cabinet, travaillant, sans s'en douter, pour la postérité la plus reculée. Il a lui-même ainsi tracé son portrait :

J'ai la plume féconde et la bouche stérile;
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

On voit encore à Rouen, rue de la Pie, l'humble maison où naquit ce grand homme; et telle est la vicissitude des choses humaines que le berceau du créateur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, de *Rodogune* et de tant d'autres immortels chefs-d'œuvre, est devenu la demeure d'un humble serrurier, devant laquelle se découvre avec respect le voyageur et qu'on montre avec orgueil aux étrangers.

SATIRE MÉNIPPÉE.

PROCESSION DE LA LIGUE.

(Abrégé de la farce des estats de la Ligue, convoquez à Paris au dixiesme février 1593.)

Monsieur le duc de Mayenne, lieutenant de l'Éstat et couronne de France, le duc de Guise, le connestable d'Aumale, le comte de Chaligny, princes lorrains, et les autres députez d'Espagne, Flandres, Naples et autres villes de l'Union, estant assemblez à Paris pour se trouver aux estats convoquez au dixiesme février 1593, voulurent que, devant de commencer un si sainct œuvre, fust faicte une procession pareille à celle qui fut jouée en la présence de M. le cardinal Gaëtan. Ce qui fut aussi tost dit, aussi tost fait; car M. Roze, naguères évesque de Senlis et maintenant grand-maistre du collége de Navarre et recteur de l'Université, fit le lendemain dresser l'appareil et les personnes par son plus ancien bedeau. La procession fut telle. Ledit recteur Roze, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maistre-ès-arts avec le camail et le roquet et un hausse-col dessus; la barbe et la teste razée tout de frais, l'espée au costé et une pertuisane sur l'espaule. Les curez Amilthon[1], Boucher[2] et Lincestre[3], un petit plus bizarrement armez, faisoient le premier rang, et devant eux marchoient trois moynetons et novices, leurs robes troussées, ayant chacun le casque en teste dessous leurs capuchons, et une rondache pendue au col, où estoient peinctes les armoiries et devises desdits seigneurs. Maistre Julian Pelletier[4], curé de Saint-Jacques, marchoit à costé, tantost devant, tan-

(1) Curé de Saint-Côme. (2) Curé de Saint-Benoît. (3) Ou Guincestre, curé de Saint-Gervais. (4) Ou Jacques Pelletier.

tost derrière, habillé de violet en gend'arme scolastique, la couronne et la barbe faite de frais, une brigandine sur le dos, avec l'espée et le poignard, et une halebarde sur l'espaule gauche, en forme de sergent de bande, qui suoit, poussoit et haletoit pour mettre chacun en rang et ordonnance. Puis suivoient, de trois en trois, cinquante ou soixante religieux, tant Cordeliers que Jacobins, Carmes, Capuchins, Minimes, Bons-Hommes, Feuillants et autres, tous couverts avec leurs capuchons et habits agrafez, armez à l'antique catholique, sur le modelle des Epistres de sainct Paul. Entre autres y avoit six Capucins ayant chacun un morion en teste et au-dessus une plume de cocq, revestus de cottes de mailles, l'espée ceinte au costé par dessus leurs habits, l'un portant une lance, l'autre une croix, l'un un espieu, l'autre une harquebuze, et l'autre une arbaleste, le tout rouillé par humilité catholique. Les autres presque tous avoient des picques qu'ils bransloient souvent par faute de meilleur passe-temps, hormis un Feuillant boiteux qui, armé tout à crud, se faisoit faire place avec une espée à deux mains et une hache d'armes à sa ceinture, son bréviaire pendu par derrière; et le faisoit bon voir sur un pied, faisant le moulinet devant les dames. A la queue y avoit trois Minimes, tous d'une parure, sçavoir est, ayants sur leurs habits chascun un plastron à corroyes, et le derrière descouvert, la salade en la teste, l'espée et le pistollet à la ceinture, et chascun une harquebuze à croc, sans fourchette. Derrière estoit le prieur des Jacobins en fort bon poinct, traisnant une hallebarde gauchère et armé à la légère, en morte-paye. Je n'y vey ny Chartreux, ny Célestins, qui s'estoient excusez sur le commerce. Mais tout cela marchoit en moult belle ordonnance catholique, apostolique et romaine, et sembloient les anciens cranequiniers de France. Ils

voulureut en passant faire une salve en escopetterie, mais le Légat leur deffendit, de peur qu'il ne luy mésadvinst ou à quelqu'un des siens, comme au cardinal Cajetan. Après ces beaux pères marchoient les quatre Mendiants, qui avoient multiplié en plusieurs ordres tant ecclésiastiques que séculiers; puis les paroisses; puis les Seize, quatre à quatre, réduits au nombre des apostres et habillez de mesme, comme on les joue à la Feste-Dieu. Après eux marchoient les prévosts des marchands et eschevins, bigarrez de diverses couleurs; puis la cour de parlement telle quelle; les gardes italiennes, espagnolles et wallonnes de monsieur le Lieutenant; puis les cent gentils-hommes de frais graduez par la saincte Union, et après eux quelques vétérinaires de la confrairie de Sainct-Éloy. Suivoient après Monsieur de Lyon, tout doucement, le cardinal de Pelevé, tout bassement, et après eux monsieur le Légat, vray miroir de parfaicte beauté; et devant luy marchoit le doyen de Sorbonne, avec la croix où pendoient les bulles du pouvoir. *Item* venoit madame de Nemours, représentant la reyne-mère [1] ou grande mère (*in dubio*) du roy futur; et luy portoit la queue madamoiselle de la Ruë, fille de noble et discrète personne monsieur de la Ruë, cy-devant tailleur d'habits sur le pont Sainct-Michel, et maintenant un des cent gentils-hommes et conseillers d'estat de l'Union. Et la suivoient madame la douairière de Montpensier [2], avec son escharpe verte, forte sale d'usage, et madame la lieutenante [3] de l'Estat et couronne de France, suivie de mesdames de Belin et de Bussy-le-Clerc. Alors s'avançoit et faisoit voir monsieur le Lieutenant, et devant luy deux massiers fourrez d'hermines, et à ses flancs deux Wallons portants hoquetons noirs, tous

(1) Le duc de Mayenne, son fils, et le duc de Guise, son petit-fils, prétendaient à la couronne. (2) Catherine de Lorraine. (3) Henriette de Savoie, duchesse de Mayenne.

parsemés de croix de Lorraine rouges, ayants devant et derrière une devise en broderie, dont le corps représentoit l'histoire de Phaëton; et estoit le mot : *In magnis voluisse sat est.* Arrivez qu'ils furent tous en cet équipage en la chapelle de Bourbon, monsieur le recteur Roze, quittant son hausse-col, son espée et pertuisane, monta en chaire, où ayant prouvé, par bons et authentiques passages, que c'estoit à ce coup que tout iroit bien, proposa un bel expédient pour mettre fin à la guerre dans six mois pour le plus tard, rationnant ainsi : « En France il y a dix-sept cent mille clochers [1], dont Paris n'est compté que pour un. Qu'on prenne de chacun clocher un homme catholique, soldoyé aux despens de la paroisse, et que les deniers soyent maniez par des docteurs en théologie, ou pour le moins graduez nommez; nous ferons douze cents mille combattans et cinq cents mille pionniers. » Alors tous les assistants furent veus tressaillir de joie et s'escrier : « O coup du ciel! » Puis exhorta vivement à la guerre, et à mourir pour les princes lorrains, et, si besoing estoit, pour le roy très catholique, avec telle véhémence qu'à peine peut-on tenir son régiment de moynes et pédants qu'ils ne s'en courussent de ce pas attaquer les forts de Gournay et Sainct-Denis; mais on les retint avec un peu d'eau beniste, comme on appaise les mousches et freslons avec un peu de poussière. Puis monsieur le cathédrant acheva par cette conclusion : *Beati pauperes spiritu, etc.* Le sermon finy, la messe fut chantée en haute note par monsieur le révérendissime cardinal de Pelevé, à la fin de laquelle les chantres entonnèrent ce motet : *Quàm dilecta tabernacula tua.* Lors tous ceux qui devoient estre de l'assemblée, accompagnèrent monsieur le Lieutenant au Louvre ; le reste se retira en confusion, qui çà, qui là, chascun chez soy.

(1) L'avis des clochers fut proposé par Jacques Cœur au roi Charles VII.

E. SCRIBE.

LE PRIX DE LA VIE.

(Historiette tirée des Mémoires d'un gentilhomme de Bretagne.)

. . . . . . Et Joseph, ouvrant la porte du salon, vint nous dire que la chaise de poste était prête. Ma mère et ma sœur se jetèrent dans mes bras. « Il en est temps encore, me disaient-elles, renonce à ce voyage, reste avec nous. — Ma mère, je suis gentilhomme, j'ai vingt ans; il faut qu'on parle de moi dans le pays, que je fasse mon chemin, soit à l'armée, soit à la cour! — Et quand tu seras parti, dis-moi, Bernard, que deviendrai-je? — Vous serez heureuse et fière en apprenant les succès de votre fils. — Et si tu es tué dans quelque bataille? — Qu'importe! qu'est-ce que la vie? est-ce qu'on y songe? On ne songe qu'à la gloire quand on a vingt ans et qu'on est gentilhomme. Et me voyez-vous, ma mère, revenir près de vous, dans quelques années, colonel ou maréchal-de-camp, ou bien avec une belle charge à Versailles?

— Eh bien! qu'en arrivera-t-il? — Il arrivera que je serai ici respecté et considéré. — Et après? — Que chacun m'ôtera son chapeau. — Et après? — Que j'épouserai ma cousine Henriette, que je marierai mes jeunes sœurs, et que nous vivrons tous avec vous, tranquilles et heureux, dans mes terres de Bretagne. — Et qui t'empêche de commencer dès aujourd'hui? Ton père ne nous a-t-il pas laissé la plus belle fortune du pays? Y a-t-il, à dix lieues à la ronde, un plus riche domaine et un plus beau château que celui de la Roche-Bernard? N'y es-tu pas considéré de tes vassaux? Un seul manque-t-il, quand tu traverses le village, à te saluer et t'ôter

son chapeau? Ne nous quitte pas, mon fils; reste près de tes amis, près de tes sœurs, près de ta vieille mère, qu'au retour peut-être tu ne retrouveras plus. Ne va pas dépenser en vaine gloire ou abréger par des soucis ou des tourments de toute espèce des jours qui déjà s'écoulent si vite : la vie est une douce chose, mon fils, et le soleil de Bretagne est si beau! » En me disant cela elle me montrait par les fenêtres du salon les belles allées de mon parc, les vieux marronniers en fleurs, les lilas, les chèvre-feuilles, dont le parfum embaumait les airs et dont la verdure étincelait au soleil.

Dans l'antichambre se tenaient le jardinier et toute sa famille, qui, tristes et silencieux, semblaient aussi me dire : Ne partez pas, notre jeune maître, ne partez pas. Hortense, ma sœur aînée, me serrait dans ses bras, et Amélie, ma petite sœur, qui était dans un coin du salon occupée à regarder les gravures d'un volume de La Fontaine, s'était approchée de moi en me présentant le livre : « Lisez, lisez, mon frère... » me disait-elle en pleurant. C'était la fable des *Deux Pigeons!*... Je me levai brusquement, je les repoussai tous. « J'ai vingt ans, je suis gentilhomme; il me faut de l'honneur, de la gloire... Laissez-moi partir. » Et je m'élançai dans la cour. J'allais monter dans la chaise de poste lorsqu'une femme parut sur le perron de l'escalier : c'était Henriette! elle ne pleurait pas... elle ne prononçait pas une parole... mais, pâle et tremblante, elle se soutenait à peine. De son mouchoir blanc qu'elle tenait à la main elle me fit un dernier signe d'adieu; elle tomba sans connaissance. Je courus à elle, je la relevai, je la serrai dans mes bras; je lui jurai amour pour la vie, et, au moment où elle revenait à elle, la laissant aux soins de ma mère et de ma sœur, je courus à ma voiture sans m'arrêter, sans retourner la tête. Si j'avais regardé Henriette,

je ne serais point parti. Quelques minutes après, la chaise de poste roulait sur la grande route.

Pendant longtemps je ne pensai qu'à mes sœurs, à Henriette, à ma mère et à tout le bonheur que je laissais derrière moi ; mais ces idées s'effaçaient à mesure que les tourelles de la Roche-Bernard se dérobaient à ma vue, et bientôt des rêves d'ambition et de gloire s'emparèrent seuls de mon esprit. Que de projets ! que de châteaux en Espagne ! que de belles actions je me créais dans ma chaise de poste ! Richesses, honneurs, dignités, succès en tout genre, je ne me refusais rien ; je méritais et je m'accordais tout. Enfin, m'élevant en grade à mesure que j'avançais en route, j'étais duc et pair, gouverneur de province et maréchal de France quand j'arrivai le soir à mon auberge.

La voix de mon domestique, qui m'appelait modestement M. le *chevalier*, me força seule de revenir à moi et d'abdiquer. Le lendemain et les jours suivants, mêmes rêves, car mon voyage était long. Je me rendais aux environs de Sédan, chez le duc de C***, ancien ami de mon père et protecteur de ma famille. Il devait m'emmener avec lui à Paris, où il était attendu à la fin du mois; il devait me présenter à Versailles et me faire obtenir une compagnie de dragons par le crédit d'une sœur à lui, la marquise de F***, jeune femme charmante, désignée par l'opinion générale à la survivance de madame de Pompadour. J'arrivai le soir à Sédan, et ne pouvant pas à l'heure qu'il était me rendre au château de mon protecteur, je remis ma visite au lendemain, et j'allai loger aux Armes-de-France, le plus bel hôtel de la ville, rendez-vous ordinaire de tous les officiers, car Sédan est une ville de garnison, une place forte; les rues ont un aspect guerrier, et les bourgeois même une tournure martiale qui semble dire aux

étrangers : Nous sommes compatriotes du grand Turenne.

Je soupai à table d'hôte, et je demandai le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre le lendemain au château du duc de C***, situé à trois lieues de la ville. « Tout le monde vous l'indiquera, me dit-on ; il est assez connu dans le pays. C'est dans ce château qu'est mort un grand guerrier, un homme célèbre, le maréchal Fabert. » Et la conversation tomba sur le maréchal Fabert : entre jeunes militaires c'était tout naturel. On parla de ses batailles, de ses exploits, de sa modestie, qui lui fit refuser les lettres de noblesse et le collier de ses ordres que lui offrait Louis XIV. On parla surtout de l'inconcevable bonheur qui de simple soldat l'avait fait parvenir au rang de maréchal de France, lui homme de rien et fils d'un imprimeur. C'était le seul exemple qu'on pouvait citer alors d'une pareille fortune, qui, du vivant même de Fabert, avait paru si extraordinaire que le vulgaire n'avait pas craint d'assigner à son élévation des causes surnaturelles. On disait qu'il s'était occupé dès son enfance de magie, de sorcellerie, qu'il avait fait un pacte avec le diable ; et notre aubergiste, qui à la bêtise d'un Champenois joignait la crédulité de nos paysans bretons, nous attesta avec un grand sang-froid qu'au château du duc de C***, où Fabert était mort, on avait vu un homme noir, que personne ne connaissait, pénétrer dans sa chambre et disparaitre, emportant avec lui l'âme du maréchal, qu'il avait autrefois achetée et qui lui appartenait, et que même maintenant encore, dans le mois de mai, époque de la mort de Fabert, on voyait apparaitre le soir une petite lumière portée par l'homme noir. Ce récit égaya notre dessert, et nous bûmes une bouteille de vin de Champagne au démon familier de Fabert, en le priant de vouloir bien aussi nous prendre sous sa protection et nous faire gagner quel-

ques batailles comme celles de Collioure et de La Marfée.

Le lendemain je me levai de bonne heure et je me rendis au château du duc de C***, immense et gothique manoir qu'en tout autre moment je n'aurais peut-être pas remarqué, mais que je regardais, j'en conviens, avec une curiosité mêlée d'émotion, en me rappelant le récit que nous avait fait la veille l'aubergiste des Armes-de-France.

Le valet à qui je m'adressai me répondit qu'il ignorait si son maître était visible et surtout s'il pouvait recevoir. Je lui donnai mon nom, et il sortit en me laissant seul dans une espèce de salle d'armes, décorée d'attributs de chasse et de portraits de famille.

J'attendis quelque temps, et l'on ne venait pas. « Cette carrière de gloire et d'honneur que j'avais rêvée commence donc par l'antichambre ! » me disais-je ; et, solliciteur mécontent, l'impatience me gagnait. J'avais déjà compté deux ou trois fois tous les portraits de famille et toutes les poutres du plafond lorsque j'entendis un léger bruit dans la boiserie : c'était une porte mal fermée que le vent venait d'entr'ouvrir. Je regardai, et j'aperçus un fort joli boudoir éclairé par deux grandes croisées et une porte vitrée qui donnaient sur un parc magnifique. Je fis quelques pas dans cet appartement et je m'arrêtai à la vue d'un spectacle qui d'abord n'avait pas frappé mes yeux. Un homme, le dos tourné à la porte par laquelle je venais d'entrer, était couché sur un canapé. Il se leva, et, sans m'apercevoir, courut brusquement à la croisée. Des larmes sillonnaient ses joues, un profond désespoir paraissait empreint dans tous ses traits ; il resta quelque temps immobile et la tête cachée dans ses mains ; puis il commença à se promener à grands pas dans l'appartement. J'étais alors près de lui ; il m'aperçut et tressaillit. Moi-même, désolé et tout

étourdi de mon indiscrétion, je voulais me retirer en balbutiant quelques mots d'excuse. « Qui êtes-vous? que voulez-vous? me dit-il d'une voix forte et me retenant par le bras. — Je suis le chevalier Bernard de la Roche-Bernard, et j'arrive de la Bretagne... — Je sais, je sais, » me dit-il. Et il se jeta dans mes bras, me fit asseoir à côté de lui, me parla vivement de mon père et de toute ma famille, qu'il connaissait si bien que je ne doutai point que ce ne fût le maître du château. « Vous êtes M. C***? » lui dis-je. Il se leva, et, me regardant avec exaltation, il me répondit : « Je l'étais, je ne le suis plus; je ne suis plus rien. » Et, voyant mon étonnement, il s'écria : « Pas un mot de plus, jeune homme; ne m'interrogez pas. — Si, monsieur, j'ai été témoin, sans le vouloir, de votre chagrin et de votre douleur, et si mon dévouement et mon amitié peuvent y porter quelque adoucissement... — Oui, oui, vous avez raison; non que vous puissiez rien changer à mon sort, mais vous recevrez du moins mes dernières volontés et mes derniers vœux... c'est le seul service que j'attends de vous. »

Il alla fermer la porte et revint s'asseoir près de moi, qui, ému et tremblant, attendais ses paroles; elles avaient quelque chose de grave et de solennel; sa physionomie surtout avait une expression que je n'avais encore vue à personne. Ce front que j'examinais attentivement semblait marqué par la fatalité; sa figure était pâle; ses yeux noirs lançaient des éclairs, et de temps en temps ses traits, quoique altérés par la souffrance, se contractaient par un sourire ironique et infernal. « Ce que je vais vous apprendre, me dit-il, va confondre votre raison; vous douterez... vous ne croirez pas... moi-même, bien souvent, je doute encore... je le voudrais du moins; mais les preuves sont là, et il y a dans tout ce qui

nous entoure, dans notre organisation même, bien d'autres mystères que nous sommes obligés de subir sans pouvoir les comprendre. » Il s'arrêta un instant comme pour recueillir ses idées, passa la main sur son front et continua : « Je suis né dans ce château. J'avais deux frères, mes aînés, à qui devaient revenir les biens et les honneurs de notre maison. Je n'avais rien à attendre que le manteau d'abbé et le petit collet, et cependant des pensées d'ambition et de gloire fermentaient dans ma tête et faisaient battre mon cœur. Malheureux de mon obscurité, avide de renommée, je ne rêvais qu'aux moyens d'en acquérir, et cette idée me rendait insensible à tous les plaisirs et à toutes les douceurs de la vie. Le présent ne m'était rien; je n'existais que dans l'avenir, et cet avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus sombre.

« J'avais près de trente ans et je n'étais rien encore; alors, et de tous côtés, s'élevaient dans la capitale des réputations littéraires dont l'éclat retentissait jusqu'en notre province. «Ah! me disais-je souvent, si je pouvais du moins me faire un nom dans la carrière des lettres! ce serait toujours de la renommée, et c'est là seulement qu'est le bonheur. « J'avais pour confident de mes chagrins un ancien domestique, un vieux nègre, qui était dans ce château bien avant ma naissance; c'était à coup sûr le plus âgé de la maison, car personne ne se rappelait l'y avoir vu entrer; les gens du pays prétendent même qu'il avait connu le maréchal Fabert et assisté à sa mort... »

En ce moment mon interlocuteur me vit faire un geste de surprise; il s'arrêta et me demanda ce que j'avais. « Rien, » lui dis-je. Mais malgré moi je pensai à l'homme noir dont nous avait parlé la veille notre aubergiste.

M. de C*** continua :

« Un jour, devant Yago (c'était le nom du nègre), je me laissai aller à mon désespoir sur mon obscurité et sur l'inutilité de mes jours, et je m'écriai : « Je donnerais dix années de ma vie pour être placé au premier rang de nos auteurs. — Dix ans, me dit-il froidement, c'est beaucoup; c'est payer bien cher peu de chose. N'importe, j'accepte vos dix ans, je les prends; rappelez-vous vos promesses, je tiendrai les miennes. » Je ne vous peindrai pas ma surprise en l'entendant parler ainsi; je crus que les années avaient affaibli sa raison ; je haussai les épaules en souriant, et je quittai quelques jours après ce château pour faire un voyage à Paris. Là je me trouvai lancé dans la société des gens de lettres; leur exemple m'encouragea, et je publiai plusieurs ouvrages dont je ne vous raconterai pas ici le succès. Tout Paris s'empressa de les voir; les journaux retentirent de mes louanges; le nouveau nom que j'avais pris devint célèbre, et hier encore, jeune homme, vous l'admiriez... »

Ici un nouveau geste de surprise interrompit ce récit. « Vous n'êtes donc pas le duc de C***? m'écriai-je.

— Non, répondit-il froidement. » Et je me dis en moi-même : « Un homme de lettres célèbre... Est-ce Marmontel? est-ce d'Alembert? est-ce Voltaire? »

Mon inconnu soupira; un sourire de regret et de mépris vint effleurer ses lèvres, et il reprit son récit.

« Cette réputation littéraire que j'avais enviée fut bientôt insuffisante pour une âme aussi ardente que la mienne ; j'aspirais à de plus nobles succès, et je disais à Yago, qui m'avait suivi à Paris et qui ne me quittait plus : « Il n'y a de gloire réelle, il n'y a de véritable renommée que celle que l'on acquiert dans la carrière des armes. Qu'est-ce qu'un homme de lettres, un poëte? rien. Parlez-moi d'un grand capitaine,

d'un général d'armée! Voilà le destin que j'envie, et pour une grande réputation militaire je donnerais dix des années qui me restent. — Je les accepte, me répondit Yago, je les prends; elles m'appartiennent, ne l'oubliez pas. »

A cet endroit de son récit l'inconnu s'arrêta encore, et voyant l'espèce de trouble et d'hésitation qui se peignait dans tous mes traits :

« Je vous l'avais bien dit, jeune homme, vous ne pouvez me croire; cela vous semble un rêve, une chimère!... à moi aussi... Et cependant les grades, les honneurs que j'ai obtenus n'étaient point une illusion; ces soldats que j'ai conduits au feu, ces redoutes enlevées, ces drapeaux, ces victoires dont la France a retenti, tout cela fut mon ouvrage, toute cette gloire m'a appartenu! »

Pendant qu'il marchait à grands pas et qu'il parlait ainsi avec chaleur, avec enthousiasme, la surprise avait glacé tous mes sens, et je me disais : « Qui est donc là près de moi?... Est-ce Coigny?... est-ce Richelieu?... est-ce le maréchal de Saxe? »

De cet état d'exaltation mon inconnu était retombé dans l'abattement, et, s'approchant de moi, il me dit d'un air sombre :

« Yago avait dit vrai; et quand plus tard, dégoûté de cette vaine fumée de gloire militaire, j'aspirais à ce qu'il y a seulement de réel et de positif dans ce monde, quand, au prix de cinq ou six années d'existence, je désirai l'or et les richesses, il me les accorda encore... Oui, jeune homme, oui, j'ai vu la fortune seconder, surpasser tous mes vœux; des terres, des forêts, des châteaux... Ce matin encore tout cela était en mon pouvoir; et si vous doutez de moi, si vous doutez d'Yago, attendez, attendez, il va venir, et vous allez voir par vous-

même, par vos yeux, que ce qui confond votre raison et la mienne n'est malheureusement que trop réel. »

L'inconnu s'approcha alors de la cheminée, regarda la pendule, fit un geste d'effroi, et me dit à voix basse :

« Ce matin, au point du jour, je me sentis si abattu et si faible que je pouvais à peine me soulever ; je sonnai mon valet de chambre ; ce fut Yago qui parut. « Qu'est-ce donc que j'éprouve ? lui dis-je. — Maître, rien que de très naturel : l'heure approche, le moment arrive. — Et lequel ? lui dis-je. — Ne le devinez-vous pas ? Le ciel vous avait destiné soixante ans à vivre ; vous en aviez trente quand j'ai commencé à vous obéir. — Yago, lui dis-je avec effroi, parles-tu sérieusement ? — Oui, maître ; en cinq ans vous avez dépensé en gloire vingt-cinq années d'existence. Vous me les avez données, elles m'appartiennent, et ces jours dont vous vous êtes privé seront maintenant ajoutés aux miens. — Quoi ! c'était là le prix de tes services ? — D'autres les ont payés plus cher ; témoin Fabert, que je protégeais aussi. — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je ; ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai. — A la bonne heure ; mais préparez-vous, car il ne vous reste plus qu'une demi-heure à vivre. — Tu te joues de moi, tu me trompes. — En aucune façon : calculez vous-même : trente-cinq ans où vous avez vécu réellement, et vingt-cinq que vous avez perdus ; total : soixante. C'est votre compte ; chacun le sien. » Et il voulait sortir, et je sentais mes forces diminuer ; je sentais la vie m'échapper. « Yago ! Yago ! m'écriai-je, donne-moi quelques heures, quelques heures encore ! — Non, non, répondit-il, ce serait maintenant les retrancher de mon compte, et je connais mieux que vous le prix de la vie : il n'y a pas de trésor qui puisse payer deux heures d'existence. » Et je pouvais à peine parler ; mes yeux se

voilaient, le froid de la mort glaçait mes veines. « Eh bien! lui dis-je en faisant un effort, reprends ces biens pour lesquels j'ai tout sacrifié; quatre heures encore, et je renonce à mon or, à mes richesses, à cette opulence que j'ai tant désirés. — Soit; tu as été bon maître, et je veux faire quelque chose pour toi; j'y consens.

« Je sentis mes forces se ranimer, et je m'écriai : « Quatre heures! c'est si peu de chose!... Yago! Yago! quatre autres encore, et je renonce à ma gloire littéraire, à tous mes ouvrages, à ce qui m'avait placé si haut dans l'estime du monde! — Quatre heures pour cela! s'écria le nègre avec dédain... c'est beaucoup. N'importe, je ne t'aurai point refusé ta dernière grâce. — Non, pas la dernière, lui dis-je en joignant les mains... Yago! Yago! je t'en supplie, donne-moi jusqu'à ce soir, les douze heures, la journée entière, et que mes exploits, ma victoire, ma renommée militaire, que tout soit effacé à jamais de la mémoire des hommes, qu'il n'en reste plus rien sur la terre... Ce jour, Yago, ce jour tout entier, et je serai trop content. — Tu abuses de ma bonté, me dit-il, et je fais un marché de dupe. N'importe encore; je te donne jusqu'au coucher du soleil; après cela ne me demande plus rien. A ce soir donc; je viendrai te prendre. » Et il est parti, poursuivit l'inconnu avec désespoir, et ce jour où je vous parle est le dernier qui me reste! » Puis, s'approchant de la porte vitrée, qui était ouverte et qui donnait sur le parc, il s'écria : « Je ne verrai plus ce beau ciel, ces verts gazons, ces eaux jaillissantes; je ne respirerai plus l'air embaumé du printemps. Insensé que j'étais! ces biens que Dieu donne à tous, ces biens auxquels j'étais insensible et dont maintenant seulement je comprends la douceur, pendant vingt-cinq ans encore je pouvais en jouir! Et j'ai usé mes jours, je les ai sacri-

fiés pour une gloire stérile qui ne m'a pas rendu heureux et qui est morte avec moi... Tenez, tenez, me dit-il en me montrant des paysans qui traversaient le parc et se rendaient à l'ouvrage en chantant, que ne donnerais-je pas maintenant pour partager leurs travaux et leur misère ! Mais je n'ai plus rien à donner ni rien à espérer ici-bas, pas même le malheur ! »

En ce moment un rayon de soleil, un soleil du mois de mai, vint éclairer ses traits pâles et égarés; il me saisit le bras avec une espèce de délire et me dit : « Voyez, voyez donc ! que c'est beau, le soleil ! Et il faut quitter tout cela !... Ah ! que du moins j'en jouisse encore ! que je savoure en entier ce jour si pur et si beau, qui pour moi n'aura pas de lendemain !... »

Il s'élança en courant dans le parc, et au détour d'une allée il disparut avant que j'aie pu le retenir.

A vrai dire je n'en avais pas la force ; j'étais retombé sur le canapé, étourdi, anéanti de tout ce que je venais de voir et d'entendre. Je me levai, je marchai pour bien me convaincre que j'étais bien éveillé, que je n'étais pas sous l'influence d'un songe. En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit, et un domestique me dit : « Voici mon maître le duc de C***. » Un homme d'une soixantaine d'années et d'une physionomie distinguée s'avança, et, me tendant la main, me demanda pardon de m'avoir fait attendre aussi longtemps. « Je n'étais pas au château, me dit-il ; je viens de la ville, où j'ai été consulter pour la santé du comte de C***, mon frère cadet. — Ses jours seraient-ils en danger? m'écriai-je. — Non, monsieur, grâce au ciel, me répondit le duc ; mais dans sa jeunesse des idées d'ambition et de gloire avaient exalté son imagination, et une maladie fort grave qu'il a faite derniè-

rement, et où il a pensé périr, lui a laissé au cerveau une espèce de délire et d'aliénation qui lui persuade toujours qu'il n'a plus qu'un jour à vivre ; c'est là sa folie. »

Tout me fut expliqué.

« Maintenant, poursuivit le duc, venons à vous, jeune homme, et voyons ce que nous pouvons faire pour votre avancement. Nous partirons à la fin du mois pour Versailles ; je vous présenterai. — Je connais vos bontés pour moi, monsieur le duc, et je viens vous en remercier. — Quoi ! auriez-vous renoncé à la cour et aux avantages que vous pouvez y attendre ? — Oui, monsieur. — Mais songez donc que, grâce à moi, vous y ferez un chemin rapide, et qu'avec un peu d'assiduité et de patience... vous pouvez d'ici à une dizaine d'années... — Dix années de perdues ! m'écriai-je. — Eh bien ! reprit-il avec étonnement, est-ce que c'est payer trop cher la gloire, la fortune, les honneurs ?... Allons, jeune homme, nous partirons pour Versailles. — Non, monsieur le duc, je repars pour la Bretagne, et vous prie de recevoir tous mes remercîments et ceux de ma famille. — C'est de la folie ! » s'écria le duc.

Et moi, pensant à ce que je venais d'entendre, je me dis : C'est de la raison.

Le lendemain j'étais en route, et avec quelles délices je revis mon beau château de la Roche-Bernard, les vieux arbres de mon parc, le beau soleil de la Bretagne ! J'avais retrouvé mes vassaux, mes sœurs, ma mère et le bonheur !... qui depuis ne m'a plus quitté, car huit jours après j'épousai Henriette.

LE TASSE.

LA FORÊT ENCHANTÉE.

(Jérusalem délivrée.)

Le pieux Bouillon ne veut point livrer à Solime un assaut inutile; c'est d'une nouvelle tour qu'il attend le succès, et, pour en construire une, il envoie ses travailleurs dans la forêt qui jusqu'alors a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour; mais à son aspect une frayeur soudaine les saisit et les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination; tel dans l'ombre et dans le silence de la nuit il redoute les fantômes qu'il a créés, ainsi tremblent les travailleurs à qui la crainte figure des monstres plus terribles que le sphinx et les chimères.

Etonnés, éperdus, ils retournent sur leurs pas, et, dans de ridicules récits, ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroy les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ils ont aperçu ces ombres épaisses, ces asiles affreux et sauvages, leur cœur palpite et frémit d'épouvante et d'horreur. Cependant ils avancent encore, et, sous une feinte hardiesse, ils cachent leur frayeur et leur lâcheté. Déjà ils approchaient de la forêt enchantée. Tout à coup un bruit affreux se fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée, tel est le murmure des vents ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions, le sifflement des serpents,

les hurlements des loups, le cri des ours, les éclats de la trompette et les sons bruyants du tonnerre mêlés et confondus.

Travailleurs et guerriers, tout pâlit; mille indices trahissent la terreur dont leur âme est atteinte. La raison ne peut soutenir leur audace, la discipline ne peut les arrêter; ils cèdent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient, et l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur faiblesse :

« Seigneur, il n'est plus personne qui ose attaquer cette forêt; l'enfer tout entier s'est armé pour la défendre. Qui pourrait la regarder sans crainte aurait le cœur garni d'une triple enceinte de diamants. Il faut être insensible pour soutenir les tonnerres et les rugissements qui s'y font entendre. »

Alcaste écoutait ces discours, Alcaste dont la stupide témérité méprise les mortels et la mort; les monstres les plus terribles, les volcans, la foudre, les tempêtes, tout ce que l'univers rassemble de plus affreux, rien ne peut étonner sa grossière audace. Alcaste, avec un geste dédaigneux et un sourire moqueur : « J'irai, dit-il, où n'ose aller ce guerrier; moi-même je couperai ce bois qu'habitent les chimères et les songes; ces fantômes affreux, ces murmures, ces cris, ne pourront le garantir de mes coups; je braverai l'enfer tout entier si l'enfer s'est ligué pour le défendre. »

Il part, de l'aveu de Godefroy; bientôt il voit la fatale forêt, il entend ses mugissements. Toujours intrépide, il s'avance, et déjà ses pieds allaient fouler le sol enchanté; mais tout à coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Le feu s'accroît, et à la hauteur d'une muraille il étend des flammes et des torrents de fumée; de tous côtés ce terrible

rempart environne la forêt et la défend de toute atteinte. D'espace en espace des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux, de tours, de machines guerrières.

Au milieu de ces feux, que de monstres armés! que d'effroyables fantômes! L'un jette sur Alcaste des regards louches et sinistres; d'autres le menacent et lui présentent la mort. Il fuit enfin, il fuit à pas lents, tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent; mais c'est toujours une fuite, et pour la première fois il a connu la peur. Il s'étonne de trouver dans son âme ce sentiment nouveau; il s'en indigne, et son cœur est déchiré par le repentir. Sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers, et va cacher dans sa tente sa tristesse et sa confusion.

Godefroy le demande; il balance et cherche des excuses pour se dérober à ses yeux; il se rend enfin à ses ordres, mais il marche d'un pas tardif et la tête baissée. A son silence d'abord, ensuite au désordre de ses réponses, le héros connait sa disgrâce et sa fuite. « Que faut-il en croire? dit-il; sont-ce des prestiges? sont-ce des miracles?

« S'il est parmi vous un guerrier qui ose sonder cet étrange mystère, qu'il aille, et que du moins il nous en rende un compte plus fidèle. » Il dit, et, ce jour et les deux autres qui le suivirent, les plus fameux guerriers tentèrent de pénétrer dans la redoutable forêt; tous reculèrent à son aspect, tous furent saisis de crainte et d'effroi.

Cependant Tancrède avait rendu à sa chère Clorinde les honneurs suprêmes; quoique languissant, accablé de douleurs et d'ennuis, il puisse à peine soutenir son casque et sa cuirasse, il s'offre à cette pénible entreprise; son corps reçoit la loi de l'âme qui l'anime, et le courage en lui devient de la force et de la vigueur.

Il marche en silence et les yeux ouverts sur les dangers inconnus qu'il va braver ; il soutient l'aspect effrayant de la forêt ; sans s'étonner il entend le bruit du tonnerre, il sent les secousses de la terre ébranlée. Son cœur frémit un instant, mais bientôt d'un pas intrépide il entre dans le bois redouté et soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue ; il balance un moment et se dit à lui-même : « Que serviront ici mes armes? Dois-je me précipiter dans la gueule de ces monstres, au milieu des flammes prêtes à me dévorer? Sans doute je ne dois pas épargner mon sang quand l'honneur le demande; mais l'honneur n'ordonne pas d'en être prodigue; je connais sa voix: le cœur de Tancrède est fait pour la distinguer.

« Mais si je retourne sans succès, que dira l'armée? Quelle autre forêt pourra fournir à nos besoins? Godefroy voudra vaincre tous ces obstacles, et peut-être un autre guerrier osera ce que n'aura osé Tancrède!... Peut-être ces flammes n'ont de redoutable que l'apparence!... Allons!... » Il dit, et s'élance au milieu de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu si terrible ; il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques. Tout à coup sous ses pas l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui succède, chargé de ténèbres et de frimas ; les frimas et les ténèbres disparaissent à leur tour.

Tancrède surpris, mais toujours intrépide, avance d'un pas ferme et sûr dans cette forêt profane et en sonde les plus secrets détours ; aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler sa vue ; rien ne s'oppose à sa marche que l'épaisseur du bois et ses tortueux détours.

Enfin il découvre un vaste et spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre ; au milieu paraît un orgueilleux cyprès sem-

blable à une pyramide. Il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux, tels que jadis l'Egypte en employait pour fixer la parole et peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage ; il lit : « O guerrier téméraire qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort, de grâce, si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide, de grâce ne trouble point ce secret asile ! Pardonne à des infortunés privés de la lumière des cieux ; ce n'est point aux vivants à faire la guerre aux morts. »

Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots, il entend le vent qui frémit à travers le feuillage ; bientôt des sons lugubres et un concert de soupirs et de sanglots viennent frapper ses oreilles, et portent dans son cœur des sentiments mêlés de pitié, d'épouvante et de douleur.

Enfin il tire son épée et de toute sa force frappe le cyprès. O prodige ! le sang coule de l'écorce et va rougir la terre. Le héros frémit, mais il redouble, résolu d'approfondir ce mystère ; alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissements.

Bientôt une voix lui crie : « Ah ! Tancrède ! arrête ! tu m'as déjà fait une trop cruelle blessure ; barbare ! Tu m'as arrachée du corps que j'animais ; pourquoi viens-tu encore déchirer cet arbre malheureux auquel m'unit une dure destinée ? Veux-tu, cruel, outrager jusque dans le tombeau les cendres de ton ennemie ?

« Je fus Clorinde. Je ne suis pas la seule qui habite cet arbre funeste ; chrétien, infidèle, tout ce qui a péri sous les murs de Solime est enchaîné ici par la force d'un charme inconnu ; ces rameaux, ces arbres sont animés, et tu ne peux en couper une branche sans être un assassin. »

Le malade qui voit en songe des dragons ou des chimères que la flamme environne les craint sans les croire, et quoique à demi convaincu de l'erreur de ses sens, il fait pour les fuir d'inutiles efforts, tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur et d'effroi ; ainsi le héros frémit et cède à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur, subjugué par un sentiment impérieux, s'alarme et se glace ; dans ce moment puissant, imprévu, le fer échappe de sa main tremblante. Eperdu, hors de lui-même, il croit voir sa Clorinde gémissante, éplorée, qui lui reproche ses blessures et ses outrages ; il ne peut plus regarder ce sang, il ne peut plus entendre ses douloureux soupirs.

Ainsi ce courage que les dangers les plus affreux, que la mort même n'ont pu troubler, est amolli tout à coup par une ombre trompeuse, par de vains sanglots, par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber ; il sort vaincu et retrouve son épée sur sa route.

Il n'ose retourner sur ses pas et sonder ce funeste mystère. Arrivé près de Godefroy il recueille un moment ses esprits. « Seigneur, dit-il, je viens te confirmer des prodiges qui n'ont pas été crus et qui sont incroyables ; ce bruit horrible, ces spectres effrayants, tout est réel.

« Un feu soudain s'est allumé à mes yeux, et les flammes ont formé un rempart autour de la forêt ; des monstres armés m'en ont défendu les abords. J'ai franchi les obstacles ; le fer, l'incendie, les monstres ont disparu ; j'ai vu les frimas de l'hiver et les ténèbres de la nuit ; j'ai vu renaître tout à coup le jour et la sérénité.

« Le dirai-je ? Ces arbres sont animés, des âmes humaines leur donnent le sentiment et la vie. J'ai entendu, oui, j'ai en-

tendu de tristes accents qui retentissent encore douloureusement dans mon cœur. Le sang coule de leur écorce coupée... Non, j'avoue ma faiblesse... non... je ne pourrai jamais en arracher une branche. »

Il dit. Cependant le pieux Bouillon flotte agité de mille pensées. Ira-t-il lui-même tenter cette aventure et lutter contre les enchantements, ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux nécessaires à ses desseins? Mais le solitaire vient l'arracher à la profondeur de ses pensées.

« Quitte, quitte, lui dit-il, ces audacieux projets! Un autre bras que le tien doit couper ces arbres que défend en vain un charme inconnu. Déjà, déjà le vaisseau fatal aborde sur un rivage désert et plie ses voiles; déjà le guerrier qui doit nous faire triompher a rompu l'indigne chaîne qui le retenait et abandonne des lieux témoins de sa faiblesse. Bientôt Sion sera sous nos lois, et le fier Sarrazin expirera sous nos coups. »

FONTANES.

ÉLOGE FUNÈBRE DE WASHINGTON.

Quatre ans s'étaient écoulés à peine depuis qu'il avait quitté l'administration. Cet homme qui longtemps conduisit des armées, qui fut le chef de treize États, vivait sans ambition dans le calme des champs, au milieu de vastes domaines cultivés par ses mains et de nombreux troupeaux que ses soins avaient multipliés dans les solitudes d'un nouveau monde. Il marquait la fin de sa vie par toutes les vertus domestiques et patriarcales, après l'avoir illustrée par toutes les vertus guerrières et politiques. L'Amérique jetait un œil respectueux sur la re-

traite habitée de son père, et de cette retraite, où s'était renfermée tant de gloire, sortaient souvent de sages conseils qui n'avaient pas moins de force que dans les jours de son autorité. Ses compatriotes se promettaient encore de l'écouter longtemps, mais la mort l'a tout à coup enlevé au milieu des occupations les plus douces et les plus dignes de la vieillesse.

Un cri de douleur s'est fait entendre du fond de l'Amérique qu'il avait délivrée. Il appartenait à la France de répondre la première à ce cri funèbre qui doit retentir dans toutes les grandes âmes. Ces voûtes augustes[1] ont été dignement choisies pour l'apothéose d'un héros. L'ombre de Washington, en descendant sur ce dôme majestueux, y trouvera celles de Turenne, de Catinat et du grand Condé, qui se plaisent à l'habiter encore. Si ces guerriers illustres n'ont pas servi la même cause pendant leur vie, la même renommée les réunit quand ils ne sont plus. Les opinions, sujettes aux caprices des peuples et des temps, les opinions, partie faible et changeante de notre nature, disparaissent avec nous dans le tombeau; mais la gloire et la vertu restent éternellement. C'est par là que les grands hommes de tous les temps et de tous les lieux deviennent, en quelque sorte, compatriotes et contemporains. Ils ne forment qu'une seule famille, dont les exemples se transmettent et se renouvellent de successeurs en successeurs. Ainsi, dans cette enceinte guerrière, la valeur de Washington mérite les regards de Condé, sa modération appelle ceux de Turenne, sa philosophie le rapproche encore plus de Catinat. Un peuple qui admettrait ce dogme antique et touchant de la transmigration des esprits dirait sans doute que plus d'une fois l'âme de Catinat est revenue habiter dans celle de Washington.

(1) L'église des Invalides.

Mais les accents belliqueux que ces murs répètent de toutes parts doivent plaire surtout au défenseur de l'Amérique. Pourrait-il ne pas aimer ces soldats qui repoussèrent, à son exemple, les ennemis de la patrie? Il s'approche avec plaisir de ces vétérans dont les nobles cicatrices sont le premier ornement de cette fête, et dont quelques-uns ont peut-être combattu avec lui près des fleuves et dans les forêts de la Caroline et de la Virginie. Il se promène avec joie au milieu de ces drapeaux enlevés sur les Barbares de l'Asie et de l'Afrique étonnées de notre audace. Les dépouilles de la barbarie décorent noblement les funérailles d'un capitaine qui aima les lumières et la liberté. Mais il est encore un hommage plus digne de lui : c'est l'union de la France et de l'Amérique, c'est le bonheur de l'une et de l'autre, c'est la pacification des deux mondes. Il me semble que, des hauteurs de ce magnifique dôme, Washington crie à toute la France : « Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai vaincu pour l'indépendance, mais le bonheur de ma patrie fut le prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la première moitié de ma vie ; c'est la seconde qui me recommande aux éloges de la postérité... »

CORNEILLE.

FRAGMENTS D'HORACE.

La guerre est déclarée entre Albe et Rome. Sabine, sœur des Curiaces, née dans Albe, et fixée à Rome par les liens du mariage, ne sait pour laquelle de ces deux villes elle doit faire des vœux.

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,

Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et, sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton Etat encore en sa naissance
Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que les grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Vas jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Vas sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule;
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule!
Ingrate! souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs et tes premières lois.
Albe est ton origine : arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants,
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi si tu n'es plus contre elle.

Camille, sœur d'Horace, était promise à l'un des trois Curiaces qui combattirent pour Albe. A la vue de son frère victorieux et chargé des dépouilles de son amant, elle ne peut retenir ses larmes; Horace lui fait un crime de ses pleurs qui déshonorent le triomphe de Rome. Rome! s'écrie-t-elle :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés

Saper ses fondements encor mal assurés;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis, des bouts de l'univers,
Passent pour la détruire et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

Ces imprécations enflamment le courroux du jeune Horace, encore tout fier de sa victoire. Sa raison l'abandonne, et, oubliant que Camille est sa sœur, il lui plonge dans le sein son épée. Un Romain, Valère, amant de Camille, vient demander vengeance au roi.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'Etat demande aux princes légitimes
Des prix pour la vertu, des peines pour les crimes,

. . . .

Souffrez donc, ô grand roi! le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur et périsse en coupable!
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains:
Il y va de la perte ou du salut du reste.

Le vieil Horace défend son fils.

Sire, contre mon fils Valère en vain s'anime:
Un premier mouvement ne fut jamais un crime,

Et la louange est due au lieu du châtiment
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'Etat un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée;
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire? Il l'est! et ce bras paternel
L'aurait déjà puni s'il était criminel.
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance;
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoins que Valère;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyais quo sa fuite avait trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fillo?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas!
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race;
Qui n'est point de son sang ne peut fairo d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers! sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudro,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un hommo
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom

D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où penses-tu choisir un lieu pour son supplice?
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour
Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, Sire, et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans;
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants,
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle:
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle,
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui.
. . . .
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

LES NUAGES.

Lorsque j'étais en pleine mer et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de

montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches couleurs de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié; c'était une simple estampe où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis

que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes.

Musée Littéraire et Historique.



Mme de Staël

Necker de Staël Holstein

MADAME DE STAËL-HOLSTEIN

(ANNE-LOUISE-GERMAINE)

Née à Paris, le 22 avril 1766; morte le 14 juillet 1817.

Fille de M. Necker, ministre des Finances sous Louis XVI, entourée dès son enfance de personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, qui se plaisaient à provoquer son esprit précoce, mademoiselle Germaine Necker écrivait à quinze ans des réflexions sur l'*Esprit des Lois*. « Ses grands yeux noirs étincelaient de génie, dit M. de Guibert; ses traits étaient plutôt prononcés que délicats; on y sentait quelque chose au-dessus de la destinée de son sexe. » Sa vie fut fort agitée. Retirée en Suisse lors de la tourmente révolutionnaire, elle rentra en France quand le calme commença d'y renaître ; mais Bonaparte l'exila bientôt. Elle parcourut l'Allemagne, l'Italie, et revint dans sa patrie qu'elle fut obligée de quitter encore. C'est dans ces courses continuelles qu'elle écrivit sa *Corinne*, puis son livre de *l'Allemagne*. Établie à Saint-Pétersbourg, où un troisième exil l'avait forcée de se réfugier, la prudence l'obligea d'aller chercher un asile en Angleterre à la nouvelle de l'entrée des troupes françaises à Moskou. Enfin, après avoir fait un second voyage en Italie, elle mourut en 1817, laissant une fille et un fils. La nomenclature des ouvrages de madame de Staël serait trop longue ; mais il en est trois qui suffiraient seuls pour lui assigner un des premiers rangs dans la littérature : j'ai parlé de *Corinne* et de l'*Allemagne*, il me reste à nommer son délicieux roman de *Delphine*.

[illegible]

[illegible]

Cte DE SÉGUR.

SECONDE CROISADE.

1095.

Godefroy de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, voulant venger la destruction des premiers croisés, forma un armement régulier. Cet illustre guerrier, sincère dans son zèle, pur dans sa foi, intrépide, prudent, ferme, modeste, vertueux, libéral, imposant le respect par sa sagesse à la noblesse fougueuse qui marchait sous ses ordres, excitait à la fois la crainte et l'admiration de ses ennemis par la force de son bras et par ses exploits prodigieux. Godefroy fut tout ensemble un héros de fable et d'histoire. Il aurait été digne d'être peint par un Plutarque ; il mérita d'inspirer le Tasse.

Animé par le désir ardent de venger les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient et d'opposer une borne aux conquêtes menaçantes des Sarrazins, il vendit son duché pour payer des soldats. Son exemple excita l'émulation. De toutes parts on vit accourir sous ses enseignes de nobles preux qui se dépouillaient comme lui de leurs biens, sacrifiaient leurs terres pour le suivre, ou vendaient aux communes une liberté que, dans ce siècle, on n'était ni assez éclairé pour réclamer, ni assez fort pour conquérir, ni assez généreux pour donner.

Ses frères, Eustache de Boulogne et Baudouin, s'armèrent avec lui. Dix mille cavaliers, soixante-dix mille fantassins aguerris, partirent de France sous les ordres de Godefroy, le 10 août 1096. Ayant pénétré en Asie, ils formèrent le siége de Nicée et se rendirent maîtres de cette place, après avoir éprouvé une longue résistance, au moyen des machines de

guerre fournies par l'empereur Alexis, qui envoya aussi au secours des croisés une flottille qui priva les assiégés de tout secours.

Cette foule de princes, de ducs, de comtes, de seigneurs qui faisaient partie de la croisade, étaient trop indisciplinée pour marcher longtemps réunie. L'ambition ne tarda pas à diviser ces chefs indépendants. Tancrède et Boémond se séparèrent de Godefroy, entrèrent en Cilicie, et prirent Tarse d'assaut. Baudouin, qui ambitionnait cette conquête, vint avec un corps plus nombreux la leur enlever. De là naquirent des haines profondes et de longues querelles.

L'ambitieux Baudouin, méprisant les ordres du chef des croisés, son général et son frère, courut en Arménie, suivi de ses vassaux, traversa l'Euphrate et arriva sous les murs d'Edesse. Cette ville, entourée de musulmans, était restée chrétienne; un Grec, nommé Théodore, d'abord gouverneur et ensuite prince d'Edesse, la défendait depuis longtemps avec courage contre les Sarrazins. Il regarda l'arrivée des croisés d'Europe comme un heureux secours que lui envoyait le ciel. Sans défiance à la vue de la croix, il accueillit les Français avec honneur, et même adopta Baudouin pour fils et pour successeur. L'ingrat croisé se servit de ses bienfaits pour le trahir; les habitants, trompés et soulevés par ce perfide, s'armèrent contre Théodore et l'égorgèrent. Ce fut ainsi que Baudouin devint et resta prince d'Edesse, et le premier croisé qui fonda dans l'Orient une souveraineté ne l'obtint que par un assassinat.

L'armée chrétienne, forte de six cent mille hommes lorsqu'elle débarqua en Asie, était déjà réduite à trois cent mille par les combats, par la disette et par les maladies. Ainsi affaiblie, mais non découragée, elle continua sa marche, s'em-

para d'Yeône, de trente-huit autres villes, passa l'Oronte et vint assiéger Antioche, la plus forte alors, la plus populeuse et la plus belle ville de l'Orient. Les croisés y apprirent de tristes nouvelles. Suénon, prince de Danemarck, débarqué sur les côtes de l'Asie-Mineure, avait été surpris en Phrygie et enveloppé par les Turcs, qui le massacrèrent ainsi que toute sa troupe. Sa résistance opiniâtre rendit sa mort glorieuse; il vendit cher sa vie, et la jeune Florine, qu'il devait épouser, partageant ses périls comme elle devait partager son trône, combattant à ses côtés, tomba sur le champ de bataille percée de sept flèches. La haine des Européens pour Alexis l'accusa de ce désastre. Les croisés prétendirent que l'empereur avait fait donner à Suénon des guides corrompus qui l'entraînèrent dans le piége où il périt; ce reproche était évidemment dénué de vraisemblance. Si ce prince eût été capable de si bas artifices, il les eût plutôt employés contre son ancien ennemi, le redoutable Boémond, que contre le jeune Suénon, qui ne pouvait lui inspirer aucune crainte.

Après plusieurs assauts inutiles, l'armée des croisés, découragée, était prête à renoncer à s'emparer d'Antioche, lorsque cette ville fut prise par trahison. Peu de temps après ils défirent une armée considérable de Sarrazins, dans une bataille décisive où cent mille ennemis trouvèrent la mort, et dirigèrent leur marche victorieuse sur Jérusalem, dont ils entreprirent le siége.

Après une longue et pénible marche, les chrétiens arrivent sur les hauteurs d'Emmaüs; soudain la cité sainte parait à leurs yeux. Ils s'arrêtent immobiles d'étonnement et de respect; puis tout à coup on entend un cri universel: *Jérusalem! Jérusalem! Dieu le veut! Dieu le veut!* L'armée entière se prosterne; tous pleurent leurs nombreuses erreurs à la vue des

lieux où un Dieu périt pour les sauver. Ces princes tout à l'heure si orgueilleux, ces soldats naguère si farouches, ne paraissent plus que d'humbles et de pieux pèlerins.

Cependant, après avoir donné quelques heures à la religion, la trompette les rappelle au combat; ils se relèvent, tracent leur camp, le fortifient, aiguisent leurs armes, placent leurs postes, reconnaissent la ville, et construisent avec activité les machines et les tours qui doivent en abattre les remparts.

Les assiégés étaient plus nombreux que les assiégeants; soixante mille Turcs défendaient Jérusalem; le camp chrétien, affaibli par des détachements nécessaires pour garder les conquêtes, assurer les subsistances et entretenir les communications, ne comptait, dit-on, que vingt mille combattants.

Les Musulmans sortent de leurs murs et attaquent les croisés; l'impétueux Tancrède les repousse. Le héros chrétien, emporté par un zèle religieux, les poursuit jusqu'aux portes, et devançant tous ses compagnons s'arrête seul sur le mont des Oliviers. Là, ne voyant que le ciel, oubliant la terre, il s'agenouille et invoque le Dieu pour lequel il s'est armé. Dans ce moment cinq Turcs l'entourent et l'attaquent; son bouclier repousse leurs coups; son glaive perçant leurs cuirasses, il les immole tous et rentre victorieux dans le camp.

Les croisés, trop peu nombreux et trop ardents pour fonder leur espoir sur les lenteurs d'un siége régulier, tentèrent un assaut général pour prendre d'assaut cette cité forte; mais malgré leur courage bouillant et la constance de leurs efforts répétés, les Musulmans les repoussèrent et précipitèrent du haut des remparts les plus téméraires qui s'y étaient élancés.

Après quelques jours de repos, interrompus par de fréquentes sorties, ils marchèrent de nouveau contre la ville, précédés du bélier menaçant, de redoutables catapultes, de

tours élevées remplies de soldats. D'un côté, les machines guerrières lancent sur la ville des flèches, des pierres, des rocs entiers ; de l'autre, le feu grégeois embrase les tours ; les Turcs font pleuvoir sur les chrétiens un déluge de traits enflammés.

Appelant à leur défense et à leur secours, dans l'une et l'autre armée, le fanatisme, la superstition, le ciel et les anges, on voyait sur les murs de la ville des magiciennes échevelées invoquant la mort, et cherchant par leurs conjurations à troubler l'ordre des éléments, tandis que les pontifes chrétiens s'écriaient qu'ils voyaient les ombres d'Adhémar et de plusieurs saints évêques, morts depuis peu, apparaître dans leurs rangs et leur annoncer la victoire. Plus le sang coule, plus la fureur redouble. Déjà les chrétiens s'élèvent en foule sur les remparts ; mais bientôt assaillis, pressés, ébranlés par la masse qui les attaque, ils tombent renversés au pied des murs ; étourdis par leur chute, découragés, immobiles, ils se croient perdus. Soudain on aperçoit sur le mont des Oliviers un cavalier revêtu d'armes resplendissantes ; l'adroit et pieux Raimond s'écrie que c'est saint Georges qui vient combattre pour la croix.

Le bandeau de la foi ferme les yeux sur le péril : on se ranime, on revole au combat ; on n'aperçoit plus la mort, on ne voit que la victoire. Une fureur religieuse double la force des chrétiens ; les femmes, les enfants même joignent leurs faibles bras à ceux des guerriers. La haute tour de Godefroy s'avance au milieu d'un torrent de pierres et de feu ; elle jette son large pont-levis sur le rempart.

Les assiégés avaient couvert leurs murs de sacs de foin et de ballots de laine ; quelques dards brûlants y mettent le feu : un vent impétueux pousse des tourbillons de fumée et de flam-

mes contre les Sarrazins; ils reculent. Dans ce moment, Godefroy, Dubourg, Créton, Saint-Vallier, d'Albret, s'élancent dans la ville; Tancrède, Montaigu, Béarn, y pénètrent d'un autre côté. Les Musulmans consternés fuient de toutes parts. Jérusalem retentit du cri de *Dieu le veut;* une foule de croisés s'y précipitent.

Cependant les Sarrazins, ramenés au combat par le sultan, se rallient en fondant sur les chrétiens. Déjà ils les forçaient à la retraite lorsque Evrard de Puisaye, à la tête d'un corps de réserve, ranime le courage épuisé de ses compagnons et porte la terreur dans les rangs des ennemis, qui abandonnent la victoire, jettent leurs armes et disparaissent.

Une des circonstances de ce triomphe qui sembla dans ce temps la plus remarquable, c'est que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi, à l'heure précise où les auteurs sacrés rapportent que Jésus-Christ était mort sur la croix.

Plus la victoire avait été disputée, plus les vengeances des vainqueurs furent cruelles. Les croisés ne connaissaient aucun sentiment de pitié pour les infidèles; ils marchaient dans les rues sur des monceaux de morts. Un grand nombre de Turcs cherchèrent un asile dans la mosquée; ce fut leur tombeau. Burmond d'Agile, témoin oculaire, dit « que, sous le portique de cet édifice, le sang s'élevait jusqu'au frein des chevaux. »

Au milieu de cette armée de furieux inexorables pour leurs victimes, Godefroy seul, épargnant les vaincus, n'avait pas voulu souiller son triomphe par le carnage. Désarmé après la victoire, il se dépouille de sa chaussure, il entre pieds nus dans le Saint-Sépulcre, et s'humilie devant le Dieu des rois, des peuples et des armées.

A sa vue le délire cesse, la pitié se réveille, la vengeance

s'arrête; tous les guerriers, entraînés par l'exemple de leur général, viennent se prosterner devant l'autel. Aux cris de fureur et de guerre succède tout à coup dans la ville un profond silence qui n'est interrompu que par les gémissements et par les prières des chrétiens. Leurs mains, qu'ils élèvent vers le ciel, sont encore souillées de sang, mais leurs yeux sont remplis de larmes.

MADAME DE STAEL.

VENISE.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange du goût mauresque et gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux. Le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt, et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable; on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre

au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise; on prend congé de la végétation; on ne voit pas même une mouche en ce séjour; tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles; car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.....................

Corinne et Oswald allèrent voir ensemble la salle où le

grand conseil se rassemblait alors; elle est entourée des portraits de tous les doges; mais à la place du portrait de celui qui fut décapité comme traître à sa patrie, on a peint un rideau noir sur lequel est écrit le jour de sa mort et le genre de son supplice. Les habits royaux et magnifiques dont les images des autres doges sont revêtues ajoutent à l'impression de ce terrible rideau noir. Il y a dans cette salle un tableau qui représente le jugement dernier, et un autre le moment où le plus puissant des empereurs, Frédéric Barberousse, s'humilia devant le sénat de Venise. C'est une belle idée que de réunir ainsi tout ce qui doit exalter la fierté d'un gouvernement sur la terre et courber cette même fierté devant le ciel. Corinne et lord Nelvil allèrent voir l'arsenal. Il y a devant la porte de l'arsenal deux lions sculptés en Grèce, puis transportés du port d'Athènes pour être les gardiens de la puissance vénitienne; immobiles gardiens qui ne défendent que ce qu'on respecte. L'arsenal est rempli des trophées de la marine; la fameuse cérémonie des noces du doge avec la mer Adriatique, toutes les institutions de Venise, enfin, attestaient leur reconnaissance pour la mer. Ils ont, à cet égard, quelques rapports avec les Anglais, et lord Nelvil sentit vivement l'intérêt que ces rapports devaient exciter en lui.

Corinne le conduisit au sommet de la tour appelée le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie.

« Du côté de ces nuages, dit Corinne, il y a la Grèce; cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir? Là, sont encore des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-être, ainsi que nous,

à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres. C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé; les habitants y rougissent au moins de leur état actuel; mais dans les contrées que l'histoire n'a jamais consacrées, l'homme ne soupçonne pas même qu'il y ait une autre destinée que la servile obscurité qui lui a été transmise par ses aïeux.

« Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. Les Dalmates savent si peu ce qui s'est passé depuis quinze siècles qu'ils appellent encore les Romains les *tout-puissants*. Il est vrai qu'ils montrent des connaissances plus modernes en vous nommant, vous autres Anglais, les *guerriers de la mer*, parce que vous avez souvent abordé dans leurs ports; mais ils ne savent rien du reste de la terre..... »

L'air de Venise, la vie qu'on y mène, sont singulièrement propres à bercer l'âme d'espérances; le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de Rialto, se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal, comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie.

PHILIPPE DE COMINES.

DERNIERS MOMENTS DE LOUIS XI.

Toujours avoit espérance en ce bon hermite qui estoit au Plessy, dont j'ay parlé, qu'il avoit faict venir de Calabre, et incessamment envoyoit devers luy, disant que s'il vouloit il lui allongeroit bien sa vie; car, nonobstant toutes ces ordonnances qu'il avoit faictes de ceux qu'il avoit envoyez devers monseigneur le Dauphin son fils, si luy revint le cueur, et avoit bien espérance d'échaper. Et si ainsi fust advenu, il eust bien départy l'assemblée qu'il avoit envoyée à Amboise à ce nouveau roy. Et pour ceste espérance qu'il avoit audit hermite, fut advisé par un certain théologien et autres qu'on luy déclareroit qu'il s'abusoit, et qu'en son faict il n'y avoit plus d'espérance qu'à la miséricorde de Dieu, et qu'à ces parolles se trouveroit présent son médecin, maistre Jacques Cotbier, en qui il avoit toute espérance, et à qui chascun mois il donnoit dix mille escus, espérant qu'il lui allongeroit la vie. Et fut prise ceste conclusion par maistre Olivier et ledit maistre Jacques, médecin, afin que de tous points il pensast à sa conscience, et qu'il laissast toutes autres pensées, et ce sainct homme en qui il se fioit.

Et tout ainsi qu'il avoit haussé ledit maistre Olivier et autres, trop à coup et sans propos, en estat plus grand qu'il ne leur appartenoit : aussi tout de mesme prirent charge sans craincte de dire chose à un tel prince qui ne leur appartenoit pas, ny ne gardèrent la révérence et humilité qu'il appartenoit au cas, comme eussent faict ceux qu'il avoit de longtemps nourris, et lesquels peu auparavant il avoit eslongnez de luy,

pour ses imaginations. Mais tout ainsi qu'à deux grands personnages qu'il avoit faict mourir de son temps (dont de l'un fit conscience à son trespas, et de l'autre non : ce fut du duc de Nemours et du comte de Sainct-Paul) fut signifiée la mort par commissaires députez à ce faire, lesquels commissaires en briefs mots leur déclarèrent leur sentence, et baillèrent confesseur pour disposer de leurs consciences en peu d'heures qui leur fut baillée à ce faire ; tout ainsi signifièrent à nostre roy les dessudits sa mort en brièves paroles et rudes, disants : « Sire, il faut que nous nous acquitions. N'ayez plus d'espérance en ce sainct homme, ny en autre chose, car seurement il est faict de vous; et pour ce pensez à vostre conscience, car il n'y a nul remède. » Et chascun dict quelque mot assez brief, ausquels il respondit : « J'ay espérance que Dieu m'aidera, car par avanture je ne suis pas si malade comme vous pensez. »

Quelle douleur lui fut d'ouïr ceste nouvelle et ceste sentence! car oncques homme ne craignit plus la mort et ne fit tant de choses pour y cuider mettre remède comme luy; et avoit tout le temps de sa vie prié à ses serviteurs, et à moy comme à d'autres, que si on le voyoit en nécessité de mort, que l'on ne lui dist, fors tant seulement : *Parlez peu*, et qu'on l'émeust seulement à soy confesser, sans lui prononcer ce cruel mot de *la mort;* car il luy sembloit n'avoir pas le cœur pour ouyr une si cruelle sentence ; toutesfois il l'endura vertueusement, et toutes autres choses, jusques à la mort, et plus que nul homme que jamais j'aye veu mourir. A son fils, qu'il appelloit *roy*, manda plusieurs choses ; et se confessa très bien et dit plusieurs oraisons servants à propos, selon les sacrements qu'il prenoit, lesquels luy-mesme demanda. Et, comme j'ay dit, il parloit aussi sec comme si jamais n'eust esté

malade, parloit de toutes choses qui pouvoient servir au roy son fils, et dit entre autres choses qu'il vouloit que le sieur des Cordes ne bougeast d'avec le roy son fils de six mois, et qu'on le priast de ne mener nulle practique sur Calais ny ailleurs, disant qu'il estoit conclu avec luy de conduire telles entreprinses, et à bonne intention, pour le roy et pour le royaume, mais qu'elles estoient dangereuses, et par espécial celle de Calais, de peur d'esmouvoir les Anglois. Et vouloit sur toutes choses qu'après son trespas on tinst le royaume en paix cinq ou six ans, ce que jamais n'avoit peu souffrir en sa vie. Et à la vérité dire, le royaume en avoit bon besoing; car combien qu'il fust grand et estendu, si estoit-il bien maigre et pauvre, et par espécial pour les passages des gens-d'armes, qui se remuoyent d'un pays en un autre, comme ils ont fait depuis et beaucoup pis. Il ordonna qu'on ne prist pas de débat en Bretagne et qu'on laissast vivre le duc François en paix, et sans luy donner doutes ne craintes, et semblablement tous les voisins du royaume, à fin que le roy et le royaume peussent demeurer en paix jusques à ce que le roy fust grand et en aage pour en disposer à son plaisir.

Voilà donc comment peu discrètement luy fut signifiée ceste mort. Ce que j'ay bien voulu réciter pour ce qu'en un article précédent, j'ai commencé à faire comparaison des maux qu'il avoit fait souffrir à aucuns, et à plusieurs qui vivoient sous lui et en son obéissance, avec ceux qu'il souffrit avant sa mort, à fin que l'on voye s'ils n'estoient si grands ne si longs (comme j'ay dit audict article), si estoient-ils bien grands, veu sa nature qui plus demandoit obéissance que nul autre en son temps et qui plus l'avoit eue; par quoy un petit mot de response contre son vouloir lui estoit bien grande punition de l'endurer. J'ai parlé comme lui fut signifiée et

prononcée peu discrètement la mort ; mais quelques cinq ou six mois devant ceste mort il avoit suspicion de tous hommes et spécialement de tous ceux qui estoient dignes d'avoir authorité. Il avoit crainete de son fils et le faisoit étroitement garder, ne nul homme ne le voyoit, ne parloit à luy, sinon par son commandement. Il avoit doubte à la fin de sa fille et de son gendre, à présent duc de Bourbon, et vouloit sçavoir quelles gens entroient au Plessis quant et eux ; et à la fin rompit un conseil que le duc de Bourbon, son gendre, tenoit séans par son commandement.

A l'heure que sondict gendre et le comte de Dunois revinrent de remener l'ambassade qui estoit venuë aux nopces du roy son fils et de la royne, à Amboise, et qu'ils retournèrent au Plessis, et entrèrent beaucoup de gens avec eux, ledit seigneur, qui fort faisoit garder les portes, estant en la galerie qui regarde en la cour dudit Plessis, fit appeller un de ses capitaines des gardes et luy commanda aller taster aux gens des seigneurs dessusdicts, voir s'ils n'avoient point de brigandines sous leurs robes, et qu'il le fist comme en devisant à eux, sans trop en faire de semblant. Or, regardez s'il avoit fait vivre beaucoup de gens en suspicion et craincte sous luy, s'il en estoit bien payé, et de quelles gens il pouvoit avoir seureté, puisque de son fils, fille et gendre, il avoit suspicion. Je ne le dis point pour luy seulement, mais pour tous autres seigneurs qui désirent estre craints : jamais ne se sentent de la revanche jusques à la vieillesse ; car pour la pénitence ils craignent tout homme. Et quelle douleur estoit à ce roy d'avoir telle peur et telles passions !

Il avoit son médecin, appellé maistre Jacques Cothier, à qui en cinq mois il donna cinquante-quatre mille escus contants (qui estoit à la raison dix mil escus le mois, et quatre

mille par dessus), et l'évesché d'Amiens pour son neveu, et autres offices et terres pour luy et pour ses amis. Ledict médecin lui estoit si très rude que l'on ne diroit point à un valet les outrageuses et rudes parolles qu'il luy disoit; et si le craignoit tant ledict seigneur qu'il ne l'eust osé envoyer hors d'avec luy, et si s'en plaignoit à ceux à qui il en parloit; mais il ne l'eust osé changer, comme il faisoit tous autres serviteurs, pour ce que ledict médecin luy disoit audacieusement ces mots : « Je sçay bien qu'un matin vous m'envoyerez comme vous faites d'autres; mais par la... (un grand serment qu'il juroit), vous ne vivrez point huict jours après. » De ce mot là s'épouvantoit tant qu'après ne le faisoit que flater et luy donner, qui luy estoit un grand purgatoire en ce monde, veu la grande obéissance qu'il avoit eue de toutes gens de bien et de grands hommes.

Il est vray que le roy nostre maistre avoit fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures de quelques huict pieds de large, et de la hauteur d'un homme et un pied plus. Le premier qui les devisa fut l'évesque de Verdun, qui en la première qui fut faicte fut mis incontinent, et a couché quatorze ans. Plusieurs depuis l'ont maudit, et moy aussi, qui en ay tasté, sous le roy de présent, l'espace de huict mois. Autrefois avoit faict faire à des Allemans des fers très pesans et terribles pour mettre aux pieds, et y estoit un anneau, pour mettre au pied, fort malaisé à ouvrir, comme à un carquan, la chaisne grosse et pesante, et une grosse boule de fer au bout, beaucoup plus pesante que n'estoit de raison, et les appelloit-l'on *les fillettes du roy*. Toutesfois j'ay veu beaucoup de gens de bien prisonniers les avoir aux pieds, qui depuis en sont saillis à grand

honneur et à grant joye, et qui depuis ont eu de grands biens de luy, et entre les autres un fils de monseigneur de la Grutuse de Flandres, pris en bataille, lequel ledit seigneur maria, et fit son chambellan, et séneschal d'Anjou, et luy bailla cent lances. Aussi au seigneur de Piennes, prisonnier de guerre, et audit seigneur de Vergy. Tous deux ont eu gens-d'armes de luy, et ont esté ses chambellans, ou de son fils, et autres gros estats; et autant à monseigneur de Rochefort, frère du connestable, et à un appellé Roquebertin, du pays de Catalogne, semblablement prisonnier de guerre, à qui il fit de grans biens, et plusieurs autres, qui seroient trop longs à nommer, et de diverses contrées.

Or cecy n'est pas nostre matière principale, mais faut revenir à dire qu'ainsi comme de son temps furent treuvées ces mauvaises et diverses prisons, tout ainsi, avant mourir, il se trouva en semblables et plus grandes prisons, et aussi plus grande peur il eut que ceux qu'il y avoit tenus; laquelle chose je tiens à très grande grace pour luy et pour partie de son purgatoire; et je le dis ainsi pour monstrer qu'il n'est nul homme, de quelque dignité qu'il soit, qui ne souffre, ou en secret, ou en public, et par espécial ceux qui font souffrir les autres. Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, fit clorre, tout à l'entour de sa maison du Plessis-lez-Tours, de gros barreaux de fer en forme de grosses grilles, et aux quatre coins de sa maison quatre moineaux de fer, bons, grands et espais. Lesdites grilles estoient contre le mur, du costé de la place, de l'autre part du fossé, car il estoit à fond de cuve; et y fit mettre plusieurs broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avoient chacune trois ou quatre pointes, et les fit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantage ordonna dix arbalestriers à chascun des moineaux dedans lesdits fossez,

pour tirer à ceux qui en approcheroient avant que la porte fust ouverte, et vouloit qu'ils couchassent ausdits fossez et se retirassent ausdits moineaux de fer. Il entendoit bien que ceste fortification ne suffisoit pas contre grand nombre de gens, ne contre une armée; mais de cela il n'avoit point peur; seulement craignoit-il que quelque seigneur, ou plusieurs, ne fissent une entreprinse de prendre la place de nuict, demy par amour et demy par force, avec quelque peu d'intelligence, et que ceux-là prissent l'authorité, et le feissent vivre comme homme sans sens et indigne de gouverner.

La porte du Plessis ne s'ouvroit qu'il ne fust huict heures du matin, ny ne baissoit-on le pont jusques à ladicte heure, et lors y entroient les officiers; et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, et puis ordonnoient leur guet d'archers, tant à la porte que parmy la cour, comme en une place frontière estroictement gardée. Et n'y entroit nul que par le guichet, et que ce ne fust du sceu du roy, excepté quelque maistre d'hostel et gens de cette sorte, qui n'alloient point devers lui. Est-il doncques possible de tenir un roy pour le garder plus honnestement et en estroite prison que luy-mesme se tenoit! Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelques huict pieds en quarré, et luy, qui estoit si grand roy avoit une petite cour du chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères, mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres, et alloit à la messe sans passer par ladicte cour. Voudroit-l'on dire que ce roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfants et de tous ses prochains parents, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris et qui ne tenoient bien ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne

s'osoit fier, et s'enchaisnoit ainsi de si estrange chaisne et closture? Il est vray que le lieu estoit plus grand que d'une prison commune; aussi estoit-il plus grand que prisonniers communs.

On pourroit dire que d'autres ont esté plus suspicionneux que luy, mais ce n'a pas esté de nostre temps, ne par aventure homme si sage que luy, ne qui eust de si bons subjects; et avoient ceux-là par adventure esté cruels et tyrans, mais cestuy-cy n'a fait mal à nul qui ne luy eust fait quelque offense. Je n'ay point dit ce que dessus pour seulement parler des suspicions de nostre roy, mais pour dire que la patience qu'il a portée en ses passions, semblables à celles qu'il a fait porter aux autres, je la répute à punition que nostre Seigneur luy a donnée en ce monde pour en avoir moins en l'autre, tant ès choses dont j'ay parlé, comme en ses maladies, bien grandes et douloureuses pour luy, et qu'il craignoit beaucoup avant qu'elles luy advinssent, et aussi à fin que ceux qui viendront après luy soient un peu plus piteux au peuple et moins aspres à punir qu'il n'avoit esté; combien je ne luy veux pas donner charge, ne dire avoir veu meilleur prince. Il est vray qu'il pressoit ses subjects; toutesfois il n'eust point souffert qu'un autre l'eust fait, ne privé, ny estrange.

Après tant de peur et de suspicions et douleurs, nostre Seigneur fit miracle sur luy et le guarit tant de l'ame que du corps, que tousjours a accoustumé en faisant ses miracles; car il l'osta de ce misérable monde en grande santé de sens et d'entendement et bonne mémoire, ayant receu tous ses sacrements, sans souffrir douleur que l'on cogneut, mais tousjours parlant jusques à une patenostre avant sa mort; ordonna de sa sépulture et nomma ceux qu'il vouloit qu'ils l'accompagnassent par chemin. Et disoit qu'il n'espéroit à mourir qu'au sabmedy, et que nostre Dame luy procureroit

ceste grace, en qui tousjours avoit eu fiance et grande dévotion et prière. Et tout ainsi luy en advint; car il décéda le sabmedy pénultiesme jour d'aoust, l'an mil quatre cens quatre-vingts et trois, à huict heures au soir, auedit lieu du Plessis, où il avoit pris la maladie le lundy de devant [1]. Nostre Seigneur ait son ame et la vueille avoir receuë en son royaume de Paradis.

L. J. A. Mis DE BOUILLÉ.

COMMENT LES PRINCES D'ITALIE ONT PERDU LEURS ÉTATS.

(Commentaires politiques et historiques sur le Traité du Prince de Machiavel, etc.)

Il y a pour un prince plusieurs manières de perdre ses Etats: il peut les perdre soit par le résultat d'une guerre malheureuse et d'une conquête, soit par les suites d'une révolte et d'une guerre civile, ou enfin par une révolution violente et générale. Dans les quatorzième et quinzième siècles, les Etats d'Italie avaient été tour à tour livrés à ces deux premières chances, et leur faiblesse relative put y contribuer autant que l'injustice, la perfidie et la cruauté de ceux qui les gouvernaient.

Si Machiavel a raison d'attribuer leurs malheurs à la mauvaise disposition de leurs armes ainsi qu'au peu de soin qu'ils ont pris pour éviter la haine du peuple ou pour s'attacher les grands, on peut dire en général que ces causes influent également sur la destinée de tous les princes, quelles que soient d'ailleurs la nature et la proportion de leur puissance. « On ne perd point, dit-il, les Etats qui peuvent tenir une

(1) Il fut enterré à Notre-Dame de Cléry, où son tombeau fut ouvert et profané par les Huguenots, en 1562.

bonne armée en campagne. » Mais le prince ne doit point tellement compter sur l'appui que lui donnent de bonnes armes qu'il néglige de le fortifier par celui des bonnes lois, des bons amis et des bons exemples. De cette manière, s'il ne parvient pas à conserver ses Etats, du moins il se facilite les moyens de les recouvrer un jour par ses propres efforts et à l'aide des souvenirs qu'il a laissés; « car un prince ne trouvera de ressources solides et durables contre le malheur que dans son courage et dans ses vertus. » (Mach.)

De toutes les qualités qu'il importe au prince de montrer, la plus utile et la plus nécessaire est le courage. La méchanceté a perdu moins d'Etats que la lâcheté, ou, si l'on aime mieux, la faiblesse, qui a toutes les apparences et les effets de celle-ci et qui le plus souvent n'en est qu'un honnête et délicat synonyme. Lorsque le prince est attaqué par des ennemis étrangers, il peut jusqu'à un certain point confier la défense de ses Etats à l'habileté de ses généraux et à la valeureuse fidélité de ses troupes. Quoiqu'il soit plus glorieux pour lui de combattre à leur tête, il peut être inutile, souvent même imprudent, qu'il risque trop sa personne. Si la vaillance en quelque sorte héréditaire de nos rois a inspiré tant de prodiges dont s'honorent nos fastes guerriers, les revers qu'attira celle du roi Jean et de François Ier firent des plaies trop cruelles à l'Etat pour en proposer l'exemple, et la France eut plus d'obligations à la prudence de Charles VII, qui remit le soin de sa délivrance à l'épée de ses vaillants lieutenants et à l'inspiration sublime de cette héroïne dont la mémoire fera à jamais l'orgueil de notre patrie et la honte de l'Angleterre

Les rois de l'Europe paraissent avoir tous senti aujourd'hui l'avantage et le besoin même de se mettre à la tête de leurs

armées ; ils ont reconnu qu'ils ne sont pas moins grands dans leurs camps que dans leur cour, et que les fatigues de la représentation ne sont pas les seules que leur rang leur impose. Le prince qui commande lui-même ses troupes excite leur émulation par le prix qu'il est à même de donner aux actions dont il est le témoin, et enflamme leur ardeur par la part qu'il prend à leurs dangers. Le moindre péril auquel il s'expose lui est compté ; on lui sait gré de risquer une vie qui semble avoir plus de prix que toutes celles dont le sort des armes dispose communément, et l'on sait assez que les princes sont réputés des héros à bon marché.

Mais si de certaines considérations peuvent écarter le prince des champs de bataille dans les guerres ordinaires, il ne saurait rester tranquille au milieu des guerres civiles : il faut qu'il sache risquer sa vie s'il veut que l'on combatte pour ses droits. Cette obligation est encore plus grande lorsque son autorité et sa personne même sont attaquées, ou que l'Etat est ébranlé dans ses fondements par une révolution qui trouble la tranquillité publique et l'ordre établi. Il ne suffit point alors pour lui d'attendre patiemment le danger ; il faut qu'il sache le braver, s'y précipiter même ; qu'il sache que sa vie n'est rien au prix du salut de l'Etat dont il est responsable, que la royauté n'est point un privilége sans charge, que c'est un dépôt dont il doit compte, mort ou vif ; que le glaive est aussi bien que le sceptre le signe de sa puissance et lui a été remis pour la conserver ; enfin, que c'est en roi, non en victime, qu'il doit mourir, et que si les contemporains s'attendrissent sur ses malheurs, la postérité ne considérera que ses fautes. Comment peut-il espérer de profiter du zèle de ses amis et de réduire ses ennemis, si son courage reste passif au milieu de l'orage qui fond sur lui ? et comment

recouvrer son autorité s'il se contente de la marchander au lieu de la disputer corps à corps? En vain des serviteurs dévoués formeront pour lui les entreprises les plus généreuses, en vain ils lui offriront les plus nobles sacrifices; en vain des milliers de sujets fidèles s'armeront et périront pour sa cause s'il ne fait aucun effort en sa faveur, s'il craint d'engager sa personne, si enfin il ne se joint lui-même à son étendard. Mais « les princes, au temps de leur prospérité, ne soupçonnent pas même la possibilité d'une révolution dans leur fortune : imprévoyance naturelle aux hommes; pendant le calme, ils ne croient jamais qu'il puisse arriver de tempête. Aussi nos princes, continue Machiavel en parlant de ceux de l'Italie, quand l'orage vint à gronder, ne songèrent pas à se défendre, mais à s'éloigner. Ils espéraient que les peuples, fatigués de l'insolence des vainqueurs, les rappelleraient. Ce parti, à défaut d'autres, peut être bon, mais il est honteux de l'employer quand il en reste de plus honorables, et on doit rougir de se laisser tomber dans l'attente que quelqu'un viendra vous relever. Cette attente fût-elle remplie, vous perdez votre indépendance. »

CHATEAUBRIAND.

NAUFRAGE DE CYMODOCÉE.

(Les Martyrs, liv. XIX.)

Par un signe au milieu de la nue, Emmanuel fait connaître à l'ange des mers la volonté du Très-Haut. Aussitôt le vent, qui jusqu'alors avait été favorable au vaisseau de Cymodocée, expire; un calme profond règne dans les airs; à peine des brises incertaines se lèvent tour à tour de divers côtés, rident la surface unie des flots, et viennent agiter les voiles sans

avoir la force de les soulever. Le soleil pâlit au milieu de son cours, et l'azur du ciel, traversé de bandes verdâtres, semble se décomposer dans une lumière louche et troublée. Des sillons plombés s'étendent sans fin dans une mer pesante et morte. Le pilote levant les mains s'écrie :

« O Neptune ! que nous présagez-vous ? Si mon art n'est pas trompeur, jamais plus horrible tempête n'aura bouleversé les flots. »

A l'instant il ordonne d'abattre les voiles, et chacun se prépare au danger.

Les nuages s'amoncellent entre le midi et l'orient ; leurs bataillons funèbres paraissent à l'horizon comme une noire armée ou comme de lointains écueils. Le soleil, descendant derrière ces nuages, les perce d'un rayon livide, et découvre dans ces vapeurs entassées des profondeurs menaçantes. La nuit vient ; d'épaisses ténèbres enveloppent le vaisseau ; le matelot ne peut distinguer le matelot tremblant auprès de lui.

Tout à coup un mouvement parti des régions de l'aurore annonce que Dieu vient d'ouvrir le trésor des orages. La barrière qui retenait le tourbillon est brisée, et les quatre vents du ciel paraissent devant le Dominateur des mers. Le vaisseau fuit et présente sa poupe bruyante au souffle impétueux de l'orient ; toute la nuit il sillonne les vagues étincelantes. Le jour renaît et ne verse de clarté que pour laisser voir la tempête : les flots se déroulaient avec uniformité. Sans les mâts et le corps du navire, que le vent rencontrait dans sa course, on n'aurait entendu aucun bruit sur les eaux. Rien n'était plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but et des fureurs préméditées ?

Neuf jours entiers le navire est emporté vers l'occident

avec une force irrésistible. La dixième nuit achevait son tour lorsqu'on aperçut, à la lueur des éclairs, des côtes sombres qui semblaient d'une hauteur démesurée. Le naufrage parut inévitable. Le patron du vaisseau place chaque marin à son poste et ordonne aux passagers de se retirer au fond de la galère; ils obéissent, et ils entendent la fatale planche se refermer sur eux.

C'est dans ces moments que l'on apprend bien à connaitre les hommes: un esclave chantait d'une voix forte; une femme pleurait en allaitant l'enfant qui bientôt n'aurait plus besoin du sein maternel; un disciple de Zénon se lamentait sur la perte de la vie. Pour Cymodocée, elle pleurait son père et son époux, et priait avec Dorothé celui qui sait nous retrouver jusque dans les flancs des monstres de l'abîme.

Une violente secousse entr'ouvre la galère; un torrent d'eau se précipite dans la retraite des passagers; ils roulent pêle-mêle. Un cri étouffé sort de cet horrible chaos.

Une vague avait enfoncé la poupe du navire: la fille d'Homère et Dorothé sont jetés au pied des degrés qui conduisaient sur le pont; ils y montent à demi suffoqués. Quel spectacle! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageaient dispersés sur le gouffre immense; les autres se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres. Le pilote, une hache à la main, frappait le mât du vaisseau, et le gouvernail abandonné allait tournant et battant sur lui-même avec un bruit rauque.

Il restait une faible espérance: le flot en s'engouffrant dans le détroit pouvait soulever la galère et la jeter de l'autre côté du banc de sable. Mais qui oserait tenir le gouvernail dans un

tel moment? Un faux mouvement du pilote pouvait donner la mort à deux cents personnes. Les mariniers, domptés par la crainte, n'insultaient plus les deux chrétiens; ils reconnaissaient au contraire la puissance de leur Dieu et les suppliaient d'en obtenir leur délivrance. Cymodocée, oubliant leurs outrages et ses périls, se jette à genoux et fait un vœu à la mère du Sauveur. Dorothé saisit le timon abandonné; les yeux tournés vers la poupe, la bouche entr'ouverte, il attend de la lame qui va rouler sur le vaisseau ou la vie ou la mort. La lame se lève, elle approche, elle se brise; on entend le gouvernail tourner avec effort sur ses gonds rouillés; l'écueil voisin semble changer de place, et l'on sent, avec une joie mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé et emporté rapidement. Un moment du plus terrible silence règne parmi les matelots. Tout à coup une voix demande la sonde; la sonde se précipite: on était dans une eau profonde! Un cri de joie s'élève jusqu'au ciel.

Étoile des mers, patronne des mariniers, le salut de ces infortunés fut un miracle de votre bonté divine. On ne vit point un Dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence, mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées; au milieu d'une gloire, on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras et calmant les flots par un sourire. Les mariniers se jettent aux genoux de Cymodocée et confessent Jésus-Christ, première récompense que l'Éternel accorde aux vertus d'une vierge persécutée!

Le vaisseau s'approche doucement de la rive, où s'élevait une chapelle chrétienne abandonnée. On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres, attachés à un câble de Tyr, et l'ancre sacrée, dernière ressource dans les naufrages. Parvenu à fixer la galère, on se hâte de l'abandonner. Comme

une reine environnée d'une troupe de captifs qu'elle vient de délivrer d'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots. A l'instant même elle accomplit son vœu ; elle marche à la chapelle en ruines. Les matelots la suivent deux à deux, demi-nus, et couverts de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein du ciel, il restait dans cet asile désert une image de Marie, à moitié brisée. L'épouse d'Eudore y suspendit son voile tout trempé des eaux de la mer. Cymodocée prenait possession d'une terre réservée à sa gloire : elle entrait en triomphe en Italie.

SUR LE CONSEIL D'ÉTAT.

(Opinions de Napoléon sur divers sujets de politique et d'administration, recueillies par un membre de son Conseil d'État. — Extrait de la Préface.)

Napoléon apporta un soin particulier dans la composition de son Conseil d'Etat. C'était sa seule garantie contre les erreurs de ses ministres, le seul corps dont l'adhésion donnât à ses actes un véritable appui dans l'opinion. Il y appela les hommes les plus versés dans les diverses branches du gouvernement : Merlin et Portalis pour la législation, Fourcroy et Chaptal pour les sciences, Fleurieu pour la marine, Gouvion Saint-Cyr pour la guerre, et beaucoup d'autres dont les noms ne sont pas moins honorablement connus. Il les divisa en sections, à chacune desquelles il renvoya les projets présentés par ses ministres pour en délibérer séparément, puis ensemble, et le plus souvent en sa présence.

Chaque fois qu'une nouvelle province fut ajoutée à l'Empire, il lui demanda ce qu'elle avait de mieux pour en enrichir son conseil ; Gênes fournit Corvetto, devenu, après la Restauration, ministre de Louis XVIII ; Florence envoya Corsini ;

Turin, Saint-Marsan ; la Hollande, Appelius ; tous hommes d'un mérite tellement distingué, que, rentrés chez eux après la chute de l'Empire, ils furent nommés ministres par leur souverain, malgré les préventions que leurs services en France semblaient devoir faire naître contre eux.

Faut-il s'étonner du rang que le Conseil d'État a tenu dans l'opinion?

La présidence de Napoléon ne contribuait pas peu à accroître son lustre. Qui n'aurait regardé comme un beau privilége d'entendre discourir sur toutes les matières du gouvernement celui qui tenait dans ses mains les destinées de l'Europe, et à qui la fortune semblait obéir? Qui n'aurait tenu à honneur d'être associé aux délibérations dans lesquelles il réglait les affaires du pays?

Les séances du Conseil d'État se tenaient à Paris, dans le palais même de Napoléon ; il l'appelait à Saint-Cloud quand il y était.

On se réunissait au moins deux fois par semaine ; l'intervalle était rempli par les délibérations des sections.

Les affaires *à l'ordre du jour*, c'est-à-dire qui devaient être discutées, étaient portées sur deux états : l'un, appelé le *petit ordre*, contenait celles d'une médiocre importance ; l'autre, le *grand ordre*, était réservé pour la présence de l'empereur. Les projets étaient imprimés et distribués avant la délibération.

Napoléon se faisait quelquefois annoncer d'avance ; d'autres fois il arrivait sans être attendu ; le tambour qui battait aux champs dans l'escalier des Tuileries annonçait son approche ; il entrait précédé de son chambellan et suivi de l'aide-de-camp de service ; l'un et l'autre prenaient place derrière lui.

Son fauteuil, élevé d'une marche au-dessus du sol, était à

l'extrémité de la salle; il avait à sa droite et à sa gauche les princes et les grands dignitaires, et devant lui, de chaque côté, les longues tables où étaient assis les conseillers d'état. Le fauteuil de l'empereur restait en place lors même qu'il était à l'armée. L'archi-chancelier, placé à sa droite, présidait en son absence. Les affaires avançaient peu sous la présidence de Napoléon, parce qu'il tombait quelquefois dans une profonde rêverie, pendant laquelle la discussion traînait, ou parce qu'il se livrait à des divagations politiques étrangères au sujet; mais ces divagations étaient pleines d'intérêt comme symptômes de l'état de son âme ou comme révélation de sa politique et de ses projets.

Je citerai ici deux exemples de ces divagations curieuses.

Il est venu, après la malheureuse affaire de Baylen, apportant un projet de décret pour régler le mode de mise en jugement des chefs d'armée. Avant de discuter ce projet, il a parlé de l'événement, et son cœur n'a pu retenir les sentiments qui l'oppressaient. C'était la première fois que la victoire abandonnait ses drapeaux et que ses aigles étaient humiliées. Le prestige était détruit. Il s'est livré à l'épanchement de sa douleur jusqu'à laisser voir des larmes dans ses yeux, et, après avoir parlé des ressources que le général aurait pu trouver dans son désespoir, il s'est écrié : « Oh ! que le vieil Horace a bien raison, après avoir dit : « Qu'il mourût, » d'ajouter : « Ou qu'un beau désespoir alors le secourût ; » et qu'ils connaissent mal le cœur humain ceux qui blâment Corneille et l'accusent d'avoir, sans nécessité, affaibli par ce second vers l'effet du « Qu'il mourût ! » Chose curieuse d'entendre ainsi Corneille commenté par Napoléon.

Une autre fois, à Saint-Cloud, dans la première séance qui a suivi son retour de Leipsick, voyant le maréchal Gouvion à

sa place, il lui a adressé la parole sur la bataille de Hanau. « Se serait-il attendu à la défection des Bavarois et à leur audace de prétendre lui barrer le passage! Quelques régiments avaient suffi pour en faire raison et il leur avait passé sur le corps. » C'était le lion blessé, fier d'avoir renversé, en fuyant, son ennemi.

Les séances, rendues plus longues par les digressions de l'empereur, n'étaient jamais trop longues pour lui; il nous a retenus souvent à Saint-Cloud depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, avec une suspension d'un quart d'heure, pendant laquelle il passait dans ses appartements et nous dans la grande galerie, où quelques mets étaient servis. Il ne paraissait pas plus fatigué à la fin de la séance qu'au commencement. Il fallait toujours que l'archi-chancelier l'avertît quand l'heure était trop avancée pour prolonger davange la séance, et il le plaisantait sur ces avertissements en feignant de les trouver prématurés.

Les princes de sa famille qui se trouvaient à Paris assistaient aux séances; il y admettait aussi les princes étrangers qui venaient le visiter. On y a vu pendant assez longtemps le prince de Bade et le prince de Bavière, aujourd'hui roi, qui semblaient envoyés à l'école du grand homme pour apprendre à régner.

Malheur à celui qui arrivait après la séance commencée! le verrou était mis; personne, prince ou sujet, ne pouvait plus être introduit sans une autorisation spéciale de l'empereur.

Les projets de décrets étaient habituellement précédés d'un rapport qui en exposait les motifs. Napoléon demandait toujours qu'on lût le décret avant le rapport. « C'était, disait-il, l'ordre mathématique, qui veut qu'on énonce la proposition avant de la prouver. »

Après lui le trépas, devant lui l'épouvante,
Sur les ailes des vents il court se propager;
Chaque souffle est mortel, chaque être a son danger;
Le désir est craintif, le besoin se défie;
La faim goûte en tremblant l'aliment de la vie;
La main craint de toucher, l'odorat de sentir :
De tous les éléments la mort semble sortir;
Des feux d'un ciel impur elle embrase le monde;
La mort roule dans l'air, elle empoisonne l'onde,
Les terrestres vapeurs lui prêtent leur poison :
Terrible, elle poursuit sa hideuse moisson.
L'un meurt dans ses vieux ans, un autre à son aurore;
De la jeune beauté le teint se décolore;
Le délire effaré trouble ses yeux si doux,
Et l'objet des désirs le devient des dégoûts.
Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes
En foule sont jetés ces cadavres immondes.
Adieu les saints concerts et le culte de Dieu;
L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu :
Le malheur les unit, la terreur les sépare;
Chacun craint ce qu'il aime, et la peur est barbare:
Le zèle, le devoir, la pitié, tout se tait;
L'amour lui-même est sourd, et le sang est muet.
L'enfant épouvanté s'écarte de son père,
Le frère fuit la sœur, et la sœur fuit le frère;
La mère de son fils redoute le berceau;
Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau.
Mais, ô retour cruel! celui dont la faiblesse
Par une lâche crainte étouffa la tendresse,
Expiant par l'oubli le refus des secours,
Finit dans l'abandon ses misérables jours.
D'heure en heure le mal prend des forces nouvelles;
Avec la faux du temps, il emprunte ses ailes,
Vole de couche en couche, erre de seuil en seuil :
La mort produit la mort, le deuil sème le deuil.
Le monstre affreux triomphe, et son haleine immonde
Infecte la nature et dépeuple le monde.

Musée Littéraire et Historique.



Bossuet.

+ J. Benigne ev. de meaux

BOSSUET

(JACQUES-BÉNIGNE)

Évêque de Condom en 1669, précepteur du Dauphin fils de Louis XIV, en 1670, membre de l'Académie Française en 1672, évêque de Meaux en 1681.

Né à Dijon, le 27 septembre 1627 ; mort à Paris, le 12 avril [illegible].

Sa vie publique offre le plus grand et le plus noble caractère, et sa vie privée, la facilité des mœurs les plus simples et les plus modestes. Après avoir été le grand homme d'un grand siècle, il prévoit et il dénonce les malheurs du siècle qui doit le suivre. Tant qu'il lui reste un souffle de vie, il est l'appui et le vengeur de la religion pour laquelle il a combattu cinquante ans.

(Le cardinal DE BEAUSSET.)

Bossuet a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer avec une juste confiance à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain.

(Le cardinal MAURY.)

Que dirai-je de Bossuet, qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents; orateur, historien, théologien, philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ? Un défenseur de la religion, une lumière de l'Église; parlons d'avance le langage de la postérité : un Père de l'Église!

(LA BRUYÈRE.)

Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple.

(CHATEAUBRIAND.)

BOSSUET.

L'EMPIRE ROMAIN A LA VENUE DU CHRIST.

(Discours sur l'Histoire universelle.)

Les Romains passèrent l'Euphrate; mais leur général, invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate, souvent battu sans jamais perdre courage, se relevait, et le bonheur de Pompée semblait nécessaire à terminer cette guerre. Il venait de purger les mers des pirates qui les infestaient depuis la Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevait de soumettre ce vaillant roi, l'Arménie où il s'était réfugié, l'Ibérie et l'Albanie qui le soutenaient, la Syrie déchirée par ses factions, la Judée où la division des Asmonéens ne laissa à Hircan II, fils d'Alexandre Jannée, qu'une ombre de puissance, et enfin tout l'Orient. Mais il n'eût pas eu où triompher de tant d'ennemis sans le consul Cicéron, qui sauvait la ville des feux que lui préparait Catilina, suivi de la plus illustre noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron plutôt que par les armes de C. Antonius, son collègue.

La liberté du peuple romain n'en fut pas plus assurée. Pompée régnait dans le sénat, et son grand nom le rendait maître absolu de toutes les délibérations. Jules César, en domptant les Gaules, fit à sa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un si grand service le mit en état d'établir sa domination dans son pays. Il voulut premièrement égaler, et ensuite surpasser Pompée.

Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il

pourrait partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageait leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre contre les Parthes, funeste à lui et à sa patrie. Les Arsacides vainqueurs insultèrent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général.

Mais la honte du nom romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Crassus. Sa puissance contre-balançait celle de Pompée et de César, qu'il tenait comme unis malgré eux. Par sa mort, la digue qui les retenait fut rompue. Les deux rivaux, qui avaient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale par une bataille sanglante. César, victorieux, parut en un moment par tout l'univers, en Égypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne; vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs concitoyens en le tuant comme un tyran, malgré sa clémence.

Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César et son fils par adoption, trois insupportables tyrans dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer longtemps. Ces trois hommes partagent l'empire; César garde l'Italie, et changeant incontinent en douceurs ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collègues. Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius. Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, se tournent l'un contre l'autre. Toute la puissance romaine se met sur la mer.

César gagne la bataille Actiaque; les forces de l'Égypte et de l'Orient, qu'Antoine menait avec lui, sont dissipées : tous

ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre, par laquelle il s'était perdu. Hérode, Iduméen, qui lui devait tout, est contraint de se donner au vainqueur, et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la faiblesse du vieux Hircan avait fait perdre entièrement aux Asmonéens. Tout cède à la fortune de César; Alexandrie lui ouvre ses portes : l'Égypte devient une province romaine. Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine. Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maitre de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés : l'Éthiopie lui demande la paix; les Parthes, épouvantés, lui renvoient les étendards pris sur Crassus avec tous les prisonniers romains; les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre; la Pannonie le reconnaît; la Germanie le redoute, et le Wéser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

MADAME DE MOTTEVILLE.

SECONDE JOURNÉE DES BARRICADES.

Quand les Parisiens eurent perdu de vue Broussel, les voilà tous comme des forcenés, criant par les rues qu'ils sont perdus, qu'ils veulent qu'on leur rende leur protecteur, et qu'ils mourront tous de bon cœur pour sa querelle. Ils s'assemblent, ils tendent toutes les chaînes des rues, et, en peu d'heures, ils mirent des barricades dans tous les quartiers de la ville. La reine, avertie de ce désordre, envoie le maréchal de la

Meilleraye par les rues pour apaiser le peuple et lui parler de son devoir. Le coadjuteur de Paris, qui, par une ambition démesurée, avait des inclinations bien éloignées de vouloir travailler à remédier à ce mal, y fut envoyé aussi; mais voulant cacher cette pente qu'il avait à souhaiter quelque nouveauté, il sortit à pied avec son camail et son rochet, et, se mêlant parmi la foule, prêche le peuple, leur crie la paix, et leur remontre l'obéissance qu'ils doivent au roi, avec toutes les marques d'une affection à son service tout-à-fait désintéressée. Peut-être même qu'il agissait de bonne foi en cette rencontre; car, comme son désir était seulement d'avoir part aux grandes affaires par quelque voie que ce pût être, si, par celle-ci, il eût pu entrer dans les bonnes grâces de la reine et se rendre nécessaire à l'État, son ambition était satisfaite; il n'en aurait pas pris une autre. Le peuple, à toutes les paroles qu'il leur dit, répondit avec respect pour sa personne, mais avec audace et emportement contre ce qu'ils devaient au nom du roi, demandant toujours leur protecteur, avec protestation de ne s'apaiser jamais qu'on ne le leur rende; et, sans trop considérer ce qu'ils devaient au grand-maître, le maréchal de la Meilleraye, ils lui jetèrent des pierres, le chargèrent de mille injures, et, en le menaçant, firent des imprécations horribles contre la reine et son ministre. Ils lâchèrent contre lui des insolences qui eussent mérité le gibet si le roi eût été le maître, et si la reine, par une vengeance particulière, eût été capable de faire mourir quelqu'un. Ces deux hommes revinrent au Palais-Royal consulter ce qui se devait faire dans cette occasion, où les paroles paraissaient un remède trop faible pour un si grand mal; mais comme on jugea qu'il ne fallait point encore, dans cette première chaleur, aigrir davantage le peuple, il fut conclu qu'ils retourneraient

s'exposer aux coups de pierres et aux injures. Ils le firent de bonne grâce, quoique le maréchal de la Meilleraye eût les gouttes et ne pût marcher sans l'aide d'un bâton, et que le coadjuteur eût une santé assez faible. On y envoya aussi des soldats, pour voir si les armes ne feraient point de peur à cette furieuse troupe; mais après que quelques coups les eurent un peu écartés, leur colère augmenta davantage et leur rage en devint plus forte. Cette médecine, qu'on ne leur donna que par force et pour essayer si les apparences seraient utiles à leur guérison, n'ayant pas eu d'effet, on cessa de la pratiquer, et on crut que le mieux était de ne rien faire d'extraordinaire, de peur de faire connaître aux Parisiens le danger où leur folie exposait la France. On passa toute cette journée dans l'espérance que ce tumulte pourrait s'apaiser, mais avec beaucoup de crainte qu'il ne s'augmentât. On tint conseil au Palais-Royal à l'ordinaire, et nous y demeurâmes paisiblement, riant et causant, selon notre coutume, de mille fariboles; car, outre qu'en telles occasions personne ne veut dire ce qu'il pense et ne veut pas paraître avoir peur, nul aussi ne veut être le premier à pronostiquer le mal. Plusieurs personnes, en effet, vinrent trouver la reine, qui, légèrement et sur de fausses apparences, lui dirent que ce n'était rien et que toutes choses s'apaisaient. Les rois se flattent aisément; notre régente était de même, qui, étant née avec un courage intrépide, se moquait des émotions populaires, et ne pouvait croire qu'elles pussent causer de mal considérable. Sur le soir, le coadjuteur revint trouver la reine de la part du peuple, forcé de prendre cette commission, pour lui demander encore une fois leur prisonnier, résolus, à ce qu'ils disaient, si on le leur refusait, de le ravoir par force. Comme le cœur de la reine n'était pas susceptible de faiblesse, qu'il parais-

sait en elle un courage qui aurait pu faire honte aux plus vaillants, et que d'ailleurs le cardinal ne trouvait pas son avantage à être toujours battu, elle se moqua de cette harangue, et le coadjuteur s'en retourna sans réponse. Un de ses amis et un peu des miens, qui, peut-être aussi bien que lui, n'était pas dans son âme au désespoir des mauvaises aventures de la cour, et qui ne l'avait pas quittée de toute la journée, me dit à l'oreille que tout était perdu, qu'on ne s'amusât point à croire que ce n'était rien, que tout était à craindre de l'insolence du peuple, que déjà les rues étaient pleines de voix qui criaient contre la reine, et qu'il ne croyait pas que cela se pût apaiser aisément.

La nuit qui survint là-dessus les sépara tous, et confirma la reine dans sa créance que l'aventure du jour n'était nullement à craindre. Elle tourna la chose en raillerie, et me demanda au sortir du conseil, comme elle vint se déshabiller, si je n'avais pas eu grand'peur. Cette princesse me faisait une continuelle guerre de ma poltronnerie; si bien qu'elle me fit l'honneur de me dire gaîment qu'à midi, peu après son retour du *Te Deum*, quand on lui était venu dire le bruit que le peuple commençait à faire, elle avait aussitôt pensé à moi et à la frayeur que j'aurais au moment que j'entendrais cette nouvelle si terrible, et ces grands mots de *chaînes tendues* et de *barricades*. Elle avait bien deviné; car j'avais pensé mourir d'étonnement quand on me vint dire que Paris était en armes, ne croyant pas que jamais dans ce Paris, le séjour des délices et des douceurs, on pût voir la guerre ni des barricades autre part que dans l'histoire et la vie d'Henri III. Enfin, cette plaisanterie dura tout le soir, et, comme j'étais la moins vaillante de la compagnie, toute la honte de cette journée tomba sur moi.

Ce même jour le premier président était venu, au bruit des exilés, trouver la reine pour lui demander ses confrères; mais elle l'avait renvoyé sans réponse. Le peuple, qui le soupçonnait d'être d'accord avec la cour, alla chez lui; des coquins remplis de rage crièrent contre lui qu'il était un traître et qu'il avait vendu sa compagnie; si bien qu'il fut contraint, pour les apaiser, de sortir à pied dans les rues, et de se présenter à ces mutins pour se justifier à eux. Sans cette fermeté ils eussent été peut-être plus loin dans leur insolence. Sa douceur calma leur furie, et ils reçurent ses justifications à condition qu'il retournerait demander Broussel; ce qu'il fit avec aussi peu de succès que la première fois.

Le lendemain, selon qu'il avait été résolu au conseil le jour précédent, le chancelier eut ordre d'aller au palais pour y présider, pour calmer les esprits et empêcher les désordres qui pourraient arriver sur le prétexte de cette affaire. La sédition avait donné de la terreur à tout le monde, et les amis du chancelier lui dirent que cette occasion leur paraissait infiniment périlleuse pour lui. Il vit des mêmes yeux que les autres le danger où il s'exposait; mais cette âme, trop attachée à la faveur, ne le fut point à l'amour de la vie : il préféra à cette crainte l'avantage de faire une action qui fût au-dessus du commun; et, comme la reine même l'avait jugé nécessaire, il voulut y aller sans montrer aucune marque de faiblesse. Il partit à cinq heures du matin et s'en alla au palais, ou, pour mieux dire, il partit de sa maison dans ce dessein. L'évêque de Meaux, son frère, voulut aller avec lui, et la duchesse de Sully, sa fille, belle, jeune et courageuse, se jeta dans son carrosse, quoi qu'il pût faire pour l'empêcher de s'y mettre. Comme il fut sur le Pont-Neuf, trois ou quatre grands pendards abordèrent son carrosse et lui demandèrent

insolemment qu'il leur rendît leur prisonnier, lui disant que, s'il ne le faisait, ils le tueraient à l'heure même. Ces désespérés ayant commencé le bruit, il en arriva d'autres qui l'environnèrent et qui le menacèrent de la même chose. Lui, ne sachant comment faire pour s'échapper doucement de cette canaille, commanda à son cocher de passer outre, et d'aller devers les Augustins, où était la maison du duc de Luynes, son ami, pour y entrer au cas qu'il y fût contraint par la multitude, ou pour s'acheminer plus sûrement, par le pont Notre-Dame, au palais ; car il crut que les bons bourgeois ne le laisseraient pas au pillage de ces mutins. Étant arrivé auprès des Augustins, ce peuple commença de s'écarter ; de sorte qu'il prit la résolution de s'en aller de là à pied au palais, et de mettre son carrosse chez le duc de Luynes ; mais il n'eut pas fait trois pas qu'un grand maraud, vêtu de gris, commença à crier tout de nouveau contre lui : « Aux armes ! aux armes ! Tuons-le, et vengeons-nous sur lui de tous les maux que nous souffrons. » A ceci le tumulte s'échauffe et s'augmente, et le chancelier fut contraint de se jeter dans l'hôtel de Luynes, pour s'y sauver tout de bon. Guère de gens n'étaient encore éveillés dans cette maison ; il fut reçu seulement d'une bonne vieille femme, qui, voyant un chancelier de France lui demander du secours, le prit par la main et le mena dans un petit cabinet fait d'ais de sapin, qui était au bout d'une salle. Il n'y fut pas plus tôt entré, lui et sa troupe, que voici cette canaille qui vint, avec des cris effroyables, demander où il était, et dirent avec mille serments qu'ils le voulaient avoir. Les uns disaient : « Ce sera prisonnier pour prisonnier, et nous en ferons un échange avec notre cher protecteur. » Les autres, plus méchants, disaient qu'il le fallait démembrer et mettre par quartiers, afin d'en mettre les

morceaux par les places publiques et montrer leur ressentiment par leur vengeance. Ils allèrent enfin le chercher jusqu'à ce petit cabinet, et, comme ils virent ce lieu abandonné, ils se contentèrent seulement de donner quelques coups contre les ais, et d'écouter s'ils n'entendaient point de bruit; puis allèrent ailleurs le chercher. Il est à croire que ce ministre, dans le temps qu'ils étaient à sa porte, n'était pas à son aise et qu'il sentit qu'il était homme. Il se confessa dans ce cabinet à son frère l'évêque de Meaux, et se prépara tout-à-fait à la mort. Il avait envoyé au Palais-Royal demander du secours, et, dès qu'on sut le péril où il était, on envoya commander aux gendarmes et aux chevau-légers d'y aller. Le maréchal de la Meilleraye s'achemina pour l'aller quérir avec deux compagnies de Suisses, et cet illustre prisonnier fut tiré de ce péril par la venue du grand-maître. Il le fit prendre sous les bras pour l'amener à pied au Palais-Royal; car, dans cet embarras, on ne put trouver son carrosse, et toutes choses étaient bonnes, hormis d'être exposé à la furie du peuple.

Le lieutenant civil vint aussi donner de l'aide au chancelier, et, le rencontrant en chemin, il le mit dans son carrosse, avec sa fille la duchesse de Sully et l'évêque de Meaux. Comme ils passèrent devant la place Dauphine, au milieu du Pont-Neuf, le peuple, qui était en colère d'avoir perdu sa proie, fit une décharge sur eux, dont il y eut quelques soldats de tués de ceux qui environnaient leur carrosse. La duchesse de Sully reçut un coup de mousquet au bras, d'une balle qui avait déjà perdu sa force, car ils tirèrent de loin; par conséquent, elle ne la blessa que par une grande contusion. Un exempt du roi, celui qui est toujours à la suite du chancelier, fut tué par cette canaille, de même qu'un des gardes qui l'ac-

compagnent. Ils arrivèrent chez le roi assez alarmés de cette aventure, et le chancelier y demeura quelques jours, n'osant pas retourner chez lui, de peur que la populace, animée, ne fît dessein d'aller piller sa maison.

Voilà comme se passa le matin de la seconde journée, qui ne fut pas meilleure que la première. Au réveil de la reine, sur les neuf heures du matin, on lui apprit cette nouvelle. Elle en fut fâchée infiniment, non-seulement par la pitié qu'elle eut d'une personne de cette qualité qui, pour son service, avait été deux heures entre les mains de mille coquins dignes de la corde, mais encore par la blessure que son autorité recevait de ce coup, qui devait être d'une dangereuse conséquence à l'État et avoir de mauvais effets par le bruit qu'elle ferait chez les étrangers. Elle connut qu'ils reprendraient de grandes forces sur cette nouvelle, et qu'un chancelier de France, sans respect dans Paris, que le peuple avait voulu tuer dans les rues, son roi présent, était une marque certaine que la puissance du prince était anéantie, et l'amour des sujets envers leur souverain apparemment éteint en eux.

Après que la reine eut essuyé ce chagrin, dont la cause lui faisait voir, malgré sa fermeté à ne s'ébranler de rien, qu'elle devait tout craindre, il fallut qu'elle se levât pour recevoir le parlement, qui la vint trouver en corps, à pied, pour lui demander le prisonnier. Elle leur parla vigoureusement, de bon sens et sans s'émouvoir, car en cette occasion elle agissait selon ses propres sentiments et d'elle-même. Entre beaucoup de choses qu'elle leur dit, ces mots me restèrent dans la mémoire, qui me parurent dignes d'être remarqués : « que cela était étrange et bien honteux pour eux d'avoir vu, du temps de la feue reine sa belle-mère, M. le Prince en prison à la Bastille, sans en avoir montré aucun ressentiment, et

que, pour Broussel, eux et le peuple fissent tant de choses; que la postérité regarderait avec horreur la cause de tant de désordres, et que le roi son fils aurait un jour sujet de se plaindre de leur procédé et de les en punir. » Le premier président lui répondit peu de chose, et le président de Mesmes, l'interrompant, prit aussi la parole et lui dit : « Oserai-je, Madame, vous dire qu'en l'état où sont les peuples il ne faut penser qu'au remède, et que Votre Majesté doit, ce me semble, éviter la douleur de rendre ce prisonnier par force, en nous le redonnant de sa propre volonté et de bonne grâce. » La reine lui répliqua qu'il était impossible de faire ce tort à l'autorité royale, et laisser impuni un homme qui l'avait attaquée avec tant d'insolence; qu'ils devaient bien voir par la douceur de sa régence quelles étaient ses intentions, et qu'en son particulier elle était toute disposée à lui pardonner; mais qu'ils savaient bien qu'il y avait une certaine sévérité à quoi les rois étaient obligés, pour contenir les peuples dans quelque crainte. Après ces sortes de disputes, elle les quitta...

Néanmoins, à leur retour, la reine, forcée par l'état où se trouvait Paris, leur accorda leur prisonnier, et leur donna dès cet instant une lettre de cachet pour le faire revenir avec les carrosses du roi, qui furent commandés pour l'aller quérir en diligence.

Cette grâce, extorquée et colorée seulement par une apparente et très courte obéissance, qui, à proprement parler, n'était qu'une victoire qu'ils remportaient sur la royauté, fit de la peine à la reine et en dut faire au cardinal. Elle causa même du chagrin dans l'âme des bons Français, dont le nombre était petit; car ceux qui composaient la cour l'avaient ulcérée par la haine ou occupée du désir de voir changer la fortune du ministre ; si bien qu'on peut dire que

les malheurs de la reine étaient grands, et que peu de personnes y prenaient part.

Après que le parlement eut eu son audience, toute cette compagnie sortit du Palais-Royal, et s'en retourna aussi triomphante que la reine était humiliée. Le peuple et les bourgeois leur vinrent demander ce qu'ils avaient fait pour Broussel; ils leur répondirent qu'ils avaient obtenu sa liberté, et un de ses neveux, qui était en leur compagnie, parut avec la lettre de cachet, et leur promit qu'il serait à Paris le lendemain à huit heures du matin. Cette promesse leur donna quelque consolation et un peu de repos; mais, au moindre doute qu'ils avaient, ils recommençaient leurs imprécations; et, parmi leur colère, ce grand déchaînement qu'ils avaient contre la personne de la reine et du ministre était une chose étonnante. Ils ne feignaient pas de dire que, si on les trompait, ils iraient saccager le Palais-Royal, chasseraient cet étranger; et ils criaient incessamment : *Vive le roi tout seul, et M. de Broussel!*

La nuit fut assez fâcheuse, car en de telles rencontres on doit tout craindre. L'alarme fut grande au Palais-Royal; la reine même, avec toute sa fermeté, eut de l'inquiétude. Les bourgeois tiraient incessamment, et ils étaient si près de la maison du roi que les sentinelles du régiment des gardes et celles de la rue Saint-Honoré se regardaient de fort près. Les menaces qu'ils faisaient ne furent pas cachées au cardinal, et, malgré la gaîté qu'il avait affectée en public, il ne laissa pas de se précautionner en homme qui avait peur. Il ne se coucha point de toute la nuit, étant toujours botté et prêt de monter à cheval, en cas qu'il y eût été contraint par la rage et la folie du peuple. Il y avait un corps-de-garde chez lui, un à sa porte, et daas son écurie un grand amas de mous-

quets, pour se défendre s'il eût été attaqué. Il fit tenir dans le bois de Boulogne quelque cavalerie pour l'escorter, s'il était contraint de sortir, et ceux qui étaient attachés à lui ne le quittèrent point qu'il ne fût jour. Un Italien qui était à lui, qui avait autant de poltronnerie que d'esprit, et qui avait peu de tendresse pour son maître, me dit le lendemain que, pour tout le royaume de France, il ne voudrait pas passer une nuit pareille à celle qu'il avait eue.

Le lendemain, les mutins, en attendant la venue de leur prisonnier, continuèrent leurs menaces, disant tout haut qu'ils voulaient envoyer quérir le duc de Beaufort et le mettre à leur tête. Cette insolence s'augmenta quand on leur dit qu'on avait vu de la cavalerie dans le bois de Boulogne. Ne pouvant deviner ce que c'était, ils s'imaginèrent qu'il y avait dix mille hommes dans cette embuscade, et que c'était pour les châtier de leur révolte. Lorsqu'ils entendirent huit heures sonner et que leur prisonnier n'était point encore venu, ce fut de si grands redoublements de cris et de si terribles menaces que Paris dans cet instant était quelque chose d'effroyable. Enfin ce tribun du peuple étant arrivé à dix heures, les exclamations de joie furent infinies : les chaînes furent détendues, les barricades rompues pour le laisser passer, et jamais triomphe du roi ou d'empereur romain n'a été plus grand que celui de ce pauvre petit homme, qui n'avait rien de recommandable que d'être entêté du bien public et de la haine des impôts; ce qui en effet était une chose louable si elle eût été réglée par une bonne et prudente conduite, et si sa vertu eût été tout-à-fait exempte de l'esprit de cabale; car je sais que pendant toute la guerre les esprits factieux, et qui n'agissaient que par des motifs d'intérêt, avaient de grandes liaisons et de grandes confé-

rences avec lui. C'est pourquoi ses bonnes qualités n'étaient pas pures ni exemptes de corruption. Il fut mené à Notre-Dame, où le peuple voulut qu'on chantât un *Te Deum;* mais ce pauvre homme, honteux de tant de bruit, s'échappa de leurs mains, et, sortant par une petite porte de l'église, s'en alla chez lui, où beaucoup de gens de la cour le furent voir par curiosité.

LE SAGE.

GIL BLAS ET LE DUC DE LERME.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde, de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Je couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car Son Excellence ne les haïssait pas.

Il y avait plus d'une heure que je la réjouissais par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante qu'elles attirèrent notre attention. «Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller; je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. — Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que

j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste.» Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

«Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand-visir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé ; il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un visir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le visir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : «Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir.— Eh! comment cela? reprit Atalmuc. — C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.»

«Le visir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : «Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation.— Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Eh! que disent-ils de nous? —Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : «Le voilà lui-même, ce grand-visir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa con-

servation! Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui! — Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement: ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemirien! Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner quelque jour un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand-visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté. »

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand-visir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. « Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. — Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux; il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller; mon devoir m'appelle auprès de lui. » A ces mots il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du

voyage. « Qu'avez-vous? seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant. Vous êtes bien ému! Vous serait-il arrivé quelque désagréable accident? »

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. « Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux; monseigneur quelquefois prend les choses de travers. — Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Eminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins et de demander quelque argent pour vivre. « Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. » Le secrétaire se serait consolé d'être congédié s'il eût reçu ses mille ducats et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs; mais en sortant de chez le cardinal il fut arrêté par un alguazil et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier. »

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu, et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. « Hélas! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des

grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc; je devais même me laisser mourir de faim pour mettre tout le tort de son côté.»

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maitre, que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout, ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement; le regret de voir évanouir mes agréables illusions et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'Etat ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. «Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance... » Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même: « O ciel! voici le cardinal Spinosa; la voiture est prête pour Ségovie. » La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle que j'interrompis le ministre, et me jetant à ses pieds: « Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère. »

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. « Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute! Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami; je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivais. Mais, pour commencer à ré-

parer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année, et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur. »

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi pour voir si je serais bien sensible à ce changement, qu'il jugeait par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

DELPHINE GAY.

LES SŒURS DE SAINTE-CAMILLE

PENDANT LA PESTE DE BARCELONNE.

(Essais poétiques.)

Rien ne ralentissait leur zèle infatigable.
Vainement le fléau tour à tour les accable ;
Vainement du frisson leur bras faible agité
Fait trembler le breuvage au malade apporté ;
D'adoucir quelques maux la secrète espérance
Suffit pour triompher de leur propre souffrance.
C'est aux plus menacés, c'est aux plus indigents

Que s'adressent leurs vœux et leurs soins diligents.
De la plus jeune sœur le courage novice
Demande à s'éprouver par un grand sacrifice;
L'infortuné qui meurt au printemps de ses jours
Pour elle a moins de droits à ses pieux secours:
Qui sait, près d'un objet de tendresse et d'alarmes,
Si la seule pitié ferait couler ses larmes?
Ah! c'est à la vieillesse, à ce mal sans espoir,
Que l'enchaîne surtout un austère devoir.
Aussi, fidèle aux lois que sa vertu s'impose,
Dans ces lits alignés, où la douleur repose,
Elle voit un vieillard, et vers lui s'avançant
Elle offre à sa souffrance un baume adoucissant.
Mais le vieillard, qui touche à son heure dernière,
Ne peut plus soulever sa mourante paupière;
Il n'entend pas la voix qui vient le consoler;
De sa bouche aucun son ne peut plus s'exhaler;
Du poison tout son corps atteste le ravage.
Faudra-t-il remporter l'inutile breuvage?
Les lèvres du vieillard ne peuvent plus s'ouvrir;
Déjà le drap de mort est prêt à le couvrir:
« Arrêtez, dit la sœur, peut-être il vit encore;
« Espérons tout du ciel que ma douleur implore! »
Et, ne prenant conseil que de ses vœux ardents,
Du mourant avec force elle entr'ouvre les dents,
Fait couler dans son sein la liqueur salutaire,
Et bientôt sous ses doigts sent revivre l'artère.
Le vieillard se ranime. O moment fortuné!
Il jette sur la sœur un regard étonné;
Il contemple ses traits, où l'espérance brille,
Croit renaître au ciel même, et s'écrie: « O ma fille! »

Le Seigneur l'a bénie, et ce vieillard mourant,
C'est un père adoré que sa faveur lui rend.
Qui dira les bienfaits nés de ce jour prospère,
Les transports de la fille en retrouvant son père,
Et ceux du vieux soldat, si longtemps détenu,

Après tant de revers au bonheur revenu?
Mais leurs vœux, exaucés par un Dieu tutélaire,
Ont du fléau vengeur apaisé la colère :
Le démon de la mort fuit dans son antre obscur;
Le calme reparaît, l'air redevient plus pur.
Au bonheur de revivre un peuple s'abandonne :
Pour les sœurs c'est l'instant de quitter Barcelone;
La santé qui renaît rend leurs soins superflus :
Peuvent-elles rester où le danger n'est plus?
Non, dans nos hôpitaux règne encor la souffrance,
Et de plus chers devoirs les rappellent en France.
La même piété les rendit tour à tour
Sublimes au départ, modestes au retour;
Et tandis que d'un roi la puissance suprême
Pour les récompenser devançait le ciel même,
Tandis que par ce roi leur éloge dicté
Allait vouer leurs noms à l'immortalité,
Le rosaire à la main, l'œil baissé vers la terre,
On les vit en priant rentrer au monastère.
C'est là que, chaque jour, ces charitables sœurs,
D'un saint recueillement savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

VOLTAIRE.

BATAILLE DE NERVA.

(Histoire de Charles XII.)

Il ne restait plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowits. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sé-

vère, qu'un législateur comme le czar se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince, plein d'honneur, ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait, pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. C'étaient là des griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar qui, dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été; il voulut accoutumer aussi les Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi, dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Nerva à trente degrés du pôle, et Charles XII s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plus tôt arrivé devant la place qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croi, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses troupes que

le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire, sans expérience et en tumulte, des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes fût lieutenant à Nerva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre; le reste était composé de Barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues; peu avaient des fusils; aucun n'avait vu un siége régulier : il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications; le baron de Horn, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au 15 novembre quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore un

armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes qui pouvait très bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre, dans un camp retranché, un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'était pas tout : trente mille hommes, détachés du camp devant Nerva, étaient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suède ; vingt mille strélitz étaient plus loin, sur le même chemin ; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Révei, suivi de toute sa cavalerie et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt, avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les

vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours, et ce qui, en d'autres occasions, eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées et le mot, en allemand, « Avec l'aide de Dieu. » Un officier lui ayant représenté la grandeur du péril : « Quoi! vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites? » Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier. « N'êtes-vous donc pas de mon avis? lui dit-il; n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis : l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre, que, le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder, et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux? » L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et l'on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar ; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux

premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices, » et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Nerva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient; ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorouki, Gollofkin, Fédérowitz, vinrent se rendre au roi et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait, dans sa cour, les honneurs d'une fête; il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits jusqu'à la rivière de Nerva; on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements; un grand nombre était noyé; beaucoup

avaient passé la rivière; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville; là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général Véde, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

C^{TE} P. DE SÉGUR.

LE CHAMP DE BATAILLE DE LA MOSKOWA.

Après la Kologha on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement. Soudain

chacun regarda autour de soi ; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit. Tout autour la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes et d'étendards tachés de sang.

Sur ce sol désolé gisaient trente milliers de cadavres à demi dévorés. Quelques squelettes, restés sur l'éboulement de l'une de ces collines, dominaient tout. Il semblait que la mort eût établi là son empire : c'était une terrible redoute, conquête et tombeau de Caulaincourt. Alors le cri : « C'est le champ de la grande bataille! » forma un long et triste murmure. L'empereur passa vite; personne ne s'arrêta. Le froid, la faim et l'ennemi pressaient; seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes sacrifiés inutilement, et qu'il fallait abandonner.

C'était là que nous avions tracé avec le fer et le sang l'une des plus grandes pages de notre histoire ; quelques débris le disaient encore, et bientôt ils allaient être effacés. Un jour le voyageur passera avec indifférence sur ce champ semblable à tous les autres; cependant, quand il apprendra que ce fut celui de la grande bataille, il reviendra sur ses pas, il le fixera longtemps de ses regards curieux, il en gravera les moindres accidents dans sa mémoire avide, et sans doute qu'alors il s'écriera : « Quels hommes! quel chef! quelle destinée! » Ce sont eux qui, treize ans plus tôt, dans le midi, sont venus tenter l'Orient par l'Egypte et se briser contre ses portes. Depuis ils ont conquis l'Europe, et les voilà qui reviennent, par le nord, se présenter de nouveau devant cette Asie, pour s'y

briser encore! Qui donc les a poussés dans cette vie errante et aventureuse? Ce n'étaient point des Barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrants, de plus grandes richesses; au contraire, ils possédaient tous ces biens, ils jouissaient de tant de délices, et ils les ont abandonnées pour vivre sans abri, sans pain, pour tomber chaque jour et successivement, ou morts, ou mutilés. Quelle nécessité les a poussés? Eh! quoi donc? si ce n'est la confiance dans un chef jusque-là infaillible, l'ambition d'achever un grand ouvrage glorieusement commencé, l'enivrement de la victoire, et surtout cette insatiable passion de la gloire, cet instinct puissant qui pousse l'homme à la mort pour chercher l'immortalité!

MARGUERITE DE VALOIS.

ÉPISODE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Le roy Charles, qui estoit très prudent, et qui avoit esté tousjours très obéissant à la royne mère, prince très catholique, voyant aussi de quoy il y alloit, print soubdainement résolution de se joindre à la royne sa mère, et se conformer à sa volonté, et garantir sa personne des huguenots par les catholiques, non sans toutesfois extreme regret de ne pouvoir sauver Téligny, La Nouë et M. de La Rochefoucault. Et lors, allant trouver la royne sa mère, envoya quérir M. de Guise et tous les autres princes et capitaines catholiques, où fut pris résolution de faire la nuict mesme le massacre de la Sainct-Barthélemy. Et mettant soubdain la main à l'œuvre, toutes les chaisnes tenduës et le tocsin sonnant, chacun courut

en son quartier, selon l'ordre donné, tant à l'admiral qu'à tous les huguenots.

M. de Guise donna au logis de l'admiral, à la chambre duquel Besme, gentilhomme allemand, estant monté, après l'avoir dagué le jetta par les fenestres à son maistre, M. de Guise. Pour moy, l'on ne me disoit rien de tout cecy. Je voyois tout le monde en action, les huguenots désespérés de ceste blessure, messieurs de Guise craignants que l'on voulust faire justice, se suchetants tous à l'oreille. Les huguenots me tenoient suspecte parce que j'estois catholique, et les catholiques parce que j'avois espousé le roy de Navarre, qui estoit huguenot; de sorte que personne ne m'en disoit rien, jusques au soir qu'estant au coucher de la royne ma mère, assise sur un coffre auprès de ma sœur de Lorraine, que je voyois fort triste, la royne ma mère parlant à quelques-uns m'apperceut, et me dit que je m'en allasse coucher. Comme je faisois la révérence, ma sœur me prend par le bras et m'arreste, et se prenant fort à pleurer, me dit : « Mon Dieu, ma sœur, n'y allez pas, » ce qui m'effraya extremement. La royne ma mère s'en apperceut, et, appelant ma sœur, se courrouça fort à elle et luy deffendit de me rien dire. Ma sœur luy dit qu'il n'y avoit point d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela, et que sans doute, s'ils découvroient quelque chose, ils se vengeroient de moy; la royne ma mère répond que, s'il plaisoit à Dieu, je n'aurois point de mal, mais, quoy que ce fust, il falloit que j'allasse, de peur de leur faire soupçonner quelque chose...

Je voyois bien qu'ils se contestoient et n'entendois pas leurs paroles. Elle me commanda encore rudement que je m'en allasse coucher. Ma sœur, fondant en larmes, me dit bon soir, sans m'oser dire autre chose ; et moy je m'en allay

toute transie et éperduë, sans me pouvoir imaginer ce que j'avois à craindre.

Soudain que je fus en mon cabinet je me mis à prier Dieu qu'il luy plust de me prendre en sa protection et qu'il me gardast, sans savoir de quoy ny de qui. Sur cela le roy mon mary, qui s'estoit mis au lit, me manda que je m'en allasse coucher. Ce que je fis, et trouvay son lit entouré de trente ou quarante huguenots que je ne connoissois point encore, car il y avoit fort peu de temps que j'estois mariée. Toute la nuict ils ne firent que parler de l'accident qui estoit advenu à M. l'admiral, se réservants dès qu'il seroit jour de demander justice au roi de M. de Guise, et que si on ne la leur faisoit ils se la feroient eux-mesmes. Moy j'avois tousjours dans le cœur les larmes de ma sœur, et ne pouvois dormir pour l'appréhension en laquelle elle m'avoit mise sans sçavoir de quoy.

La nuict se passa de ceste façon sans fermer l'œil. Au point du jour le roy mon mary dit qu'il vouloit aller joüer à la paume, attendant que le roy Charles fust éveillé, se résolvant soudain de luy demander justice. Il sort de ma chambre et tous ses gentilhommes aussi.

Moy, voyant qu'il estoit jour, estimant que le danger que ma sœur m'avoit dit fust passé, vaincue du sommeil, je dis à ma nourrice qu'elle fermast la porte pour pouvoir dormir à mon aise. Une heure après, comme j'étois le plus endormie, voicy un homme frappant des pieds et des mains à la porte, et criant : « Navarre ! Navarre ! » Ma nourrice, pensant que ce fust le roy mon mary, court vistement à la porte. Ce fut un gentilhomme nommé M. de Téjan, qui avoit un coup d'épée dans le coude et un coup de hallebarde dans le bras, et estoit encores poursuivy de quatre archers qui entrèrent tous après luy en ma chambre.

Luy, se voulant garantir, se jetta dessus mon lit; moy, sentant ces hommes qui me tenoient, je me jette à la ruelle, et luy après moy, me tenant tousjours au travers du corps. Je ne connoissois point cet homme et ne savois s'il venoit là pour m'offenser, ou si les archers en vouloient à luy ou à moy, nous criions tous deux et estions aussi effrayez l'un que l'autre.

Enfin Dieu voulut que M. de Nançay, capitaine des gardes, y vinst, qui me trouvant en cet estat-là, encore qu'il y eust de la compassion, ne put se tenir de rire et se courrouça fort aux archers de cette indiscrétion, les fit sortir et me donna la vie du pauvre homme qui me tenoit, lequel je fis coucher et panser dans mon cabinet jusques à temps qu'il fust du tout guary. En changeant de chemise, parce qu'il m'avoit toute couverte de sang, M. de Nançay me conta ce qui se passoit, et m'asseura que le roy mon mary estoit dans la chambre du roy et qu'il n'auroit nul mal. Et me faisant jetter un manteau de nuict sur moy, il m'emmena dans la chambre de ma sœur madame de Lorraine, où j'arrivay plus morte que vive. En entrant dans l'antichambre, de laquelle les portes estoient toutes ouvertes, un gentilhomme nommé Bourse, se sauvant des archers qui le poursuivoient, fut percé d'un coup de hallebarde à trois pas de moy. Je tombay de l'autre costé presque évanouïe entre les bras de M. de Nançay, et pensois que ce coup nous eust percez tous deux. Et estant quelque peu remise, j'entray en la petite chambre où couchoit ma sœur.

Comme j'estois là, M. de Mossians, premier gentilhomme du roy mon mary, et Armagnac, son premier valet de chambre, m'y vindrent trouver pour me prier de leur sauver la vie. Je m'allay jetter à genoux devant le roy et la royne ma mère pour les leur demander, ce qu'enfin ils m'accordèrent.

Musée Littéraire et historique.



Casimir Delavigne

Casimir Delavigne

CASIMIR DELAVIGNE

Né au Havre en 1794.

M. Casimir Delavigne est sans contredit l'écrivain le plus populaire de notre époque. Le profond sentiment de la dignité nationale, le vif amour de la liberté qui respirent dans ses *Messéniennes* révélèrent dès son début dans la carrière poétique

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

La variété de tons qui règne dans toutes ses compositions prouve l'extrême richesse d'un génie capable de réussir dans tous les genres : aussi, sans appartenir à la nouvelle école, qui ne lit qu'étonner par son audace, il sut éviter la monotone régularité de l'ancienne, sans cependant négliger jamais les sévères lois de la langue que parlaient Racine et Bossuet. L'auteur des *Vêpres Siciliennes*, des *Comédiens*, du *Paria*, de *l'École des Vieillards*, dut prendre sa place à l'Académie Française, qui le reçut à l'unanimité le 25 juillet 1825.

Le fauteuil académique ne fut point pour M. Casimir Delavigne un lit de repos. *La princesse Aurélie*, production faible d'action, mais belle de détails, fut bientôt suivie de *Marino Faliero* et de *Louis XI*, que n'égalent pas ses dernières productions. Cependant les ouvrages de M. Casimir Delavigne seront toujours relus avec plaisir, parceque, comme ceux de Racine, ils se soutiendront par le goût et le style qui les distinguent du dévergondage de notre époque, et qu'ils placent leur auteur au rang des premiers poëtes dont s'honore la France.

A. BAZIN.

LOUIS XIII ET MADEMOISELLE DE LA FAYETTE.

(Histoire de France sous Louis XIII[1], tome IV, liv. XIII, chap. 1.)

Le récit des événements militaires que nous avons toujours soin de réduire aux faits caractéristiques et aux résultats, sans nous perdre dans les détails de stratégie où les historiens ecclésiastiques semblent surtout se complaire, ce récit, disons-nous, a conduit le lecteur jusqu'à la fin de 1637, et il pourrait croire cette année assez remplie pour que les soins de l'homme qui gouvernait l'Etat n'eussent pas eu à se porter ailleurs. Nous sommes loin pourtant d'avoir épuisé tout ce qui appartient à cette époque, celle peut-être qui fait connaître le mieux la puissance exercée par le cardinal de Richelieu et les conditions auxquelles il la tenait. Nous l'avons montré ordonnant des bâtiments, commandant des fêtes, dictant des tragédies, se mêlant aux disputes littéraires, menant des négociations, faisant marcher des armées. A toutes ces choses on le voit présent de sa personne, de sa pensée, de sa plume; jamais pouvoir plus vaste, plus absolu, n'a été servi par une action plus ferme, plus vigilante. Et pourtant celui qui manie ce pouvoir, qui suffit à cette action, a un maître dont il dépend, maître subjugué sans doute par une force de génie supérieure, mais enfin qui gronde quelquefois, qu'un caprice, une maussade humeur, un déplaisir trop vivement senti, peuvent irriter au point de lui faire rompre son lien. Il est vrai qu'on a eu la cruelle précaution de donner un

(1) Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française (séance du 14 mai 1840), qui a décerné à son auteur l'un des prix fondés par le baron Gobert.

emploi à ce qu'il y a de haineux, de chagrin, de jaloux dans son caractère ; mère, femme, frère, favoris, tout ce qui lui était objet d'affection est devenu occasion de soupçon, d'aigreur, de ressentiment ; en telle sorte que le roi tient à son ministre par tous les attachements qu'il a brisés. Cependant on n'a pu tellement l'isoler, tellement l'asservir à la raison d'état dont le cardinal s'est fait l'imposant organe, qu'il ne soit encore accessible à quelque fantaisie d'amitié. L'attention du cardinal, toujours éveillée, venait de surprendre le complot de deux personnes unies dans le même intérêt, s'aidant mutuellement à gagner l'esprit du roi pour le dominer ensemble, un confesseur et une maîtresse.

La vie triste, sauvage et languissante de Louis XIII avait eu en effet un éclair de joie et de bonheur. Après avoir longtemps fatigué de son chaste amour et de son assiduité sans désirs la moqueuse Marie de Hautefort, le roi s'était aperçu qu'il y avait parmi les filles de la reine une douce et timide beauté, souriant avec bienveillance à ses récits de chasse et à ses discours pieux ; c'était Louise Motier de la Fayette, fille de Jean de la Fayette, seigneur de Hautefeuille, et de Marguerite de Bourbon-Busset, de la même famille d'ailleurs que la mère du Père Joseph. On dit que le cardinal de Richelieu avait été des premiers à porter de ce côté les regards du roi, pour l'éloigner de Marie de Hautefort qui n'avait jamais voulu quitter les intérêts de la reine sa maîtresse. Il faut croire que la jeune fille n'était pas dans le secret de cet avis donné au cœur de son royal amant, ou qu'elle ne se crut pas obligée à la reconnaissance. Car « lorsqu'elle eut joui deux ans de la plus haute faveur, » c'est-à-dire de la préférence publique accordée par le roi à sa conversation dans les réunions qui se tenaient le soir chez la reine, et de l'attention privilégiée

qu'il lui prêtait dans les petits jeux où s'ébattaient ses compagnes, on la vit tout à coup triste, agitée, repentante de cet innocent commerce, manifester hautement l'intention d'entrer dans un couvent. Au jugement de tous, il y avait quelque chose de plus qu'un sentiment craintif, qu'un scrupule de conscience et un remords religieux dans cette résolution. Chacun y aperçut l'intervention du cardinal, qui avait effrayé les parents de Louise sur le danger d'une liaison dont les cabales politiques cherchaient à s'emparer. Ceux-ci, trouvant moins d'espoir dans la tendresse du roi que de péril dans le ressentiment du cardinal, ne voulurent pas livrer leur fortune au hasard de cet amour qui alarmait le ministre. L'évêque de Limoges, son oncle paternel, et la marquise de Senecey, sa parente plus éloignée par les femmes de la maison de Polignac, s'étaient en conséquence réunis pour arracher la jeune fille à ce qu'ils appelaient sans doute une séduction. Mais d'autres conseils vinrent se jeter à la traverse de leur charitable dessein. Ils provenaient d'une source aussi pure en apparence, mais certes plus désintéressée. Un prêtre, consulté dans la sévère intimité de la confession, ne trouvait rien de reprochable à ce qui inquiétait une famille. Il absolvait ce qu'elle avait condamné; il trouvait de bonnes fins à ce qu'elle avait jugé coupable; il rassurait cette âme tremblante contre le scandale et lui remettait le péché. Ce prêtre était le Père Caussin, Jésuite, appelé à la cour pour être confesseur du roi durant la maladie du Père Gordon, Ecossais et religieux du même ordre, qui occupait cet emploi. Le Père Caussin s'était fait connaître par la publication d'un livre intitulé « la Cour Sainte, » qui avait eu, disent les Mémoires de Richelieu, « quelque vigueur parmi les personnes dévotes. » Avant qu'il entrât en charge, le cardinal avait eu

soin de lui faire connaître l'inclination du roi pour une fille de la reine, et de l'engager, « non pas à rompre avec impétuosité, mais à dénouer avec adresse ce nœud, qui ne pouvait être que préjudiciable à la conscience de son pénitent. » Le cardinal croyait avoir affaire à un homme d'une simplicité toute religieuse; mais l'auteur ascétique de « la Cour Sainte » s'était formé en entrant dans une cour de ce monde. Il attendit donc que le roi prît toute confiance en lui et lui ouvrît son cœur. Cela tarda quelque temps, et le bon confesseur s'applaudit de voir qu'on ne lui disait pas tout. Enfin le roi parla de l'affection qu'il portait à une jeune fille et du désir qu'elle avait d'entrer en religion : sur quoi le Père Caussin vit tout à coup « tant de modération et de pureté dans cet amour qu'il ne s'en pouvait trouver de plus chaste sous le ciel. » Il s'éprit d'une tendre compassion pour « l'innocente brebis qu'on voulait arracher du sein de son pasteur; » il ajouta même en sa pensée cette réflexion galante : « c'est sa grâce qui la fait disgracier. » Après avoir rassuré le roi et l'avoir même encouragé à continuer son amour, « dans les termes où il était alors, » il entendit à son tour la craintive Louise. Elle lui déclara sa vocation, qu'il combattit fortement. Ses motifs secrets étaient, suivant lui, « qu'elle avait déjà parlé au prince des affaires de son Etat; que la laisser s'éloigner de la cour, c'était priver le public de l'instrument de sa félicité; qu'elle lui semblait comme un petit grain de sable, placé par la main de Dieu sur le rivage, pour réprimer les débordements de la grande puissance du cardinal; qu'enfin la joie et la santé du roi dépendaient du bon entretien qu'il avait avec elle. » Ses arguments furent tirés de l'ennui, de la servitude qu'elle allait chercher dans un monastère, des jouissances honnêtes, permises, glorieuses, auxquelles il n'é-

tait pas raisonnable de renoncer. Mais il trouva cette tête de dix-sept ans fournie d'objections contre toutes ses paroles, «et il demeura convaincu que Dieu la voulait.» Quand le résultat de cette conférence fut porté au roi, il ne put que verser des larmes et se soumettre. Le confesseur fit tout son possible pour retarder l'effet d'une résolution si fortement prise, en ayant toutefois soin d'excuser ces délais auprès du cardinal qu'il trompait avec passion. Mais l'obstination d'une jeune fille travaillait pour le ministre, et ce qu'il aurait difficilement obtenu par autorité ou par adresse, Louise de la Fayette l'emporta, contre la volonté du roi, contre tout l'art du théologien et du courtisan conjuré pour la retenir. Elle força le Père Caussin à obtenir du roi le congé dont elle avait besoin pour quitter son service ; elle le demanda elle-même à la reine; elle reçut publiquement les adieux de son maître et de son ami, auprès duquel le cardinal de Richelieu vint pleurer de toute sa force; et elle alla s'enfermer dans le couvent des Filles de la Visitation de Sainte-Marie, établi depuis peu à Paris dans la rue Saint-Antoine. Le Père Caussin avait ménagé au roi une consolation, en lui montrant que cette retraite ne le séparait pas entièrement de l'objet aimé, qu'il lui serait facile de voir la sœur Angélique en son couvent, comme il voyait Louise de la Fayette dans la chambre de la reine, et que, son affection étant de nature à ne pas être gênée par une grille, le parloir était un lieu tout aussi commode qu'un autre pour leurs tendres et purs entretiens. C'était d'ailleurs tout ce qu'il fallait aux projets d'influence politique que l'on faisait reposer sur la jeune novice. Le roi hésita longtemps à faire cette action hardie, et, sans en prévenir personne, « tournoyant un jour aux environs de Paris, il alla fondre sur le couvent de la Visitation,» où il passa

trois heures à s'entretenir avec Louise, debout devant la grille qui les séparait; car il n'avait pas voulu se servir du privilége royal pour entrer dans l'enceinte sacrée. Cette visite, qui fit un grand éclat, en amena d'autres moins brusques, moins mystérieuses, partant plus indifférentes, mais dont s'inquiétaient vivement le cardinal et ses amis. De Paris on en donnait nouvelle à l'armée dans les correspondances les plus intimes et les plus remplies de graves affaires. Ces entrevues étaient suivies, chez le roi, de découragement et de tristesse. Alors son humeur tombait avec liberté sur ses ministres, et ceux-ci ne feignaient pas de dire « qu'ils s'en souciaient fort peu, assurés d'avoir la bonne amitié du cardinal, » comme l'écrivait en propres termes le secrétaire d'état de Chavigny au cardinal de La Valette. Une fois le roi s'en prit au cardinal lui-même; il voulait aller se désennuyer en commandant un corps d'armée; le cardinal ne trouvait pas l'entreprise digne de sa présence, et il fallut que le maître cédât après avoir boudé plusieurs jours. Cependant le Père Caussin, poussé lui-même par le révérend Père Monod, son confrère, envoyé de Savoie en France, s'impatientait de voir que les rendez-vous du couvent ne produisaient rien qu'épanchements d'une tendre douleur; il excitait la sœur Angélique à y faire entrer les affaires d'Etat, à employer pour le bien général ses larmes et son sourire. Afin de seconder cet effort, il résolut lui-même d'attaquer par la conscience son royal pénitent, et « le jour que la mère de toute pureté fut conçue, il produisit au roi les conceptions qu'il avait dans l'âme depuis longtemps. » Il lui montra la puissance souveraine envahie par un sujet, le repos de la chrétienté troublé, les liens d'une auguste famille brisés, la misère des peuples portée à son comble; il lui fit honte, pitié, horreur, remords

de tout ce que le cardinal avait osé sous le voile de son autorité, et au risque de son bonheur, de sa gloire, de son salut. Le roi pâlit, trembla, balbutia, et finit par dire qu'il ne connaissait personne pour porter le poids des affaires à la place du cardinal. Le Jésuite lui nomma le duc d'Angoulême, et, transporté de joie, il courut chez ce prince lui annoncer la fortune qu'il venait de créer pour lui. Celui-ci, au lieu de le remercier, se crut perdu, et alla bien vite dénoncer au cardinal le tour qu'on voulait leur jouer à tous deux. Le cardinal conduisit chez le roi son successeur désigné, et le lui présenta d'un ton railleur comme celui « qui devait remplacer un perfide, un scélérat, indigne de sa confiance, et mal vu du Père Caussin. » Le roi fut obligé de dire que son confesseur était devenu fou. Le Jésuite fut dégradé par sa compagnie, envoyé en exil, « parmi des barbares, » écrit-il, ce qui veut dire à Quimper-Corentin, et le roi cessa ses visites au couvent. Au milieu de nombreuses contradictions sur les détails, la date de cette disgrâce est restée certaine ; elle eut lieu le 10 décembre 1637. On raconte que, peu de temps après, le roi, passant avec le duc d'Angoulême devant le donjon de Vincennes, lui dit : « Il n'a pas tenu au cardinal qu'on ne vous ait mis là. — Je l'avais donc mérité, répondit humblement le bâtard de Charles IX ; car autrement il ne vous l'eût pas conseillé. »

CASIMIR DELAVIGNE.

FRAGMENTS DU PARIA.

LES PARIAS.

Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère au sein de sa patrie ;
Sans abri protecteur, sans temple hospitalier,

Abominable, impie, horrible au peuple entier,
Les Parias. Le jour à regret les éclaire,
La terre sur son sein les porte avec colère,
Et Dieu les retrancha du nombre des humains
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains.
L'Indien, sous les feux d'un soleil sans nuage,
Fuit la source limpide où se peint leur image,
Les doux fruits que leur main de l'abre a détachés
Ou que d'un souffle impur leur haleine a touchés.
D'un seul de leurs regards a-t-il reçu l'atteinte;
Il se plonge neuf fois dans les flots d'une eau sainte;
Il dispose à son gré de leur sang odieux.
Trop au-dessous des lois, leurs jours sont à ses yeux
Comme ceux du reptile ou des monstres immondes
Que le limon du Gange enfante sous ses ondes.
Profanant la beauté, si jamais leur amour
Arrache à sa faiblesse un coupable retour,
Anathème sur elle, infamie et misère!
Morte pour sa tribu, maudite par son père,
Promise après la vie au céleste courroux,
Un exil éternel la livre à son époux.

ZARÈS APRÈS LE DÉPART DE SON FILS.

Vos jours dans les cités ne sont pas tous sereins;
Et pourtant quel mortel, maudit des destinées,
Vit en plus sombres nuits s'y changer ses journées?
Fut-il pour l'œil d'un père un plus affreux réveil?
Malheureux, j'ai vu naître et pâlir le soleil,
Sans que ses premiers feux ni sa clarté mourante
De mes sens éperdus aient calmé l'épouvante.
Je marchais, je courais, je criais : « O mon fils!
Mon fils!... » L'écho lui seul répondait à mes cris.
Je rentrai vers le soir, me disant sur ma route:
« Près du toit paternel mon fils m'attend sans doute. »
Personne sur le seuil, nul vestige, nul bruit;
Je m'y retrouvai seul, et seul avec la nuit.

Que son astre à regret sembla mesurer l'heure !
Combien ma solitude agrandit ma demeure !
Mes yeux, de pleurs noyés, s'attachaient sans espoir
Sur cette place vide, où tu devais t'asseoir.
J'accusai de ta mort le tigre, le reptile ;
Nos rochers, dont les flancs te devaient un asile ;
Ces arbres du vallon, mes hôtes, mes amis,
Muets témoins du crime, et qui l'avaient permis ;
Tout l'univers entier, les humains et moi-même
Avant de t'accuser, ô toi, mon bien suprême,
Toi l'unique soutien d'un père vieillissant,
Toi que j'avais nourri, toi mon fils, toi mon sang !
Confondant jusqu'aux dieux dens ma haine implacable,
Je n'excusai que toi ; toi seul étais coupable !
. . . .
Ce n'était rien encor, mais je te soupçonnai ;
Sur mes lèvres soudain mes plaintes expirèrent,
Un frisson me saisit, mes larmes s'arrêtèrent ;
Je crus mourir. Alors la triste vérité
Jusqu'au fond de mon âme entra de tout côté.
Dans toute sa grandeur j'embrassai ma misère :
Injustement flétri dans les flancs de ma mère,
En horreur aux humains que j'aimais malgré moi,
Cet amour dédaigné je le versai sur toi...
Et tu m'abandonnais ! Dans un transport de rage :
« Quoi ! m'écriai-je enfin, voilà donc ton ouvrage !
Brama, tu l'as voulu. Non, tu n'existes pas ;
Je ne crois plus aux dieux, je crois aux fils ingrats ;
Je crois à mon malheur ! » Mais hélas ! quel supplice
De nier dans son cœur l'éternelle justice,
De vieillir sans espoir de revoir ses aïeux,
Seul au monde, étranger entre l'homme et les cieux,
Trop plein d'un sentiment que nul ne veut vous rendre,
Et qui même en un Dieu n'a plus à se répandre.
Tel fut mon sort. Trois ans j'en supportai l'horreur.
J'avais de ton retour nourri la folle erreur.
Tu ne revenais pas ; las d'espérances vaines,

Je tentai du désert les routes incertaines,
J'offris ma tête nue à l'ardeur des étés;
Je poursuivis la mort jusqu'au sein des cités.
Plaint sans être connu, j'y dus à la nuit sombre
Quelques habits grossiers que j'implorais dans l'ombre.
Caché sous ces lambeaux, j'errais sur les chemins.
Pour la première fois j'abordai les humains;
Ton nom, qu'ils publiaient, me découvrit tes traces.
Je me hâte, j'accours, je te vois, tu m'embrasses,
Et c'est lorsqu'aux autels tu vas par tes serments
Me priver pour toujours de tes embrassements!

FLÉCHIER.

PRISE D'ORAN.

La flotte se mit en mer, composée de dix galères, de vingt-quatre gros navires et de quantité de barques et de chaloupes. Elle portait dix mille fantassins, quatre mille chevaux, huit cents volontaires qui avaient voulu suivre le cardinal Ximenès avec des milices que quelques-uns de ses amis particuliers lui avaient amenées; et, le vent étant favorable, elle aborda le lendemain dix-septième de mai, jour de l'Ascension de notre Seigneur, au port de Maçarquivir, à soleil couchant. Les sentinelles maures aperçurent l'armée chrétienne dès le midi, et l'on vit aussitôt fumer tous les sommets de leurs montagnes, signal qui marquait que l'ennemi arrivait et qu'il fallait courir aux armes. Le gouverneur du grand port vint recevoir le cardinal sur le rivage, et quelques heures après on l'avertit que toute la flotte était dans le port, sans qu'aucun bâtiment eût été ni perdu ni endommagé.

Ximenès passa toute cette nuit sans dormir et donna ses ordres pour le lendemain. Il fit venir le comte Navarre, et lui

dit devant tout le monde que cette affaire roulait sur lui et qu'il travaillait pour sa propre gloire; qu'à son égard, il ne prétendait autre avantage que de fournir aux frais de la guerre, d'exhorter les troupes à bien faire, et d'informer le roi de tout ce qui se passerait. Il parla aux autres officiers, et les anima tellement qu'ils étaient d'avis d'aller aux ennemis cette nuit-là même. Le cardinal, qui jugeait que le succès de cette entreprise dépendait de la diligence, conclut aussi qu'il n'y avait point de temps à perdre. Aussitôt que le jour commença à paraître, on connut qu'il fallait se saisir d'une hauteur qui est entre Oran et Maçarquivir; qu'il était important d'attaquer ce poste que les Maures gardaient encore négligemment; qu'autrement il serait difficile de le gagner, parce qu'il leur viendrait du secours de toutes parts sur le signal qu'ils avaient donné; qu'il était à propos de faire avancer les galères et les gros navires vers Oran, afin qu'on battît la ville avec le canon au même temps qu'on attaquerait ce poste, et que les ennemis, ne sachant à quoi s'en tenir, abandonnassent l'un ou l'autre.

L'infanterie sortit des vaisseaux le même jour, et Navarre, côtoyant le rivage avec la flotte, s'approcha d'Oran sans se mettre en peine de faire débarquer les chevaux. Il n'avait jamais approuvé qu'on menât un si grand corps de cavalerie en un pays où il disait qu'il n'y avait que des lieux difficiles et raboteux. Ximenès, ayant su cela, sortit indigné de la citadelle où il était allé prendre un peu de rafraîchissement, et commanda qu'on fît promptement mettre en terre la cavalerie. Comme il s'était exactement informé de la situation des lieux, et qu'il savait que la nation punique est fourbe et artificieuse, il fit poser de grandes gardes du côté de la mer et dans les détroits des vallons qui sont au pied de la colline qu'on avait

dessein d'attaquer. Cette précaution contribua plus que tout le reste à la conservation des troupes et à la victoire qu'on remporta ; car les Maures qui étaient en embuscade n'osèrent rien entreprendre, et si le général, selon ses ordres, eût mis à terre les quatre mille chevaux de l'armée, tous les secours qu'on envoyait de toutes parts aux infidèles auraient été sans doute taillés en pièces.

La présence du cardinal donna ce jour-là beaucoup de courage à l'armée. Il sortit de la citadelle de Maçarquivir, revêtu de ses habits pontificaux, monté sur une mule, entouré d'une troupe de prêtres et de religieux à qui il avait commandé de prendre les armes, et qui chantaient l'hymne de la croix de Jésus-Christ avec beaucoup de dévotion. Frère Fernand, de l'ordre de Saint-François, monté sur un cheval blanc, avec le baudrier et l'épée sur l'habit de Cordelier, allait devant et portait la croix archiépiscopale comme l'étendard sous lequel l'armée devait combattre. Un spectacle si nouveau frappa les soldats et les officiers d'un certain étonnement qui redoubla leur ardeur et leur religion. On fit mettre l'infanterie en bataille dans une grande plaine qui est devant la forteresse; et parce que, dans cette précipitation, les soldats n'avaient pas eu le temps de manger, et que c'était un vendredi, ce prélat leur permit de manger de la viande. Après cela, montant sur un lieu un peu élevé, il leur parla de la sorte :

« Si de braves gens comme vous avaient besoin d'être animés par des discours et par des personnes de profession militaire, je n'entreprendrais pas de vous parler, moi qui n'ai ni éloquence ni habitude au métier des armes. Je laisserais ce soin à quelqu'un de ces vaillants capitaines qui vous ont souvent exhortés à vaincre, et qui ont accoutumé de combattre avec vous. Mais, dans une expédition où il s'agit du salut de

l'Etat et de la cause de Dieu, j'ai cru que vous m'écouteriez, et j'ai voulu, sur le point du combat, être ici le témoin de votre résolution et de votre courage. Vous vous plaigniez depuis longtemps que les Maures ravageaient nos côtes, qu'ils traînaient vos enfants en servitude, qu'ils déshonoraient vos filles et vos femmes, et que nous étions tous sur le point de devenir leurs esclaves. Vous souhaitiez qu'on vous conduisît sur ces rivages pour venger tant de pertes et tant d'affronts : je l'ai souvent demandé au nom de toute l'Espagne, et j'ai enfin résolu d'assembler des gens choisis tels que vous êtes. Les mères de famille qui nous ont vus passer dans les villes ont fait des vœux pour notre retour ; elles s'attendent à nous revoir victorieux, et croient déjà que nous rompons les cachots et que nous mettons leurs enfants en liberté, et qu'elles vont les embrasser. Vous avez désiré ce jour. Voyez cette région barbare ; voilà devant vos yeux les ennemis qui vous insultent encore et qui ont soif de votre sang. Que cette vue excite votre valeur. Faites voir à tout l'univers qu'il ne vous manquait jusqu'ici qu'une occasion de vous signaler en cette guerre. Je veux bien m'exposer le premier aux dangers pour avoir part à votre victoire. J'ai encore assez de force et de zèle pour aller planter cette croix, étendard royal des chrétiens, que vous voyez porter devant moi, au milieu des bataillons ennemis, heureux de combattre et de mourir même avec vous. Un évêque ne peut mieux employer sa vie qu'à la défense de sa religion. Plusieurs de mes prédécesseurs ont eu cette gloire, et j'aurai l'honneur de les imiter. »

A ces mots, il voulut se mettre à la tête de l'armée. Rien n'était plus touchant que de voir un archevêque septuagénaire, fatigué de soins et de veilles, ranimer sa vieillesse par un zèle de religion. La vénération, la piété, l'étonnement saisirent

les troupes, et tout cela ensemble réveilla leur courage. Les soldats firent un grand cri pour marquer l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation, et les officiers se jetèrent autour de lui, et le conjurèrent de leur ôter l'inquiétude qu'ils auraient pour sa personne, de les laisser combattre, et de croire que l'affaire était en tel état qu'il ne se repentirait pas de l'avoir entreprise. Il céda enfin aux instances qu'on lui fit; et, considérant son âge et sa dignité, il laissa tout le soin du combat à Navarre. Alors toutes les troupes s'étant prosternées, il leur donna sa bénédiction et se retira dans la citadelle de Maçarquivir. Il se renferma dans une chapelle dédiée à saint Michel, et, les mains levées au ciel, on entendit qu'il faisait cette prière: « Seigneur, ayez pitié de votre peuple, et n'abandonnez point votre héritage à des Barbares qui vous méconnaissent. Assistez-nous, puisque nous ne mettons notre confiance qu'en vous et que nous n'adorons que vous. Quoique nous n'ayons, ô mon Dieu! d'autre pensée ni d'autre dessein que d'étendre votre sainte foi et de faire honorer votre saint nom, nous ne pouvons rien toutefois si vous ne nous prêtez la force de votre bras tout-puissant. Qu'est-ce que peut la fragilité humaine sans votre secours? La puissance, l'empire, la vertu, n'appartiennent qu'à vous. Faites connaître à ceux qui vous haïssent que vous nous protégez, et ils seront confondus. Envoyez le secours d'en haut; brisez la force de vos ennemis et dissipez-les, afin qu'ils sachent qu'il n'y a que vous, qui êtes notre Dieu, qui combattez pour nous. »

Cependant le comte de Navarre, voyant qu'une grande multitude de Maures et de Numides avaient occupé les collines, craignait que les troupes, nouvellement débarquées et fatiguées du travail de cette journée, ne fussent pas en état de soutenir une grande action, et qu'un mauvais succès dans le

commencement ne les rebutât et ne relevât le cœur des infidèles. D'ailleurs, le jour était déjà bien avancé, et, la nuit survenant au milieu du combat, l'affaire aurait peut-être changé de face. Il délibéra un peu de temps s'il remettrait l'attaque au lendemain, ou s'il profiterait de la gaîté qu'il voyait dans toute l'armée; et, dans cette irrésolution, il alla promptement demander à Ximenès ce qu'il trouvait le plus à propos. Le cardinal ne l'écouta presque pas, et s'étant un peu recueilli: « Allez, comte, lui dit-il, et combattez; Jésus-Christ, fils du Père, et le séducteur Mahomet vont donner la bataille; tout retardement est non-seulement désavantageux, mais encore injurieux à la religion. Attaquez l'ennemi, et ayez confiance que vous vaincrez. » On reconnut depuis que ce conseil lui avait été inspiré de Dieu, car le *messuar* (c'est ainsi qu'on nomme la première dignité du royaume) arriva, trois heures après la prise de la ville, avec une puissante armée; et, voyant qu'il n'avait plus rien à faire, s'en retourna porter chez lui la nouvelle de la victoire des Espagnols.

Navarre étant donc retourné à l'armée, qu'il avait divisée en quatre bataillons de deux mille cinq cents hommes chacun, fit avancer l'artillerie que Ximenès avait fait descendre en diligence, et laissa un petit corps de réserve où il mit la cavalerie pour s'en servir selon les besoins. Après cela toutes les trompettes sonnèrent la charge; et tous les soldats criant *saint Jacques! saint Jacques!* comme c'est la coutume de la nation, il commanda d'attaquer les ennemis et de les chasser des hauteurs qu'ils avaient occupées. Les troupes marchèrent incontinent par des endroits rudes et escarpés avec beaucoup de fierté. Les Maures, de leur côté, défendaient la montée à coups de flèches et de pierres qu'ils jetaient d'en haut. Comme ils étaient assurés de leur retraite, les plus hardis se déta-

chaient de temps en temps pour venir escarmoucher avec les chrétiens. Les capitaines avaient ordonné, sur toutes choses, aux Espagnols de ne point quitter leurs bataillons jusqu'à ce qu'ils fussent maîtres de ce poste; mais quelques braves de Guadalajara, ne pouvant souffrir l'insolence de ces infidèles, et voulant se distinguer par quelque action de valeur, s'avancèrent et furent bientôt punis de leur témérité. Louis Contréras fut tué en cette rencontre, et les Maures, lui ayant coupé la tête, l'envoyèrent dans la ville. Tout le peuple s'empressait pour la voir, et les enfants s'en jouaient et la roulaient dans les rues. On fit un si grand bruit de cette tête coupée, qu'on disait être la tête de *l'alfaqui* des chrétiens, c'est-à-dire de l'archevêque, que les pauvres esclaves, dans leurs cachots souterrains, en furent extrêmement affligés. Ils demandèrent, par grâce, qu'on leur montrât cette tête, et ils reconnurent avec beaucoup de joie que ce n'était pas celle du cardinal.

Cependant les Espagnols faisaient tous leurs efforts pour se rendre maitres de la montagne. Ils grimpaient à la faveur d'un brouillard épais qui s'éleva vers le sommet, et qui les couvrait aux ennemis; et ils parvinrent enfin à une fontaine d'eau claire que les Maures défendaient avec beaucoup d'opiniâtreté, et d'où ils furent enfin obligés de se retirer. Navarre fit amener quatre coulevrines que le cardinal lui avait envoyées, et, ayant fait dresser une batterie entre des jardins et des maisons de campagne, il incommoda fort les ennemis, et les chargea si vigoureusement, avec quelques soldats choisis, qu'il les chassa de cette montagne après en avoir fait un grand carnage. Les troupes voyant fuir ces infidèles les poursuivirent sans ordre, et se répandirent dans toute la plaine qui est au-dessus d'Oran. Cette confusion, qui pouvait leur être funeste, leur fut avantageuse, parce que les Maures cru-

rent l'armée plus nombreuse qu'elle n'était, et voulurent se retirer dans la ville; mais la cavalerie les suivit de si près qu'on n'osa leur ouvrir les portes. Ainsi la plus grande partie de la garnison fut dispersée.

En ce même temps la flotte battait la ville de plusieurs pièces de canon, et les ennemis y répondirent par une batterie assez bien servie; mais un canonnier espagnol ayant démonté leur principale pièce, ils ne tirèrent plus que mollement, et les troupes de mer eurent moyen de se joindre à celles de terre. Alors les uns gardaient les avenues de la ville, afin que les fuyards n'y pussent entrer, les autres donnaient l'assaut et grimpaient le long de leurs piques avec une légèreté incroyable; de sorte qu'en moins d'une demi-heure on vit six drapeaux chrétiens sur les murailles, et peu de temps après il en parut sur les tours. Ceux même qui étaient ainsi montés ne pouvaient le croire quand ils furent de sang-froid, et tentèrent plusieurs fois en vain de remonter. Sosa, qui commandait la compagnie des gardes du cardinal, ayant gagné le premier la muraille, cria *saint Jacques et Ximenès!* et montrant son enseigne, où était un crucifix d'un côté et les armes de Cisnéros de l'autre, il donna le premier signal de la victoire. Plusieurs sautèrent dans la ville et ouvrirent les portes aux troupes chrétiennes.

La place se trouvant prise sans savoir comment, et la garnison ayant été taillée en pièces, les habitants tâchèrent de se sauver comme ils purent; les uns se réfugièrent dans les mosquées, les autres se retranchèrent dans les principales maisons; quelques-uns se mirent en bataille dans les rues pour vendre chèrement leur vie. Mais comme toute l'armée entrait confusément dans la ville, ils coururent aux portes pour voir si dans cette confusion ils trouveraient quelque

moyen de s'échapper. Villaroël, jugeant qu'ils ne pouvaient fuir que par le chemin de Trémesen, se posta avec deux cents chevaux en cet endroit-là, résolu de les passer tous au fil de l'épée. Mais quelque cavalerie arabe, qui s'était mise en embuscade dans les jardins pour piller amis et ennemis indifféremment, ayant tiré quelques coups, les cavaliers chrétiens prirent tous la fuite, croyant que c'était l'armée de Trémesen, et Villaroël lui-même n'eut pas plus de fermeté que les autres. Cependant la ville était au pillage ; on n'épargnait ni condition, ni sexe, ni âge ; comme c'étaient des ennemis de la religion, on croyait qu'on pouvait perdre toute sorte d'humanité. La nuit interrompit un peu le carnage, et les chefs ayant fait sonner la retraite, chacun eut ordre d'aller à son poste ; mais il ne fut pas possible de contenir les soldats ; ils retournèrent tous au pillage, tuèrent tout ce qui se présenta à eux, mangèrent ce que les Maures avaient préparé pour leur souper, et le sommeil et le vin les ayant accablés, on les trouva la plupart couchés et endormis sur des corps morts dans les places d'Oran jusqu'à ce qu'il fût grand jour.

Navarre, qui était bon capitaine et qui craignait les embuscades des Maures, ne dormit point, posa des corps-de-garde dans tous les quartiers, et dès le point du jour visita la ville et donna des ordres nécessaires pour la garder. Les soldats s'étant éveillés, et voyant de tous côtés tant de morts étendus et percés de coups, eurent honte des cruautés qu'ils avaient exercées dans la chaleur du combat. La pitié succéda à la fureur, et ils offrirent quartier à ceux qui s'étaient sauvés dans les mosquées ; Navarre les somma de se rendre, et fit forcer ceux qui voulurent résister. Il visita même tous les dehors, afin que le cardinal, arrivant, trouvât la ville non-seulement rendue, mais encore tranquille. Il y eut du côté des

Maures quatre mille morts et huit mille prisonniers ; les chrétiens ne perdirent que trente hommes, tous presque à l'attaque de la montagne. Le butin fut estimé cinq cent mille écus d'or ; tous les soldats s'enrichirent, et l'on rapporte qu'un officier seul eut pour sa part dix mille ducats.

Gracias de Villaroël fut incontinent député pour porter la nouvelle de la victoire au cardinal, qui la reçut avec une joie modeste, et passa toute la nuit à réciter des hymnes et à rendre à Dieu des actions de grâces. Le lendemain il se rendit à Oran par mer pour éviter les mauvais chemins. Il voyait avec plaisir ces murailles, ces tours, ces balcons qui règnent le long du rivage et qui marquent la grandeur et la richesse de la ville. Etant mis à terre, il fit porter devant lui sa croix archiépiscopale, et chanta le *Te Deum* avec les prêtres et les religieux qui l'accompagnaient. Les soldats étaient venus en foule pour le recevoir, et il leur donna des marques d'approbation qui leur firent plus de plaisir que leur victoire. Pendant qu'ils le conduisaient en criant : « C'est vous qui avez « vaincu ces nations barbares ! » il leur donna se bénédiction et répétait tout le long du chemin ces paroles de David : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à votre saint nom qu'il en faut donner la gloire. » Il alla droit à l'Alcazave, c'est-à-dire à la grande forteresse, et le gouverneur, qui avait protesté qu'il ne se rendrait qu'au cardinal, vint le recevoir à la porte, lui remit les clefs de la place et celles des cachots souterrains, où il y avait trois cents esclaves chrétiens que Ximenès eut le plaisir de mettre lui-même en liberté.

On lui présenta le butin comme au premier chef de l'armée, et quoiqu'il y eût des choses riches et curieuses qui eussent pu tenter un homme moins désintéressé, il les fit réserver

pour le roi ou pour l'entretien des troupes, selon l'accord fait avec Navarre, et ne voulut rien prendre pour lui. Il fit ensuite appeler les officiers de l'armée, et, après avoir fait publiquement l'éloge de leur valeur, il les remercia très obligeamment des services qu'ils avaient rendus, et leur fit, selon le mérite de chacun, des présents de colliers d'or, de bagues ou de bousses en broderies. On trouva dans la ville soixante gros canons et grand nombre d'autres instruments de guerre à tirer des flèches ou des pierres, et l'on fut étonné que cette place si bien munie, où l'on se disposait à faire un siége de plusieurs mois, eût été prise en quelques heures.

FONTENELLE.

LA NUIT.

Nous allâmes un soir après souper nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux, qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile ; elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, et peut-être sans la marquise eussé-je rêvé assez longtemps ; mais la présence d'une si aimable dame ne me permit pas de m'abandonner à la lune et aux étoiles. « Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit ? — Oui, me répondit-elle ; la beauté du jour est comme une beauté blonde, qui a plus de brillant, mais la beauté de la nuit

est comme une beauté brune, qui est plus touchante. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure à la vue de cette belle nuit. D'où cela vient-il? — C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste et de passionné. Il semble, pendant la nuit, que tout soit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil; les objets que le ciel présente sont plus doux, la vue s'y arrête plus aisément; enfin on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme : ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue; mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément et disposées au hasard en mille figures différentes favorise la rêverie et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. — J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle; j'aime les étoiles, et je me plaindrais volontiers du soleil qui nous les efface. — Ah! m'écriai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vue tous ces mondes. — Qu'appelez-vous tous ces mondes? me dit-elle en me regardant et en se tournant vers moi. — Je vous demande pardon, répondis-je; vous m'avez mis sur ma folie, et aussitôt mon imagination s'est échappée. — Quelle est donc cette folie? reprit-elle. — Hélas! répliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer; je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire; c'est une idée qui me plaît et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. — Eh bien! reprit-elle,

puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi; je croirai sur les étoiles tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. — Ah! madame, répondis-je bien vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison et qui ne fait rire que l'esprit. — Quoi donc! reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire; apprenez-moi vos étoiles. — Non, répliquai-je; il ne me sera point reproché que j'aie parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos philosophes. »

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur qu'elle me garderait le secret; et quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire, et que je voulus parler, je vis que je ne savais par où commencer mon discours; car, avec une personne comme elle, qui ne savait rien en matière de physique, il fallait prendre les choses de bien loin pour lui prouver que la terre pouvait être une planète et les planètes autant de terres, et toutes les étoiles autant de soleils qui éclairaient des mondes. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la philosophie, voici par où je commençai :

« Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais; car, si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes ou si elles n'en sont pas; et si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est la difficulté. Encore, si ce qu'on voit

on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point ; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes, à l'Opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout-à-fait comme il est ; on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contre-poids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers. Car représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles ; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaëton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : « C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaëton. » L'autre : « Phaëton est composé de certains nombres qui le font monter. » L'autre : « Phaëton a une certaine amitié pour le haut du théâtre ; il n'est point à son aise quand il n'y est pas. » L'autre : « Phaëton

n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide ; » et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : « Phaëton monte parce qu'il est tiré par des cordes et qu'un poids plus pesant que lui descend. » Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remue s'il n'est tiré ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou d'un ressort ; et qui verrait la nature telle qu'elle est ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra. — A ce compte, dit la marquise, la philosophie est devenue bien mécanique. — Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte... Mais, madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau et à vous montrer le monde.

« De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux sont suspendus, à différentes hauteurs, le soleil, la lune et les cinq autres astres qu'on appelle des planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces planètes n'étant point attachées à un même ciel, ayant des mouvements inégaux, elles se regardent diversement et figurent diversement ensemble, au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres ; le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est et

le sera encore longtemps ; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie ; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'astronomie est fille de l'oisiveté, la géométrie est fille de l'intérêt ; et s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'amour. »

MADAME DE STAEL.

SAINT-PÉTERSBOURG.

De Novogorod jusqu'à Pétersbourg il n'y a presque plus que des marais, et l'on arrive dans l'une des plus belles villes du monde comme si, d'un coup de baguette, un enchanteur faisait sortir toutes les merveilles de l'Europe et de l'Asie du sein des déserts. La fondation de Pétersbourg est la plus grande preuve de cette ardeur de la volonté russe, qui ne connaît rien d'impossible ; tout est humble aux alentours ; la ville est bâtie sur un marais, et le marbre même y repose sur des pilotis ; mais on oublie, en voyant ces superbes édifices, leurs fragiles fondements, et l'on ne peut s'empêcher de méditer sur le miracle d'une si belle ville bâtie en si peu de temps. Ce peuple, qu'il faut toujours peindre par des contrastes, est d'une persévérance inouïe contre la nature ou contre les armées ennemies. La nécessité trouva toujours les

Russes patients et invincibles; mais dans le cours ordinaire de la vie ils sont très inconstants. Les mêmes hommes, les mêmes maîtres ne leur inspirent pas longtemps de l'enthousiasme; la réflexion seule peut garantir la durée des sentiments et des opinions dans le calme habituel de la vie, et les Russes, comme tous les peuples soumis au despotisme, sont plus capables de dissimulation que de réflexion.

En arrivant à Pétersbourg, mon premier sentiment fut de remercier le ciel d'être au bord de la mer. Je vis flotter sur la Néva le pavillon anglais, signal de la liberté, et je sentis que je pouvais, en me confiant à l'Océan, rentrer sous la puissance immédiate de la Divinité; c'est une illusion dont on ne saurait se défendre que de se croire plus sous la main de la Providence quand on est livré aux éléments que lorsqu'on dépend des hommes, et surtout de l'homme qui semble une révélation du mauvais principe sur cette terre.

En face de la maison que j'habitais à Pétersbourg était la statue de Pierre Ier; on le représente à cheval, gravissant une montagne escarpée, au milieu de serpents qui veulent arrêter les pas de son cheval. Ces serpents, il est vrai, sont mis là pour soutenir la masse immense du cheval et du cavalier; mais cette idée n'est pas heureuse, car, dans le fait, ce n'est pas l'envie qu'un souverain peut redouter; ceux qui rampent ne sont pas non plus ses ennemis, et Pierre Ier surtout n'eut rien à craindre pendant sa vie que des Russes qui regrettaient les anciens usages de leur pays. Toutefois l'admiration que l'on conserve pour lui est une preuve du bien qu'il a fait à la Russie; car cent ans après leur mort les despotes n'ont plus de flatteurs. On voit écrit sur le piédestal de la statue : A Pierre premier, Catherine seconde. Cette inscription simple, et néanmoins orgueilleuse, a le mérite de la vérité. Ces deux

grands hommes ont élevé très haut la fierté russe, et savoir mettre dans la tête d'une nation qu'elle est invincible, c'est la rendre telle, au moins dans ses propres foyers, car la conquête est un hasard qui dépend peut-être encore plus des fautes des vaincus que du génie du vainqueur. On prétend avec raison que l'on ne peut, à Pétersbourg, dire d'une femme qu'elle est vieille comme les rues, tant les rues elles-mêmes sont modernes. Les édifices sont encore d'une blancheur éblouissante, et la nuit, quand la lune les éclaire, on croit voir de grands fantômes blancs qui regardent, immobiles, le cours de la Néva. Je ne sais ce qu'il y a de particulièrement beau dans ce fleuve, mais jamais les flots d'aucune rivière ne m'ont paru si limpides. Des quais de granit de trente verstes de long bordent ses ondes, et cette magnificence du travail de l'homme est digne de l'eau transparente qu'elle décore. Si Pierre I[er] avait dirigé de pareils travaux vers le midi de son empire, il n'aurait pas obtenu ce qu'il désirait, une marine; mais peut-être se serait-il mieux conformé au caractère de sa nation. Les Russes habitants de Pétersbourg ont l'air d'un peuple du Midi condamné à vivre au Nord, et faisant tous ses efforts pour lutter contre un climat qui n'est pas d'accord avec sa nature. Les habitants du Nord sont d'ordinaire très casaniers et redoutent le froid, précisément parce qu'il est leur ennemi de tous les jours. Les gens du peuple, parmi les Russes, n'ont pris aucune de ces habitudes. Les cochers attendent dix heures à la porte, pendant l'hiver, sans se plaindre; ils se couchent sur la neige, sous leur voiture, et transportent les mœurs des lazzaroni de Naples au soixantième degré de latitude. Vous les voyez établis sur les marches des escaliers comme les Allemands dans leur duvet; quelquefois ils dorment debout, la tête appuyée contre un mur. Tour à

tour indolents ou impétueux, ils se livrent alternativement au sommeil ou à des fatigues incroyables. Quelques-uns s'enivrent, et diffèrent en cela des peuples du Midi, qui sont très sobres ; mais les Russes le sont aussi, et d'une manière à peine croyable, quand les difficultés de la guerre l'exigent.

Les grands seigneurs nous montrent, à leur manière, les goûts des habitants du Midi ; il faut aller voir les diverses maisons de campagne qu'ils se sont bâties au milieu d'une île formée par la Néva, dans l'enceinte même de Pétersbourg. Les plantes du Midi, les parfums de l'Orient embellissent ces demeures ; des serres immenses, où mûrissent des fruits de tous les pays, forment un climat factice. Les possesseurs de ces palais tâchent de ne pas perdre le moindre rayon du soleil pendant qu'il paraît sur leur horizon ; ils le fêtent comme un ami qui va bientôt s'en aller, mais qu'ils ont connu jadis dans une contrée plus heureuse.

Le lendemain de mon arrivée j'allai dîner chez l'un des négociants les plus estimés de la ville, qui exerçait l'hospitalité russe, c'est-à-dire qu'il plaçait sur le toit de sa maison un pavillon pour annoncer qu'il dînait chez lui, et cette invitation suffisait à tous ses amis. Il nous fit dîner en plein air, tant on était content de ces pauvres jours d'été, dont il restait encore quelques-uns auxquels nous n'aurions guère donné ce nom dans le midi de l'Europe. Le jardin était très agréable ; des arbres, des fleurs l'embellissaient ; mais à quatre pas de la maison recommençait le désert ou le marais. La nature, aux environs de Pétersbourg, a l'air d'un ennemi qui se ressaisit de ses droits dès que l'homme cesse de lutter contre lui.

Le matin suivant je me rendis à l'église de Notre-Dame de Casan, bâtie par Paul Ier, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. L'intérieur de l'église, décoré d'un grand nombre de

colonnes de granit, est de la plus grande beauté; mais l'édifice lui-même déplaît, précisément parce qu'il rappelle Saint-Pierre et qu'il en diffère d'autant plus qu'on a voulu l'imiter. On ne fait pas en deux ans ce qui a coûté un siècle aux premiers artistes de l'univers. Les Russes voudraient, par la rapidité, échapper au temps comme à l'espace; mais le temps ne conserve que ce qu'il a fondé, et les beaux-arts, dont l'inspiration semble la première source, ne peuvent cependant se passer de la réflexion.

J'allai de Notre-Dame de Casan au couvent de Saint-Alexandre Newski, lieu consacré à l'un des héros souverains de la Russie, qui étendit ses conquêtes jusqu'aux rives de la Néva. L'impératrice Elisabeth, fille de Pierre Ier, lui a fait construire un cercueil d'argent, sur lequel on a coutume de poser une pièce de monnaie, comme gage du vœu que l'on recommande au saint. Le tombeau de Souvarow est dans ce couvent d'Alexandre, mais il n'y a que son nom qui le décore; c'est assez pour lui, mais non pas pour les Russes auxquels il a rendu de si grands services. Au reste, cette nation est si militaire qu'elle s'étonne moins qu'une autre des hauts faits en ce genre. Les plus grandes familles de Russie ont élevé des tombeaux à leurs parents dans le cimetière qui tient à l'église de Newski, mais aucun de ces monuments n'est digne de remarque; ils ne sont pas beaux sous le rapport de l'art et nulle idée grande n'y frappe l'imagination. Il est vrai que la pensée de la mort produit peu d'effet sur les Russes; soit courage, soit inconstance dans les impressions, les longs regrets ne sont guère dans leur caractère; ils sont plus capables de superstition que d'émotion; la superstition se rapporte à cette vie, et la religion à l'autre; la superstition se lie à la fatalité, et la religion à la vertu. C'est par la vivacité des désirs ter-

restres qu'on devient superstitieux, et c'est au contraire par le sacrifice de ces mêmes désirs qu'on est religieux.

D'AGUESSEAU.

PORTRAIT DU VÉRITABLE MAGISTRAT.

(Mercuriales.)

Le cœur du sage magistrat est un asile sacré que les passions respectent, que les vertus habitent, que la paix, compagne inséparable de la justice, rend heureux par sa présence. Le cœur du magistrat ambitieux est un temple profane : il y place la fortune sur l'autel de la justice; et le premier sacrifice qu'elle lui demande est celui de son repos; heureux si elle veut bien ne pas lui demander celui de son innocence! Mais qu'il est à craindre que des yeux toujours ouverts à la fortune ne se ferment quelquefois à la justice, et que l'ambition ne séduise le cœur pour aveugler l'esprit!

Qu'est devenu ce temps où le magistrat, jouissant de ses propres avantages, renfermé dans les bornes de sa profession, trouvait en lui le centre de tous ses désirs et se suffisait pleinement à lui-même? Il ignorait heureusement cette multiplicité de voies, entre lesquelles on voit souvent hésiter un cœur ambitieux; sa modération lui offrait une route plus simple et plus facile; il marchait sans peine sur la ligne indivisible de son devoir. Sa personne était souvent inconnue, mais son mérite ne l'était jamais. Content de montrer aux hommes sa réputation lorsque la nécessité de son ministère ne l'obligeait pas de se montrer lui-même, il aimait mieux faire demander pourquoi on le voyait si rarement que de faire dire qu'on le voyait trop souvent; et dans l'heureux

état d'une vertueuse indépendance, on le regardait comme une espèce de divinité que la retraite et la solitude consacraient, qui ne paraissait que dans son temple, et qu'on ne voyait que pour l'adorer; toujours nécessaire aux autres hommes sans jamais avoir besoin de leur secours, et sincèrement vertueux sans en attendre d'autre prix que la vertu même. Mais la fortune semblait disputer à sa vertu la gloire de le récompenser; on donnait tout à ceux qui ne demandaient rien; les honneurs venaient s'offrir d'eux-mêmes au magistrat qui les méprisait. Plus il modérait ses désirs, plus il voyait croître son pouvoir, et jamais son autorité n'a été plus grande que lorsqu'il vivait content de ne pouvoir rien pour lui-même et de pouvoir tout pour la justice.

Mais depuis que l'ambition a persuadé au magistrat de demander aux autres hommes une grandeur qu'il ne doit attendre que de lui-même, depuis que ceux que l'Ecriture appelle *les dieux de la terre* se sont répandus dans le commerce du monde et ont paru de véritables hommes, on s'est accoutumé à voir de près, sans frayeur, cette majesté qui paraissait de loin si saintement redoutable. Le public a refusé ses hommages à ceux qu'il a vus confondus avec lui dans la foule des esclaves de la fortune, et ce culte religieux qu'on rendait à la vertu du magistrat s'est changé en un juste mépris de sa vanité.

Réduit, en cet état, à emprunter des secours étrangers pour soutenir les faibles restes d'une dignité chancelante, le magistrat a ouvert la porte à ses plus grands ennemis. Ce luxe, ce faste, cette magnificence, qu'il avait appelés pour être l'appui de son élévation, ont achevé de dégrader la magistrature et de lui arracher jusqu'au souvenir de son ancienne grandeur.

L'heureuse simplicité des anciens sénateurs, cette riche modestie qui faisait autrefois le plus précieux ornement du magistrat, contrainte de céder à la force de la coutume et à la loi injuste d'une fausse bienséance, s'est réfugiée dans quelques maisons patriciennes qui retracent encore, au milieu de la corruption du siècle, une image fidèle de la sage frugalité de nos pères.

Si le malheur de leur temps leur avait fait voir ce nombre prodigieux de fortunes subites sortir en un moment du sein de la terre, pour répandre dans toutes les conditions, et jusque dans le sanctuaire de la justice, l'exemple contagieux de leur luxe téméraire; s'ils avaient vu ces bâtiments superbes, ces meubles magnifiques, et tous ces ornements ambitieux d'une vanité naissante qui se hâte de jouir ou plutôt d'abuser d'une grandeur souvent aussi précipitée dans sa chute que rapide dans son élévation, ils auraient dit, avec un des plus grands hommes que Rome vertueuse ait jamais produits, dans le temps qu'elle ne produisait que des héros : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités; ne portons à Rome que des exemples de sagesse et de modestie, et forçons les plus riches nations de la terre de rendre hommage à la pauvreté des Romains. »

Heureux le magistrat qui, successeur de la dignité de ses pères, l'est encore plus de leur sagesse; qui, fidèle comme eux à tous ses devoirs, attaché inviolablement à son état, vit content de ce qu'il est, et ne désire que ce qu'il possède!

Musée Littéraire et Historique.



Abram Du Quesne

DUQUESNE

(ABRAHAM, MARQUIS DUQUESNE, SEIGNEUR DU BOUCHET)

Lieutenant général des armées navales.

Né à Dieppe en 1610, mort le 2 février 1688.

Duquesne apprit le service de la marine sous son père, qui était un habile capitaine. Toujours à la mer, toujours aux prises avec les Espagnols, il fit des prodiges de valeur qui lui acquirent la plus grande renommée. A la mort du cardinal de Richelieu, la marine française étant retombée dans le néant, Duquesne passa en Suède et fut fait major général de l'armée navale, puis vice-amiral. C'est en cette qualité qu'il servait le jour de la fameuse bataille où les Danois furent entièrement défaits. La paix étant venue rendre encore ses services inutiles, Duquesne revint en France, où, après quelques années d'un repos forcé, il arma plusieurs bâtiments de guerre à ses frais, et mit fin à la rébellion de Bordeaux qu'appuyait une escadre espagnole. Il ne fut pas moins heureux dans les dernières guerres de Sicile; il vainquit les Hollandais en trois différents combats, dans le dernier desquels Ruyter fut tué. Dans la suite, à l'âge de 71 ans, il foudroya les vaisseaux des Tripolitains et obligea leur république à conclure une paix très glorieuse à la France. Cet exemple ne servit point aux Algériens, et Louis XIV, voulant mettre fin à leurs continuelles pirateries, chargea encore Duquesne de les châtier. Dans cette guerre il déploya l'ardeur la plus grande, et, après deux bombardements qui réduisirent Alger en cendres, la paix fut conclue. Mais les Génois avaient appuyé secrètement les Algériens. Duquesne sort de Toulon avec une escadre et va bombarder Gênes, qu'il contraint à demander honteusement la paix. Cette expédition, qu'il entreprit à 75 ans, termina la carrière maritime de ce grand homme, à qui le préjugé religieux refusa un tombeau.

P. MÉRIMÉE.

VISION DE CHARLES XI.

On se moque des visions et des apparitions surnaturelles; quelques-unes cependant sont si bien attestées que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse toutes les preuves historiques.

Un procès-verbal en bonne forme, revêtu de signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction contenue dans ce procès-verbal était connue et citée bien longtemps avant que des événements arrivés de nos jours aient paru l'accomplir.

Charles XI, père du fameux Charles XII, était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages qu'ait eus la Suède. Il restreignit les priviléges monstrueux de la noblesse, abolit la puissance du sénat et fit des lois de sa propre autorité; en un mot il changea la constitution du pays qui était oligarchique avant lui, et força les états à lui confier l'autorité absolue. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne; d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme, Ulrique-Eléonore. Quoique sa dureté pour cette princesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement il devint encore plus taciturne qu'auparavant et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne, il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte de Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait, et le roi, contre sa coutume, ne leur faisait pas sentir, en leur donnant le bonsoir, qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons, il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais craignant sans savoir pourquoi de rester seul. Le comte de Brahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable, et déjà plusieurs fois il avait exprimé la crainte que Sa Majesté n'eût besoin de repos ; un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour le médecin parla du tort que les veilles font à la santé ; mais Charles lui répondit entre ses dents : « Restez ; je n'ai pas encore envie de dormir. »

Alors on essaya différents sujets de conversation qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de ses humeurs noires, et, en pareille circonstance, la position d'un courtisan est bien délicate. Le comte de Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets pour la perte de son épouse, regarda quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet ; puis il s'écria avec un grand soupir : « Que ce portrait est ressemblant ! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce !...

— Bah ! répondit brusquement le roi qui croyait entendre un reproche toutes les fois qu'on prononçait devant lui le

nom de la reine, ce portrait est trop flatté ; la reine était laide. » Puis, fâché intérieurement de sa dureté, il se leva et fit un tour dans la chambre pour cacher l'émotion dont il rougissait. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour. La nuit était sombre et la lune ne paraissait pas.

Le palais où résident aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI, qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe Ritterholm qui regarde le lac Mœler. C'est un grand bâtiment qui a la forme d'un fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités, et à peu près en face se trouvait la grande salle où s'assemblaient les états, quand ils devaient recevoir quelque communication de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque valet. Mais qu'allait-on faire dans une salle qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte ? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie, mais on ne voyait pas de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre ; tout annonçait plutôt une illumination d'apparat.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte de Brahé, étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté ; mais le roi l'arrêta. « Je veux aller moi-même dans cette salle, » dit-il. En achevant ces mots on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme ; le chambellan et le médecin le suivirent, tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge qui avait la charge des clefs était déjà couché. Baumgarten alla le réveiller et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des états. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu ; il s'habilla à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dégagement à la salle des états. Le roi entra ; mais quel fut son étonnement en voyant les murs tendus de noir!

« Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle? demanda-t-il d'un ton colère. — Sire, personne que je sache, répondit le concierge tout troublé, et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie, elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté. » Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près, le médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé entre la crainte de rester seul et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

« N'allez pas plus loin, Sire, s'écria le concierge ; sur mon âme, il y a de la sorcellerie là-dedans! A cette heure et depuis la mort de la reine votre gracieuse épouse... on dit qu'elle se promène dans cette galerie... Que Dieu nous protége!

— Arrêtez, Sire, s'écriait le comte de son côté. N'entendez-vous pas ce bruit étrange qui part de la salle des états? Qui sait à quels dangers Votre Majesté s'expose ?

— Sire, disait Baumgarten, dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, permettez que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans.

— Entrons, dit le roi d'une voix ferme, en s'arrêtant devant la porte de la grande salle, et toi, concierge, ouvre vite cette porte. » Il la poussa, du pied et le bruit répété par l'écho des voûtes retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement que sa clef battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer. « Un vieux soldat qui tremble! dit Charles, en haussant les épaules. Allons, comte, ouvrez-nous cette porte.

— Sire, répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand, j'obéirai sans hésiter; mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie. »

Le roi arracha la clef des mains du concierge. « Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci me regarde seul. » Et avant que sa suite eût pu l'en empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne et était entré dans la grande salle en prononçant ces mots: « Avec l'aide de Dieu! » Ses trois acolytes, poussés par la curiosité, plus forte que la peur, et peut-être honteux d'abandonner le roi, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois ou moscovites, trophées de Gustave-Adolphe. On distinguait au milieu des bannières suédoises couvertes de crêpes funèbres.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'Etat siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient

tellement les yeux que, des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Ainsi, un acteur vis-à-vis d'un public nombreux ne voit qu'une masse confuse, où ses yeux ne peuvent distinguer un seul individu.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée ils virent un cadavre sanglant revêtu des insignes de la royauté. A sa droite, un enfant debout et la couronne en tête tenait un sceptre à la main ; à sa gauche, un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône ; il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eût fait un royaume. En face du trône plusieurs personnages d'un maintien grave et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table couverte de grands in-folios et de parchemins. Entre le trône et la salle il y avait un billot couvert d'un crêpe noir et une hache reposait auprès.

Personne dans cette assemblée surhumaine n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva et frappa trois fois sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, revêtu d'un juste-au-corps de cuir brun, tenait le bout des cordes

qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle devant le billot qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang froid et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête, et la hache brilla dans l'air et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit jusque sur l'estrade et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang.

Jusqu'à ce moment la surprise l'avait rendu muet; mais à ce spectacle horrible sa langue se délia; il fit quelques pas vers l'estrade, et, s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : « Si tu es de Dieu, parle; si tu es de l'autre, laisse-nous en paix. »

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles, roi ! ce sang ne coulera pas sous ton règne... (Ici la voix devint moins distincte.) mais cinq règnes après. Malheur, malheur, malheur au sang de Wasa ! »

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes, et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées; bientôt elles disparurent tout-à-fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries légèrement agitées par le vent. On entendit encore pendant quelque temps un bruit assez mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre au son que rendent les cordes de la harpe, en cassant au moment où l'on accorde

l'instrument. Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes ; seulement la pantoufle de Charles conserva une tache rouge qui, seule, aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons et la signa lui-même. Quelques précautions que l'on prît pour cacher le contenu de cette pièce au public, elle ne laissa pas bientôt d'être connue, même du vivant de Charles XI; elle existe encore, et jusqu'à présent personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable : « Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout par mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres. »

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III et le jugement d'Ankarstroëm, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des états aurait désigné Ankarstroëm.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur, Gustave-Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi après la déposition de son neveu (1809).

BOURSAULT.

LE MERCURE GALANT.

MERLIN.

Mais que veut ce soldat?

LA RISSOLE, presque gris.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant, qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà;
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit
Par ordre alphabétique est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le Mercure ;
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action ;
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre ;
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié ! je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai ! le pauvre homme, il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des mals :
On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux ;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals ; c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,

Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux; c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh! dame
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que carnavaux :
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh! mordié, comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, et des vice-amirals;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis fataux, navaux, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre :
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux;*
On dit c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux.*
Par conséquent on voit par cette règle seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui palsandié! moi : je n'aime point du tout

Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout :
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié ! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille soldats en auraient acheté
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été ;
C'était argent comptant, j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole :
Ces bras te deviendront on fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par des combats navaux.

FONTRAILLES.

JUGEMENT ET EXÉCUTION DE CINQ-MARS ET DE THOU.

Le chancelier fut visiter M. de Cinq-Mars, et le traita fort civilement, lui disant qu'il n'avait point sujet d'appréhender, mais bien d'espérer toute chose à son avantage; qu'il savait bien qu'il avait affaire à un bon juge, qui n'avait garde d'être méconnaissant des faveurs qu'il avait reçues de son bienfaiteur; qu'il savait très bien que c'était par ses bontés et son pouvoir que le roi ne l'avait pas dépossédé de sa charge; que cette faveur était si grande qu'elle ne méritait pas seulement un souvenir immortel, mais des reconnaissances infinies, et que c'était dans les occasions qu'il les y ferait paraître. Le sujet de ce compliment était pris de ce que M. le Grand[1] avait adouci une fois le roi, qui était en grande colère contre M. le

(1) Cinq-Mars, ainsi nommé parce qu'il était grand-écuyer.

chancelier; mais la véritable raison de ces civilités était qu'il ne le refusât pour juge, et la crainte qu'il avait qu'il n'appelât au parlement de Paris pour être délivré par le peuple, qui l'aimait passionnément.

M. le Grand lui répondit que cette civilité le remplissait de honte et de confusion : « Mais pourtant, dit-il, je vois bien que, de la façon que l'on procède à mon affaire, l'on en veut à ma vie. C'est fait de moi, monsieur ; le roi m'a abandonné ; je ne me considère que comme une victime qu'on va immoler à la passion de mes ennemis et à la facilité du roi. » A quoi M. le chancelier repartit que ses sentiments n'étaient pas justes, et qu'il en avait des expériences toutes contraires. « Dieu le veuille ! dit M. le Grand, mais je ne le puis croire. »

Le 12, tous les juges séant dans la chambre du présidial de Lyon, M. le Grand y fut amené dans un carrosse du château, environ les huit heures du matin, conduit par le chevalier du guet et sa compagnie. Et étant introduit, il fut mis sur la sellette, répondit et confessa tout ce qu'il avait déclaré à M. le chancelier en la conférence qu'il avait eue avec lui le 7, avec tant de tranquillité d'esprit et de douceur que les juges, se regardant l'un l'autre, saisis d'étonnement et d'admiration, furent contraints d'avouer qu'ils n'avaient jamais ouï ni vu parler d'une constance plus forte, ni d'un esprit plus ferme et plus clair.

Après quoi on le fit retirer dans une chambre où, dès aussitôt que M. le chancelier eut recueilli les voix et que la condamnation fut écrite, on lui vint prononcer son arrêt de mort, et qu'auparavant l'exécution d'icelui il serait appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, pour avoir plus ample déclaration de ses complices.

Durant cette triste lecture, qui tirait des larmes des yeux

des juges et des gardes, il ne changea jamais de couleur ni de contenance, et ne perdit jamais rien de sa gaîté ordinaire, toute pleine de majesté, de laquelle il accompagnait toutes ses actions. Mais sur la fin, ayant ouï parler de la question, il dit à ses juges avec cette même douceur : « Messieurs, cela me semble bien rude ; une personne de mon âge et de ma condition ne devait pas être sujette à toutes ces formalités. Je sais que c'est que des formes de justice, mais je sais aussi que c'est que ma condition. J'ai tout dit, et je dirai encore tout ; je prends la mort à gré et de grand cœur ; et après cela, messieurs, la question n'est point nécessaire. J'avoue ma faiblesse, et que cette gêne met mon esprit en peine. » Il poursuivit son discours pendant quelque temps avec tant de grâce et de douceur que la pitié ne permettait pas à ses juges de lui répliquer ni de lui contredire, et de lui refuser tout ce qu'il pouvait espérer d'eux.

Le Père Malavalette survint alors, lui demandant qu'est-ce qu'il demandait de ces messieurs, et lui disant qu'ils étaient civils, qu'il pouvait autant espérer d'eux que du roi. « Ce n'est rien, dit-il, mon père ; je leur avoue une de mes faiblesses, et que j'ai bien de la peine à me soumettre à la question ; cela travaille mon esprit, non pas l'appréhension du mal, car je serai à la mort avec joie et résolution, mais c'est que j'ai tout dit, et qu'il n'est pas besoin de question. »

Le Père, l'embrassant, lui dit : « Monsieur, soyez hors de peine ; vous n'avez pas affaire à des juges impitoyables, puisqu'ils donnent déjà des larmes à votre affliction. » Et puis, tirant à part deux maîtres des requêtes, le Père leur dit qu'ils ne connaissaient pas cet esprit ; qu'il voyait bien l'extrême violence qu'il faisait à son naturel ; qu'il ne fallait pas si fort ébranler sa vertu pour la renverser. Comme il continuait ces

discours, deux autres juges survinrent, qui dirent en secret au Père que M. le Grand ne souffrirait pas la question, mais qu'ils l'y conduiraient pour garder les formalités de justice. A l'instant, le révérend Père aborda M. de Cinq-Mars, et, le tirant d'auprès des gardes, lui dit: « Êtes-vous capable de secret important? » Sur quoi il lui dit: « Mon Père, je vous prie de croire que je n'ai jamais été infidèle à personne qu'à Dieu. — Eh bien! dit ce Père, vous n'aurez pas la question, et même vous n'y serez pas présenté; prenez seulement la peine d'aller à la chambre, où je vous accompagnerai, pour être caution de la parole que je vous donne. » Ils y furent donc tous deux; et M. le Grand vit seulement les cordes et les malheureux instruments de la torture.

Cependant, sur les dix heures, M. de Thou fut conduit du château de Pierre-Encise au palais et fut présenté aux juges pour être interrogé sur la sellette; et, après les demandes ordinaires, M. le chancelier lui demanda si M. d'Effiat ne lui avait pas déclaré la conspiration; à quoi il répondit en ces termes: « Messieurs, je vous pourrais bien nier que je l'eusse sue, et vous ne me pouvez pas convaincre de faux, parce que vous ne pouvez savoir que par M. de Cinq-Mars tout seul que je l'ai sue, car je n'en ai parlé ni écrit à homme du monde. Or, un accusé ne peut validement en accuser un autre, et on ne peut condamner un homme à la mort que par le témoignage de deux hommes irréprochables. Ainsi, vous voyez que ma vie, ma mort, ma condamnation et mon absolution sont dans ma bouche; pourtant, messieurs, j'avoue et je confesse que j'ai su la conspiration. Je l'avoue franchement pour deux raisons: la première est que durant les trois mois de ma prison j'ai si bien envisagé la mort et la vie que j'ai connu clairement que, de quelque vie que je pusse jamais jouir, elle ne

peut être que malheureuse, et que la mort me sera bien plus avantageuse, puisque je la tiens pour le plus assuré témoignage que je puisse avoir de ma prédestination, et telle que je suis prêt à mourir, et ne me puis jamais trouver en meilleure disposition de le faire. C'est pourquoi je ne veux plus échapper cette occasion de mon salut. La seconde, encore que mon crime soit méritoirement punissable de mort, néanmoins, messieurs, vous voyez qu'il n'est ni noir, ni énorme, ni étrange. Je l'avoue, j'ai su la conspiration; j'ai fait tout mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je n'ai pas voulu le trahir; c'est pourquoi je mérite la mort, et je me condamne moi-même par la loi *quisquis.* »

Ce discours, qu'il prononça avec une vivacité d'esprit merveilleuse, ravit tellement tous les juges qu'ils avaient peine de se ravoir de l'étonnement où ils avaient été jetés; il n'en était pas un qui n'eût passion extrême de le sauver et de conserver à la France la plus grande espérance de la cour; c'est ainsi qu'il était appelé par la bouche de ses ennemis mêmes. Là-dessus il fut condamné à la mort, comme M. le Grand, et, sortant de la salle, le révérend Père Mambrun, Jésuite, qui l'avait confessé à Pierre-Encise, se trouva là, auquel il dit, tout transporté de joie : « Allons, Père, allons à la mort et au ciel! allons à la véritable gloire! Qu'ai-je fait en ma vie pour Dieu, qui m'ait pu obtenir la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'aller à la mort avec ignominie, pour aller plus tôt à la véritable vie? » Et répétant incessamment cette pensée, il fut conduit à la chambre où était M. de Cinq-Mars, qui, dès qu'il l'eut aperçu, courut à lui, disant : « Ami, ami, que je regrette ta mort! » Mais M. de Thou, l'embrassant et baisant, lui disait : « Ah! que nous sommes heureux de mourir de la sorte! »

L'un demandait pardon à l'autre : ils s'embrassèrent cinq ou six fois de suite avec des étreintes d'un amour incomparable, qui faisaient fondre en larmes les gardes mêmes ; et ce spectacle était capable d'amollir les rochers.

Tandis qu'ils étaient dans ces embrassements, trois ou quatre de leurs juges vinrent, ce qui les obligea de se retirer au fond de la chambre, où ils s'entretinrent pendant demi-heure avec une grande affection, ce qu'ils témoignèrent sans cesse par leurs gestes et exclamations. Pendant cela, le Père Malavalette pria les juges qui étaient là de lui promettre qu'ils ne seraient point liés, et qu'ils ne verraient point le bourreau que sur l'échafaud, ce qu'il obtint, après quelques petites difficultés. Sur ce temps, M. le Grand embrassa M. de Thou, et finit son entretien par cette parole : « Cher ami, allons penser à Dieu : allons employer le reste de notre vie à notre salut. — C'est bien dit, » répliqua M. de Thou, qui, prenant son confesseur par la main, le mena en un coin de la chambre, où il se confessa. M. de Cinq-Mars supplia les gardes de lui donner une autre chambre, ce qu'ils lui refusèrent, lui disant que celle-là était assez grande, et que s'il lui plaisait d'aller à l'autre coin il se pourrait confesser commodément ; mais il redoubla ses prières avec tant de douceur et de bonne grâce qu'il obtint enfin ce qu'il demandait...

Cependant M. de Thou s'était confessé et avait écrit deux lettres avec une promptitude merveilleuse ; après quoi, se promenant dans la chambre à grands pas, il récitait à haute voix le psaume *Miserere mei, Deus*, etc., avec une ardeur d'esprit incroyable, et des tressaillements de tout son corps si violents, qu'on eût dit qu'il ne touchait pas la terre et qu'il allait sortir de lui-même. Il répétait plusieurs fois les mêmes versets avec de fortes exclamations en forme d'oraison jacu-

latoire, et y mêlant quelque passage de saint Paul et de l'Écriture; puis, revenant au *Miserere*, il disait neuf fois ensuite, *secundum magnam misericordiam tuam*. Durant ces prières plusieurs gentilshommes le voulurent venir saluer, mais il leur faisait signe avec les bras, leur disant: « Je ne pense qu'à Dieu, ne m'interrompez pas, s'il vous plait: je ne pense qu'au Ciel, je ne suis plus de ce monde. » Nonobstant cette extase, un gentilhomme le vint aborder de la part de madame sa sœur, la présidente Pontac, qui était venue à Lyon pour intercéder pour lui, et lui demanda de sa part s'il n'avait besoin de rien; auquel il répondit: « De rien, monsieur, si ce n'est de ses prières et des vôtres; si ce n'est de la mort pour aller à la vie et à la gloire. »

Cependant un des juges arriva, qui demanda qu'est-ce qu'on attendait encore, et où était M. le Grand. On alla heurter à la chambre où il était avec son confesseur, et M. de Cinq-Mars répondit avec une douceur admirable que ce serait bientôt fait; et tira encore le Père en un coin, où il parla de sa conscience avec de si grands sentiments, de la bonté de Dieu et de l'énormité de ses offenses, que le Père ne put s'empêcher de l'embrasser et d'adorer en sa personne la force des grâces de Dieu et d'admirer celle de l'esprit de l'homme, puis ils se mirent en devoir de sortir.

M. le Grand et M. de Thou s'étant rencontrés sur les degrés et s'étant salués, ils s'encouragèrent l'un l'autre. Sur le bas des degrés ils trouvèrent leurs juges, auxquels ils firent chacun un beau compliment, les remerciant de la douceur dont ils les avaient traités.

Quand ils furent sur le perron au dehors, ils regardèrent avec attention une grande foule de peuple qui était assemblée depuis le palais jusque dessus les Terreaux. Ils les saluèrent

de tous côtés profondément, avec une grâce non pareille. M. de Thou, voyant qu'on les voulait mener au supplice, dit à haute voix au peuple : « Messieurs, quelle espèce de bonté de conduire des criminels à la mort dans un carrosse, nous qui méritons d'être charriés dans un tombereau et traînés sur des claies, le fils de Dieu, qui était l'innocence même, y ayant été mené pour nous avec tant de honte et de scandale ! »

Et après cela ils entrèrent dans le carrosse qui était préparé. MM. de Cinq-Mars et de Thou se placèrent au fond d'icelui ; les deux compagnons des confesseurs sur le devant dudit carrosse, et les deux confesseurs aux portières ; les gardes qui les accompagnaient, environ cent du chevalier du guet, et trois cents cuirassiers, avec les officiers de justice et le grand-prévôt venant après. Ils commencèrent ce pitoyable voyage par le récit des Litanies de la sainte Vierge ; après quoi M. de Thou embrassa M. le Grand par quatre fois, lui disant sans cesse avec une ardeur de séraphin : « Cher ami, qu'avons-nous fait de si agréable à Dieu pendant notre vie, qui l'ait obligé à nous faire cette grâce que nous mourions ensemble ; d'effacer tous nos crimes par un peu d'infamie, et de conquérir le ciel et tant de gloire par un peu de honte ? Hélas ! n'est-il pas vrai que nous n'avons jamais mérité une faveur pareille ? Fendons donc nos cœurs, épuisons nos forces en remerciments de ses grâces, et agréons la mort avec toutes les affections de nos âmes. »

A quoi M. le Grand répondit avec tant d'actes de vertus, de foi, de charité et de résignation, qu'ils ravissaient leurs confesseurs, et ne faisant autre chose le long du chemin. Le peuple était si épais par les rues que le carrosse avait peine de rouler, et la désolation si grande qu'il ne s'en est jamais

vu de semblable sur le visage des hommes pour un sujet pareil. Quand ils furent arrivés sur la descente du pont de Saône, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : « Eh bien ! cher ami, qui mourra le premier ? — Celui que vous jugerez plus à propos, » répondit-il. Le Père Malavalette, prenant la parole, dit à M. de Thou : « Vous êtes le plus vieux. — Il est vrai, » dit M. de Thou, qui, s'adressant à M. le Grand, lui dit : « Vous êtes le plus généreux ; vous voulez bien montrer le chemin de la gloire et du ciel. — Hélas ! dit M. de Cinq-Mars, je vous ai ouvert celui du précipice ; mais précipitons-nous dans la mort généreusement, et nous surgirons dans la gloire et le bonheur du ciel. »

Quand ils furent arrivés sur les Terreaux, le Père Malavalette descendit le premier, prenant M. le Grand par la main ; et M. de Thou, l'embrassant, lui dit encore ces belles paroles : « Allez, monsieur : un moment va nous séparer maintenant ; mais nous serons bientôt réunis en la présence de Dieu pour toute l'éternité. Ne plaignez point ce que vous allez perdre ; vous avez été grand sur la terre, vous le serez bien plus dans le ciel, et votre grandeur ne périra jamais. » Et après s'être baisés l'un l'autre et donné des témoignages d'amitié réciproque, M. le Grand descendit du carrosse ; et comme quelques soldats insolents lui voulaient arracher le manteau, il se tourna vers M. Thomé, grand-prévôt, et lui demanda à qui il le donnerait. Il lui répondit qu'il était en sa disposition et qu'il en pouvait faire ce qui lui plairait, et à l'instant il le donna au compagnon de son confesseur, le priant de le donner aux pauvres ; puis après, un autre soldat lui ayant enlevé son chapeau, il le lui demanda fort civilement, lequel le lui rendit, et monta sur l'échafaud la tête couverte, avec adresse toute pleine de gaîté, et souriant baisa la main, et la donna

au Père Malavalette pour l'aider à monter. Etant sur l'échafaud, il fit un tour la tête couverte, regardant de tous côtés avec un maintien grave et gracieux, et puis il en fit un autre le chapeau à la main, saluant le peuple de tous côtés avec des souris et une face majestueuse et charmante ; puis il jeta son chapeau par terre, et se mit à genoux, levant les yeux au ciel, adorant Dieu et lui recommandant sa fin ; puis, s'approchant du billot, il essayait de s'ajuster dessus, demandant comme il fallait faire, et s'il serait bien comme cela. Il prit le crucifix de la main du prêtre, l'adora à genoux, l'embrassa et le baisa avec des tendresses inconcevables. Comme il le baisait et rebaisait mille fois, le Père cria au peuple de prier Dieu pour lui ; et M. le Grand, ouvrant les bras, joignant les mains, tenant toujours son crucifix, fit la même demande au peuple.

Sur ce, le bourreau s'approchant, le Père le fit retirer et détourna M. le Grand, son compagnon lui aidant à dévêtir son pourpoint ; puis il embrassa l'un et l'autre, et s'étant mis à genoux, ils récitèrent ensemble *Ave, maris stella*, en la fin duquel il reçut l'absolution ; puis se jetant au cou du père, il le tint embrassé l'espace d'un *Miserere*, et le baisa. Le bourreau se présentant encore pour couper ses cheveux, M. de Cinq-Mars demanda les ciseaux. Le Père les prit de la main du bourreau et les donna à M. le Grand, qui, appelant le compagnon du Père, le pria de les lui couper, ce qu'il fit. Après il ajusta encore une fois sa tête sur le poteau ; puis le Père, lui donnant une médaille, lui fit gagner les indulgences et baiser le crucifix. Enfin s'étant mis à genoux avec une tranquillité d'esprit incroyable, priant le compagnon du Père de lui tenir toujours le crucifix devant les yeux, qu'il ne voulut point avoir bandés afin de le voir jusques à la mort, il em-

brassa le poteau, mit le cou dessus, et reçut le coup mortel d'un gros couteau de boucher, fait à la façon des haches anciennes ou bien de celles d'Angleterre, dont il fut tué d'un coup, encore qu'il restât un peu de peau au gosier.

Le bourreau, qui était un vieil gagne-denier tout drilleux, fut étourdi en coupant ce peu de peau qui restait, et laissant rouler la tête sur l'échafaud, elle tomba jusques à terre.

Le peuple, qui était nombreux, tant en la place qu'aux fenêtres et sur les tours, rompit le profond silence qu'il avait gardé pendant toute l'action par un cri effroyable, quand il vit lever la hache. Les plaintes et les gémissements firent un bruit et un tumulte si horribles qu'on ne savait où l'on en était.

Après quoi M. de Thou, qui était demeuré dans le carrosse qu'on avait fermé, en sortit généreusement, et monta sur l'échafaud avec tant de promptitude qu'on eût dit qu'il volait; où étant monté il fit deux tours, le chapeau à la main, saluant le peuple de tous côtés; puis jeta son chapeau et son manteau en un coin, et le bourreau s'étant approché de lui, il l'embrassa fort étroitement et le baisa, l'appelant son frère; puis il se dépouilla en un moment.

Le Père Mambrun, qui était monté avec lui, ne pouvait proférer une seule parole, tant il était touché de ce spectacle. Il pria le Père Malavalette, qui était descendu quand on dépouillait M. de Cinq-Mars, de remonter: ce qu'il fit. Ils récitèrent par ensemble le psaume *Credidi* à haute voix; et après avoir poussé mille exclamations d'une voix forte, avec des transports et des ferveurs de séraphin, et des saillies si violentes qu'il semblait que son âme volant vers le ciel y devait élever son corps, il reçut l'absolution et gagna l'indulgence; et après avoir fait tous les actes d'un vrai chrétien, il

adora le crucifix avant que de mettre la tête sur le poteau. Il baisa le sang de M. de Cinq-Mars qui y était resté, et puis se banda les yeux lui-même avec un mouchoir. S'étant ajusté sur le plot, il reçut un coup sur l'os de la tête, qui ne fit que l'écorcher, où il porta la main tombant à la renverse. Le bourreau redoubla un autre coup, qui ne fit encore que l'écorcher au-dessus de l'oreille et abattre sur le théâtre, et qui lui fit jeter les pieds en l'air avec grande force. Le bourreau lui donna un troisième coup au gosier, qui le fit mourir; et il en reçut encore deux autres pour achever de lui couper la tête, tant ce misérable bourreau était étourdi. Il fut aussitôt dépouillé; et les deux corps étant mis dans un carrosse furent emportés dans l'église des Feuillants.

Ainsi finirent ces deux grands hommes, et ils expièrent par de grandes actions de religion et de constance la grandeur de leur crime.

C. NODIER.

L'ABBAYE DE JUMIÈGES.

La grande église, à laquelle on arrive... à travers des démolitions récentes qui couvrent d'anciennes démolitions, est la partie la plus majestueuse de l'édifice... La destruction a ménagé jusqu'ici ce monument, parce qu'il sert comme d'un fanal diurne aux navires qui remontent la Seine; et cette considération a protégé jusqu'aux ailes du bâtiment, qui menacent de tout entraîner dans leur chute quand on osera les ébranler. Ainsi, ces vieilles tours, qui révélaient de loin des idées solennelles et religieuses aux voyageurs, et du haut desquelles descendait de la presqu'île le signal de la prière, n'ont pas tout-à-fait oublié, même aujourd'hui, leur première des-

tination. Pendant des siècles, elles ont indiqué aux fidèles la voie de la pénitence et du salut; pendant des siècles elles conserveront, comme un emblème de leur ancien usage, le privilége d'indiquer la route aux navigateurs. Ainsi, toute détruite qu'est l'abbaye de Jumièges, l'existence du peu qui en reste sera encore un bienfait pour l'humanité; et il en est de même de cette foule de monuments d'où l'impiété a entrepris de chasser Dieu. Elle a eu beau faire, dans son délire, elle a renversé inutilement les monastères et les églises, parce qu'il n'était pas en son pouvoir d'effacer leurs ruines, ces ruines vivantes qui serviront de témoins au christianisme, quand toutes les vaines théories du siècle seront passées. Le marinier de ces rivages sait bien que la main de l'homme trouble en vain la poussière des tombeaux, et qu'elle ne peut rien sur le repos des martyrs. Quand la rivière, déjà large et houleuse à cette hauteur, est repoussée par des marées violentes, élevée par les grandes eaux et tourmentée par les orages, il se recommande avec confiance aux saints de Jumièges, protecteurs familiers et accoutumés de son bateau, et il rêve sans inquiétude le plaisir du retour.

La petite église, à la gauche de celle-ci, est également une reconstruction, une ruine élevée sur des ruines. De grandes parties des entablements et des voûtes que le temps et les révolutions ont déjà mis à découvert, laissent distinguer de larges couches d'ossements, extraits des cimetières des moines pour suppléer à la pierre qui manque dans ces marais. Souvent on les voit blanchir à l'angle émoussé d'une ogive qui s'écroule, et l'âme est frappée de terreur à l'aspect de ces grandes masses de pierres qui se désunissent comme au jour de la résurrection, pour rendre à la nature les débris humains qu'elles ont si long-temps renfermés, et qui découvrent

à l'œil étonné du vautour un ossuaire suspendu dans les nuages. La mort est partout où s'imprime le pied, partout où s'attachent les yeux. Quelle époque dans l'histoire du globe, que celle où, sur un sol factice composé des restes d'une végétation qui a changé de forme, les monuments des arts eux-mêmes ne s'élèvent plus qu'aux dépens des tombeaux!

CHATEAUBRIAND.

LES SÉPULTURES DE SAINT-DENIS.

On voyait autrefois près de Paris des sépultures fameuses entre les sépultures des hommes; les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis; ils y puisaient une profonde vénération pour la France et s'en retournaient en disant, en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire: « Ce royaume est réellement le plus grand entre les nations. » Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort, les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore « comment le temple d'Ammon a disparu sous les sables des déserts. »

L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort ne manquait point de gloire; les trésors de la France étaient à ses portes; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs. La ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage, et la sépulture royale de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe comme un vaste reliquaire où l'on jetait les restes du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venaient s'engloutir les rois de la France; un

d'entre eux (et toujours le dernier descendu dans ces abîmes) restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils: l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête; chose digne d'une éternelle méditation! Le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient! Il était encore tout entier dans son cercueil; en vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis.

Dans le temps de Bossuet, dans le souterrain de « ces princes anéantis, » on pouvait à peine déposer Madame Henriette, « Tant les rangs y sont pressés, » s'écrie le plus éloquent des orateurs, « tant la mort est prompte à remplir ces places ! » En présence des âges dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeurs. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines; et à je ne sais quelle odeur de poussière répandue sous ces arches funèbres, on croirait respirer les temps passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux. Là des grilles de fer entourent inutilement ces bières et ne peuvent défendre la mort des empressements des hommes. Ecoutez le sourd travail des vers du sépulcre, qui semblent filer, dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort.

Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis, si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs cercueils et fixer sur nous des regards étincelants à la lueur de cette lampe sépulcrale!... Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres des rois; nous distinguons leur race; nous les reconnaissons; nous osons interroger ces Majestés du tombeau. Eh bien! peuple royal de fantômes, dites-le-nous, voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne?... Mais d'où vient ce profond silence? D'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

Ah! si nous avions interrogé ces morts champêtres dont naguère nous visitions les cendres, ils auraient percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et, sortant du sein de la terre comme des vapeurs brillantes, ils nous auraient répondu : « Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de revivre, pourquoi ne passerions-nous pas encore des jours résignés dans nos chaumières? Notre hoyau n'était pas si pesant que vous le pensez; nos sueurs mêmes avaient leurs charmes lorsqu'elles étaient essuyées par une tendre épouse ou bénies par la religion. »

Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de ces tombeaux déjà effacés de la terre? Elles ne sont plus ces fameuses sépultures; les petits enfants se sont joués avec les os des puissants monarques : Saint-Denis est désert! L'oiseau l'a pris pour son passage; l'herbe croît sur ses autels brisés; et au lieu de l'éternel cantique de la mort qui retentissait sous ses dômes, on n'entend plus que les gouttes de pluie qui tombent

par son toit découvert, la chute de quelques pierres qui se détachent de ses murs en ruines, ou le son de son horloge qui va roulant dans les tombeaux vides et les souterrains dévastés.

LE P. DANIEL.

BATAILLE DE LUTZEN ET MORT DE GUSTAVE-ADOLPHE.

1632.

Les deux armées demeurèrent en bataille pendant toute la nuit. Le roi de Suède, résolu d'engager le lendemain un combat général, coucha dans son carrosse. Le duc de Veymar et les autres officiers généraux qui étaient avec lui couchèrent sur la paille au milieu de la campagne.

Walstein occupait une plaine séparée de l'armée ennemie par un double fossé assez profond, qu'il fit creuser encore davantage. Il avait un ruisseau à sa gauche, et à sa droite le village de Lutzen. Il mit sa cavalerie aux deux ailes et son infanterie au centre, partagée en quatre grands corps disposés en forme de croix, avec un espace vide au milieu.

Toute l'armée suédoise était rangée sur deux lignes parallèles, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les deux ailes.

Le roi de Suède ayant dit à ses officiers généraux qu'il comptait donner bataille le lendemain à la pointe du jour, quelques-uns d'eux lui représentèrent que l'armée ennemie était nombreuse et qu'elle occupait un poste avantageux ; que les troupes suédoises étaient fatiguées par les longues marches qu'elles avaient faites, et qu'il serait plus à propos d'attendre l'armée de l'électeur de Saxe pour attaquer l'ennemi avec plus d'avantage. Gustave ne goûta point leurs raisons. Il leur répondit que les Impériaux étaient accoutumés à fuir devant les Suédois ; que leur armée était diminuée par l'ab-

sence de Pappenheim; qu'il ne fallait pas leur donner le temps de se fortifier davantage dans le poste qu'ils occupaient; qu'enfin il voulait voir ce que Walstein savait faire en rase campagne, et qu'il mettait son espérance dans la valeur de ses troupes, dans la protection du ciel et dans la justice de sa cause. Le 16 novembre, dès que le jour parut, Gustave fit apporter ses armes. Le duc de Veymar et les autres officiers généraux qui étaient près de lui le conjurèrent de prendre le casque et la cuirasse; mais il leur dit que depuis la blessure qu'il avait reçue à l'épaule la cuirasse l'incommodait, et il ne prit qu'un habit de peau simple et sans ornements. Il avait compté que l'action commencerait à la pointe du jour; mais il s'éleva un brouillard si épais qu'il fallut attendre que le soleil l'eût dissipé. Gustave ne laissa pas de monter à cheval et de parcourir tous les rangs pour animer les soldats et les officiers à soutenir la réputation qu'ils avaient acquise. « Mes amis et camarades, disait-il aux Suédois, c'est aujourd'hui que vous ferez paraître ce que vous êtes; montrez-vous gens de bien, gardez vos rangs et combattez courageusement pour vous et pour votre roi. Si vous le faites, vous trouverez à la pointe de vos épées la bénédiction d'en haut, l'honneur et la récompense de votre valeur; au contraire, si vous pensez tourner le dos et vous sauver, vous y trouverez l'infamie, ma disgrâce et votre ruine. »

En passant devant les troupes allemandes des princes ses alliés, il leur disait : « Mes amis, officiers et soldats, je vous conjure de faire aujourd'hui votre devoir; vous combattez non-seulement pour moi, mais avec moi; mon sang et ma vie vous marqueront le chemin de l'honneur; ne rompez pas vos rangs et secondez-moi avec courage. Si vous le faites, la victoire est à vous avec tous ses avantages; vous et votre posté-

rité vous en jouirez; mais si vous reculez, c'est fait de votre liberté et de vos vies. » Le brouillard, qui empêchait les deux armées de se voir et de se combattre, ne fut entièrement dissipé que sur les onze heures du matin; alors le roi de Suède fit avancer un corps d'infanterie pour charger l'ennemi.

Walstein avait garni de mousquetaires le fossé large et profond qui le séparait des Suédois, quoiqu'il fût déjà défendu par sept pièces de canon. Les Suédois furent obligés de franchir cette barrière. Les décharges terribles que l'on fit sur eux ne les arrêtèrent pas; ils se jettent dans le fossé avec une intrépidité surprenante; ils chassent les mousquetaires qui le gardaient et s'emparent du canon qui était sur les bords; de là ils vont attaquer le corps de bataille des Impériaux. Ceux-ci ne peuvent résister à une attaque si vive et si courageuse; ils plient, ils s'ébranlent. Walstein les rallie; ils reviennent à la charge, et après un combat sanglant et opiniâtre les Suédois furent repoussés au-delà du fossé, et le canon fut repris.

Le roi de Suède, qui était à l'aile droite, s'étant aperçu de ce désordre, s'avança aussitôt à la tête du régiment de Smalande, d'autres disent de Steinbock. Il franchit le fossé, suivi de quelques cavaliers des mieux montés, et sans attendre le reste de sa troupe il chargea lui-même un corps de vingt-quatre compagnies de cuirassiers, qui étaient regardées comme l'élite de l'armée impériale. Dans l'instant il reçut un coup de pistolet qui lui cassa l'os du bras. Un de ceux qui l'accompagnaient, voyant couler son sang, s'écria aussitôt : « Le roi est blessé ! » Gustave lui ordonna de se taire d'un air chagrin, dans la crainte que la nouvelle de sa blessure ne ralentît l'ardeur de ses troupes. Ensuite, prenant un visage gai : « Courage, dit-il, camarades; ce n'est rien; gardez vos rangs et retournons à la charge. » Les Suédois le suivent et font de

nouveaux efforts pour repousser l'ennemi; mais, Gustave ayant perdu beaucoup de sang, ses forces et sa voix commençant à s'affaiblir, il ne put plus supporter sa douleur, et dit tout bas au duc de Saxe-Lauvembourg : « Mon cousin, tirez-moi hors d'ici, car je suis fort blessé. » A peine avait-il fait quelques pas pour quitter le champ de bataille qu'un des cuirassiers de l'empereur, qui le reconnut, s'avança au galop et lui déchargea sa carabine dans le dos, en disant : « Es-tu donc ici? Il y a longtemps que je te cherchais. » Gustave tomba de cheval ; mais lorsqu'on s'empressait de le relever les ennemis revinrent à la charge avec plus de fureur que jamais : le combat recommence ; chacun songe à défendre sa vie; le roi de Suède est abandonné. Les ennemis s'approchent; l'un lui donne encore un coup de pistolet dans la tête, l'autre deux coups d'épée au travers du corps ; on le dépouille, et dans le tumulte plusieurs chevaux lui passent sur le corps. Son valet de chambre, qui ne l'avait pas quitté, fut tué à ses côtés. . .

Les Suédois furent bientôt avertis de la mort de leur roi : ils reconnurent son cheval qui courait au hasard et dont la selle était teinte de son sang. Le bruit se répandit dans toute l'armée que Gustave était tué. Le duc de Veymar, ne pouvant plus cacher aux soldats cette triste nouvelle, leur criait de rang en rang : « Mes amis, souvenez-vous de votre pauvre maître qui vient d'être tué; il faut venger sa mort. » Ces paroles firent une telle impression sur eux qu'ils chargèrent l'ennemi avec une sorte de fureur. Ce n'était plus la valeur et le désir de vaincre, c'était la colère et le désespoir qui les animaient. L'aile gauche des Impériaux fut mise en déroute ; le duc de Veymar fit plier leur aile droite; il se rendit maître d'une batterie de canon, qui avait fort incommodé les Suédois. Ils s'emparèrent pour la seconde fois des sept pièces qui

défendaient le fossé ; on les tourna contre l'ennemi, dont les bataillons furent éclaircis en un moment par de furieuses décharges. Les Impériaux commençaient à prendre la fuite lorsque l'arrivée subite de Pappenheim, qui leur amenait des troupes fraîches, leur inspira un nouveau courage ; ils revinrent à la charge, et les Suédois furent repoussés de toutes parts. Pappenheim leur enleva les canons qu'ils avaient pris ; mais une blessure dont il mourut le lendemain l'obligea de se retirer. Les Impériaux commencèrent à reculer, et la nuit qui survint fit cesser le combat. Le champ de bataille demeura aux Suédois avec le canon des ennemis. On s'était battu de part et d'autre avec tant d'acharnement et d'opiniâtreté que la perte fut presque égale dans les deux armées. On trouva près de dix mille morts sur le champ de bataille, sans compter les blessés. Les Impériaux emportèrent environ soixante enseignes qu'ils avaient prises aux ennemis. Les Suédois cherchèrent le corps du grand Gustave, qui fut trouvé nu, couvert de sang et de poussière, et tellement défiguré qu'à peine était-il reconnaissable. On le mit dans un cercueil, et pendant quinze jours il fut porté comme en triomphe au milieu de ses troupes victorieuses, environné de ses deux régiments des gardes. Après l'avoir gardé quelque temps en Allemagne, on le fit transporter en Suède. Ce prince était monté sur le trône à l'âge de quatorze ans, et il n'en avait que trente et un lorsqu'il fut, pour ainsi dire, enseveli au milieu de ses triomphes. Sa mort affligea les Suédois, mais elle ne leur fit pas perdre courage. Gustave leur avait laissé des lieutenants généraux formés de sa main, et capables de soutenir la réputation de ses armes... Avec de tels généraux les Suédois entreprirent de suivre les projets de Gustave, de conserver leurs conquêtes et de continuer la guerre en Allemagne.

Musée Littéraire et Historique.



M.me M.ie de la Trémoille;
Princesse des Ursins.

la princesse des ursins

LA PRINCESSE DES URSINS

(ANNE-MARIE DE LA TREMOUILLE)

[illegible]

Cette femme ambitieuse avait été envoyée par madame de Maintenon auprès de Philippe V en qualité de première camariste de la jeune reine. Douée du génie de l'intrigue, elle s'était emparée de l'esprit des deux époux et dirigeait despotiquement les affaires du royaume. Il était difficile de prévoir jusqu'où irait le mécontentement des Espagnols causé par le crédit dont jouissait la princesse des Ursins, lorsqu'un événement imprévu renversa ses espérances au moment où ses yeux mesuraient orgueilleusement l'intervalle qui la séparait de la couronne. La reine venait de mourir. Philippe inconsolable s'était éloigné de son palais; la princesse avait conservé seule la liberté de le voir. Elle étalait le faste d'une souveraine; elle en avait l'autorité, et l'on craignit d'abord qu'elle n'en reçût le titre. Alberoni, dans le but de déjouer ses projets, lui fit entendre qu'il valait mieux que le roi épousât Elisabeth Farnèse, héritière de Parme et de Plaisance, enfant timide, sous laquelle, disait-il, elle conserverait toute son influence. Elle céda, et la nouvelle reine, qui n'était pas aussi nulle qu'on l'avait dit, munie des instructions de sa tante, veuve de Charles II, sur la manière dont elle devait se conduire à la cour d'Espagne, s'écria en apercevant la princesse des Ursins, qui était venue à sa rencontre et qui lui faisait des remontrances sur l'arrangement de sa coiffure : « Qu'on arrache cette folle de ma présence, et qu'on la conduise sur-le-champ hors de mes domaines ! » Ce coup fut mortel pour l'astucieuse princesse qui, rejetée de toutes les cours de l'Europe, alla finir ses jours à Rome, où le pape avait d'abord refusé de la recevoir.

J.-J. ROUSSEAU.

LETTRE AU MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

Vous voulez, monsieur le maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite? Mais comment faire? Je ne sais voir qu'autant que je suis ému; les objets indifférents sont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, et quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes même, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde; mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manières qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs; et ces différences, qui font celles de nos jugements, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même, en différents temps. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyais trouver ce qui m'avait charmé dans ma jeunesse : tout est changé; c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes; et ne voyant plus mes compagnons avec des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon temps d'autrefois; je le crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous; et lorsque le plaisir nous quitte, nous croyons qu'il n'est nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues, et les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce sont des descriptions que vous me demandez, non des réflexions; et les miennes m'entraînent comme un vieux enfant

qui regrette encore ses anciens jeux. Les diverses impressions que ce pays a faites sur moi à différents âges, me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses, et que, comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudrait savoir comment était affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont au-delà ou en-deçà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride et froid sous ma plume un pays jadis si verdoyant, si vivant, si riant, à mon gré; vous sentirez trop aisément, dans ma lettre, en quel temps de ma vie et en quelle saison de l'année elle a été écrite.

Je sais, monsieur le maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suisse, comme si le petit coin que j'habite avait besoin d'être circonscrit d'un si grand espace. Il y a pourtant des choses générales qui ne se devinent point, et qu'il faut savoir pour juger des objets particuliers. Pour connaître Motiers, il faut avoir quelque idée du comté de Neufchâtel, et pour connaître le comté de Neufchâtel, il faut en avoir de la Suisse entière.

Elle offre à peu près partout les mêmes aspects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes; et les Suisses ont aussi tous à peu près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples et de leur antique simplicité. Ils ont des manières de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent, pour ainsi dire, au sol du climat, aux besoins divers, et qu'en cela les habitants sont toujours forcés de se conformer à ce que la nature des lieux leur prescrit. Telle est, par exemple, la distribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en villes et en bourgs qu'en France, mais éparses et dispersées çà et là sur le terrain avec beaucoup plus d'égalité. Ainsi, quoique la Suisse soit, en général, plus peuplée à proportion que

la France, elle a de moins grandes villes et de moins gros villages : en revanche, on y trouve partout des maisons; le village couvre toute la paroisse, et la ville s'étend sur tout le pays. La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes. Genève, Saint-Gall, Neufchâtel, sont comme les faubourgs; il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville; seulement les maisons, au lieu d'être alignées, sont dispersées sans symétrie et sans ordre, comme on dit qu'étaient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déserts, quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé, de vivant, qui respire la liberté, le bien-être, et qui fera toujours du pays où il se trouve un spectacle unique en son genre, mais fait seulement pour des yeux qui sachent voir. . . . .

. . . .

Il faut, monsieur le maréchal, avoir du courage pour décrire en cette saison le lieu que j'habite. Des cascades, des glaces, des rochers nus, des sapins noirs couverts de neige, sont les objets dont je suis entouré : et à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité, ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nu en toute saison; mais il est presque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, et non comme je le vois aujourd'hui, sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcherait de vous en rien dire.

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large et d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe

une petite rivière appelée la Reuse, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Ce vallon, formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du mont Jura et qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongements, lesquels, divisés en rameaux par les bras des montagnes, offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon appelé le Val-de-Travers, du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres : celui de Motiers, qui forme le milieu, est dominé par un vieux château désert, dont le voisinage et la situation solitaire et sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière, sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois et les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères. Cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs et m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagnes plusieurs maisons éparses, qu'on appelle des *prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux, et dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une, entre autres, à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi, sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aie jamais vue, et dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très commode. J'en fus si tenté que dès la première fois je m'étais presque arrangé avec le propriétaire pour y loger ; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix et la sûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle position, mais elle est grande,

assez commode; elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais temps; et, ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asile offert par l'amitié.

La Reuse a sa source au-dessus d'un village appelé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en sort au village de Travers, à l'autre extrémité, où elle commence à se creuser un lit, qui devient bientôt précipice, et la conduit enfin dans le lac de Neufchâtel. Cette Reuse est une très jolie rivière, claire et brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout d'un coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande et déjà rivière, comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source est fort enfoncée dans les roches escarpées d'une montagne, on y est toujours à l'ombre ; et la fraîcheur continuelle, le bruit, les chutes, le cours de l'eau, m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive; mais le vallon même est montagne, étant fort élevé au-dessus du lac; et le lac, ainsi que le sol de toute la Suisse, est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long et rapide cours des rivières, qui, des montagnes de Suisse, vont se rendre, les unes dans la Méditerranée et les autres dans l'Océan. Ainsi, quoique la Reuse, traversant le vallon, soit sujette à de fréquents débordements qui font des bords de son lit une espèce de marais, on n'y sent point le marécage; l'air

n'y est point humide et malsain, la vivacité qu'il tire de son élévation l'empêchant de rester longtemps chargé de vapeurs grossières. Les brouillards, assez fréquents les matins, cèdent pour l'ordinaire à l'action du soleil, à mesure qu'il s'élève.

Comme entre les montagnes et les vallées la vue est toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avais sur les hauteurs de Montmorency; mais elle est d'un autre genre; elle ne flatte pas, elle frappe; elle est plus sauvage que riante : l'art n'y étale pas ses beautés, mais la majesté de la nature en impose; et quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon, il ne paraitrait qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup d'œil, le spectacle, tout grand qu'il est, semble un peu nu; on voit très peu d'arbres dans la vallée; ils y viennent mal et ne donnent presque aucun fruit; l'escarpement des montagnes, étant très rapide, montre en divers endroits le gris des rochers; le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante; et ces sapins, si grands, si beaux quand on est dessous, ne paraissant au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni l'asile ni l'ombre qu'ils donnent; le fond du vallon, presque au niveau de la rivière, semble n'offrir, à ses deux bords, qu'un large marais où l'on ne saurait marcher; la réverbération des rochers n'annonce pas, dans un lieu sans arbres, une promenade bien fraiche quand le soleil luit; sitôt qu'il se couche, il laisse à peine un crépuscule, et la hauteur des monts interceptant toute la lumière, fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la première impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé; et, dans uu pays où l'on croyait avoir tout vu du premier

coup d'œil, on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressants. Si la promenade de la ville est un peu uniforme, elle est en revanche extrêmement commode; tout y est du niveau le plus parfait; les chemins y sont unis comme des allées de jardin; les bords de la rivière offrent par places de larges pelouses d'un plus beau vert que les gazons du Palais-Royal, et l'on s'y promène avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un cours paisible en quittant ses cailloux et ses rochers, qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On a proposé de planter ses bords de saules et de peupliers pour donner, durant la chaleur du jour, de l'ombre au bétail désolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuse deviendront aussi charmants que ceux du Lignon, et il ne leur manquera plus que des Astrées, des Silvandres et un d'Urfé.

..... Au-dessus de ce même village de Travers, il se fit, il y a deux ans, une avalanche considérable et de la façon du monde la plus singulière. Un homme qui habite au pied de la montagne avait son champ devant sa fenêtre, entre la montagne et sa maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage, il fut bien surpris, en ouvrant sa fenêtre, de trouver un bois à la place de son champ; le terrain, s'éboulant tout d'une pièce, avait recouvert son champ des arbres d'un bois qui était au-dessus; et cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourrait trouver place dans le recueil de Pitaval. L'espace que l'avalanche a mis à nu est fort grand et paraît de loin; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, et de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent et certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avait été ainsi transportée d'un côté du chemin à l'autre.

MASSILLON.

LE MONDE.

Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres, en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue pour y faire monter ceux qui rampaient il n'y a qu'un moment devant eux, en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant, en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Les hommes passent toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures; toujours attentifs à se surprendre ou à éviter d'être surpris; toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire, de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos et s'en éloignant toujours plus.

La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le monde connaît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans! La droiture y passe pour simplicité; être double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité; la parole n'y est plus l'interprète du cœur, elle n'en est que le masque qui le

cache et qui le déguise; les entretiens n'y sont que des mensonges affectés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il semble que les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du sang et de l'amitié; et c'est un motif si bas qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence et de la dureté même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

Si nous connaissions le fond et l'intérieur du monde; si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes; si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paraît! Nous n'y verrions que des malheureux : le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse; le secret des familles ne cache aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance; les engagements les plus tendres y finissent par la haine et la perfidie; les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément par les assujettissements qu'elles exigent; les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut; chacun s'y plaint de

sa destinée ; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux ; ils montent par leur rang et par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées ; on les perd de vue, si haut ils sont placés ; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées ; et par la satiété même des plaisirs, et par la gêne des assujettissements et des bienséances, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par la bassesse qu'ils emploient pour plaire au maitre, et par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus bas que le peuple et plus malheureux que lui.

MOLIÈRE.

MONOLOGUE DU MALADE IMAGINAIRE.

ARGAN assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur... » Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de monsieur, trente sous. » Oui : mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable et ne pas écorcher les malades. Trente sous un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sous, et vingt sous en langage d'apothicaire c'est-à-dire dix sous. Les voilà, dix sous. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif,

composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas ventre de monsieur, trente sous. » Avec votre permission, dix sous. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif, somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sous. » Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sous six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah! monsieur Fleurant, c'est se moquer; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs : mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sous. « Plus, dudit jour, une potion anodyne et astringente pour faire reposer monsieur, trente sous. » Bon, dix et quinze sous. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sous. » Dix sous, monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sous. » Monsieur Fleurant, dix sous. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sous; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sous. » Bon, dix sous. « Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirop de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plait; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus

être malade : contentez-vous de quatre francs. Et vingt et quarante sous. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sous six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas, si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n'y a personne? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (après avoir sonné une sonnette qui est sur sa table.) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. (après avoir sonné pour la deuxième fois.) Point d'affaire. (après avoir sonné encore.) Ils sont sourds. Toinette! (après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette) Tout comme si je ne sonnais point. Chienne! coquine! (voyant qu'il sonne encore inutilement.) J'enrage! Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu! ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

DESCARTES.

DE LA MÉTHODE.

Quand l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres; et, me résolvant à ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du

monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes; en sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume; et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle et nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais après que j'eus employé quelques an-

nées à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre, ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres...

Je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.

La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées dê l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. Car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que je les voulais remettre toutes à l'examen, j'étais assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensés.

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir : car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront

au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées; en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui nous manque de réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquisse, et ainsi pour me rendre content; car, notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de Chine ou de Mexique; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Enfin, pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire le choix de la meilleure; et, sans que je veuille rien dire de celle des autres, je pensai que je ne pouvais mieux que de continuer en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrais, en la

connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite. J'avais éprouvé de si extrêmes contentements depuis que j'avais commencé à me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux ni de plus innocents en cette vie; et découvrant tous les jours par son moyen quelques vérités qui me semblaient assez importantes, et communément ignorées des autres hommes, la satisfaction que j'en avais remplissait tellement mon esprit que tout le reste ne me touchait point. Outre que les trois maximes précédentes n'étaient fondées que sur le dessein que j'avais de continuer à m'instruire, car Dieu nous ayant donné à chacun quelque lumière pour discerner le vrai d'avec le faux, je n'eusse pas cru devoir me contenter des opinions d'autrui un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner lorsqu'il serait temps; et je n'eusse su m'exempter du scrupule en les suivant, si je n'eusse espéré de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleures, en cas qu'il y en eût; et enfin je n'eusse su borner mes désirs, ni être content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant être assuré de l'acquisition de toutes les connaissances dont je serais capable, je le pensais être par même moyen de celle de tous les vrais biens qui seraient jamais en mon pouvoir; d'autant que, notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus, et ensemble tous les autres biens qu'on puisse acquérir; et lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content.

DUPATY.

UN TABLEAU DE RAPHAEL.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican; il prit à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore. Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie. Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté ! Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican ; je m'en revenais chez moi à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avaient déjà dévorés, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul ; je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais dans le moment il passa à vingt pas de moi un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait; cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde; une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtements du vieillard, marchait derrière.

Je les suivais d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union! elle s'avançait, elle se penchait, elle se penchait encore : l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres; mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau... J'ai détourné les yeux et j'ai fui.

J'avais déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfants nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ces enfants, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! il lui manquait sûrement un enfant : elle en tenait deux par la main et elle pleurait.

Cependant, vieillards, enfants, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncelle; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle! La clarté de l'incendie

flottait sur son front pâle; elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues.

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui de moment en moment croulent; les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife.

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes et de vingt mille bras en prière. Le pontife lève les yeux au ciel et il prie : le peuple baisse les yeux à terre et il prie. Figurez-vous, murmurant comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour), les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait. Son enfant, en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié; il se lève; le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs, les vents n'étaient plus dans les airs, la flamme retombe sur la flamme, la fumée en noirs tourbillons s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe et rend à la nuit toutes se ténèbres.

Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable!

Mme AMABLE TASTU.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,

Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne;
Leurs adieux oppressent mon cœur;
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur.
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours!
Ecoutons!... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois;
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait; en vain je l'appelle,
Adieu!... Salut sa sœur nouvelle,
Salut! quels dons chargent ta main?
Quel bien nous apporte ton aile?
Quels beaux jours dorment dans ton sein?
Que dis-je! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique

Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

FÉNELON.

LA VÉRITÉ DANS LES ARTS ET DANS LES LETTRES.

Un bel-esprit méprise une histoire *nue :* il veut l'habiller, l'orner de broderie, et la *friser :* c'est une erreur. L'homme judicieux et d'un goût exquis désespère d'ajouter rien de beau à cette nudité si noble et si majestueuse.

Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire, pour chaque siècle. Un peintre qui ignore ce qu'on nomme *le costume* ne peint rien avec vérité. Les peintres de l'école lombarde, qui ont d'ailleurs si naïvement représenté la nature, ont manqué de science en ce point : ils ont peint le grand-prêtre des Juifs comme un pape, et les Grecs de l'antiquité comme les hommes qu'ils voyaient en Lombardie. Il n'y aurait rien de plus faux et de plus choquant que de peindre les Français du temps de Henri II avec des perruques et des cravates, ou de peindre les Français de notre temps avec des barbes et des fraises. Chaque nation a ses mœurs très différentes de celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. Les Perses, pendant l'enfance de Cyrus, étaient aussi simples que les Mèdes leurs voisins étaient mous et fastueux. Les Perses prirent dans la suite cette mollesse et cette vanité. Un historien montrerait une ignorance grossière s'il représentait les repas de Curius ou de Fabricius comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On rirait d'un histo-

rien qui parlerait de la magnificence de la cour des rois de Lacédémone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puissante et l'heureuse pauvreté des anciens Romains. Il ne faut pas oublier combien les Grecs étaient simples et sans faste du temps d'Alexandre, en comparaison des Asiatiques : le discours de Caridème à Darius le fait assez voir. Il n'est point permis de représenter la maison très simple où Auguste vécut quarante ans, avec la maison d'or que Néron fit faire bientôt après.

Notre nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme : elle a eu des changements continuels. Un historien qui représentera Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police, qui ne faisait que des ravages et des invasions; il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains avec ces Francs si barbares. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'empire de Charlemagne; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. Saint Louis fut un prodige de raison et de vertu dans un siècle de fer. A peine sortons-nous de cette longue nuit. La résurrection des lettres et des arts a commencé en Italie, et a passé en France fort tard. La mauvaise subtilité du bel-esprit en a retardé le progrès.

Les changements dans la forme du gouvernement d'un peuple doivent être observés de près. Par exemple, il y avait d'abord chez nous les terres saliques, distinguées des autres terres, et destinées aux militaires de la nation. Il ne faut jamais confondre les comtés bénéficiaires du temps de Charlemagne, qui n'étaient que des emplois personnels, avec les

comtés héréditaires, qui devinrent sous ses successeurs des établissements de famille. Il faut distinguer les parlements de la seconde race, qui étaient les assemblées de la nation, d'avec les divers parlements établis dans les provinces par les rois de la troisième race pour juger les procès des particuliers. Il faut connaître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des serfs, l'accroissement des communautés, l'élévation du tiers-état, l'introduction des clercs praticiens pour être les conseillers des nobles peu instruits des lois, et l'établissement des troupes à la solde du roi pour éviter les surprises des Anglais, établis au milieu du royaume. Les mœurs et l'état de tout le corps de la nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable depuis le règne de Henri IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changements de la nation entière, que de rapporter simplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquait à écrire sur les règles de l'histoire, il pourrait joindre les exemples aux préceptes; il pourrait juger des historiens de tous les siècles; il pourrait remarquer qu'un excellent historien est peut-être encore plus rare qu'un grand poëte.

Hérodote, qu'on nomme le père de l'histoire, raconte parfaitement; il a même de la grâce par la variété des matières : mais son ouvrage est plutôt un recueil de relations de divers pays, qu'une histoire qui ait de l'unité avec un véritable ordre.

Xénophon n'a fait qu'un journal dans sa *Retraite des dix mille* : tout y est précis et exact, mais uniforme. Sa *Cyropédie* est plutôt un roman de philosophie, comme Cicéron l'a cru, qu'une histoire véritable.

Polybe est habile dans l'art de la guerre et dans la politi-

que; mais il raisonne trop, quoiqu'il raisonne très bien. Il va au-delà des bornes d'un simple historien : il développe chaque événement dans sa cause; c'est une anatomie exacte. Il montre, par une espèce de mécanique, qu'un tel peuple doit vaincre un tel autre peuple, et qu'une telle paix faite entre Rome et Carthage ne saurait durer.

Thucydide et Tite-Live ont de très belles harangues; mais, selon les apparences, ils les composent au lieu de les rapporter. Il est très difficile qu'ils les aient trouvées dans les originaux du temps. Tite-Live savait beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de son siècle.

Salluste a écrit avec une noblesse et une grâce singulières : mais il s'est trop étendu en peintures des mœurs et en portraits des personnes dans deux histoires très courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connaissance des cœurs les plus corrompus : mais il affecte trop une brièveté mystérieuse; il est trop plein de tours poétiques dans ses descriptions; il a trop d'esprit; il raffine trop; il attribue aux plus subtils ressorts de la politique ce qui ne vient souvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice. Les plus grands événements sont souvent causés par les causes les plus méprisables. C'est la faiblesse, c'est l'habitude, c'est la mauvaise honte, c'est le dépit, c'est le conseil d'un affranchi qui décide, pendant que Tacite creuse pour découvrir les plus grands raffinements dans les conseils de l'empereur. Presque tous les hommes sont médiocres et superficiels pour le mal, comme pour le bien. Tibère, l'un des plus méchants hommes que le monde ait vus, était plus entraîné par ses craintes que déterminé par un plan suivi.

D'Avila se fait lire avec plaisir; mais il parle comme s'il était entré dans les conseils les plus secrets. Un seul homme

ne peut jamais avoir eu la confiance de tous les partis opposés. De plus, chaque homme avait quelque secret qu'il n'avait garde de confier à celui qui a écrit l'histoire. On ne sait la vérité que par morceaux. L'historien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut savoir, me fait douter sur les faits mêmes qu'il sait.

C^TE XAVIER DE MAISTRE.

MINUIT.

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit; je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie, et quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason; dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi; mais j'éprouvai décidément un véri-

table dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas dans son impatience de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. « Arrivez donc, mademoiselle Brauchet. » Et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement et répondait avec beaucoup d'aigreur avant d'entrer au salon : « On y va, madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge ; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit, je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours ; renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence ; le lendemain ils se lèvent gaîment, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler ; ils n'entendent rien, ou s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit !... heure terrible !... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour ? Comment, je mourrai ! moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ? J'ai quelque peine à le

croire; car enfin que les autres meurent, rien n'est plus naturel, on voit cela tous les jours; on les voit passer, on s'y habitue; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir; s'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée? Je crois en effet que l'on peut être fort honnête homme sans ajouter aux maux réels de la vie cette tournure d'esprit qui porte aux réflexions lugubres, et sans se troubler l'imagination par de noirs fantômes; enfin je pense qu'il faut se permettre de rire, ou du moins de sourire, toutes les fois que l'occasion innocente s'en présente.

Ainsi finit la méditation que m'avait inspirée l'horloge de Saint-Philippe. Je l'aurais poussée plus loin s'il ne m'était survenu quelque scrupule sur la sévérité de la morale que je venais d'établir; mais, ne voulant pas approfondir ce doute, je sifflai l'air des Folies d'Espagne, qui a la propriété de changer le cours de mes idées lorsqu'elles s'acheminent mal; l'effet en fut si prompt que je terminai sur-le-champ ma promenade.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PORTRAITS.

ERRATA.

Dans quelques exemplaires seulement :

On trouve à la Notice de Montaigne, page 1, le nom du maréchal de Biron avec un *y*, au lieu d'un *i*.

Et dans celle de Molière, page 97, la date de la mort est exactement portée au titre, (1673), et non 1672, ainsi qu'on le voit plus bas.

Dans toute l'édition :

Page 58, à la note, au lieu de Clément XIV, *lisez :* Benoît XIV.
Page 85, ligne 5, au lieu de Brienne, *lisez :* Bourienne.







